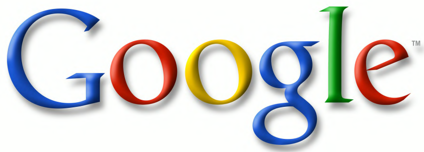
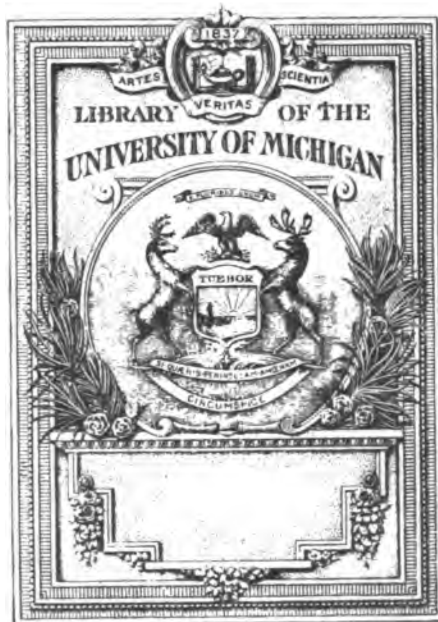
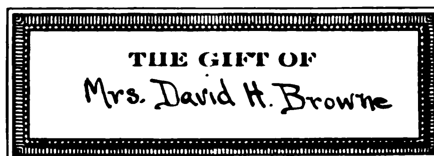



1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE


THE GIFT OF
Mrs. David H. Browne

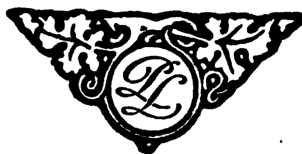


LA PASSAGÈRE



GUY CHANTEPLEURE

LA PASSAGÈRE



PIERRE LAFITTE & Cie
ÉDITEURS
90, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
PARIS

LA PASSAGÈRE

PREMIÈRE PARTIE

I

Vous à Vichy, cher ami, voilà une chance ! Vous êtes du monde entier, l'homme que je souhaitais le plus de rencontrer.

Quand il a marché vite, ou qu'il est étonné ou intimidé, ou qu'il a beaucoup de choses à dire, Roger Lecoulteux zézaye très fort, et l'emphase propre à certaines de ses intonations souligne drôlement cette défectuosité d'une articulation toujours assez confuse.

Un peu courtaud pour l'élégance de son costume d'été, les cheveux trop blonds, la peau trop rose, semblable malgré l'ébouriffement dru de sa moustache couleur de lin à un gros enfant joyeusement repu et fraîchement débarbouillé, il s'est dressé devant Kerjean, il l'arrête, gênant les passants, au milieu de l'allée bitumée qui, du Hall des Sources au Casino, traverse le *Vieux Parc* de Vichy.

— Qu'est-ce qui vous attire ici, Kerjean ? Une source ennemie du diabète ou de la lithiase biliaire ? Mais non... je parierais que c'est le meeting d'aviation.

— Vous gagneriez.

— Moi, je suis venu sur la demande de ma mère qui commençait une cure, puis, la cure accomplie, ma mère est partie... et, sur son conseil, je suis resté... Toute une histoire !

— Vraiment !

Kerjean sourit. Il est rare que Roger Lecoulteux, — Roro comme le nomment ses intimes, — émette de suite trois phrases, sans alléguer les actes ou citer les opinions de sa mère.

— Kerjean, cher ami, j'étais au champ d'Abrest, hier... Comment ne vous y ai-je pas vu ?... C'est surprenant !

— C'est très naturel... Dans une réunion de ce genre, on voit les pilotes illustres, on se fait montrer les constructeurs célèbres... et les ingénieurs obscurs, comme moi, ne peuvent que demeurer inaperçus...

— Peste ! Je sais, dans les milieux aéronautiques, des gens qui ne vous considèrent pas comme un ingénieur obscur !... Vous êtes toujours chez Patain?

— Toujours.

— Content?

— Très content.

— Tant mieux, donc !... Épatants, les monoplans Patain avec moteur Pygmée !... Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit, cher ami... Je suis follement épris d'une jeune fille exquise. Ma mère veut que je me marie... Elle pense qu'un homme doit se marier à la fleur de l'âge et que je suis à point...

Des considérations oiseuses suivent. Roro Lecoulteux s'est emparé de Kerjean ; il lui a pris le bras, il l'entraîne dans la direction du Casino.

Guillaume Kerjean est long et svelte, avec cette souplesse heureuse du corps, cette aisance particulière des gestes qu'une saine activité physique et la pratique des sports développent chez les hommes robustes. Il s'habille de vêtements commodes qui ont l'allure anglaise et ne se distinguent par aucun raffinement visible. Dans le monde, les femmes à qui on le présente le trouvent laid. Cependant, elles ne nient pas que ces traits abrupts, cette maigreur brune et chaude, tout ce masque jeune et vivant de casse-noisette génialement fouillé, puisse paraître intéressant, sympathique et presque beau... Et peut-être, inconsciemment, regrettent-elles que, trop souvent tournés vers quelque mystérieux problème dont l'énigme les embrume, ces yeux, d'un gris changeant où dort le bleu ardent de la flamme — larges yeux de chercheur ou de poète qui sauraient être des yeux d'amant — n'en éclairent que si fugitivement la sculpture maladroite et puissante.

A côté de Lecoulteux, la haute taille de Kerjean semble excessive. Le rapprochement fortuit des deux silhouettes inégales fait saillir le contraste profond des deux physionomies. Frappant, et vaguement comique, il évoque le couple légendaire de don Quichotte et de Sancho.

Kerjean a l'esprit très loin d'une telle comparaison. Il voudrait échapper à Roger Lecoulteux,

parce que Roger Lecoulteux l'ennuie. Il voudrait aussi — en attendant l'heure et le loisir d'une visite — déposer une carte à l'hôtel Excelsior pour Mme Davrançay, dont il ignorait la présence à Vichy et que, par hasard, il a vue hier... Mais il n'ose exprimer cette intention, trop sûr que Lecoulteux va dire : « Je viens avec vous. »

Quand Roger Lecoulteux a pris le bras d'un des êtres innombrables qu'il poursuit des mots de « cher ami », son étreinte est implacable. C'est celle du naufragé qui s'agrippe à la bouée de sauvetage... Impossible de résister. Il faut se résigner à tout entendre.

Kerjean se résigne. Les voici au café de la Restauration, buvant un cocktail, en plein air.

La journée allait finir. Un peu de temps, et dans chaque hôtel vibrerait, timbre grave ou argentin, la première cloche du dîner. Le *Vieux Parc* n'avait rien perdu encore de son animation diurne. Sur la terrasse du casino où quantité de fauteuils étaient occupés, c'était un jardin de chapeaux fleuris...

Les buveurs, attardés, s'empressaient vers le pavillon des Sources. Il y en avait d'élégants qui étaient peut-être riches et de très humbles qui avaient la mine d'être pauvres... Il y en avait de las et de frénétiques, de jeunes et de vieux, de confiants et de mornes, de florissants et de ravagés.

On achetait les journaux de Paris. De fragiles éventails, primes d'une feuille populaire dont les camelots hurlaient le titre à tous les confins du

parc, palpitaient, amusants d'être neufs et colorés, entre les mains gantées des femmes en robes claires... Trois spahis, médaillés, saluèrent un homme en vêtements civils qui avait comme eux les joues creuses et les yeux brillants et qui portait la rosette rouge...

Un groupe juvénile — des froufrous blancs, des capelines de tulle, des ombrelles de dentelle — descendit le perron du casino et s'enfuit dans un envol d'écharpes roses... Des Américains du Sud causaient en cercle avec une volubilité tapageuse et des mots d'argot montmartrois que leur accent défigurait. Tout droit, majestueux, drapé dans les plis du burnous flottant, l'air d'un chef, un grand Arabe passa...

Au long des parterres de l'allée médiane, sous les platanes et les tilleuls, autour des kiosques silencieux où, tout à l'heure, l'orchestre avait joué, devant les affiches qui annonçaient le gala théâtral de ce soir et les épreuves sportives de demain, des promeneurs circulaient, prêts à se disperser — foule de ville d'eaux, complexe, bigarrée, imprévue et banale, baigneurs ou gens de plaisir de tous les milieux, de toutes les fortunes, de toutes les classes, de tous les pays, représentants de toutes les familles humaines, parmi lesquels surgissait de temps à autre, étrange, troublante, sans âge et comme irréelle même là, une de ces faces d'hépatiques si fantasmagoriquement jaunes qu'elles semblent n'appartenir à aucune race connue.

Les nuées d'orage qui, tout l'après-midi, avaient

alourdi l'atmosphère s'étaient dissipées ; on eût dit que, comme les hommes, les arbres, détendus, soulagés, respiraient plus à l'aise, et l'haleine des tilleuls se repandait, subtile et délicieuse, sur les ailes d'une petite brise qui venait de l'Allier.

Kerjean la recueillit des narines et des lèvres.

— C'est bon ! soupira-t-il indolemment. Je ne puis sentir cette odeur tiède et pourtant fraîche sans revivre de très anciennes heures d'été... à Fougères, dans le vieux logis de mes parents, dans le vieux petit jardin où il n'y avait qu'un arbre... un tilleul, que je jugeais énorme et magnifique ! A chaque juillet, ma mère prévoyante faisait une grande récolte en vue des tisanes futures... Et l'hiver, quand j'étais un peu malade, il me semblait boire tout le jardin en fleurs.

Lecoulteux sourit, indulgent et vague. Sa pensée cheminait en d'autres sentiers vers un but nettement visé.

— Dites-moi, Kerjean, quand vous étiez à l'École centrale, avec Étienne Davrançay et mon cousin Lignière, — celui qui prospecte à Madagascar, — vous alliez souvent chez Mme Davrançay ?

— Très souvent.

Kerjean s'étonna un peu de la question, mais il lui plaisait de rendre hommage — ici surtout — à la parfaite bonté qui se cachait sous l'amabilité distraite et parfois assez bourrue de sa vieille amie. Et il continua :

— Davrançay et moi, nous nous réunissions presque chaque soir pour préparer ensemble les

examens de la semaine. Ce travail à deux entre camarades est un des usages excellents de l'École... J'étais seul à Paris et récemment arrivé de ma province. Comme Étienne, j'avais, tout jeune, perdu mon père. Ma mère était restée là-bas à rêver de l'été et de moi, auprès du vieux tilleul... Ce fut, je crois, mon isolement de grand orphelin de vingt ans, livré à lui-même et aux périls de Babylone, qui me valut tout d'abord la sympathie vraiment cordiale et maternelle de Mme Davrançay et m'ouvrit sa maison, où je fus reçu en ami... J'en suis demeuré l'hôte habituel et bien reconnaissant pendant plusieurs années... jusqu'à cette affreuse catastrophe... vous avez su?...

— Oui... une explosion de chaudière... Étienne Davrançay et deux de ses ouvriers tués, dépecés, mis en bouillie... une horreur sans nom !... Mais vous voyez toujours Mme Davrançay?...

— Certainement... J'ai même été invité à la Peuplière, mais, depuis la mort de son fils, Mme Davrançay n'habite plus guère qu'en passant son hôtel de la rue d'Offémont...

— On m'a dit... Elle ne quitte la Peuplière que pour Monte-Carlo en hiver, Vichy, Aix ou toute autre ville analogue en été... Étrange cette passion du jeu s'emparant aussi complètement d'une femme de cet âge !

— Ce n'est pas chez elle une passion nouvelle. J'ai toujours vu Mme Davrançay jouer avec fièvre, même dans son salon très familial, où le plus timide des baccaras et le plus bourgeois des pokers ne pouvaient cependant lui donner les émotions vio-



lentes qu'elle a cherchées par la suite, de casino en casino, pour étouffer son chagrin... comme d'autres prennent de la morphine ou de l'éther.

— Un anesthésique qui coûte cher... heureusement que Mme Davrançay a de quoi faire !

— Oh ! pour les joueurs riches qui ont le moyen d'être des joueurs constants, gains et pertes finissent presque toujours par s'équilibrer... Mais j'ignorais que vous fussiez en relations avec Mme Davrançay, Lecoulteux?... et je vous avoue que, depuis un moment, je me demande en quoi ces choses vous intéressent... Vous me parliez amour... mariage...

Le visage rose de Lecoulteux exprimait une satisfaction discrète, et son zézaiement puéril s'accentua.

— Puisque vous êtes un fidèle de l'hôtel de la rue d'Offémont et du petit château de Montjoie-la-Peuplière, Kerjean, vous connaissez certainement Mlle Phyllis Boisjoli, la filleule, la pupille de Mme Davrançay ?.. C'est elle que j'aime.

— La petite Phyl !

Cette fois, la surprise avait fait sursauter Kerjean. Il regarda le jeune homme rose avec des yeux dilatés qui souriaient en interrogeant.

— La petite Phyl ! répéta-t-il, n'y pouvant croire. Mais c'est une enfant !

— Elle a dix-huit ans... moi, vingt-cinq... répliqua Lecoulteux. Pas si enfant, d'ailleurs ! Quand l'avez-vous vue?

— Mais, hier... J'ai rencontré Mme Davrançay et sa filleule à la laiterie du Nouveau-Parc. La

filleule savourait un goûter champêtre : de grandes tartines et de la crème. Et son évidente gourmandise était, comme jadis, délicate et gentille... des gestes de petite précieuse et des mines de bébé qui trouve ça bon!... La petite Phyl! si je la connais, Lecoulteux? Je ne vous dirai pas que je l'ai vue grandir... ce serait inexact, car elle a dû grandir précisément sans que je le visse... et je crois bien que « Mlle Phyllis Boisjoli », comme vous dites, ne cessera jamais tout à fait d'être à mes yeux la gamine à qui je racontais des histoires et qui, dans les jeux extravagants auxquels je prenais part — le plus souvent avec la mission de délivrer une princesse captive — m'appelait le « Bizuth-géant » (1)... Mais mon amitié pour cette petite princesse n'en est pas moins une très vieille chose... Elle date de mon entrée à l'École centrale... J'avais vingt ans. j'en ai trente et un... calculez !

— J'imagine, cependant, suggéra Lecoulteux, que, depuis ces temps préhistoriques, Phyllis Boisjoli a quelque peu changé?

—Oh ! elle a beaucoup grandi, je vous l'accorde... mais, en vérité, c'est toujours la même fragile et amusante créature... Une délicieuse petite Japonaise qui serait blonde et rose et qui aurait, dans l'orbite allongée d'une mousmée d'Outamaro, la prunelle noire d'une fillette de Greuze... le bibelot rare — poupée ou statuette — qu'on a peur de casser... et aussi le joli petit animal heureux, qu'on aime à regarder vivre dans la chaleur et la lumière du

(1) « Bizuth », nom donné dans certaines écoles aux élèves de première année.

jour... C'est toujours ma mignonne et folle petite compagne de naguère... Alors comment voulez-vous que je puisse voir en elle une demoiselle à marier?

Intérieurement, Kerjean ajoutait :

— Comment voulez-vous que je puisse voir en vous un mari pour elle?...

Et, soudain, cette idée d'un mariage entre Roro Lecoulteux et la petite Phyl lui parut, de quelque façon qu'on l'envisageât, si absurde, qu'il se mit à rire, joyeusement, sincèrement, de ce rire jeune, irrésistible, presque ingénu, de ce rire neuf qui lui était propre et que ses amis dénommaient son « rire d'homme primitif ».

— Soit ! s'écria Lecoulteux diverti. Mais qu'y a-t-il de plus exquis qu'une femme-enfant ou même qu'une femme-poupée?... M'eussiez-vous souhaité une intellectuelle?... Ce sont les Mauriceau qui ont présenté ma mère à Mme Davrançay, et, tout de suite, ma mère a pensé que Mlle Boisjoli serait une femme pour moi...

— Et, avez-vous quelque raison d'espérer que Phyllis partage maintenant cette opinion de Mme votre mère ?

— Mon Dieu, cher ami, pas encore... et ma mère a jugé qu'en tout ceci une grande prudence devait diriger ma conduite... Je sais que je ne suis pas ce qu'on appelle un homme séduisant... et je sais que je ne suis pas un homme riche... Vingt-cinq mille francs de rente, qu'est-ce que cela?... Mais Mlle Boisjoli se trouve, elle-même, après tout, dans une situation assez particulière.

— Mais non... La mère de Phyllis, une toute jeune institutrice anglaise, méritait, paraît-il, la plus grande estime, et il en était de même, je le sais plus positivement encore, de Marcel Boisjoli, son père, qui fut le précepteur très distingué et admirablement dévoué d'Étienne Davrançay... Lors d'une épidémie qui éclata brusquement à Montjoie-la-Peuplière, le pauvre homme, veuf, avec un enfant à élever, gagna la diphtérie en soignant son élève et en mourut... La petite Phyllis avait trois ans, elle était seule au monde... Mme Davrançay la prit et la garda auprès d'elle... Maintenant, ma vieille amie chérit et gâte sa pupille comme la plus tendre des mères gâterait et chérirait la plus aimante des filles... Elle la dotera certainement... On dit même que, n'ayant plus d'héritier direct depuis la mort d'Étienne, elle compte lui laisser toute sa fortune... Mais je ne pense pas que cette éventualité soit faite pour effrayer votre amour?

La voix pleine de Kerjean s'affina d'une très légère ironie :

— Au contraire, cher ami, reprit Lecoulteux, tout à son sujet. Phyllis Boisjoli n'est pas une de ces jeunes filles qu'on épouse comme Grisélidis avec une chemise de bure pour toute richesse. Jamais, soyez-en sûr, il n'est entré dans l'esprit de Phyllis Boisjoli qu'on pût n'avoir qu'une robe... ou même qu'une robe de bure pût coûter moins de vingt-cinq louis... Elle a été élevée comme une jeune princesse qu'on n'aurait pas très bien élevée et dont tous les caprices auraient été servis avec amour... Elle ignore totalement la valeur de l'ar-

gent... Avec une fortune comme celle que Mme Davrançay a l'intention de lui laisser, ce ne serait jamais qu'un travers très féminin et très charmant... Mais, voyez-vous que j'épouse Phyllis avec une dot de cent ou deux cent mille francs... et qu'un beau jour Mme Davrançay — qui est de complexion apoplectique — meure intestate?... Ah ! je serais bien, moi !

— Mon pauvre Roro ! ! ! Il est vrai que vous appelez cela « être follement épris » ! Votre folie est plutôt douce.

Le rire de l'homme primitif sonna de nouveau :

— De ce qu'on se dit « follement épris », il ne faudrait pas conclure que l'on fût tout à fait fou, mon cher, protesta Lecoulteux avec une vivacité qui mangeait ou embrouillait toutes les consonnes. Et je vous assure qu'on peut, en telle occurrence, raisonner et prévoir sans être pour cela moins amoureux. Il y a ici des jeunes gens qui admirent certainement Mlle Boisjoli autant que moi... et qui, jusqu'à présent, ne se sont pas plus déclarés que moi... quoique le départ de Mme Davrançay soit tout proche.

— D'autres jeunes gens? Qui, par exemple?

— Le petit docteur Sorbier...

— Ah ! un gentil garçon... très intelligent, très sérieux.

— Peuh ! si l'on veut... Puis Fabrice de Mauve.

— Le romancier?

A ce nom connu, presque célèbre, Kerjean avait froncé les sourcils. Et soudain, tel qu'au théâtre

ou chez des amis communs, il l'avait plusieurs fois rencontré, il revit Fabrice de Mauve, la silhouette jeune, fine, expressive de grâce et de force, et, en dépit de la très moderne tenue de soirée, si curieusement semblable à celle des aristocratiques bretteurs de cour que crayonnèrent Clouet et Dumoustier, le beau visage délicat et viril, les lèvres amoureuses sous la moustache dorée, les yeux d'eau glauque, le regard aigu, insistant, qui observait et voulait séduire, qui se faisait souriant, naïf, enjôleur et qui restait inquiétant dans la douceur et le charme comme certains mouvements, certaines caresses des chats.

Kerjean ne méconnaissait point le talent littéraire de Fabrice de Mauve, mais cette psychologie exaspérée, à la fois douloureuse et cruelle, ce parti pris d'esthétisme, mêlé à l'observation de la réalité palpitante, cette sensualité subtile et presque maladive, cette langue nerveuse qui allait de l'extrême raffinement à l'extrême brutalité, avec des mots rares, des images somptueuses et des rythmes nostalgiques, l'irritaient dans ses préférences instinctives pour une conception plus robuste, plus saine et aussi plus harmonieuse de l'art et de la vie. Et ce qu'il savait ou devinait de la personnalité morale de l'écrivain lui était moins sympathique encore. Cette vanité, assoiffée de lucre et de réclame, cet « arrivisme » insinuant et forcené qu'habillait une élégance un peu hautaine de grand seigneur-poète, rebutaient sa droiture ombrageuse, ennemie jusqu'à l'absurde peut-être de tous les compromis acceptés, de toutes les concessions con-

senties, de toutes les habiletés calculées en vue du succès ou du gain.

— L'homme dangereux, celui-là, hein? dit Lecoulteux qui avait surpris sur le visage de Kerjean le reflet fugitif de sa pensée. L'homme à femmes?

Kerjean eut un léger haussement d'épaules qui signifiait tout ce qu'on voulait. Rapproché de l'image légère et virginale que, depuis un moment chaque parole dite, chaque souvenir appelé, évoquait entre eux, le terme que Lecoulteux venait d'employer lui parut déplaisant, vilain.

— C'est possible, dit-il... Mais ma petite amie Phyllis n'est pas une femme... heureusement!

Puis, reprenant son ton de bonne humeur :

— J'aimerais à la voir manœuvrer au milieu de tous ces « flirts pour grandes personnes ! »... Serait-elle coquette?

— Aucunement. Elle ne manœuvre pas. —Elle est douce, paisible, très gaie — elle joue au tennis, elle se promène, elle croque des bonbons, elle danse, elle embrasse sa marraine, elle dit, en souriant, tout ce qui lui passe par la tête, comme une fillette étourdie, — et l'on ne sait pas ce qu'elle pense. Cependant, il lui arrive d'être fantasque. Aujourd'hui, comme Sorbier faisait je ne sais quel projet, d'ailleurs insignifiant, pour le casino, ce soir, elle a déclaré, tout à coup, que, justement ce soir, il ne lui plaisait pas d'aller au casino... Parfois, il me semble que, devinant nos hésitations, elle a bien pu en pressentir la cause, et je me dis qu'en ce moment, celui d'entre nous qui se montrerait assez

confiant ou assez désintéressé pour demander tout de go la main de la petite personne, se ménagerait peut-être ainsi les plus grandes chances d'être l'élu de son cœur.

— Je sais une charmante vieille chanson qui dit quelque chose de ce genre, remarqua Kerjean, un peu du ton dont Alceste cite à Oronte le couplet du roi Henri :

Mon époux vous serez,
Vous qui portez l'amande
(J'entends le rossignolet).
Mon époux vous serez :
On donne à qui demande...

C'est l'histoire de trois amoureux... mais on n'y parle précisément que d'amour... et point de gros sous.

Lecoulteux parut réfléchir, puis, résolu, tout à coup :

— Kerjean, dit-il, Mme Davrançay a pour vous autant d'estime que d'amitié, je le sais... Alors j'avais pensé... Mme Davrançay a dû vous parler de bien des choses... Ne pourriez-vous me tirer de souci... me donner seulement l'assurance que... *son testament est fait* ?... Je ne souhaite point d'en savoir plus...

Kerjean sourit.

— Oui... Vous voudriez recueillir le bénéfice réel d'un désintéressement qui ne serait qu'apparent... et dont vous éviteriez les risques... C'est très malin, ce que vous avez combiné là, mon petit Lecoulteux... Pas très propre, il est vrai... mais cette

candeur de séraphin que vous gardez intacte au milieu des plus noirs projets, désarme en moi toute indignation romantique...

Lecoulteux ne savait trop quel visage prendre et encore moins quelles paroles prononcer.

— Si j'avais reçu de Mme Davrançay des confidences, comme vous semblez le croire, je ne vous répondrais pas, continua Kerjean avec tranquillité... Je me hâte d'ajouter qu'il n'en est rien. Je ne doute point que Mme Davrançay ait l'intention formelle d'assurer généreusement l'avenir de Phyllis Boisjoli, mais de l'existence précise, définitive, légale d'un testament en faveur de Phyllis, elle ne m'a jamais soufflé mot... et, comme je ne me suis naturellement jamais permis de l'interroger, je puis en toute sincérité vous affirmer qu'à cet égard, je ne suis pas mieux renseigné que vous.

Il s'était levé, il avait payé les consommations sans que Lecoulteux s'en avisât. Le gros jeune homme n'avait pas quitté sa chaise. Il secouait la tête avec indécision; il semblait gêné et aussi déçu.

— Tout ceci bien entre nous, n'est-ce pas, Kerjean? murmura-t-il.

— Mais certainement, soyez tranquille... Bonsoir, mon cher... Je suppose que vous n'avez plus besoin de moi.

Un mouvement de Lecoulteux, toujours effondré sur sa chaise, rappela l'ingénieur.

— Et vous, Kerjean... vous?... vous ne songez pas à épouser Phyllis Boisjoli?

Kerjean rit de bon cœur.

— Moi, épouser la petite Phyl ! Mais, mon pauvre Lecoulteux, je viens de vous dire ou à peu près que je l'ai vue naître... Votre grand amour vous fait déraisonner... Sans compter que j'ai déjà toutes les manies d'un vieux garçon endurci... et que je tiens passionnément à ma liberté !

Lecoulteux se rasséréna.

— Votre liberté, comment s'appelle-t-elle, hé ! Kerjean?

Kerjean eut un geste d'insouciance. Ses yeux rirent, très jeunes, très bleus.

— Oh ! dit-il, elle change souvent de nom...

Maintenant, tandis que les restaurants et les hôtels s'illuminent, le *Vieux Parc* est désert. La brise tiède, les parfums qui passent, petites âmes ailées, en ont prit possession ; eux seuls se promènent encore au long des allées, sous les arbres dont le feuillage est tout à coup plus épais parce que le soir tombe.

Kerjean s'éloigne et ses yeux continuent de sourire, mais d'autres images amusent sa pensée où, comme tout à l'heure, quand Lecoulteux parlait de Phyllis Boisjoli, d'anciens souvenirs se réveillent.

Cette petite Phyl ! N'était-ce pas hier qu'elle accourait au coup de sonnette toujours reconnu?

— Bonjour, Kerjean... Tu as piqué dix-neuf en descriptive ? Bravo ! Et la « colle » avec *Louf d'Amphi* ?

Imitant Étienne, elle disait Kerjean tout court et tutoyait fraternellement son grand camarade. Les noms et les surnoms de tous les professeurs et l'exacte désignation des cours lui étaient familiers

comme aussi l'argot de l'école, dont les mots inélégants étaient gentils dans sa bouche. Elle avait une voix charmante, une voix cristalline d'ange-enfant, et le très léger, le presque imperceptible petit accent anglais qui, — voulu par un atavisme obstiné — semblait lui être resté des premiers mots bégayés sur les genoux de sa mère, donnait à ses paroles une grâce spéciale, puérile, drôlette et un peu précieuse.

Quand la petite Phyl entre-bâillait la porte du cabinet de travail et montrait son nez rose, Étienne se fâchait, mais Kerjean essayait toujours d'arranger les choses. Il aimait les enfants, avec des tendresses émerveillées de jeune papa et des faiblesses coupables de vieille grand'mère.

Le « Bizuth-géant » — Kerjean avait paru sous ce nom dans la revue annuelle de l'École et, depuis, Phyllis, on ne sait pourquoi le lui avait définitivement octroyé — le Bizuth-géant s'avouait l'esclave docile de la toute petite princesse qui l'entraînait à sa suite dans le monde enchanté des contes et des jeux. Quand un conte plaisait à Phyllis, elle ne manquait pas de s'en servir pour inventer un jeu où sa fantaisie se riait de toutes les difficultés matérielles et qui faisait d'elle la princesse Gracieuse ou le Petit Poucet, la Chatte Blanche, l'Oiseau Bleu ou même l'Ane Cadichon... A Kerjean, un seul rôle était dévolu, celui du Bizuth-géant qu'il ne remplissait pas toujours en personne, mais qui toujours était joué, fût-ce par une poupée ou par une chaise : Génie puissant et tutélaire, personnage épique et fabuleux sorti vivant des

imaginations enfantines de la petite Phyl comme un héros de légende surgit des rêveries d'un peuple neuf, le Bizuth-géant devait être de toutes les histoires que Kerjean racontait comme de tous les jeux auxquels, présent ou non, il prenait part. Les travaux, les exploits du Bizuth-géant étaient prodigieux et innombrables. Peut-être Charles Perrault et Mme d'Aulnoy — fantômes scandalisés de voir cet intrus évoluer tranquillement et comme en un domaine à lui au milieu de tant d'aventures dont ils avaient choisi les protagonistes et réglé la marche — se fussent-ils refusés à admettre que, sans le Bizuth-géant, le « Chevalier Avenant » eût échoué dans toutes les expéditions imposées par la « Belle aux Cheveux d'or », ou que, parrain de Cendrillon, le Bizuth-géant eût changé une citrouille en automobile et accompli avec sa filleule les plus féeriques randonnées... Mais la petite Phyl jugeait ces choses toutes naturellles.

Le Bizuth-géant savait tout et pouvait tout. Sous ses doigts magiques, les jouets cassés ressuscitaient, de simples découpures prenaient figure d'objets de prix; d'admirables petits moulins, munis de sabliers, tournaient; un marron d'Inde, une coquille de noix, un bout de papier d'argent devenaient une fleur, un petit bateau, un papillon ou une étoile...

Oh ! les mines ravies de la petite Phyl ! ses rires de bébé joyeux, de bébé espiègle, de bébé câlin ! Quand la petite Phyl avait été grondée, — ce qui arrivait tout de même quelquefois, — et qu'elle avait beaucoup de chagrin, c'était près du grand ami

qu'elle se réfugiait : « Console-moi, Bizuth-géant, je suis si méchante ! Il n'y a plus que toi qui m'aimes ! » sanglotait-elle.

En de plus paisibles moments, elle déclarait : « J'aime bien mieux jouer avec un grand jeune homme qu'avec des petites filles... », ou elle prenait un air grave pour dire à sa marraine : « Kerjean est mon meilleur et unique ami... »

Et les années se sont succédé sans que Guillaume Kerjean cessât d'être le meilleur est certainement le plus sincère sinon l'unique ami de Phyllis Boisjoli.

Ils ne se voient plus aussi souvent. Cependant, si intermittente que la fassent maintenant les circonstances, leur intimité a conservé, en dépit du temps écoulé et des conditions de vie nouvelles, le même caractère d'affection confiante et d'allègre camaraderie. Leurs causeries sont aussi amicales, aussi gaies, parfois aussi folles que leurs jeux de jadis.

Le printemps dernier, Kerjean a revu Phyllis à Paris. Elle avait grandi, elle avait embelli sans rien perdre de sa grâce étrange, un peu mystérieuse, un peu exotique, ni même de cette apparence d'extrême fragilité qui, chez elle, ne semblait point annoncer la délicatesse maladive d'un tempérament, mais plutôt d'affinement exquis d'une race. Elle avait gardé sa voix enfantine et aussi son petit accent imperceptible et délicieux... Toute la jeunesse de son âme riait au coin de ses lèvres innocentes et dans ses yeux ravis...

Kerjean l'a trouvée charmante, claire et fraîche comme l'aube...

Pauvre petite Phyl ! Et voici déjà que les calculs égoïstes, les basses rivalités, les convoitises des hommes, tant de choses mesquines, viles ou brutales, dont elle ne soupçonne rien, — quoi qu'en dise Roro, le cynique, — vont s'agiter autour d'elle, l'arracher peut-être à ses limbes heureuses... Pauvre petite Phyl !

Kerjean sourit. La petite Phyl lui apparaît telle qu'hier au nouveau parc, savourant son goûter de tartines et de crème !... Est-il possible qu'en cette enfant on puisse voir une épouse, aimer, désirer une femme ?

Il pense aux trois amoureux de la chanson, celui qui « porte la rose » et qu'on dédaigne, parce qu'il est timide et n'ose pas; celui qui « porte la hache » et auquel on résiste, parce qu'il est brusque et qu'il commande;... celui qui porte une fleur d'amandier et qu'on accueille parce qu'il est hardi et qu'il demande... ou tout simplement parce qu'il est aimé.

Et il se dit :

— Qui donc sera l'homme « à la fleur d'amande » ?... Viendra-t-il bientôt... ou même n'est-il pas déjà venu?

II

Ce soir-là, peu tenté par la représentation, dite de gala, d'une pièce jouée deux cents fois à Paris et qu'il n'avait pas trouvée bonne, Kerjean découragea les instances d'un ami qui voulait l'emmener au théâtre. Il traversa sans s'arrêter, au milieu d'une invasion grouillante de chaises et de gens, la terrasse illuminée du casino où le concert de neuf heures allait commencer et se hâta de gagner le jardin, y cherchant, pour fumer d'indolentes cigarettes, un coin d'ombre et l'illusion de la solitude.

Déjà, l'orchestre préludait dans la rumeur à peine assourdie des conversations.

Kerjean porta sa chaise au delà des parterres ; il l'installa sur la place sablée, aux confins de l'enceinte, là où les arbres du casino et les arbres du vieux parc sont voisins si proches que, par-dessus la clôture, leurs branches se touchent comme des mains amies.

L'odeur fraîche des tilleuls persistait, plus intense encore qu'au crépuscule. Kerjean aimait à croire qu'elle participait du calme obscur et que, venue du parc dont les perspectives feuillues semblaient

se perdre dans une pénombre de décor nocturne, elle s'amortissait devant les larges perrons blancs, à l'orée de la zone claire et bruyante.

Il s'assit aux sons soudain déchaînés d'une ouverture d'opéra et constata vaguement que la vie, trop décriée, peut offrir à ceux dont les goûts sont modestes et les ambitions patientes des heures de repos véritable et de savoureuse paix.

Comme il enflammait son briquet pour allumer une seconde cigarette, un léger cri jaillit tout près de lui, une voix singulièrement limpide dit : « Bonjour, Kerjean ! » Et, bien que la lumière indiscrète du briquet eût cessé de briller, ce fut comme si, pour lui aussi, dans les ténèbres transparentes, un visage s'éclairait :

— Bonsoir, petite Phyl ! répondit-il étonné et joyeux. Que faites-vous ici toute seule?

— Je ne suis pas toute seule... Mlle Ribes veille sur moi... Tenez ! la voici qui s'avise de mon tête-à-tête avec un fantôme masculin et accourt... au risque de se faire voler son fauteuil !... Nous avons conclu un traité, et elle me laisse écouter le concert de ma place favorite.

— Oh ! Phyllis, comment pouvez-vous dire que vous écoutez le concert d'ici ? Monsieur Kerjean, soyez juge ! protesta d'une voix dont la révolte était tendre, Mlle Ribes, qui s'était rapprochée et tendait amicalement la main au jeune homme.

— Kerjean ne peut me donner tort, chère vieille obstinée, puisqu'il avait choisi la même place que moi.

— Que répondre à cela, mademoiselle? demanda

Guillaume en souriant à Mlle Ribes, une grande vieille personne aux yeux naïfs et fidèles, qui était depuis plusieurs années la demoiselle de compagnie de Mme Davrançay, et dont, selon cette dernière, le principal mérite était de savoir lire à haute voix pendant trois ou quatre heures sans se fatiguer, et se taire le reste du temps pour ne pas fatiguer son prochain.

— Un concert de casino, voyez-vous, Kerjean, déclara Phyllis, un concert en plein air, le soir, moi je trouve que, si ce n'est pas exclusivement destiné à accompagner de près les papotages insipides des gens qui prennent le frais comme on digère, c'est fait pour être écouté de loin, vaguement, par des gens qui rêvent à autre chose... C'est fait pour n'être entendu qu'un peu, en phrases inachevées, en mesures éparses, en notes errantes qui voltigent de-ci, de-là, sans lien, sans but, comme des papillons gais ou des pensées mélancoliques. J'aime qu'on puisse, en fermant les yeux, imaginer qu'on ne sait plus très bien d'où viennent ces sonorités égarées dans la nuit, parce qu'on ne sait plus très bien où l'on est soi-même... Mlle Ribes, au contraire, veut entendre *tout*, comme au Châtelet ou à la salle Gaveau ; elle veut savoir très bien où elle est... et me voir de sa place, pour savoir très bien où je suis... Pauvre chérie ! Puisque Kerjean est là et peut me garder, rien ne vous empêche de vous rapprocher encore un peu de la terrasse et de la musique... de vous en rapprocher tout à fait... Tenez ! je vais vous installer... Aidez-moi, Kerjean !...

Son subtil accent rythmait ses paroles, sa voix de source mettait de la fraîcheur dans l'air.

Elle s'élança vers le fauteuil que Mlle Ribes venait de quitter à quelques mètres et, de cet air de gracieuse décision qui lui était propre, désigna au jeune homme la place où il devait le porter.

— Là ! dit-elle, entraînant la bonne demoiselle qui riait et ne se défendait que pour la forme. Là !... au pied de la terrasse... Vous ne perdrez plus aucune note d'aucun instrument... Kerjean, vieil ami de l'ombre et de moi, allons nous asseoir dans ma forêt parfumée.

Elle se dressait au milieu d'une grande flaque de clarté, fine, précieuse et, à cette minute, ruisselante de lumière. Sa robe simple et harmonieuse — une de ces petites robes sans faste que Lecoulteux estimait aigrement vingt-cinq louis — était faite d'une étoffe soyeuse et molle, dont les pâles plis bleuâtres, glissant sur le rose deviné d'un souple fourreau de satin, se nuançaient à chaque mouvement de suaves reflets, presque mauves... C'était vaporeux, imprécis et charmant... Un grand chapeau de tulle encadrait d'une nuée sombre les brillants cheveux blonds, bouffants à peine, le visage clair aux pommettes délicates, un peu saillantes, les longs yeux de mousmée, où riait la douceur innocente d'un très jeune regard.

Kerjean regarda Phyllis.

— Comment puis-je être à la fois un ami de l'ombre et votre ami? dit-il. Vous avez l'air d'une petite fée de l'aurore qui, par malice, se serait enveloppée des plus jolies lueurs du crépuscule...

— Vous êtes fort galant, Kerjean, et votre compliment me réjouit. Je voudrais être très jolie... être, comme dans les romans, vous savez, une de ces femmes attirantes, prenantes, auxquelles on appartient dès le premier regard... et qu'ensuite on ne peut plus oublier jamais.

— Excusez du peu !... Une femme fatale ?

— Peut-être...

Ils avaient repris leurs chaises, sous les arbres, près de la grille d'enceinte.

Kerjean admira combien, de cette place élue, l'illumination du casino était charmante à voir. Les toits, les murs, les fenêtres semblaient s'être évanouis dans les ténèbres au delà des longs cordons de lampes légères et colorées qui leur prêtaient des contours chimériques. De tout le grand bâtiment, il ne restait plus qu'un merveilleux dessin linéaire, l'armature éblouissante et fleurie d'un palais aérien, tout rose...

Dans le silence frémissant, la plainte nostalgique d'un chant de Grieg monta.

— Pourquoi avez-vous jeté votre cigarette, Kerjean?... Donnez-m'en une plutôt... J'ai envie de me griser, ce soir, fit la jeune fille et, tout à coup, elle se mit à rire d'un petit rire sans joie qui ne lui était pas habituel.

— Non, ma chère enfant !

— Si ! donnez... J'aime votre tabac de pacha, votre blond tabac qui sent le rêve... et je ne sais quoi... Vous me donniez de vos cigarettes autrefois?...

— Dans le salon de votre marraine, oui... Et je

vous en donnerai encore... mais ici, je m'y refuse absolument... Je ne puis souffrir qu'une femme — à plus forte raison une jeune fille — fume en public.

Il y eut un silence. Kerjean s'informa de Mme Davrançay, mais sans insister. Il savait qu'à cette heure Mme Davrançay, assise à une table de « baccara » ou de « chemin de fer », appartenait toute à son démon et que Phyllis, bien qu'elle ne fût que trop faite aux habitudes de sa marraine, redoutait toujours d'entendre ou de dire une parole qui les évoquât.

— Je croyais, reprit-il, que vous ne deviez pas venir au casino, ce soir, Phyllis ?

— Qui est-ce qui vous a dit cela ?

— Un adorateur de votre charme fatal.

— Un adorateur ?... Lequel ?

— Lequel ! Voyez-vous cette belle assurance ? Il s'appelle Légion, n'est-ce pas ?

Le fragile chapeau de tulle eut un mouvement agacé.

— Ne me taquinez pas, Kerjean !... « Lequel », ça veut dire tout simplement : Est-ce le docteur Sorbier ou M. Lecoulteux ?... Il n'y a pas là de quoi se montrer orgueilleuse.

— Tiens ! pensa Kerjean, la petite Phyl oublie un nom, je crois...

Mais il se garda de toute allusion à celui dont on ne lui parlait pas.

— Vous voilà bien dédaigneuse, ce me semble, dit-il. Il vous déplaît, le docteur Sorbier ?

— C'est bien plus grave : il m'ennuie !... Il est trop pénétré de sa haute valeur morale, de la

beauté de son passé donné à l'étude et de la splendeur de son avenir consacré à la science... Il est de ces hommes intelligents qui me feraient aimer la conversation des imbéciles... Je lui ai dit qu'il ne me verrait pas au casino, ce qui n'était pas même un mensonge... D'ailleurs, tout le monde m'ennuie ce soir, Kerjean... tous les hommes, je veux dire.

— Voulez-vous que je m'en aille ? demanda Kerjean mi-amusé, mi-intrigué par cette misanthrophie.

— Vous ? Quelle idée.!... Vous, mon cher Kerjean, vous n'êtes pas tout le monde... Vous n'êtes pas un homme, vous êtes mon ami, mon frère aîné, mon oncle... que sais-je ? mon Bizuth-géant !... Vous ne compterez jamais dans les gens qui m'ennuient, vous !

Kerjean s'inclina plaisamment.

— J'en suis très flatté.

Ce n'était peut-être pas exact jusqu'à l'absolu. Si amical, si sincèrement désintéressé que soit son attachement, un homme n'est jamais tout à fait flatté d'être traité d'oncle par une jolie jeune fille à qui ne l'unit aucun lien de parenté.

— Alors, c'est le docteur Sorbier que vous avez rencontré aujourd'hui, Kerjean ?

— Non ! c'est Lecoulteux.

— Roro ?... Pauvre Roro !

— Pauvre Roro ! Son affaire est claire à celui-là !.. Vous allez dire qu'il est de ces imbéciles qui vous feraient aimer la conversation des hommes intelligents, n'est-ce pas ?

— Vous ne voudriez pourtant pas me voir épouser Roro Lecoulteux ?

— Ni Lecoulteux ni personne... pour le moment. Vous êtes trop jeune, petite Phyl !

Phyllis se tut, la mine songeuse, puis elle se mit à rire très gaiement cette fois, et ce rire d'une musicale pureté était si doux, si délicieusement ingénu, que Kerjean répéta mentalement les paroles qu'il venait de prononcer tout haut... Oui, certes, elle était trop jeune.

— Kerjean, il faut que je vous raconte une histoire très inconvenante... Un jour, dans le jardin d'hiver de je ne sais quel casino (j'avais quinze ou seize ans), j'ai vu un homme qui voulait embrasser une femme...

— Diable !

— Elle était très jolie... Lui, je ne sais pas s'il était beau ou laid... Mais à ce moment il ressemblait d'une manière saisissante au loup du petit Chaperon-Rouge dans mon livre de contes... quand il dit : « C'est pour mieux te croquer, mon enfant ! » ... Ma grande peur d'autrefois, cette image ! Je vous assure que je n'ai pas été longue à me sauver...

— Vous avez bien fait.

— En apprenant l'aventure, marraine m'a un peu grondée, puis elle a ri en disant : « C'est une bonne leçon, ma petite... Plus tard, quand on te parlera d'un mariage, ne manque pas de prêter à ton amoureux les traits du loup de ton livre d'images... et demande-toi sincèrement s'il te plairait d'être croquée... Ton cœur fera des façons, mais il

répondra tout de même... S'il dit non... n'épouse pas, ma chère !... » Est-ce que vous pourriez prêter les traits du loup de mon livre de contes à Roro, Kerjean ?... Moi, je lui trouverais plus de rapport avec l'agneau de mon livre de fables...

— Celui que sa mère n'a pas encore sevré ?

— Justement.

Phyllis riait, songeant à la dépendance filiale de Lecoulteux.

— Bon Roro ! Si doux, si soumis... Mais je ne puis le prendre au sérieux, Kerjean... encore moins l'aimer... Si j'aimais, Kerjean, j'aimerais beaucoup... j'aimerais *trop*... comme on dit quand on est toute petite.

— *Trop !* j'espère que non.

— Pourquoi ?

— Parce que cela fait mal.

— Est-ce que vous avez déjà aimé *trop*, Kerjean ?

— Oh ! jamais !

Son accent convaincu amusa la petite Phyl.

— Vous n'avez jamais désiré vous marier ?...

— Pas jusqu'à présent, non. Et je crois bien que la carrière de vieux garçon me plaît trop pour que j'en change, répliqua Kerjean, sans que certes la jeune fille se doutât qu'à propos d'elle il avait fait, une première fois, le jour même, une déclaration analogue.

— Oh ! il est certain que, quand on est arrivé à trente ans sans se marier, dit-elle du ton dont elle eût cité l'âge de Mathusalem, c'est qu'on est destiné au célibat... C'est vrai, Bizuth-géant, que vous

avez déjà un peu l'air d'un vieux garçon... Vous savez, le Bizuth-géant ne se mariait jamais dans les contes... Kerjean, quand, à mon tour, j'aurai trente ans et que je serai une très vieille fille, nous nous réunirons pour vivre ensemble dans une maison ancienne où il y aura des chiens, des chats, des livres et des tableaux... Voulez-vous ?

— Petite Phyl, insinua doucement Guillaume, dans les contes, la princesse se mariait toujours...

— Oui, mais il y avait le prince Charmant... qui venait la quérir. Connaissez-vous le prince Charmant... et allez-vous l'amener à mes pieds ?

— Non, répliqua Kerjean plus sérieusement que la question ne semblait le comporter. Non, je ne connais pas — ou tout au moins pas encore — le prince Charmant que je voudrais amener à vos pieds, ma petite amie.

Elle soupira sans rien dire.

— N'est-ce pas, fit Kerjean, le menuet de Boccherini que l'orchestre achève sur ce subtil *pianissimo* ?... Je me souviens d'un vers de Fogazzaro :

E gaio il minuetto, ma tavolta piange.
Il est gai le menuet, mais quelquefois il pleure...

— Oui, dit la jeune fille, c'est le menuet de Boccherini, je ne l'aime pas.

— Mme Davrançay compte toujours quitter Vichy demain soir ? reprit Kerjean dans le silence qui suivit la fin du morceau.

— Mais oui... jusqu'à présent.

— Je le regrette... moi, je ne pars que dans six ou sept jours...

— Pour Paris ?

— Pour Paris. Le Paris de juillet serait celui que je préfère... s'il n'y avait pas le Paris d'août, plus délicieux encore, selon moi.

— Sauvage !

— Vous, je pense que vous ne laissez pas Vichy sans regrets... La vie me semble être ici agréable et facile et offrir à une jeune fille comme vous d'autres plaisirs que celui d'écouter, dans l'ombre, des mesures inachevées et des notes errantes...

—Oui, je me suis amusée... Vous savez, marraine est toujours très circonspecte, lorsqu'il s'agit des connaissances de villes d'eaux... Mais nous avons rencontré des amis, toute une bande gaie... Et les Moriceau m'ont chaperonnée chaque fois que marraine ne pouvait elle-même le faire... Ce sont d'aimables gens...

— Très aimables... un peu snobs... Leur rêve doré est d'avoir de belles relations et de recevoir des gens célèbres... L'idole du moment chez eux, c'est Fabrice de Mauve,... qui est à Vichy, d'ailleurs... L'avez-vous vu ?

— Quelquefois, oui... Il est absent. Oh ! écoutez, c'est un adagio de Beethoven, maintenant, qu'ils jouent... et qu'ils jouent fort bien, les malheureux !... Kerjean, c'est trop beau et trop douloureux pour ici, ne trouvez-vous pas ?... Et tout à l'heure, ils passeront aux *pizzicati* de « Silvia » ou à l'intermède de la « Cavalleria »... Je ne crois pas qu'ils aillent jusqu'à « la Veuve joyeuse ». Vous

parliez d'un menuet dont la gaîté pleurait... c'étaient des larmes de coquette... Écoutez comment pleurent les violons de Beethoven, Kerjean...

Kerjean n'osa pas redire — bien que rien dans la réponse de la jeune fille ne le lui eût défendu — le nom qu'il avait prononcé comme au hasard... Il écouta pleurer les violons de Beethoven.

Quand les derniers accords de l'admirable *lamento* moururent, ce fut Phyllis qui reprit la parole.

— Nous allons à Aix... J'aurais préféré retourner directement à la Peuplière, dit-elle. Marraine est très fatiguée... Ma pauvre marraine !... Cette vie de fièvre ne lui convient guère... A la Peuplière, elle a tout de suite dix ans de moins.

— Mais, objecta Guillaume, la Peuplière ne vous paraît-elle pas quelquefois un peu silencieuse, un peu solitaire, à vous ?

— Oui, quelquefois. Cependant, c'est à la Peuplière seulement que je me sens *at home*... Il me semble toujours que j'y suis née... Oh ! la chère vieille Peuplière ! quand j'y reviens après des mois d'hôtel et de casinos, voyez-vous, je ne puis exprimer ce que j'éprouve... C'est un peu la même chose, je crois, que quand, après avoir beaucoup vu — trop vu ! — les visages souriants, caressants et impénétrables de mes « flirts », j'aperçois enfin la bonne et franche figure d'un ami, d'un véritable ami... comme vous, Kerjean !

L'élan confiant des derniers mots émut Kerjean.

— Je suis extrêmement heureux que vous voyiez en moi un ami véritable, petite Phyl, le

plus dévoué peut-être de vos amis... une espèce de Peuplière si vous voulez... oui, la comparaison me plaît... Mais je n'aime pas à vous entendre parler avec cette amertume de vieille personne revenue de tous les biens de la vie... On dirait presque que vous êtes triste, ce soir... et la petite Phyl triste, c'est si étrange, si contre nature !....

— Peut-être y a-t-il une petite Phyl que vous ne connaissez pas, Kerjean?

— Peut-être... oui.

— Je ne suis pas triste, cependant. Mais ne trouvez-vous pas qu'il y a des jours où il semble que tout aille mal?...

— Oui, certainement... Ce sont les jours où une seule chose — qui est ou paraît être tout — ne va pas bien.

Le frêle chapeau de tulle s'agita de nouveau sans que nulle parole précisât le sens de son mouvement léger. Puis, d'un ton suppliant d'enfant gâté, Phyllis dit :

— Racontez-moi des choses, Kerjean... Vous ne m'avez rien dit de vous... c'est mal... Vous êtes bien toujours, quand il s'agit de parler de vous-même, ami, celui qu'Étienne surnommait Guillaume le Taciturne...

—Mais, fit Guillaume en riant, ceux-là seuls qui taisent quelque chose d'intéressant méritent que le silence leur soit reproché... Je suis de ces peuples contents dont la médiocrité n'a pas d'histoire...

— Vous devez être fier des succès de la maison Patain? Vos pilotes sont très chic... Vous ne volez pas dans les meetings, vous ?

— Je ne vole pas pour le plaisir du public, non.

— Et pour la gloire?

— Pour la gloire non plus... Je vole pour faire des essais... et aussi, quelquefois, pour ma propre joie.

— C'est amusant ?

— Très amusant... Sans passager, par exemple ! Il faut avoir fait de l'aviation pour connaître l'ivresse de la solitude... la solitude parfaite, absolue d'un être qui plane à sept ou huit cents mètres au-dessus du sol et des mesquineries de la terre... en plein ciel !

— Alors, vous ne voudriez pas m'emmener vers les étoiles?

— Pour une petite promenade, mais si.

— Oh ! grand merci, j'aurais trop peur !

— Française que vous êtes ! Hier, comme Jouvelin venait d'effectuer son vol avec passager, une petite jeune femme ou jeune fille fort jolie s'est approchée de lui et, très simplement, avec tout l'aplomb et tout l'accent d'une Américaine de bonne race, lui a offert de l'accompagner dans un second vol.

— Et il a consenti ?

— Il a demandé à la jeune femme si elle n'aurait pas peur... Elle a répondu : « Non. Je crois que je puis vous confier « mon » vie... J'ai foi ! » Et Jouvelin a fait un second vol avec elle... un long vol... très beau... Puis elle l'a remercié, ils se sont serré la main et elle est partie .. Je ne sais même pas si elle a dit son nom... Vous vouliez une histoire... la voilà.

— Ce pourrait être le commencement d'un roman.

— Oui, mais alors l'aviateur et la jeune fille se reverraient... A cette conjoncture vulgaire, ne préférez-vous pas la rencontre étrange et sans lendemain de ces deux êtres qu'un même destin, puisqu'un même danger, aura, pendant quelques moments, unis et magnifiquement isolés du reste du monde, dans l'inconnu, devant l'infini?... puis qui se seront séparés tout simplement, pour reprendre la vie banale, chacun de son côté... ?

— « Chacune de son côté »... Ce sont des mots désolés... Ne pensez-vous pas?

— Cela dépend, oh! cela dépend, je vous assure!.., s'écria Kerjean en souriant et non sans quelque ironie.

L'orchestre jouait avec emportement une rapsodie inquiète et barbare.

— Kerjean, dit Phyllis, soyez un ami précieux et allez dire à marraine, — là-bas, vous savez, — que je rentre à l'hôtel tout de suite. Je suis très lasse... Et Mlle Ribes me sacrifiera bien quelques numéros...

Comme Kerjean, se chargeant du message, prenait congé d'elle, elle ajouta :

— C'est demain que vous déjeunez avec nous ?.. Si vous vouliez, vous pourriez venir me rejoindre, à dix heures, dans le parc de l'Hôpital... Mous laisserions Mlle Ribes lire son journal et nous ferions un tour ensemble... et tous mes achats de départ. Ce serait gentil, dites ?

— Entendu, petite Phyl..., à demain.

Kerjean retint un moment la main souple qui s'était abandonnée à sa main.

— .. Laissez vos diables bleus dans la « forêt » et dormez paisiblement, ajouta-t-il.

S'inclinant légèrement, il chercha les yeux qui n'avaient jamais fui les siens et, tout de suite, il les trouva, chastes et souriants, mais, pour la première fois, il eut l'impression bizarre de n'avoir pas vu le fond de ce regard frais, pur et sombre comme l'eau des abîmes.

Et, tandis qu'il s'éloignait, un peu déconcerté, un peu curieux, un peu songeur, et, qui sait ? peut-être aussi un peu troublé dans le secret de son être, il se rappelait une phrase qui, parmi les notes errantes et les senteurs éparses de l'ombre harmonieuse et parfumée, lui avait été dite, avec mélancolie, presque mystérieusement par cette enfant que trois fous s'avisaient déjà d'aimer comme une femme :

— Il y a sans doute une petite Phyl que vous ne connaissez pas, Kerjean.

III

Il n'était pas dix heures... C'était près du hall des sources, du côté opposé au parc, en face de ce coin de rue où, chaque matin de soleil, tant de roses sont vendues, toutes fraîches venues des jardins, ivres de bonne chaleur et sentant encore le parfum de la terre et l'humidité des feuilles à l'aube.

Penchée au-dessus de la grande boîte ronde que lui présentait un petit marchand de « plaisir », Phyllis faisait jouer le tourniquet grinçant, et trois autres petits marchands de plaisir attendaient, se tenant autour d'elle, pas beaucoup plus hauts que leurs boîtes, gamins du Midi aux yeux noirs, aux dents blanches, au patois chantant.

Ils connaissaient la demoiselle qui, tous les jours, gagnait ainsi au hasard de leurs puériles manivelles, ce qu'elle appelait son « goûter du matin » et qui n'aimait point à laisser de mécontents, quand elle s'éloignait.

— Quatre... huit... deux... A moi... Mademoiselle... à moi, maintenant !... Pas trop de chance aujourd'hui, mademoiselle... Voulez-vous des « pliés » ou des « cornets » ?...

Les « pliés » avaient l'air de petits mouchoirs bien repassés, bien lisses... Comme une ronde vaut deux blanches, un « plié » valait deux « cornets »... C'était de la marchandise riche...

Cependant les cornets avaient presque toujours la préférence de Phyllis; elle leur trouvait une forme moins raide et de plus frivole fantaisie. Elle appréciait leur finesse tentante et jusqu'au petit quadrillage de gaufre qui parait leur blondeur. Ils s'emboîtaient l'un dans l'autre, matériaux d'une grande tour frêle et vacillante comme un château de cartes, et elle les emportait ainsi, les croquant un à un, le long du chemin. Sous les quenottes friandes, la pâte légère craquait avec un bruit gai de délicate bombance... Et la robe de Phyllis se couvrait de petites brisures appétissantes.

Le goût sec et vanillé rappelait à la jeune fille des choses agréables et lointaines que sa mémoire ne précisait pas. Elle n'avait pas atteint l'âge où l'on se plaît, sur un souvenir futile, à se sentir « redevenir » enfant; elle n'avait pas quitté celui où, par éclair, on s'aperçoit qu'on est encore une fillette heureuse des moindres bagatelles. Et peut-être, si jeune, était-elle assez vieille déjà pour aimer le nom ironique et charmant des petites pâtisseries savoureuses et fragiles, mangées si vite, en menus morceaux cassants.

Kerjean, qui achetait des journaux au kiosque, vit Phyllis tout de suite et vint à elle, tandis que, satisfaits, les petits marchands de plaisir s'éloignaient, leur boîte lourde au dos, en faisant sonner leur claquette.

— Tiens, ce n'est pas au parc de l'Hôpital que nous nous rencontrons. Bonjour, vieil ami !

— C'est bon le « plaisir, Mesdames »?

— Un régal !... goûtez...

— Non, merci, je n'ose pas... J'aurais peur de ne pas apporter à ce régal autant de grâce que vous.

Il semblait que la jeune fille eût rejeté son voile vespéral; elle était toute vêtue de rose. Sur son grand chapeau de vaporeuses dentelles, elle avait disposé au gré de sa coquetterie un bouquet de roses France naturelles et de freesias. Les mêmes fleurs étaient épinglées au revers de sa jaquette. Et son teint aussi était rose. Et ses cheveux blonds luisaient avec le soleil, et ses yeux riaient, plus brillants, plus gais, plus tendres que la veille... Et l'on eût dit que, dans leur gourmandise innocente, les lèvres fraîches qui se tendaient vers les gâteaux légers, se tendaient aussi vers la vie, cherchant à travers l'air chaud, parmi les parfums des arbres, son baiser puissant et joyeux...

La petite Phyl avait obéi à Kerjean; elle avait laissé dans la nuit les mauvais esprits de sa mélancolie.

— Comme vous voilà fleurie ! s'écria Kerjean. D'où viennent ces roses merveilleuses, petite Phy ?... Du même pays que votre sourire de ce matin?...

— Si « d'où viennent ces fleurs ? » signifie « de qui viennent-elles? »... je ne puis guère vous répondre... Aucune carte n'accompagnait l'envoi...

— Ceci ne prouve rien.

— Ne me taquinez pas, Bizuth-géant !

Les mots étaient les mêmes que la veille, mais combien le ton différent ! On eût pu croire vraiment qu'aujourd'hui Phyllis Boisjoli désirait être « taquinée »...

— Je ne fais pas de personnalités, petite amie... Mais quand un bouquet arrive sans carte, c'est très souvent, c'est presque toujours parce qu'autre chose... quelque chose d'invisible pour le fleuriste, le signe beaucoup mieux et plus joliment qu'un bout de bristol...

Ils marchaient indolemment sous les arbres, au long de la grande allée, presque déserte à cette heure où les deux établissements sont envahis... C'était charmant pour causer en badinage. Phyllis se mit à rire.

— Eh bien... oui, là... mon bouquet était signé. Il y a trois jours, j'ai dit à *quelqu'un* — sans arrière-pensée, je vous assure — que ma fleur favorite était la rose France... et aussi, que j'aimais passionnément le délicieux, le subtil parfum des freesias... Mon bouquet est signé... une petite signature légère... invisible... Fabrice de Mauve... Êtes-vous content?

Kerjean ne sourcilla pas. Il attendait le nom. Il l'avait lu tout de suite dans les yeux ensoleillés, sur les lèvres joyeuses. Oui, le sourire venait bien du même pays merveilleux que les fleurs.

— Je le croyais absent, Fabrice de Mauve?

— Il l'est, en effet, depuis deux jours... à cause d'une pièce de lui qu'on représente à Dieppe...

Mais les fleurs viennent de Paris... Et cette absence sera très courte... Une carte postale qui représente une falaise battue des flots m'apprend ce matin même que M. de Mauve compte être à la gare de Vichy, ce soir, pour nous dire adieu... Pourquoi souriez-vous?

— Ah ! ces cartes postales illustrées ! qui dira jamais assez leur providentielle utilité?... Un homme qui ne se permettrait même pas de demander à votre marraine la faveur de vous écrire le fait, à l'abri des falaises de Dieppe... tout tranquillement, sans rien demander à personne... Et ajoutons que tout le monde trouve la chose fort naturelle.

— Kerjean, Kerjean, vous êtes bien moqueur aujourd'hui !... (Elle croqua un nouveau cornet.) Kerjean, tournons à gauche... Il y a dans la rue Cunin-Gridaine un petit collier d'améthystes que je veux acheter... Vous connaissez Fabrice de Mauve?

— Oh ! très peu.

— N'importe... Que pensez-vous de lui?

— C'est un très joli garçon.

— Oh ! n'est-ce pas? approuva-t-elle, ravie, sans pressentir même une intention de sarcasme. Mais ce n'est pas tout, Kerjean...

— Non, certes, de Mauve est un écrivain de grand talent. J'espère, toutefois, que vous ne le savez que par ouï-dire...

Phyllis avait rougi.

— Oh ! j'ai lu de lui quelques petites choses... des fragments... Et puis le sonnet qu'il a écrit pour moi... un bijou... une merveille...

— J'en suis persuadé... Où est donc Mlle Ribes?

— Elle est restée près de marraine, qui avait des lettres à écrire... Le matin, parfois, je circule seule, c'est permis... Dites, Kerjean, si peu que vous connaissiez M. de Mauve, il vous plaît?

Le jeune homme hésita. Il était franc, mais pas brutal.

— Eh ! bien... non... pas beaucoup, dit-il pourtant.

Phyllis parut confondue.

— Mais pourquoi?

Guillaume hésita encore, se méfiant de ses impressions trop promptes, de ses conclusions trop absolues... Que cet écrivain, dont les romans très littéraires étaient en grande vogue, que ce joli garçon dont le pouvoir de séduction n'était pas niable, aimât passionnément le succès, sous toutes ses formes, notoriété, fortune, amour... Rien ne paraissait plus certain... Mais était-il en cela très différent des autres hommes ? Et, si l'attitude et la physionomie de Fabrice de Mauve étaient peu sympathiques, quels faits précis autorisaient-ils Kerjean à condamner sans retour son caractère?

Les yeux rieurs interrogeaient... Et soudain le jeune homme craignit d'éteindre d'un mot cette flamme de joie qui les illuminait.

— Pourquoi? dit-il. Oh ! parce que nos natures sont très dissemblables, je suppose... et que les atomes crochus manquent entre nous... Mais je vous le répète, je connais peu Fabrice de Mauve.

— Eh bien, c'est cela, mon ami ! fit l'enfant

confiante. Vous ne le connaissez pas... Et quand on ne le connaît pas, il a l'air... un peu impertinent, n'est-ce pas? Je l'ai trouvé moi aussi... au début !... Mais cet air lui sied.

— Oh ! petite Phyl, pensa Kerjean, comme vous voilà prise !

Et il la voyait, toute désireuse, dans la joie du bouquet reçu et du message annonciateur, de se laisser arracher son secret d'amour... Mais lui ne voulait pas la questionner, préférant ne pas savoir, ne pas se trouver obligé d'assombrir les yeux brillants, par ce matin de soleil...

Phyllis s'arrêta devant la vitrine où s'épanouissait diverse, colorée, scintillante comme en un jardin de fées, la charmante floraison des pierres fines d'Auvergne. Elle acheta le collier convoité, puis des épingles à chapeau dont le modèle l'amusait et donna son adresse pour que le tout y fût porté.

— Rentrons dans le parc, maintenant, Kerjean. Il y a des courses que je tenais à faire ce matin, quoique nous ne partions plus aujourd'hui, vous savez...

— Vraiment, quand partez-vous?

— Après-demain soir... avec les Mauriceau qui vont à Aix aussi... Marraine a changé... D'abord, elle ne voulait pas attendre les Mauriceau... Elle change souvent pour les départs...

La voix de la jeune fille était triste, soudain.

— Kerjean, vous l'avez vue, hier... dans cette horrible salle de jeu?

Il eut un signe affirmatif.

— Elle gagnait, n'est-ce pas?... Oui, oui, je sais... quand elle gagne, elle est contente... c'est comme une ivresse !... Et, si indépendante de l'argent gagné, cependant !... Elle ne pense jamais à l'argent, marraine... elle est comme moi...

— Mais il ne me semble pas que l'argent doive vous être si indifférent que cela? fit Kerjean, pour modifier l'orientation de la causerie et revoir les yeux gais.

— Parce que j'en dépense?... C'est tout autre chose !... Si je n'aime pas l'argent, j'adore ce qu'il donne... Oh ! penser à l'argent, le convoiter, le ménager, le garder comme une chose précieuse... quelle vilaine chose, n'est-ce pas?

— Hélas ! ma chère petite, je puis dire comme vous, et très sincèrement que je n'aime pas l'argent... même ajouter que je me passe aisément du luxe qu'il vous procure et du plaisir que vous trouvez à le dépenser... Mais je vous avoue que, depuis ma naissance, j'ai toujours été plus ou moins obligé de penser à l'argent,... n'en ayant jamais eu beaucoup.

— Patience ! Votre moteur idéal vous en donnera...

— Mon moteur idéal, comme vous dites, en donnera, — du moins, je l'espère de tout mon cœur, — au constructeur Georges Patain, dont je suis l'employé.

— Et pas à vous ! Mais, c'est inique... puisque c'est vous qui aurez tout fait.

— Ce n'est pas inique... Croyez-vous donc que je pourrais mener à bien ces recherches qui me

passionnent si je ne trouvais pas chez Patain, en même temps qu'un merveilleux champ d'études, et d'études pratiques, les moyens de faire des essais, de réaliser mes idées... et l'argent, tout l'argent nécessaire?

Ils suivaient la ligne semi-circulaire des magasins qui dressent au fond du parc, de chaque côté du grand hall vitré, leurs étalages de bijoux, de dentelles, d'objets d'art et masquent la source de l'Hôpital et son square...

Phyllis fit un joli choix d'entre-deux au fuseau, puis, s'éprenant d'un kimono en dentelle du Puy et d'un col Louis XIII, où paraissaient toutes les grâces et toutes les habiletés de ce que les dentellières de la région nomment le « point de Venise », elle décida d'acheter l'un et l'autre et s'approcha de la caisse pour payer l'ensemble de ses acquisitions, sans s'être même informée du prix de chaque objet.

— C'est deux cents francs, madame...

Elle souriait en emportant le paquet léger.

— On me prend pour votre femme, Kerjean, que c'est drôle !... Ce col est joli, n'est-ce pas? J'aime les dentelles plus que les bijoux... Oh ! figurez-vous, M. de Mauve m'a raconté qu'à Bruges il avait acheté des dentelles dans une vieille maison de bois où l'on dit que Memling a habité... M. de Mauve m'a beaucoup parlé de Bruges... Il m'a dit de si jolies choses ! Vous avez été à Bruges, Kerjean?

— Oui.

— Je voudrais tant y aller !... C'est le pays de

mes rêves !... Tiens, onze heures ! il faut rentrer... Ah ! avant, je veux acheter des fleurs pour marraine...

Ils entrèrent chez une fleuriste. La jeune fille fit composer une grande gerbe de roses à laquelle on ajouta des arums et quelques iris noirs... Mais, sa petite bourse ouverte, elle se mit à rire, une pièce de cinquante centimes entre les doigts.

— C'est trop fort ! voilà toute ma fortune... Et c'est quinze francs qu'il me faut !...

Déjà, riant comme elle, Kerjean avait payé. En sortant, elle remercia d'un mot gentil.

— L'argent, comme cela file, Kerjean !... conclut-elle amusée de l'aventure. J'avais pris ce matin quatre billets de cent francs... on ne croirait pas...

— Mais, fit Kerjean, vous avez dépensé déjà cent vingt francs à la bijouterie d'Auvergne et deux cents francs chez la dentellière.

— C'est vrai ! Et quarante chez un confiseur... et soixante chez un antiquaire... et j'ai donné encore dix francs à une pauvre femme qui vendait des fleurs fanées... C'était si triste !... et...

— Total : quatre cent trente francs !

— Alors, c'est que j'avais plus de quatre cents francs...

Phyllis rit en secouant son chapeau fleuri.

Une rose s'effeuilla et les pétales voltigèrent comme un essain de papillons réveillés...

— Je vous le disais... Voilà comment je compte l'argent... et marraine ne peut m'apprendre, elle ne sait pas... Marraine est si bonne !... Oh ! Kerjean, songez, sans elle, je serais une pauvre fille obligée

de travailler pour vivre !... Et qu'est-ce que je ferais, mon Dieu ?

Elle rit encore et l'essaim des papillons roses fut plus pressé et plus fou. Sa gaieté était puérile et jolie.

Devant cette inconscience, Kerjean frémit... Il se souvenait des doutes et des craintes de Lecoulteux... et il se demandait, lui aussi, tout à coup, mais sans rien dire, ce que ferait Phyllis Boisjoli, si elle était une pauvre fille obligée de travailler pour vivre...

Certes, il ne s'attendait point à entendre, le jour même, les mots qui devaient calmer ses appréhensions.

Mme Davrançay s'était rendue célèbre dans le cercle des amis un peu nombreux qu'elle se connaissait — et qui d'ailleurs, pour la plupart, ne l'aimaient guère — par ses boutades et son humeur bourrue, mais c'était une âme tendre et passionnée que son enveloppe gênait comme un vêtement étranger et rendait maladroite...

Cet aspect un peu viril et franchement disgracieux de grande femme à la charpente trop robuste, aux os trop gros, aux traits trop rudes, au teint trop coloré, aux mouvements trop brusques, s'alliait à une sensibilité délicate et profonde qui aimait à se cacher et aussi à toutes les superstitions, à toutes les hésitations, à toutes les défaillances d'énergie, à toutes les faiblesses de caractère qu'on serait plus tenté d'attribuer — bien à tort — aux femmes d'une contexture frêle et mignonne.

Après avoir été l'esclave meurtrie et résignée d'un mari qui l'avait épousée pour sa fortune et

s'était accommodé de son dévouement, elle avait été l'esclave heureuse d'un fils qui était affectueux et loyal, mais qui ne l'avait pas toujours comprise. La mort de ce fils, qui, d'abord, l'avait jetée aux horreurs du désespoir, l'avait livrée ensuite à un penchant violent, bientôt à un vice dont elle avait honte, et autour duquel, pourtant, elle n'avait pas craint de réorganiser toute sa vie. Au milieu de cette vie étrange et volontiers solitaire de maniaque lucide, de nomade riche, Phyllis Boisjoli, fille adoptée de sa tendresse avide, n'avait jamais déçu son cœur. Et Phyllis eût pu faire de ce cœur, comme de cette vie, comme de cette fortune, ce que bon lui eût semblé.

Mais, inconsciente du doux pouvoir qu'elle exerçait sans y songer, la filleule adorait et respectait, ainsi que des volontés absolues, les moindres désirs de sa marraine, — peut-être même ces désirs tendres qu'elle eût pu briser représentaient-ils, en somme, l'unique volonté qu'elle respectât...

Après le déjeuner, servi, comme chaque jour, dans l'appartement que M[me] Davrançay occupait à l'hôtel Excelsior, M[lle] Ribes se retira, puis Phyllis, à son tour, sortit pour changer de toilette, et la vieille dame demeura seule avec Kerjean.

Ses yeux ravis avaient suivi la petite Phyl jusqu'à ce que la porte se fût refermée.

— Comme elle est devenue jolie, n'est-ce pas, Kerjean ? Et quelle grâce en elle ! Ah ! la petite sorcière !... Il ne manque pas de bons apôtres pour me chanter ses louanges... et faire visage de velours... Mais elle est trop jeune... beaucoup trop

jeune... et je ne veux pas qu'on me la prenne maintenant...

— Oui, fit Kerjean, elle est jeune... et pourtant...

Il s'interrompit, soucieux de ne point trahir le secret qu'on lui avait si volontiers laissé surprendre.

Mme Davrançay rit :

— Fabrice de Mauve, hein ?... Il est charmant, ce poète !... Mais je fais l'aveugle et la sourde... Si c'est sérieux, nous verrons bien... Je ne suis pas sans craindre les coureurs de fortune... Et Phyllis sera riche, très riche, mon ami... Je n'ai plus de famille. Ma nièce, Laure Arguin, une vieille fille dévote et revêche que je ne puis souffrir... et qui le rend à Phyllis, je vous prie de le croire, conservera, sa vie durant, la rente que je lui sers déjà, parce qu'elle est pauvre et isolée... Elle a été élevée dans la religion de sa mère, ma belle-sœur, et a tous les travers d'esprit des protestants étroits sans avoir leur valeur morale... Pour la vie qu'elle mène et les besoins qu'elle a, ce modeste revenu sera plus que suffisant... Mais Phyllis, c'est autre chose... Quand je ne serai plus de ce monde, Kerjean, ma petite Phyl aura la Peuplière... et tout ce que je possède aujourd'hui... *tout* !

Heureuse de l'approbation que Kerjean lui exprimait en mots respectueux et qui éclatait, plus ardente, sur son loyal visage, Mme Davrançay parla de Phyllis longuement.

— Kerjean, je ferai de Phyllis Boisjoli mon héritière, parce que je le désire, parce que je le veux de tout mon cœur, mais aussi parce que je le dois.

En gardant auprès de moi cette orpheline dont le père mourut victime de son dévouement pour nous, j'ai accepté la responsabilité de son sort. Et ce n'est pas à la médiocrité, c'est encore moins à la lutte que j'ai préparé Phyllis... L'ai-je même, hélas! préparée à la vie ?... Elle a été ma consolation, mon espoir, ma félicité. Jamais rien de beau, de bon ne lui a été refusé ; jamais rien de laid, de rude, de vulgaire, ne l'a effleurée... Oui, malgré... ce que vous savez, Kerjean, mes misères... ma tare — mon inguérissable maladie, si vous voulez — ma tendresse a porté cette enfant au-dessus des pierres et des ronces... Je n'ai jamais permis qu'elle pleurât... C'était mon bonheur — ma revanche — de la rendre heureuse... J'aurais dû la rendre insupportable aussi... Sa nature exquise ne l'a pas voulu... Elle est charmante, Kerjean, son cœur est un pur trésor... et puis, en vérité, je ne suis pas loin de croire que, comme il y a des femmes nées pour être vaillantes, sérieuses, raisonnables, pour être l'appui, la sécurité, la richesse d'un foyer, d'autres ont été créées jolies, tendres et insouciantes pour en être avant tout la joie, la grâce et la gaîté... Phyllis, c'est le doux rayon doré qui réchauffe et illumine toutes choses... Quand je me sens morose et qu'elle entre dans ma chambre, je suis tentée, moi qui, certes, ne suis pas un poète, de chanter aussi mon hymne au soleil... Kerjean, je veux ma petite Phyl, belle, gracieuse, charmante dans une vie facile et brillante... Il faut avoir été femme — et vilaine et sans grâce, comme moi — pour concevoir quelle force vivante et bienfaisante peuvent être la beauté, le charme,

la joie d'une femme... Mais, pour être belle et charmer, pour échapper à certaines laideurs, à certaines déchéances — et je parle seulement de celles qui n'atteignent point l'âme — il ne faut pas être pauvre, mon ami.

Le jeune homme en demeura d'accord. Satisfait des assurances qui lui étaient données et qui apaisaient ses appréhensions du matin, il applaudissait aux paroles un peu folles de la bonne marraine, sentant l'inanité des remarques sensées qu'il eût pu faire sur l'instabilité des fortunes humaines et sur le danger de tels principes appliqués à l'éducation d'une enfant dont aucune sollicitude ne pouvait prévoir le destin à venir.

— Il y a déjà longtemps, reprit Mme Davrançay, que je pense à ces choses, et j'ai été... lâche, mon pauvre Kerjean... Oui... l'idée de la mort est de celles que je chasse. La mort, c'est le repos, je ne la crains pas... mais l'agonie, le lent passage de l'état de vie... à l'autre... Ah! l'agonie m'épouvante... Alors, c'est stupide, jusqu'à présent, le courage m'a manqué pour prendre mes dispositions testamentaires... ce qui, comme on dit, ne fait pas mourir, pourtant!.. Mais, dès mon retour, c'est décidé, j'appelle mon notaire et je ne m'en tiens pas à faire de Phyllis ma légataire universelle, j'en fais ma fille... je l'adopte devant la loi.. comme depuis tant d'années je l'ai adoptée dans mon cœur... Alors, je serai tranquille.

— Madame, fit Kerjean très affectueusement, voulez-vous permettre à l'ami tout dévoué qui se réjouit profondément de votre résolution

généreuse, la hardiesse de vous donner un conseil ?

— Ce conseil, je vous le demande.

— Eh bien, madame, prenez en vue de l'avenir — un avenir très éloigné, grâce à Dieu ! — toutes les mesures nécessaires, puisque vous voyez là, avec raison peut-être, un devoir à remplir ; adoptez Phyllis, ce sera pour elle et pour vous une douceur infinie... Mais faites l'impossible pour que tout ceci soit ignoré. Je crois que l'incertitude où restent forcément ceux qui épouseraient volontiers votre héritière... et se détourneraient de Phyllis insuffisamment dotée, est pour le moment une espèce de sauvegarde... Notre petite Phyl sera aimée, elle l'est déjà sans doute... Laissez à celui qui l'aimera le mérite du très petit acte de désintéressement... de courage qu'il accomplirait en l'épousant, sans connaître vos intentions, sans savoir surtout que vous les avez expressément réalisées... Si je vous parle ainsi...

Mme Davrançay eut un petit signe qui approuvait.

— Compris, mon bon Kerjean !.. Vous n'avez pas tort... au contraire : je le sais, allez... mieux que personne !... Et je me méfierai pour elle... Merci !

Elle mit un doigt sur sa bouche : Phyllis rentrait.

Presque aussitôt, Kerjean prit congé de Mme Davrançay et de sa filleule. Lui se rendait à l'aérodrome d'Abrest ; elles avaient rendez-vous avec les Mauriceau pour une promenade aux Malavaux.. La voiture était en bas.

— Kerjean, déclara Mme Davrançay, dans un

mois, je vous écris de la Peuplière... Il faut que vous nous consacriez quelques jours... Vous vous reposerez, c'est indispensable...

— J'obéirai, madame, et avec une grande reconnaissance, et avec un grand plaisir, croyez-le.

— Nous reverrons-nous avant notre départ? demanda la jeune fille.

— Je ne pourrai aller à la gare... à cause d'un grand dîner insipide... J'essayerai de passer à l'hôtel demain... si vous y êtes...

— Hélas ! mon pauvre ami, nous n'y sommes guère... Mais, en tout cas, nous nous rencontrerons dans le parc.

— Oh ! sans doute ! fit Mme Davrançay. Cependant, à tout hasard...

... Et, à tout hasard, ils se dirent adieu.

IV

Le docteur Kerjean, de la Faculté de Paris, Breton né à Paris, élevé à Paris, avait acheté une clientèle à Fougères, s'y était marié et y avait vécu toute sa trop courte carrière... Au rebours de son père, Guillaume, né en Bretagne, élevé en Bretagne, passant successivement du collège communal de Fougères au lycée de Rennes, avait été entraîné à Paris par sa vocation et, ses études finies, s'y était trouvé fixé par sa carrière et, sans doute, pour toute sa vie.

Très jeune, muni depuis un an seulement de son diplôme d'ingénieur des arts et manufactures, silencieux, réservé, et pourtant brûlant de foi, dévoré du désir d'agir, aussi hardi dans ses rêves et dans ses conceptions scientifiques qu'il semblait timide dans ses paroles et dans ses prétentions individuelles, Guillaume Kerjean avait tout d'abord accepté à Levallois-Perret, chez Patain et fils — les fabricants d'automobiles — des fonctions de débutant et une rémunération médiocre.

Mais sa profonde culture, son intelligence aiguë, son infatigable activité, ses intuitions d'inventeur-né, une compréhension subtile et presque divina-

toire des problèmes qui, déjà, occupaient l'esprit des deux chefs, toute cette personnalité singulièrement prenante de travailleur passionné, puissant et loyal, s'était rapidement imposée. Et, peu de temps après la mort de M. Patain père, une petite révolution intérieure sur laquelle plus d'un avait médité s'était opérée dans la maison. L'un des plus anciens ingénieurs s'étant retiré en frappant les portes, à la suite d'un différend avec Georges Patain, celui-ci, seul maître de l'heure dorénavant et décidé, il le disait très haut, à « rafraîchir les cadres », avait spontanément offert la place vacante, avec les appointements annuels de quinze mille francs, à Guillaume Kerjean.

Ainsi, quatre ans à peine après sa sortie de l'École centrale, le jeune homme était-il devenu le collaborateur principal, — d'aucuns disaient l'inspirateur et le bon génie, — du grand constructeur qui allait, comme les Farman, les Gastambide, les Blériot, attacher son nom aux recherches aéronautiques et prendre tout de suite l'un des premiers rangs parmi les triomphateurs de l'industrie nouvelle.

Dès que cette amélioration considérable de sa situation s'était produite, Kerjean avait obtenu de sa mère qu'elle quittât Fougères et s'installât auprès de lui.

Il avait loué aux Batignolles, dans une vieille maison d'aspect provincial, séparée de la rue Boursault par une grille à l'ancienne mode et sise hors de l'alignement entre cour et jardin, un appartement modeste, mais, pour Paris, assez spacieux.

On y avait envoyé de Fougères une partie du mobilier de famille, la chambre de Mme Kerjean, sa jolie chambre bretonnne de jeune mariée, la salle à manger aux vaisseliers rustiques, souvenirs de l'aïeul paternel, un paysan qui avait été riche, et le salon d'acajou et velours vert dont la chère femme s'avouait un peu glorieuse, sans se douter peut-être qu'étant centenaires et d'un style très pur, ces sièges profonds, cette grande table ronde, ce secrétaire à cachettes, ces chaises légères sculptées d'abeilles, eussent été jugés beaux et précieux par les plus savants connaisseurs.

Guillaume avait disposé les meubles avec le souci de donner à chaque chambre la physionomie qu'avait à Fougères la pièce correspondante ; il avait lui-même agencé les rideaux aux fenêtres, accroché les portraits peints et les gravures anciennes en bon jour, sur les tentures neuves, rangé dans les armoires le linge encore tout odorant de lavande et, dans les vaisseliers, le service de vieille faïence limousine, les vénérables pièces d'argent et d'étain ; il avait, sans grand art, empli tous les vases à fleurs et mis un bel hortensia rose dans la jardinière du salon.

Mais Mme Kerjean ne devait pas goûter la douceur de cet accueil de l'enfant chéri parmi les choses familières. A la veille du jour fixé pour son départ de Fougères, une bronchite compliquée de pleurésie l'avait enlevée brutalement à la sollicitude attentive, à la mâle et tendre protection filiale, qui avait cru lui préparer, avec un logis aimable, une vieillesse longue et heureuse... Et il avait paru à Guil-

laume, orphelin de père depuis l'enfance, qu'il apprenait la douleur.

Six ans avaient passé. Rien n'avait été changé dans la demeure où Mme Kerjean n'était jamais entrée et où, cependant, tout parlait d'elle. Guillaume avait continué d'occuper la moins belle des deux chambres à coucher et la petite pièce d'angle dont il avait fait son cabinet de travail. Le salon, rarement habité, gardait la froideur cérémonieuse qu'eussent reconnue comme une marque de bon goût les anciens habitués de la maison de Fougères, et la jolie chambre de Mme Kerjean semblait attendre encore la mère qui ne viendrait plus.

Anaïk, une vieille Fougeraise qui portait encore la coiffe du pays, tirait vanité du parfait entretien des choses... Pas une tache, pas un grain de poussière... On se mirait dans les parquets. Tout était net, brillant, en dépit des fanures du temps, et imprégné d'une bonne odeur de propreté ou se mêlaient l'encaustique et la lavande.

Les établissements Patain avaient été reconstruits, très agrandis, à Levallois. Dès le matin, Kerjean s'y rendait, à moins que des essais d'appareils ne dussent avoir lieu à Issy-les-Moulineaux. Il restait absent tout l'après-midi. Mais, vers le soir, il rentrait chez lui, et le vieux nid breton, blotti sous le toit de la maison parisienne, semblait doux et hospitalier à sa solitude.

Il aimait son tranquille intérieur de célibataire, les dîners que de temps à autre il s'y faisait servir par Anaïk, dans la salle à manger de l'aïeul-paysan, les soirées qu'il y passait en études et en lectures

et même les dimanches où, quelquefois, pressé par la besogne, tourmenté par l'obsession d'une difficulté encore à vaincre, il s'y réfugiait pour travailler au calme.

Qui ne l'eût observé que dans le repaire bien ordonné de ses habitudes domestiques eût pu le considérer comme un misogyne farouche. Jamais aucune femme n'y avait pénétré, n'y pénétrait, pas même Colette Mouche, son amoureuse amie et, certes, la plus délicieuse, la plus ardente des revanches que prenait sa jeunessse sur l'impérieuse tyrannie des recherches scientifiques... Sa vie de labeur demeurait tout à fait indépendante et distincte de l'autre.

Des fenêtres de son cabinet de travail, il assistait aux métamorphoses du jardin, tout petit comme celui de Fougères, avec un arbre très grand que les saisons habillaient tour à tour de dentelle vert pâle, de soie vert sombre et de brocart d'or, de bure grise ou de fourrure blanche. Les meubles qui l'entouraient dans sa retraite, simples et sans vraie beauté, mais solides et probes à l'usage, semblaient attentifs et bienveillants. Des portraits, dont il n'avait pas toujours connu les modèles, lui souriaient, quand il levait les yeux. Et Jap, toujours, était là, Jap, une petite chienne bâtarde qui avait suivi Guillaume un soir, dans la rue des Batignolles et que nul n'avait jamais réclamée.

Sans appartenir à aucune espèce déterminée, le poil blond, la queue, les oreilles et le museau noirs, des pattes adroites, une langue souple pareille à un chiffon de soie rose, des yeux profonds,

intenses, qu'on croyait noirs aussi et qui pouvaient s'allumer de lueurs jaunes ou encore prendre, dans l'ombre, l'éclat vert de l'émeraude, Jap était gracieuse en sa structure menue et savait tirer de ces yeux, de cette langue, de ces pattes et de cette queue qui la faisaient gentille à voir, les moyens d'expression les plus complexes et les plus surprenants.

Jap aimait Anaïk, mais Guillaume était le maître... le dieu de sa petite âme rudimentaire de chien. Dès que Guillaume était à la maison, Jap s'attachait à ses pas, se glissait sous sa main caressante, le regardait avec une ferveur confiante, et, s'il lui parlait, semblait l'entendre et, parfois, souffrir de ne pouvoir elle-même parler...

Guillaume aimait cette présence muette du petit chien. Quand il travaillait à son bureau ou à sa table à dessin, Jap, couchée en rond, s'endormait sur son coussin rouge, et son souffle paisible faisait partie de ces bruits légers, insensibles, continus, fondus, habituels, qui constituent le silence familier des maisons et dont on ne prendrait pleine conscience qu'en les regrettant, si, tout à coup, ils se taisaient.

Au fond de la pièce, il y avait une ancienne pendule gainée de bois brun qui annonçait les heures lentement, d'une voix basse et profonde comme un son de cloche et, de l'autre côté de la cloison, dans le salon, une petite pendule de bronze doré qui les chantait d'un timbre haut et musical, aérien comme une note de harpe. Enfant Guillaume déjà les entendait ainsi, séparées par un mur, l'une grave et l'autre rieuse. Il lui semblait

alors que chaque coup était une heure qui s'échappait pour s'envoler et qu'il *voyait* les heures... De la prison de bois sortaient des lutins lourds et bruns comme des bourdons ; de la prison de jade et de bronze émanaient de petites fées légères et dorées comme des abeilles... Puis tout rentrait dans l'ordre et, d'un côté du mur ou de l'autre, on ne percevait plus que le rythme d'un seul balancier. Quoique le temps de ces imaginations fût passé, Guillaume en gardait une impression charmante. Un peu de mystère, un peu de rêve, je ne sais quoi d'invisible et d'insaisissable, le frisson ailé des heures d'autrefois restait pour lui dans l'air où, cœurs plus que centenaires et toujours palpitants, les deux pendules continuaient de compter les heures nouvelles, l'une tintant toujours après que l'autre avait sonné, la voix dorée répondant à la voix sombre.

Les personnes qui connaissent le subtil bien-être de travailler chez soi connaissent aussi le pouvoir étrange, incantateur et croissant de l'ambiance coutumière et propice où, peu à peu, — on ne sait pas toujours pourquoi, — la pensée s'apprivoise. Là plus qu'ailleurs jaillissait pour Guillaume, — que ce fût du choc imprévu de ses idées, de ses chimères même ou de la logique vertigineuse de ses calculs, — l'étincelle révélatrice... celle qui l'étonnait souvent, comme venue d'un autre cerveau.

« Il est bon, disait-il en souriant, que l'homme soit seul. » Ainsi qu'au temps de l'école et de son amitié avec Étienne Davrançay, il était resté

Guillaume le Taciturne — celui qui se tait. Il était devenu l'obscur chercheur que ne grisait pas encore la gloire, l'aviateur qui sentait en plein ciel l'ivresse de la solitude parfaite, qui ne se souciait point qu'un public assistât à ses envolées et qui n'aimait à point prendre de passager.

S'il ne fuyait pas le monde, il l'évitait autant que possible, et son dédain des distractions mondaines était flagrant, sans que d'ailleurs aucun ferment de misanthropie s'y mêlât... Il avait de nombreux camarades qu'il voyait avec plaisir, des amis à qui il était dévoué et, aussi, prenant le terme dans son sens le plus pur, des amies de tous les âges : telle que la petite Phyl, Mme Davrançay ou encore Jacqueline Albin — une compagne d'enfance — dont la société lui était précieuse et l'affection très chère. Certes, il n'était point de nature morose ou complaisante à la langueur. La douleur même chez lui était saine et robuste et ne l'avait jamais abattu. Il pouvait être très gai, et sa gaîté alors était fraîche et singulièrement naïve comme ce rire d'homme primitif dont Mme Davrançay disait qu'elle aimait à l'entendre, parce que rien pour elle n'exprimait plus magnifiquement la joie de vivre et d'être bon.

Kerjean n'avait revu avant leur départ de Vichy ni Phyllis, ni Mme Davrançay. Toutes les deux étaient sorties, lorsqu'il s'était présenté à l'hôtel. A demi caché derrière le journal qu'il lisait dans le jardin du Casino, il avait peut-être bien aperçu Phyllis... reconnu son chapeau ou son rire. Il ne savait trop... Mais d'autres voix se

mêlaient à ce rire, et ce chapeau était entouré d'autres chapeaux qui n'étaient pas tous féminins et parmi lesquels se distinguait celui de Fabrice de Mauve. Et, pensant que Mme Davrançay, aveugle et sourde, était en résumé fort imprudente, Kerjean, était demeuré derrière son paravent imprimé.

La semaine d'aviation finie, il ne prolongea pas son séjour. Il avait grandement assez de Vichy. Le meeting même ne l'avait pas intéressé, tout y avait été trop prévu, et le désœuvrement agité des villes d'eaux, l'atmosphère instable et cosmopolite lui étaient odieux. Son salut de retour à la rue Boursault fut un soupir d'aise; puis il songea à Colette Mouche, qui jouait les grandes jeunes premières à Enghien où elle était engagée pour la saison. Et tout l'élan de son être appela Colette. Il eut d'elle un désir violent qui l'étonna presque. Loin d'elle, en lisant ses lettres, il ne pensait pas l'aimer si fort. Quand Guillaume était absent, il recevait chaque jour une lettre, quelquefois deux lettres de Colette... Colette avait la folie de la plume et se rabattait sur les cartes pneumatiques, dès que de plus importants messages pouvaient paraître superflus. Elle avait lu les *Lettres à Fanfan* et avouait naïvement son ambition de voir un jour sa propre correspondance connue et publiée comme celle de la comédienne Desclée. Même il y paraissait dans ses missives d'amante qui, longues ou brèves, étaient d'ailleurs fort jolies, sans doute parce que tout n'y était pas « littérature ».

Colette Mouche, étoile sans notoriété d'une petite scène parisienne, aimait Kerjean avec des sentimentalités artificielles de grisette romantique, d'innocentes comédies de cabotine très jeune, hantée par son rôle de la *Dame aux Camélias* et des prétentions littéraires de bas-bleu frénétique, mais elle l'aimait très ardemment tout de même, et Guillaume que les femmes de théâtre n'attiraient guère, savait gré à celle-ci d'être si fine, en même temps que si amoureuse et si jolie, et de ne s'être jamais enlaidie à ses yeux par un mot vulgaire ou un geste grossier.

Elle ne flattait point son ami de serments trop difficiles à tenir, mais elle lui déclarait avec candeur que, seul, un personnage capable de la faire entrer dans un grand théâtre et de la lancer dans la voie du succès, pourrait rompre leur tendre entente. Et, bien qu'il ne fût pas très sûr de le croire, il ne déplaisait point à Guillaume de s'entendre dire par cette jolie créature d'amour que, jamais encore, elle n'avait aimé aucun homme comme elle l'aimait depuis quatre mois !

Ainsi, sans se faire plus d'illusions qu'il ne faut sur la durée des passions humaines, sans compliquer en vain la simplicité de leurs joies, ils étaient heureux l'un par l'autre infiniment.

Débarqué à Paris le samedi matin, Guillaume passa la journée à Levallois, puis sauta dans une automobile et se fit conduire à Enghien.

Ce soir-là, Colette jouait Roxelane des *Trois Sultanes*, un rôle qui n'était pas de son répertoire et où elle était charmante.

— C'est singulier, pensa Kerjean tout à coup, Colette, oui, Colette ressemble à la petite Phyl !... Oh! un peu... mais un peu certainement... Comment ne l'avais je jamais remarqué ?

Et cet involontaire rapprochement lui fut désagréable, le choqua; il en chassa l'idée déplaisante.

Le lundi matin, comme il rentrait rue Boursault, de très bonne heure, pour s'habiller avant de retourner aux ateliers, on lui remit une dépêche arrivée le dimanche.

Elle était datée d'Aix. Elle disait :

« *Mme Davrançay, frappée d'hémiplégie dans la salle de jeu, morte deux heures après, sans avoir repris connaissauce.* »

Elle était signée : *Mauriceau.*

V

C'ÉTAIT un dimanche d'août, une grande semaine après cette journée de brûlant soleil où il y avait eu, dans l'église Saint-François-de-Sales, tant de drâperies noires et de broderies d'argent, tant de cierges, petites larmes tremblantes de fauve lumière, tant de fleurs aux parfums obsédants avec un si admirable concours de chants d'orgue et de voix humaines et où, à l'issue de la cérémonie funèbre, si peu de gens — quelques hommes, quelques femmes en vêtements d'été — avaient défilé devant les « dames de la famille », deux ombres voilées de crêpe, l'une vieille et courbée qui semblait s'absorber dans une prière, l'autre frêle comme une enfant et défaillante, qui sanglotait.

Tandis que Kerjean s'arrêtait dans la rue d'Offémont pour sonner à la grille de l'hôtel que Mme Davrançay avait habité vingt ans et qu'elle avait ensuite gardé comme pied-à-terre, Lecoulteux en sortit, très vite, avec un air de s'évader.

— Décidément, c'est le destin qui veut que nous nous rencontrions toujours, cher ami ! s'écria le bon jeune homme.

— Vous venez de demander la main de Phyllis Boisjoli? questionna Guillaume.

Lecoulteux haussa les épaules.

— Ne blaguez pas, Kerjean... Je viens de déposer ma carte, pour la petite Phyl, comme vous pensez, — pas pour la vieille Arguin que le diable emporte !... Et je vous assure que j'ai beaucoup de chagrin !... J'aimais cette jolie enfant, Kerjean... et si ma mère... oui, si ma mère avait jugé...

Il zézayait éperdument. Kerjean l'interrompit :

— Eh ! sacrebleu, mon cher, laissez donc là Mme votre mère... pour une fois !... Et si vous aimez Phyllis, épousez Phyllis... Je vous jure que ce serait le moment !

Lecoulteux prit le bras de l'ingénieur et l'entraîna de quelques pas plus loin sur l'asphalte tout blanc de soleil.

— Alors... c'est vrai?... Elle n'a rien... *rien* la pauvre petite?

— Trop vrai !... Elle n'a rien... puisqu'elle n'a pas tout, c'était inévitable... Mme Davrançay n'a pas laissé de testament... Et, selon la loi, sa nièce, Mlle Laure Arguin, est son unique héritière.

— Quelle misère ! murmura Lecoulteux avec une sorte de fureur navrée !... Quelle misère... cette vieille folle, cette...

Il se tut. Puis, d'un ton précipité, zézayant toujours :

— Vous savez, Kerjean, ne vous illusionnez pas... Même maintenant, elle ne voudrait pas de moi, la petite Phyl... C'est un autre qui lui plaît... A Vichy,

les deux derniers jours, quand de Mauve est revenu, je croyais qu'on allait nous annoncer les fiançailles. Il ne la lâchait pas... Puis, comme par hasard, il a dit aux Mauriceau qu'il irait peut-être à Aix... des amis l'en priaient... Je vois encore le sourire de la petite Phyl... une lumière !... Mais je connais de Mauve... Maintenant il la demandera encore moins que moi...

— Pas plus, en tout cas, trancha Kerjean, bien qu'il sût gré au gros garçon de son apitoiement sincère... Il était à Saint-François, le beau Fabrice, n'est-ce pas?

— Certainement ; il fallait être correct... et paraître délicat... ne rien faire de plus que tout autre, mais rien de moins, se poser en homme discret qui respecte une grande douleur, qui aurait peur d'y toucher, même avec une fleur, et qui, cependant, *est là*. Si la petite avait hérité, de Mauve reprenait sa cour... et la solution de continuité passait inaperçue... Mais comme elle n'hérite pas...

— Oui, comme elle n'hérite pas, le respect de la douleur se prolonge... Et Sorbier?

— Sorbier est toujours à Vichy, je crois... Moi, je n'avais plus rien à y faire... J'ai rejoint ma mère à Compiègne... Pauvre petite Phyl !... Vous l'avez revue, Kerjean, depuis cette journée funèbre ?

— Deux fois... Elle adorait sa marraine et la pleure désespérément... Je ne crois pas qu'elle se fasse une idée très exacte des difficultés matérielles de sa situation.

— Elle vous aime beaucoup, Kerjean... C'est elle qui a voulu qu'on vous télégraphiât en même temps qu'à Mlle Arguin...

— Oui, elle sait qu'elle peut compter sur ma fidélité... Je ne l'aime pas d'amour, moi !... Mais, hélas ! que peut-on pour elle ?

— Je pense qu'elle ne va pas rester ici ou à la Peuplière, avec cette vieille huguenote ?...

— Oh ! soyez tranquille, on ne le lui proposera pas... L'attitude et toute la manière d'agir de Mlle Arguin sont inqualifiables... Phyllis est subie pour quelques jours... voilà tout.

— Les Mauriceau auraient dû l'emmener avec eux... au moins jusqu'à l'hiver.

— Les Mauriceau s'amusent... Voyez-vous chez eux une jeune fille en grand deuil?... Ils ont un moment quitté leurs plaisirs et accepté la corvée d'un voyage lugubre pour assister Phyllis dans sa douleur et rendre les derniers devoirs à Mme Davrançay... Maintenant, ils retournent à la vie... Ils ont fait ce qu'ils ont pu... un peu plus même, je l'avoue, que je n'attendais d'eux...

— Certes ! acquiesça Lecoulteux, les Mauriceau ont été très chic... et vous aussi, Kerjean, vous qui n'étiez pas à Aix... et qui, sur la dépêche des Mauriceau, êtes accouru... Mais que va-t-elle devenir, la petite Phyl ?... dites, Kerjean ?

— Mlle Ribes, la demoiselle de compagnie de sa marraine, lui cherche une vague occupation... une place d'institutrice... ou de lectrice...

Lecoulteux fut saisi :

— Une place ? Pauvre gosse !...

— La petite Phyl institutrice ! Cela semble absurde, n'est-ce pas?

Lecoulteux hocha la tête d'un mouvement ésolé.

— Quelle misère ! répéta-t-il. Quelle misère !

Et, prenant congé de Kerjean, il s'éloigna. Celui-ci le suivit des yeux un moment, haussa légèrement les épaules et alla sonner à la grille de l'hôtel.

— C'est Mlle Phyllis que M. Kerjean veut voir, naturellement?

— Oui, Laurent... naturellement... Comment va-t-elle?

Le valet de chambre — un indigène de Montjoie-la-Peuplière, à qui Mme Davrançay avait fait apprendre le service et qui appartenait depuis quinze ans à sa maison — se sentait autorisé à ne point cacher ses impressions.

— Elle n'est pas malade, monsieur Kerjean... et même elle tient bon... Mais elle fait pitié avec son pauvre petit courage qui ne veut pas pleurer... et qui a les larmes aux yeux à tous les mots qu'on dit... Il paraît qu'elle ne restera pas ici... Et nous autres, nous n'y laisserons pas nos os, non plus... certes ! M. Kerjean peut le croire... Pour le bon temps qu'on aurait... et le profit !... La pauvre madame était vive, mais il n'y avait pas meilleure... Ah ! c'est un grand malheur pour Mlle Phyllis... et pour tout le monde.

— Oui, mon pauvre Laurent... C'est un très grand malheur !... affirma Guillaume. J'espère que vous trouverez une bonne place... Et si je puis vous être utile, dire quel dévoué serviteur vous

avez été, n'hésitez pas à vous adresser à moi.

En traversant la galerie si noblement décorée de vieilles verdures et de lampadaires flamands, le grand salon Louis XV dont tant de glaces répétaient à l'infini, comme en une suite de visions de plus en plus lointaines, les ors patinés et les tapisseries à sujets bucoliques, en pénétrant dans le petit bureau anglais, meublé d'acajou sombre et de cuir fauve, où Mme Davrançay aimait à se tenir et où elle l'avait souvent accueilli en familier, Guillaume eut l'impression de respirer cette atmosphère particulière aux maisons inhabitées depuis longtemps et qui enveloppe lourdement les choses mortes à la vie des êtres... Et dans sa pensée passèrent les mots plusieurs fois répétés par Lecoulteux : « Pauvre petite Phyl ! Quelle misère ! »

Une anxiété, presque une angoisse, l'étreignait. Il aimait cette enfant comme une petite sœur, très doucement, très précieusement, de l'affection sans dédain, mais pleine de compassion attendrie, de délicatesses étonnées, de craintes protectrices, que les forts donnent aux faibles.

Plusieurs jours auparavant, il avait vu Me Baudin, le notaire de Mme Davrançay, et celui-ci n'avait pu que déplorer avec lui l'imprévoyance ou la pusillanimité de la pauvre femme si profondément attachée à Phyllis, et, cependant, incapable de faire l'effort nécessaire pour assurer à sa filleule la fortune, l'avenir qu'elle lui avait destinés.

Me Baudin, à qui Mme Davrançay avait maintes fois confié ses intentions testamentaires, avait

rappelé à Mlle Arguin qu'en recueillant Phyllis la défunte avait entendu s'acquitter d'une dette contractée au lit de mort de Marcel Boisjoli. Essayant d'apitoyer la nouvelle héritière sur la situation vraiment triste et difficile où la disparition subite de Mme Davrançay jetait l'orpheline, il lui avait suggéré la possibilité d'une mesure qui, en l'occurrence, semblait assez équitable : il lui avait conseillé de reporter sur la tête de la jeune fille la petite pension qu'elle-même — alors dans le besoin — avait reçue de sa tante, pendant près de trente années. Mais Mlle Arguin s'était montrée irréductible.

— J'ai perdu tout espoir, mon cher monsieur Kerjean, avait conclu le notaire. Mlle Arguin m'a répété à satiété que Mlle Boisjoli ne lui étant rien, elle ne devait rien à Mlle Boisjoli... ce qui, malheureusement, n'est que trop réel... « Mon père, m'a-t-elle dit, s'est ruiné et m'a laissée pauvre; ma tante a voulu me déshériter... Dieu n'a pas permis que cette dernière injustice fût consommée... Dieu est avec moi !... » S'il n'y avait là qu'une question d'argent, peut-être aboutirions-nous, malgré tout, à une solution acceptable, mais la vérité est que Mlle Arguin déteste Phyllis Boisjoli, en qui elle voit, quoi qu'on puisse lui dire, une intruse, une usurpatrice trahie par les événements... C'est, ne nous y trompons pas, une revanche que Mlle Arguin savoure aujourd'hui, une revanche inespérée et qu'elle veut complète... Une femme de ce caractère, en proie à une passion de ce genre, est féroce... Dans la religion même qui devrait la rendre clé-

mente, elle arrive à trouver des raisons d'être sans pitié... Pourtant elle à connu la filleule de Mme Davrançay.. et, certes, si créature fut jamais étrangère à toute intrigue ou même à tout sens pratique de ses propres intérêts, c'est bien cette pauvre petite,... qui eût obtenu d'un mot, d'une caresse, toutes les donations, toutes les adoptions, tous les testaments qu'elle eût pu souhaiter...

Kerjean, désolé, s'était à son tour autorisé de sa dernière conversation avec Mme Davrançay pour risquer une démarche. Il avait parlé avec chaleur, il s'était cru persuasif. Ses arguments s'étaient brisés contre l'aversion froide et inflexible qui avait découragé Me Baudin. Paisible en sa résistance inerte, Mlle Arguin ne s'était même pas offensée de l'intervention du jeune homme.

— Phyllis Boisjoli travaillera, avait-elle déclaré. Comme tant de jeunes filles, tant de jeunes femmes, comme sa propre mère, elle gagnera sa vie, et ce lui sera salutaire...

Guillaume avait regardé fixement la vieille fille :

— Le travail est la plus belle et la plus saine des écoles, mademoiselle, mais il est difficile aux femmes qui n'y ont pas été préparées et... ne travaille pas qui veut, malheureusement ! Avez-vous pensé à tous les dangers qui peuvent guetter une jeune créature abandonnée dans la lutte, sans argent, sans gagne-pain, jolie... et innocente comme un petit enfant ?

La dévote avait tressailli. Kerjean s'était pris à la croire touchée, émue peut-être dans sa terreur

sacrée du mal. Mais presque aussitôt ces paroles étaient tombées glaciales :

— Une honnête fille, une bonne chrétienne n'a rien à craindre des pièges du monde, monsieur... Aussi bien ne me semble-t-il pas que Phyllis Boisjoli soit en droit de se dire abandonnée, si elle compte beaucoup d'amis aussi ardents à la défendre que... vous !

Guillaume eût beaucoup donné pour crier à Mlle Arguin l'opinion qu'il emportait d'elle et de sa conception des vertus chrétiennes, mais, ne sachant combien de temps Phyllis devrait rester encore dans la maison désormais hostile, il avait contenu sa rude indignation.

... Une portière se souleva, la jeune fille entrait.

Elle tendit ses deux mains à Kerjean qui les serra et les garda un moment dans les siennes.

— Oh ! Kerjean, mon ami !... Comme vous êtes bon !

Elle avait maigri. Sa robe toute noire, son large col de crêpe rendaient plus saisissants son apparence frêle, sa pâleur où paraissaient les fins entrelacs mauves des veines, l'éclat fiévreux de ses yeux agrandis par l'amincissement du visage, et aussi, couronnant cette détresse du jeune être meurtri trop tôt par la vie, la lumineuse beauté des cheveux blonds, un peu tirés sur les tempes et noués très simplement au-dessous de la nuque, en une torsade épaisse.

Phyllis conduisit Kerjean au fauteuil qu'avait préféré Mme Davrançay.

— Mettez-vous là, dit-elle. J'ai besoin d'y voir

une figure amie... Quand Mlle Arguin s'installe à cette place où marraine... je ne peux pas le supporter... je m'enfuis...

Elle s'assit sur une petite chaise basse, le buste en avant, les coudes aux genoux, ses mains ouvertes en coupe soutenant son menton effilé. Elle regardait Kerjean avec des yeux brillants, qui, tout à coup, s'emplirent de larmes.

— Ma pauvre petite amie... je suis si triste, si malheureux pour vous que je ne sais quelles paroles vous dire... comme un maladroit, comme un homme stupide que je suis !... Et pourtant, Phyllis, je ne crois pas qu'à cette heure, un cœur vous comprenne mieux, souffre plus sincèrement avec le vôtre que celui de votre vieux Kerjean...

Phyllis eut un petit mouvement de la tête.

— Je le sais... dit-elle très bas, avec une intensité singulière, et, cependant, d'une voix qui avait peur de se briser, tandis que les larmes, toujours, restaient immobiles et brillantes au bord de ses paupières.

Oui, certes, devant ce visage navré, Kerjean pensait ignorer les paroles bienfaisantes. Et il ne prononçait pas celles qui lui eussent monté aux lèvres, questions dérisoires concernant l'orientation nouvelle de cette vie désorbitée... Dire : « Avez-vous décidé quelque chose ? Quels sont vos projets ?... » Il n'osait pas... il ne voulait pas... Jamais il n'avait mieux compris l'impuissance profonde de son amitié d'homme.

Le silence pesa sur eux.

A cause du soleil, les persiennes étaient closes. Il

parut à Guillaume que cette demi-obscurité l'oppressait. Pendant un moment, il crut avoir soif de lumière...

Puis la voix fragile reprit :

— Un emploi m'a été proposé... Des gens qui passent deux mois à Houlgate veulent emmener une jeune institutrice pour surveiller leur petite fille et la faire travailler... S'ils sont contents, le provisoire deviendra définitif... ils garderont l'institutrice à Paris... j'ai accepté.

Kerjean prit une des mains pâles et, sans un mot, y appuya sa bouche.

— Ce qui me paraît affreux, Kerjean, ce n'est pas tant de travailler que... que de devoir, en ce moment, penser à autre chose qu'à ma peine... J'aurais voulu pleurer en paix... Et voilà... cela ne m'est plus permis... Enfin, j'aime mieux être auprès d'une petite fille que d'une vieille dame... une vieille dame, j'aurais eu trop de chagrin...

— Ma pauvre enfant, fit Kerjean, vous me faites plus de peine encore avec votre calme, votre sagesse résignée d'aujourd'hui qu'avec vos sanglots éperdus d'il y a trois jours... Vous êtes très courageuse pourtant... Qui vous a trouvé cette petite fille ? Mlle Ribes ?

— Oui, la pauvre Ribes a cherché, en même temps pour elle et pour moi... Hélas ! qui m'eût dit cela, il y a moins de trois semaines ?... Mlle Arguin m'avait également offert son appui... Elle compte sur le travail pour me régénérer, je crois... Et peut-être est-elle bien aise de se débarrasser de moi.

— Sans aucun doute... Comme elle ne vous eût

tout de même pas jetée dans la rue... Cette créature est odieuse !...

Un petit sourire triste parut sur la jeune bouche.

— Il ne faudrait rien exagérer pourtant. Je crains que nous soyons injustes dans nos rancunes, mon vieux Kerjean... Parce que ma chère marraine, ma maman d'adoption n'est plus ici, auprès de moi, on dirait que... on dirait que j'en veux à Mlle Laure d'y être... et d'être vivante, alors que... comprenez-vous ? C'est absurde et c'est bien mal... Quant à vous, mon ami, vous êtes furieux qu'elle ait tout cet argent... qui, par le fait, lui revenait de droit.

— Oh ! ce n'est pas son argent que je lui reproche, corrigea le jeune homme.

— Vous lui reprochez aussi ses mauvais sentiments envers moi... Mais sont-ils sans excuses ? Pauvre vieille Arguin ! Bien des choses l'ont aigrie, allez ! Elle est de ces êtres à qui, véritablement, il semble que, dès leur naissance, une puissance ennemie ait dit : « Je te marque d'un secret opprobre... personne jamais ne t'aimera. » Il y a des gens qu'on ne peut aimer, Kerjean ; ils ne sont ni plus laids ni sans doute, tout d'abord, plus méchants que d'autres... Mais je ne sais quoi d'indéfinissable — un charme d'âme peut-être — leur manque irréparablement... Marraine, la chère marraine, si bonne pourtant, n'a jamais aimé sa nièce... qui le sentait bien... Moi, je trouvais Mlle Laure horriblement sévère, horriblement ennuyeuse... j'étais polie avec elle, rien de plus... Comment eût-elle aimé la fillette indifférente qu'elle accusait de lui avoir pris le cœur,

la vie... et aussi, Kerjean, — oh ! oui ! maintenant je le comprends !... — la fortune de sa tante ? Elle était la parente pauvre, oubliée, négligée, à peine supportée... J'étais l'étrangère heureuse, aimée... oh ! si aimée ! si aimée ! Comment n'avais-je jamais réfléchi à tout cela... avant ?... Oh ! Kerjean, maintenant, je n'ai plus personne qui m'aime, personne... que vous, mon ami !

Le cœur serré, Kerjean pensait au temps où, toute petite et tendrement chérie, Phyllis lui disait les mêmes paroles.

— Ma pauvre enfant, à mon tour de vous répondre. Il ne faut rien exagérer... Le Bizuth-géant tient à rester votre « meilleur et unique ami ». Cependant vous avez d'autres amis, Phyllis...

Elle secoua la tête.

— Ne plaidez pas cette mauvaise cause, la conviction n'y serait pas... Marraine avait quelques amis, oui... très peu d'ailleurs, car notre vie de recluses à la Peuplière ou d'errantes à travers les villes de casinos n'était guère propice aux relations d'amitié... Mais, moi... que suis-je aujourd'hui ? Et sur qui puis-je compter ?

Kerjean voulut parler, un petit geste nerveux l'en empêcha, puis les yeux brillants de Phyllis s'arrêtèrent sur les siens.

— Kerjean, si vous aimiez une jeune fille et qu'elle se trouvât dans la triste, dans l'horrible situation où je suis,... est-ce que vous l'auriez laissée plus d'une semaine sans un mot de vous ?... Est-ce que vous ne viendriez pas la voir ?... Est-ce que... dites, Kerjean ?

Phyllis se tut, refoulant encore une fois ses larmes. Et Kerjean comprit l'ardent désir de confidence qui transparaissait sous cette formule indéterminée.

— Ce que je ferais, moi qui ne m'occupe jamais de « ce qui se fait », ne signifie rien en la matière, petite Phyl. Car il y a des questions de bienséance, de correction qui, pour avoir laissé trop indifférent le sauvage que je suis, n'en conservent pas moins aux yeux de certaines personnes une importance capitale... Et peut-être, après tout, est-il plus discret, plus délicat de la part d'un homme qui aime de ne pas choisir pour parler de son amour un moment...

Phyllis l'interrompit :

— Oh ! Kerjean, serait-ce donc méconnaître le respect qu'on doit à la douleur de dire ou d'écrire à une pauvre enfant : « Vous n'êtes pas seule dans la vie, je vous aime... Faites un signe et je serai près de vous... » Kerjean, ne sentez-vous pas que *vous*, pour dire ces mots-là, vous auriez précisément choisi ce moment-là ?

— Ma petite Phyl, fit Kerjean avec une douceur tendre et quasi paternelle, ces mots-là, *quelqu'un* avait-il véritablement le droit de vous les dire ?

La pâleur de la jeune fille s'empourpra.

—Je ne crois pas que ma question soit trop hardie... Vous m'avez presque autorisé à vous la poser, continua Guillaume. N'y répondez cependant que si vous désirez y répondre... Votre abstention ne me ferait douter ni de votre amitié... ni même de votre confiance.

Phyllis soupira.

— Pourquoi me tairais-je, mon ami ?... Vous savez déjà qu'il s'agit de M. de Mauve. Je l'avais rencontré le printemps dernier à Paris, chez les Mauriceau... Nous l'avons retrouvé à Vichy... Il me plaisait *beaucoup* ! Il y avait des heures où j'étais triste, abattue, parce que je pensais : « Il ne m'aime pas »... Il y en avait d'autres — bien plus nombreuses ! — où le monde entier prenait un air de fête, parce que je pensais : « Il m'aime ! » Les derniers jours, surtout !... J'étais si heureuse ! Il ne s'occupait que de moi... Il ne voyait que moi !... Vous savez, Kerjean, les choses d'argent, je ne les concevais guère... Je me disais : « Je suis riche, puisque marraine est riche... Peut-être est-ce à cause de cette richesse que M. de Mauve, qui n'a pas de fortune, hésite à me demander d'être sa femme... C'est à moi de l'encourager. » La veille de notre séparation, à Vichy, comme — de cette voix un peu railleuse et pourtant si douce qu'il peut avoir — il murmurait : « Que deviendrai-je, moi, quand vous serez loin ? » j'ai répondu, en riant très doucement aussi : « Vous partirez pour Aix !... » Alors il a saisi ma main et l'a effleurée de ses lèvres... Oh ! à peine !... Mais il ne m'a jamais dit un mot d'amour.

— Et vous l'avez revu à Aix?

— Non !... Il avait annoncé son arrivée, quand... quand marraine... Je ne l'ai revu que l'autre jour... à Saint-François... J'ai été touchée qu'il fût venu... Depuis... il ne m'a plus donné le moindre signe de souvenir... Sans doute a-t-il quitté Paris.

Une telle angoisse tendait le regard qui inter-

rogeait les yeux de Kerjean que, troublé par cette supplication muette, le jeune homme dit :

— Je vous répète que de Mauve a pu craindre d'être indiscret... Quelquefois on se crée des scrupules...

— Ah ! je voudrais croire cela !... Et malgré moi, malgré moi... Kerjean, Fabrice de Mauve est l'ami intime des Mauriceau et, avant de repartir, les Mauriceau ont su que... que je suis pauvre, très pauvre... Alors...

Phyllis s'interrompit, quêtant peut-être encore une protestation que, cette fois, les lèvres de Guillaume se refusèrent à articuler.

La phrase demeura inachevée.

— Si je m'étais aussi cruellement trompée sur Fabrice de Mauve, Kerjean, reprit la jeune fille, je ne pourrais plus l'aimer, parce que... je le mépriserais... Mais il y aurait quelque chose de brisé... de mort en moi...

Kerjean la regardait avec une pitié infinie.

— Il ne faut pas désespérer ainsi, ma pauvre petite, insinua-t-il sans préciser si sa phrase s'appliquait au présent et escomptait un retour possible de Fabrice de Mauve ou n'était qu'une pâle consolation, ce rappel des vagues promesses de l'avenir que toujours on adresse aux jeunes, lorsqu'ils souffrent.

Kerjean ignora comment Phyllis avait interprété ses paroles. Elle n'y répondit pas directement.

— C'est parce que j'espérais une visite ou une

lettre que j'ai eu le courage de rester ici, dit-elle. Maintenant, il faut que je parte... dans trois jours !

— Vous m'écrirez?

— Oh ! très souvent... Je vous raconterai les choses... Peut-être la fillette sera-t-elle gentille...

— Mlle Ribes connaît les parents ?

— M. et Mme Valois? Je ne crois pas... M. Valois est un imprimeur de Paris... Ce sont, paraît-il, des gens très honorables... J'espère que je leur plairai... Mais quelle drôle d'institutrice je ferai, Kerjean !... Quand on se voit obligée de travailler, on sent quel être incapable et frivole on a toujours été... Je ne possède pas le moindre parchemin, je dessine un peu, je chante un peu, je joue un peu de piano... j'ai « des clartés de tout », comme dit l'autre... autant conclure que je ne sais rien... Si mon élève allait être plus instruite que moi ?

— Je craindrais plutôt que vous eussiez l'air aussi jeune qu'elle.

— Elle a huit ans !... pauvre petite !... J'aimerais avoir encore huit ans comme elle, Kerjean...

— Vous aurez encore huit ans avec elle... et elle vous adorera... Maintenant, petite Phyl, écoutez... Vous m'avez dit qu'à vos yeux j'étais toujours... une espèce de vieux frère... ou d'oncle?

Elle sourit.

— Je l'ai dit... et c'est vrai...

Elle avait tendu sa main gentiment ; Kerjean la retint dans la sienne.

— Alors... voulez-vous permettre à... votre oncle de vous poser une petite question... et même

d'être un peu indiscret?... Vous allez partir avec des étrangers, ma pauvre enfant ! N'avez-vous pas besoin d'emporter... un peu d'argent?... Phyllis, vous accepteriez bien de votre oncle qu'il vous donnât... qu'il vous prêtât même si vous voulez, un peu d'argent pour partir, n'est-ce pas?

Il cherchait les yeux de la jeune fille d'un bon regard d'anxieuse affection. Elle sourit encore et très simplement :

— De vous, mon ami, j'accepterais n'importe quoi... Mais je n'ai pas besoin d'argent pour le moment... Je n'ai dépensé que quinze cents francs pour mon deuil... Ma chère marraine me gâtait... Elle voulait toujours que je fusse riche... et la veille de... la veille de... elle m'avait encore donné...

Cette fois un sanglot lui coupa la parole. Violemment, elle se reprit :

— Ne me dites rien, Kerjean, il ne faut pas que je pleure... je ne pourrais plus m'arrêter.

Un moment encore, Guillaume demeura. Il voulait laisser Phyllis plus calme.

— Promettez-moi, dit-il, se levant enfin, que vous n'hésiterez jamais à vous adresser à moi... si quelque difficulté surgissait...

— Je vous le promets, mon ami... Vous viendrez encore me dire adieu ?

— Certainement.

— A la gare?

— A la gare, non... Vous ne partez pas seule... et l'on pourrait trouver étrange...

Elle ne put s'empêcher de rire.

— J'oubliais... j'ai toujours été habituée à voir

des gens m'apporter du chocolat à la gare quand je partais...

— Vous aurez votre chocolat, la veille.

— Quelle drôle d'institutrice décidément, quelle drôle d'institutrice !... Kerjean, vous ne croyez pourtant pas impossible que... M. de Mauve... m'écrive ?...

— Pas du tout... au contraire... puisque je vous ai dit...

« Pauvre petite ! pensa Kerjean, lorsqu'il l'eut quittée. Il semble qu'elle ne soit pas mieux faite pour la tristesse que pour le travail et pour la pauvreté... et que ces choses trop lourdes pour sa faiblesse, pour sa grâce, pour sa gaieté, l'écrasent plus douloureusement que toute autre femme ! »

Ainsi que Lecoulteux, Kerjean considérait comme certaine la défection de Fabrice de Mauve. Sans doute, l'écrivain se louait-il grandement d'avoir été aussi prudent qu'habile. Il avait, en se jouant, charmé le cœur innocent d'une très jeune fille... mais jamais, après tout, ni par son attitude ni surtout par une seule de ses paroles, il n'avait clairement autorisé Phyllis à croire qu'il pût s'agir entre eux d'autre chose que d'un flirt aimable et désintéressé ! Le temps du flirt était passé... Et Fabrice de Mauve, gentleman discret, se retirait sans trop d'inélégance, ne pensant pas que le temps des larmes et des robes noires pût être aussi celui de l'amour... ni surtout du dévouement...

Quel piège avait été, pour l'âme naïve de Phyllis, cette duplicité banale !... Oui, en vérité, Phyllis *aimait* Fabrice de Mauve... Et que la pauvre

enfant connût en même temps que l'horreur de la mort et l'humiliation de la ruine le déchirement de l'abandon, que, si jeune, si sincère, elle eût heurté déjà son cœur de vierge aimante à la froide lâcheté d'un cœur d'homme, qu'en perdant sa tendre protectrice, elle eût éprouvé encore cette autre raison — plus amère — de se sentir dans la vie désespérément seule... c'était par trop cruel !

En toute loyauté, Guillaume estimait que la petite Phyl dût un grand remerciement à la Providence qui l'avait gardée, qui la gardait d'épouser Fabrice de Mauve.

Cependant, à cette heure où — regagnant son calme logis pour y étudier entre la pendule à la voix sombre et la pendule à la voix d'or, le problème de la stabilisation des aéroplanes — il emportait la vision de cette détresse d'amoureuse-enfant, il lui semblait que, maître de toute destinée, il eût lui-même ramené Fabrice de Mauve à la petite Phyl, afin qu'il y eût une tristesse moins désolée dans les yeux qui, d'instinct, avaient imploré les siens...

Mais d'accomplir ce miracle n'était pas en son pouvoir.

VI

« Houlgate, Villa des Vagues, 18 avril.

« VOUS m'avez recommandé de vous écrire, mon ami Kerjean... C'était bien inutile! A peine arrivée à Houlgate, à peine installée dans ma chambre de pitchpin, — une belle chambre au second étage de la « Villa des Vagues », — je m'assois à ma table, devant la fenêtre ouverte toute grande sur la mer, et je prends ma plume... et je vous parle... Ce n'est pas qu'il me semble avoir beaucoup à vous conter... Mais je suis seule, je suis triste, je suis faible... tout est froid et noir, et lourd autour de moi, et j'ai besoin de sentir présent, malgré la distance, votre cœur d'ami, votre grand cœur si fort, si chaud, si bon.

« Kerjean, combien j'étais insouciante et gaie ce matin du mois dernier où je croquais des cornets de plaisir et où vous me disiez, — vous rappelez-vous? — que mon sourire et mes fleurs venaient du même pays !... Je croyais au bonheur, alors, oui, malgré cette crainte de n'être pas assez aimée qui, par moment, me rendait nerveuse ; j'y croyais comme on croit à quelque chose dont on n'eût jamais songé à douter...

« Et ma marraine est morte !... Ah ! pourquoi n'ai-je pas combattu de toute mon affection cette mauvaise passion qui a usé sa vie? Je ne savais pas. J'eusse préféré, certes, que marraine échappât à ce qu'elle nommait son « démon » et — devinant que des gens blâmaient ou raillaient son irrésistible penchant — j'interdisais à quiconque et j'évitais moi-même toute allusion sur ce point. Mais en discutant ses goûts, en les contrariant si peu que ce fût, je me serais jugée peu respectueuse et très égoïste...

« Puis, un soir de cette année, à Vichy, étant avec les Mauriceau, j'ai pénétré pour la première fois dans la salle de jeu... Oh ! Kerjean, quand je me suis trouvée dans cette atmosphère étrange, au milieu de cette foule fiévreuse, j'ai compris... Marraine, la face bouleversée, congestionnée, marraine si différente d'elle-même que j'hésitais à la reconnaître, était assise à une table de « chemin de fer » — une espèce de baccara, vous savez ?... Les cartes, les billets de banque, les pièces d'or, le râteau du croupier, les mots propres au jeu jetés dans une rumeur assourdie, un brouhaha continu et uniforme comme le silence, tout cela n'existait pour moi que vaguement, à l'état d'impressions de cauchemar... Assis ou debout, des hommes et des femmes — la plupart de celles-ci vieilles ou entre deux âges — se penchaient avidement au-dessus du tapis vert où leurs yeux dilatés paraissaient suivre les péripéties d'un drame invisible, les rites, obscurs pour les non-initiés, d'un culte bizarre et formidable.

« A ce moment précis, une femme, toute vêtue de rouge et singulièrement fardée de blanc et de noir, tenait la banque... menait le jeu fantastique. On eût dit qu'elle avait cherché à se donner l'apparence d'une sorte de « Méphistophélès » féminin. Sa bouche sanglante sur son visage pâle était dure ; ses yeux sombres aux sourcils obliques étaient ironiques et cruels... Un instant, elle incarna pour moi l'infernal esprit dont parlait marraine... Mon imagination fut violemment saisie... Il me fallut dominer une angoisse de vertige et le désir fou qui me prenait de courir à ma chérie, de l'embrasser, de l'entraîner au dehors... Hélàs ! c'est dans une salle de jeu que, bien peu de temps après, elle est tombée, frappée à mort...

« Kerjean, loin de Paris, ces affreux souvenirs me hantent... Et quand je cesse de penser à ma pauvre marraine que je ne verrai plus jamais, c'est pour penser à quelqu'un dont je suis peut-être plus séparée maintenant que si la mort était entre nous. Alors, je n'ai plus de courage. Ce matin, à cinq heures, comme je ne pouvais dormir, j'ai ouvert la fenêtre, les persiennes, puis je me suis recouchée. Du milieu de mon lit, un très grand lit où je me sentais très petite et comme perdue, je voyais la mer, je ne voyais que la mer et le ciel... Soudain, je ne sais pourquoi, car je n'avais guère l'esprit aux réminiscences littéraires, je me suis dit qu'ainsi étendue toute droite, entre mes deux nattes blondes, je devais ressembler à Mélisande, quand elle va mourir...

« Si je mourais, Kerjean, ce serait très heureux,

pour moi... et ne peinerait que vous... un peu !... Pourtant, je ne crois pas que je souhaite de mourir... comme c'est drôle !

« Mais je vous écris des choses sans but et point celles que, très certainement, vous attendiez de ma première lettre.

« Le voyage d'hier a été long et chaud et pas très agréable. Je l'ai passé à regarder avec la petite Liliane les paysages fuyants qu'encadrait la fenêtre du wagon.

« Mon élève est gentille, pas très jolie, mais toute souriante et saine, fraîche, rose, bonne à embrasser comme un bébé. Vous aviez raison, je crois qu'elle m'aimera. Elle m'a dit : « Je suis contente, vous « avez l'air d'une grande petite fille ! »

« Une grande petite fille !... N'est-ce pas ce que je suis à vos yeux, ami Kerjean?

« Mme Valois doit être remarquée partout comme une fort belle personne. Ses traits sont purs et très réguliers, sa taille superbe. Elle a des mouvements calmes, une démarche majestueuse, une voix mesurée; elle s'exprime avec une élégance avertie, sans omettre un subjonctif... Sa physionomie ne change jamais. Je ne saurais dire que Mme Valois m'eût paru aimable ; elle est très froide, mais sa froideur est extrêmement courtoise. Ses égards pour moi semblent presque exagérés, si l'on songe à la très jeune fille que je suis.

« M. Valois est beaucoup moins bien que sa femme... Je ne crois pas qu'il appartienne au même milieu social. Son aspect physique, ses manières, son langage sont lourds et assez vulgaires, mais il

a l'air d'un très brave homme. Il adore sa fillette et me témoigne une bienveillance cordiale. Quand il parle de la petite Liliane et de moi, il dit « les enfants »... En route, il nous a acheté à toutes les deux des bonbons... C'était gentil... Mais comme ces gens me sont étrangers, comme je les sens indifférents à moi et à mes peines !

« Au revoir, mon ami, répondez vite à toutes ces pages. La mer d'un bleu ensoleillé, d'un bleu de Méditerranée, s'est éloignée tout doucement... Maintenant, une grande bande de sable trouée de flaques luisantes nous sépare. Au loin, sur l'eau, des barques à voiles glissent légèrement ; dans le ciel, des oiseaux volent à tire d'ailes, et l'on distingue à peine le ciel de l'eau, les ailes des voiles...

« Je vous serre la main, Bizuth-géant.

« Aimez toujours votre petite

« PHYL. »

« **Villa des Vagues, 20 août.**

« Merci, mon bon Kerjean ; votre lettre qui me parle, votre lettre qui me gronde, votre lettre qui m'aime, votre lettre est vous tout entier !... Elle me fait du bien.

« C'est vrai alors? Vous auriez, non pas un peu, mais beaucoup, beaucoup de peine?... Je suis contente !... Oui, mon ami, je vous comprends, je comprends bien que vous me prêchez le courage et non pas l'indifférence et l'oubli. Peut-être avez-vous raison, peut-être n'avons-nous pas le droit de nous complaire dans la vision de la mort, puisque notre devoir est de vivre... Vous dites : « La vie est là qui

« nous prend, qui nous entraîne; il nous faut marcher, « poursuivre notre route... Et s'il ne nous est pas per- « mis de nous immobiliser longtemps sur des tombes, « nous emportons cependant nos souvenirs comme « un trésor, et nos chers disparus continuent d'exister « dans nos cœurs. »

« Vous dites : « A votre âge, le devoir est aussi « d'espérer... d'espérer quand même... » Mais vous ajoutez : « Ma pauvre petite Mélisande si frêle, « pour vous l'effort demandé est bien rude!... » Et vous me plaignez... Oh! Kerjean, j'aime à être plainte par vous!

« Je ne sais pas si j'espère, mon ami, mais je vis, et les jours passent. La petite Liliane est charmante. Ses paroles, ses rires, ses baisers me sont doux. Nous jouons ensemble sur la plage. Je ne suis pas sans trouver encore quelque plaisir à recueillir de merveilleux coquillages, des cailloux que nous baptisons de noms de gemmes ou de pierres fines, à pêcher la crevette ou l'équille, à construire à marée basse une formidable citadelle de sable dont la première vague fait une terre « entourée d'eau de tous côtés ».

« Puis je raconte les histoires d'autrefois, les histoires du Bizuth-géant, qui excitent chez mon élève l'intérêt le plus passionné.

« Mon élève? Hélas! en dehors des prouesses du Bizuth-géant, je me demande ce que je lui enseigne... Elle est paresseuse comme une chenille... et il fait si chaud! C'est cruel d'imposer aux enfants un travail de vacances. Je n'ai même pas le courage de mettre de mauvaises notes. Hier, comme

Liliane n'avait laissé que trente-deux fautes dans sa dictée, je lui ai donné un *très bien*... La veille, il y en avait eu cinquante-six... Mme Valois a jugé mon indulgence excessive et me l'a reprochée. Elle est assez hautaine et ne me plaît guère. Son beau visage, ses belles manières, son beau langage sont véritablement les plus fastidieux, les plus insipides du monde. On a envie de leur dire : « Soyez moins « beaux, soyez même laids, incorrects, discordants, « mais, pour l'amour du ciel, changez un peu ! » Que je la regarde ou que je l'entende, Mme Valois m'ennuie... Je crois qu'elle ennuie aussi son mari, mais il est très patient avec elle.

« Au revoir, mon ami, on m'appelle... Je vous promets d'être vaillante.

« Bien affectueusement.

« PHYLLIS. »

« Villa des Vagues, 27 août.

« Vous êtes bon de me répondre si fidèlement. Je voudrais vous écrire des lettres intéressantes, mais je ne suis libre que le soir... et les événements de la journée me paraissent toujours si insignifiants que, fatiguée par le grand air salin, je renonce à vous les conter et m'endors comme un bébé, à neuf heures...

« La plage fait les frais de nos plus grands plaisirs, à Liliane et à moi. Puis nous prenons des bains ; je nage comme un poisson, vous savez? J'ai appris toute petite et sans aucune peine, c'est un instinct chez moi. Quand j'entre dans la mer, une joie me

grise, je retrouve un élément familier, propice à mon être tout entier, corps et âme. M. Valois pense qu'il doit y avoir, dans ma plus lointaine ascendance, une petite sirène dont je porte la ressemblance mystérieuse.

« Sirène ou non, j'essaye d'initier Liliane à l'art qui me vaut cette poétique hypothèse, et le succès de mes leçons me prouve que nous avons, Liliane et moi, l'une comme professeur, l'autre comme élève, beaucoup plus de dispositions pour la natation que pour la grammaire.

« Nous faisons aussi de longues promenades à travers la campagne, au hasard des plus ravissants chemins creux... Quelquefois — quand il n'est ni à la pêche ni à la chasse — M. Valois nous accompagne. Il manque décidément de toute espèce de distinction, mais je le préfère à sa femme, parce qu'il est simple, cordial, et toujours de bonne humeur. Il a connu beaucoup de gens, d'hommes politiques, d'hommes de lettres. Sa grosse tête fourmille de souvenirs anecdotiques, et ses récits très vivants, sa manière de conter m'amusent. Cette bonhomie me repose de la dignité de Mme Valois. Et je crois que c'est pour une raison très analogue que le pauvre diable se plaît avec Liliane et moi.

« Les Valois ne voient pour ainsi dire personne. Ils n'ont pas de relations à Houlgate où ils viennent pour la première fois et sont, pour s'en créer, madame trop froide et trop distante, monsieur trop absorbé par ses goûts de chasseur et de pêcheur. Le soir, quand Mme Valois ne parle pas d'aller au

casino, Liliane va chercher son père, et nous jouons au jeu d'oie tous les trois, à moins que ce ne soit au Nain jaune...

« Mon cher Kerjean, voilà ma vie! La vôtre est peut-être plus paisible encore, mais votre lettre est un hymne au travail! On vous devine pris, conquis, enivré... De « chercher » vous passionne à tel point, je crois, que, si le don magique de tout trouver en une fois vous était accordé, vous seriez le plus malheureux des hommes. Puis, chaque matin, vous faites, me dites-vous, une petite cure d'altitude qui vous réussit à merveille... C'est beau d'avoir des ailes!... Les sirènes, hélas! n'en ont pas!... Vieux Kerjean, comme j'aimerais vous voir!

« Je vous aime bien.

« Votre petite PHYLLIS. »

« 29 août.

« Mon cher Kerjean, qu'allez-vous penser? Vraiment, les hommes ont des idées singulières! Vous craignez que ma société ne plaise que *trop* à M. Valois... Vous me recommandez la prudence... et même la méfiance et je ne sais quoi... Mon pauvre Bizuth, vous êtes fou! Songez que M. Valois est un homme sérieux, un homme marié, qu'il a au moins dix ans de plus que vous, qu'il pourrait être mon père!... Le voyez-vous me faisant la cour? C'est absurde!

« Je le crois bon; il me paraît aimable et gai par contraste avec sa femme, qui est assommante. Mais je vous jure que je ne suis pour lui qu'une enfant à peine plus âgée que Liliane et que, pour moi, il est

presque un vieux monsieur. Dormez donc tranquille !

« Liliane est délicieuse ; elle m'aime, elle m'admire, elle trouve que je suis « la plus jolie jeune « fille du monde et la plus chérie »... C'est beau, c'est doux, cette admiration absolue des enfants !

« Il m'est impossible de gronder cette petite sans rire ou pleurer, selon qu'elle reçoit mes réprimandes avec le bon rire que j'adore ou les grosses larmes qui me désolent... encore plus impossible de la faire travailler, d'ailleurs !

« Le temps est beau toujours, si parfaitement beau que, par moment, j'en éprouve une joie toute instinctive, une joie de bête jeune et bien portante, et qu'alors je puis rire, courir, m'amuser sans arrière-pensée avec Liliane... et presque oublier mes chagrins.

« Le soir, quand je me retrouve seule, j'en suis comme un peu honteuse.

« Au revoir, mon ami, je vous envoie mes plus tendres gentillesses.

« PHYLLIS. »

« 3 septembre.

« Je suis contente, ami, que ma lettre vous réjouisse. C'est vrai, le bon air vivifiant de la plage, mes ébats de sirène dans la mer chaude et accueillante et aussi la chère petite présence consolante de Liliane me font du bien. J'ai « démaigri » un peu... et surtout je me sens plus brave.

« Le matin, de bonne heure, quand j'ai ouvert ma fenêtre et que je retourne à mon lit, ce n'est plus à la mort que Mélisande pense...

« Aujourd'hui des mots ont tout à coup bondi dans ma cervelle, comme échappés d'un coin obscur où je les ignorais... et cela si opinément que, saisie, je me suis mise à rire : ce sont les derniers du sonnet d'Oronte ! ! !

Belle Phillis on désespère
Alors qu'on espère toujours...

« Quel prodige ! Ces vers ont été écrits pour moi ! Et jamais encore je ne m'en étais avisée...

« Hélas ! « on espère toujours », Kerjean, rien n'est plus vrai... Ne m'avez-vous pas dit qu'à mon âge espérer « était un devoir » ?... Vous avez rencontré les Moriceau de passage à Paris... Vous leur avez parlé de moi... S'ils parlent de moi à... un de leurs amis... et si...

« Mon ami Kerjean, l'oubli de certains souvenirs est difficile... je ne le vois que trop !... Ne peut-il paraître à quelqu'un d'autre aussi impossible qu'à moi ?... Je suis folle... Sans doute un esprit joyeux m'a-t-il visitée ? Il me semble que j'ai des pressentiments heureux et que Dieu n'exige de moi qu'un peu de foi, de courage et de patience...

« Au revoir et bien affectueusement à vous, cher Bizuth d'autrefois, mon jeune oncle et mon vieux frère.

« PHYLLIS. »

« 6 septembre.

« Kerjean, vieil ami, comme vous êtes bon de vous être souvenu de ma fête !... J'avais tant pleuré, ce matin, en pensant à marraine, tant pleuré !... Il me

semblait souffrir plus que je ne pouvais le supporter... Puis votre lettre est venue... et j'ai été moins isolée, moins triste. Oh ! c'est un privilège d'avoir le Bizuth-géant pour ami sans être Cendrillon ni la Chatte Blanche...

« La petite Liliane, qui m'avait demandé dans une de nos conversations la date de ma fête, se l'est rappelée comme vous. Elle était sortie à dix heures avec son père, et voici qu'à midi, tout deux sont rentrés, des bouquets de roses à la main... Cette attention de sa fille et de son mari a paru contrarier Mme Valois. Elle n'est pas bonne, et je crois que je lui déplais. Mon pauvre Kerjean, les deux mois d'essai écoulés, il me faudra, je le crains, chercher un autre asile. Pourquoi me garderait-on et à quoi suis-je bonne ?

« Encore merci et très à vous.

« PHYLLIS. »

« 9 septembre.

« Kerjean, quand vous parlez de M. Valois, on dirait que vous êtes jaloux ! Pensez-vous donc que la place de « Bizuth-géant » soit à prendre ?... Ce brave homme est mon seul espoir. Il chérit sa petite fille et voit combien Liliane m'aime... Peut-être convaincra-t-il sa femme de me garder à Paris... et peut-être si je suis très déférente, très gentille, finirai-je par trouver grâce auprès de la mère de Liliane aussi ?

« Hier, précisément, M. Valois a vu que j'avais pleuré (hélas ! Kerjean, il y a des jours, des heures où je ne puis m'empêcher de pleurer), et, sans grand



tact, mais avec une très évidente bienveillance, il m'a demandé si quelqu'un m'avait fait de la peine. — « Non, Monsieur, ai-je répondu, mais, vous le « savez, j'ai perdu, il y a quelques semaines, ma « mère adoptive; je l'adorais et me trouve main- « tenant seule au monde... Alors, je ne suis pas « toujours aussi courageuse qu'il faudrait. » Il a protesté : — « Vous n'êtes pas seule au monde, « vous resterez près de Liliane, avec nous, petite « mademoiselle, et vous serez très gâtée, très « heureuse, je vous le promets... je ne veux plus « que vous pleuriez... » Si la phrase était sotte, s'il était absurde de penser que la sympathie de gens qui ne me sont rien aurait le pouvoir de me rendre heureuse et de m'empêcher de pleurer, l'intention était généreuse.

« M. Valois paraissait tout apitoyé, tout désireux de me témoigner sa compassion... Il m'a pris la main comme vous quand j'ai de la peine... Je la lui ai retirée, soyez tranquille; je déteste que quelqu'un d'étranger me touche... Mais j'ai franchement remercié M. Valois de sa bonté. Je voudrais que Mme Valois eût aussi un peu pitié de moi! L'idée de me mettre en quête d'une autre situation, de m'habituer à d'autres figures, de faire de nouveaux efforts pour m'adapter tant bien que mal à un nouveau milieu, l'idée surtout de quitter cette petite Liliane dont la tendresse m'est si douce, m'accable plus péniblement que je ne puis dire.

« Kerjean, je ne quitterais volontiers Liliane que si quelque chose d'heureux — la seule chose heureuse pour moi — arrivait... Oh ! Kerjean ! n'est-il

pas étrange que je puisse attendre encore des choses heureuses... et cela, sans m'appuyer, pour être si confiante, sur d'autres raisons que celles de mon cœur... les raisons folles et charmantes « que la « raison ne connaît pas ? »

« Au revoir, mon ami, l'unique et toujours le meilleur. Si vous lisiez en moi, vous y verriez certainement combien vous auriez tort d'être jaloux de qui que ce fût. J'ai entendu dire de je ne sais qui : « Elle a été la femme d'un seul amour. » On pourra dire cela de moi, Kerjean, mais il faudra qu'on ajoute : « Elle a été aussi la femme d'une seule « amitié. »

« Votre petite PHYL. »

« Villa des Vagues, 10 septembre.

« Mon cher Kerjean, je pars demain à la première heure. Je quitte Houlgate et les Valois... volontairement, je vous prie de le croire, quoique, d'ailleurs, on ne me retienne pas. C'est une histoire révoltante et parfaitement ridicule que je vous conterai. Vous aviez raison. Je manque d'expérience, mais le monde est quelquefois bien déconcertant et bien laid.

« J'espère que Mlle Arguin voudra bien me donner asile une fois encore. Elle paraissait disposée à servir mes intentions de travail, et je ne lui demanderai de me supporter que juste le temps de trouver un autre emploi... Aussi bien, où pourrais-je aller, sinon chez elle, mon pauvre Kerjean? Je n'ai personne...

« Je ne vous prie pas de venir me voir rue d'Offé-

mont. Si ma nouvelle intrusion avait contrarié Mlle Laure, elle ne manquerait pas de me reprocher le sans-gêne de recevoir votre visite sous son toit.. C'est moi qui irai chez vous, rue Boursault, demain. vers cinq heures... Un samedi, vous serez bien rentré à cinq heures, n'est-ce pas ? Et j'ai un tel besoin de vous voir!

« A bientôt, prenez ma main et serrez-la bien fort dans votre bonne, brave et loyale patte d'ami.

« PHYLLIS. »

VII

Tandis que palpitait, doux et léger dans la pièce paisible, le cœur de la pendule aux abeilles d'or, Phyllis, toute vibrante, contait l'incident qui avait causé sa fuite.

— ... J'étais assise toute seule dans le salon, je feuilletais un livre posé sur la table... Je me tenais, comme ça... la tête inclinée... M. Valois est venu derrière moi... j'ai cru qu'il regardait les gravures... Et je n'osais rien dire, bien que cette présence invisible et toute proche me fût désagréable... Puis j'ai senti son souffle qui me touchait et, tout de suite, sa bouche s'est posée sur mon cou... Alors je me suis retournée, brusquement, et je lui ai donné une gifle... Oh ! une gifle qui a sonné... comme au théâtre, mais bien sur la joue à laquelle elle s'appliquait, je vous en réponds... Voilà !

Naïvement, avec la grâce qu'elle apportait à tous ses mouvements, Phyllis avait mimé la scène ou, tout au moins, le rôle que, bien malgré elle, elle y avait joué, et la préciosité de son petit accent atavique avait fait de ce récit quelque chose d'irrésistiblement drôle...

Mais Kerjean n'avait aucune envie de rire. Une indignation exaspérée le brûlait.

Devant le joli cou qui s'était penché, émergeant de l'encolure ronde, plus blanc, plus fin, plus nu de son contact avec le noir mat et presque velouté du crêpe, il avait eu la perception très vive de la tentation à laquelle l'homme avait cédé. Et cette impression brutale, physique, du fait lui montrait plus réel, lui rendait plus odieux l'acte dont toute sa délicatesse virile, tout son respect chevaleresque de la femme, de la jeune fille, étaient révoltés.

Le visage dur, un peu pâle, il mordait sa lèvre inférieure, et ses doigts se fermaient, crispés, sur ses paumes.

— Ma pauvre petite Phyl ! Oh ! pouvoir donner une leçon à ce lâche individu !

Phyllis sourit.

— La leçon, il l'a eue ! fit-elle. C'est un homme très vulgaire ; il a bien essayé de s'excuser par une sotte plaisanterie, de me dire que son baiser était à peu près resté à l'état d'intention et qu'il n'en avait certainement pas été de même de ma gifle... et je ne sais quoi encore... Mais si vous aviez vu sa mine penaude après, pendant que je lui exprimais ma façon de penser !... Car j'étais furieuse, oh ! furieuse... j'avais tout ensemble envie de le battre encore... et de sangloter... Je me sentais tellement seule, tellement abandonnée, je sentais tellement que, si je n'avais pas été une pauvre petite institutrice sans famille, que si j'avais eu des parents, un père, un frère... cet homme, si grossier fût-il, n'eût jamais eu l'audace... Oh ! c'est

cela que je lui ai dit... Et il m'a demandé pardon, en m'appelant sa pauvre petite mademoiselle, l'imbécile ! Alors j'ai haussé les épaules, et je suis sortie, le laissant humilié, honteux et tout rouge, tout meurtri encore de mon soufflet... Ah ! le lâche, Kerjean ! Le lâche, le goujat !...

— Mais *avant*, Phyllis, avant ce jour-là, son attitude n'avait jamais été... incorrecte?

— Jamais... Du moins, je ne crois pas.

— Comment, vous ne croyez pas ?

— Je dis que je ne crois pas, parce que, maintenant, tout me paraît suspect dans ce passé innocent... les attentions courtoises de cet homme, la manière dont il me regardait et jusqu'au plaisir qu'il trouvait à jouer avec sa petite fille quand j'étais là... Cependant vos recommandations m'avaient rendue prudente... malgré moi ! Elles me paraissaient ridicules, oui, mais, vous allez rire, au fond de moi, je les acceptais, parce que je me disais que peut-être, si j'avais eu... un fiancé jaloux, il m'eût fait les mêmes... Alors j'évitais d'être seule avec M. Valois et, dans les promenades, quand il me tendait la main ou les bras pour m'aider à descendre une pente, à franchir un fossé ou une flaque, je m'échappais toujours et me passais de ses services... D'ailleurs, j'ai toujours détesté lui donner la main, sans même savoir pourquoi...

— Vous voyez, ma pauvre enfant, à quel point j'avais raison, fit Kerjean sans relever l'allusion tendre à Fabrice de Mauve.

— Vous avez toujours raison, Bizuth-géant.

— Comment êtes-vous partie? Vous êtes-vous plainte à Mme Valois ?

— Mon premier mouvement a été de tout dire à Mme Valois, Kerjean... Puis j'ai pensé que j'allais causer une grande peine... désunir un ménage peut-être... J'ai pensé à la petite Liliane qui entendrait des mots de colère, qui assisterait à des scènes pénibles... J'ai eu peur de tout le mal que, sans le vouloir, je pouvais faire... Alors, comme je venais justement de recevoir une lettre de vous, j'ai dit que j'étais rappelée à Paris auprès d'une amie très malade et désireuse d'avoir mes soins...

— Vous êtes bonne, petite Phyl, mille fois plus délicate et meilleure que moi, murmura le jeune homme touché. Mais Mme Valois eût pu ne pas vous croire et s'imaginer...

— Je me suis excusée de mon mieux, et Mme Valois qui n'a pas insisté pour me garder, ne m'a pas demandé non plus de revenir après la guérison de mon amie... Je ne serais pas étonnée qu'elle eût deviné quelque chose et m'eût su gré de mon départ silencieux... car, pour son mari, elle a été toute la soirée d'une froideur de glace et s'est montrée par contre, en me parlant de Liliane et de l'affection que je lui avais inspirée, plus aimable, plus cordiale que je ne l'avais jamais vue... Vous voyez donc que j'ai bien fait... J'ai pris le train le lendemain matin de bonne heure... et j'étais rue d'Offémont avant midi.

— Mlle Arguin vous a-t-elle aussi mal accueillie que vous le craigniez?

— Beaucoup plus ! La sachant très prude, je

pensais qu'elle allait lancer ses foudres sur M. Valois et me couvrir, au moins à ce propos, de sa protection sympathique... Naturellement, elle n'a pu que m'approuver d'avoir quitté Houlgate, mais, en nommant M. Valois, elle n'a pas eu un mot de blâme... Selon elle, une femme reçoit les insultes qu'elle s'est attirées... Elle m'a accusée d'avoir été coquette... provocante... et...

La voix de la jeune fille se brisa, de grosses larmes lui jaillirent des yeux.

— Vous ne croyez pourtant pas que j'aie été coquette ni provocante? supplia-t-elle... Et, en l'honneur de ce magot !... Oh ! Kerjean !...

Kerjean protesta, ému, consolateur :

— Non, ma chère petite ! Non, certes, je ne le crois pas... je suis bien loin de le croire !

Mais, malgré lui, il pensait à l'innocent petit cou si blanc, si fin dans l'étoffe noire et à toute cette grâce virginale, grâce des gestes, de l'attitude, grâce du regard, du sourire, séduction mystérieuse, prenante, qui semblait encore s'ignorer...

— La vérité, ma pauvre petite Phyl, acheva-t-il, c'est que vous êtes beaucoup trop jeune, beaucoup trop jolie pour être institutrice... Non, vous n'avez pas le physique de l'emploi.

— Oh ! je suppose qu'on n'a pas toujours le guignon de se trouver chez un homme mal élevé que sa femme assomme...

— Non, certes... mais il y a de par le monde un nombre assez considérable de femmes assommantes et d'hommes mal élevés...

Elle eut un air découragé.

— Mon pauvre Kerjean, il faut pourtant que je trouve une autre situation... Que sera-t-elle? Mlle Laure m'a parlé d'une dame, une de ses amies de pension, la veuve d'un notaire de province, qui vient de s'installer à Paris et cherche pour ses deux grandes filles une demoiselle de compagnie... une espèce de promeneuse... Mais Mlle Laure croit que je n'ai pas l'air assez sérieux...

— Ah ! fit Kerjean, le visage soucieux, si sur un point quelconque du globe, ici ou en Bretagne, Jacqueline Albin plantait enfin sa tente ! Si même je savais où la prendre, cette implacable voyageuse ! Vous avez connu Jacqueline?

— Mlle Albin? Oh ! très peu... Je l'ai vue quand j'étais petite... Mais je me souviens d'elle... C'était alors une belle jeune fille, l'ange gardien de son père aveugle... Ils sont venus à Paris pour consulter un oculiste célèbre... et vous les avez présentés à marraine... Je me rappelle; vous avez mis ma main dans celle de Mlle Albin et vous avez dit : « Ma grande amie Jacqueline, voici ma petite amie Phyllis, que j'aime beaucoup et que vous aimerez beaucoup aussi. »

— Eh bien, ce sont précisément ces paroles que j'aimerais pouvoir répéter aujourd'hui, fit Kerjean qui souriait au souvenir évoqué. Notre amitié, notre camaraderie à Jacqueline et à moi remonte au temps où ni elle ni moi, nous ne savions encore lire. Mes parents étaient vaguement cousins des siens, et, à Fougères, nos familles voisinaient comme en province seulement on peut voisiner, presque journellement... Jacqueline et moi, nous avons le

même âge à quelques mois près — quelques mois qui font d'elle mon aînée et la rendaient alors très fière. C'était aussi la plus sage de nous deux, une enfant exquise... et la femme a tenu tout ce que promettait l'enfant. Je ne connais pas de cœur plus aimant et plus fidèle, d'esprit plus ouvert, de caractère plus droit. Jacqueline Albin ne se mariera sans doute jamais... C'est, par nature je crois, une indépendante, une solitaire... comme moi. Cependant, je suis presque certain qu'elle vous eût prise auprès d'elle. Vous auriez été sa demoiselle de compagnie, sa lectrice, que sais-je?... et elle vous aurait aimée comme une sœur... Mais, je crois vous l'avoir raconté, depuis la mort de son père, Jacqueline Albin a quitté Fougères et renoncé à Paris, qu'elle aimait... Elle voyage... Sa fortune, qui est fort belle, lui permet la coûteuse fantaisie de vivre, « sur la branche » comme l'héroïne d'un roman dont il a été beaucoup parlé... Et le plus souvent, elle choisit une branche assez lointaine, dont elle ne donne point l'adresse à ses amis.

— Elle ne vous écrit jamais ?

L'espoir craintif qui avait lui sur le visage de Phyllis venait de s'assombrir.

— Très rarement. Son dernier message reçu par moi à la fin de Juin, était daté d'une petite ville du Japon... Elle me disait de lui répondre « poste restante », à Calcutta...

La petite Phyl soupira.

— Quel dommage! Une amie de vous, Kerjean,

c'était plus confortable qu'une amie de Mlle Arguin...

Elle se mit à rire en même temps que la petite pendule d'or, accompagnée sourdement au delà du mur par la grosse horloge de bois, commençait à sonner six heures.

Et le rire était pur, clair, aérien, comme le timbre qui évoquait le soleil et les abeilles.

— Oh! fit la jeune fille, que c'est joli et harmonieux, ce dialogue tintant des heures !... C'est comme un carillon !... Je n'étais jamais venue chez vous, Kerjean, mais je me représentais votre salon tel que je le vois... L'ensemble est un peu « vieux garçon », vous savez... Mais tout y est beau, simple, solide... net et franc... Rien y n'est vulgaire ou factice...

Elle se leva, courut à une fenêtre et poussa les persiennes... La frondaison ronde et touffue du gros marronnier parut et, doucement la tiédeur lasse de la journée d'été finissante pénétra dans la pièce avec un parfum de terre, de feuilles et d'herbes chaudes auquel une autre senteur suave, fraîche et comme plus proche, se joignit sans se mêler.

— L'odeur des roses ! s'écria Phyllis charmée. Il y a des roses dans votre jardin, Kerjean ?

— Il y en a même sur ma maison, voyez !... Elles montent plus haut que le second étage, vous pourriez presque les cueillir.

D'un grand mouvement souple, Kerjean se pencha hors de la fenêtre, tendit son long corps et son bras et se redressa tout de suite, une touffe de roses blanches à la main.

Phyllis avait jeté un petit cri :

— Ne tombez pas !

Mais il souriait, lui offrant les fleurs.

— Merci ! dit-elle, les lèvres déjà sur le bouquet. Des roses Bancks, comme à la Peuplière !... Ah ! Bizuth-géant, chez vous les pierres fleurissent !

Elle admira l'arbre souverain dont la cime robuste dominait la pelouse minuscule, les allées mal sablées, les parterres pauvrement garnis de géraniums et de résédas, tout le petit jardin dégagé à gauche par la vaste cour d'un atelier de charpentier et encadré de deux autres côtés par des murailles toutes vertes de lierre ; puis ses yeux revinrent au rosier blanc qui montait tout le long de la maison grise, patiemment, comme pour atteindre, plus près du ciel, le grand air et la grande lumière et, se retournant, elle quitta la fenêtre.

— J'aime votre vieux « home », dit-elle.

— Il vous a été bien peu hospitalier, remarqua Kerjean... En vérité, je crois n'avoir pas même une tasse de thé à vous offrir... Ah ! mais aimez-vous le sirop de framboise ? Anaïk en fait d'excellent et qui embaume...

Il semblait émerveillé de cette idée d'offrir du sirop de framboise à la petite Phyl !... Ce savant inventeur disait ainsi parfois des choses très simples avec un contentement puéril qui riait dans sa voix grave.

Le sirop de framboise, l'eau toute fraîche qui ambuait le verre, les petites galettes bretonnes — gloire d'Anaïk — furent servis dans le salon, sur le guéridon empire, et Kerjean vit dans les yeux de

Phyllis la même petite clarté de plaisir qu'au Nouveau Parc de Vichy, quand elle goûtait avec des tartines et de la crème.

— C'est bon ? demanda-t-il amusé.

— Exquis !... On est bien chez vous... Malheureusement il faut que je me sauve !... A ma prochaine visite, nous descendrons dans le jardin, n'est-ce pas ?

Kerjean pensa qu'une occasion très favorable se présentait pour lui dire des choses sages. Quand Phyllis lui avait annoncé qu'elle viendrait chez lui. il s'était promis déjà — quel que fût son désir anxieux de connaître l'histoire « révoltante et ridicule » qui avait motivé le brusque départ d'Houlgate — de rappeler à l'enfant étourdie que, selon le monde, la visite d'une jeune fille à un célibataire était une grave infraction aux lois les plus élémentaires des convenances et qu'alors, comme le monde ignorait les particularités de leur amitié quasi séculaire, leurs rapports épiques de princesse et de Bizuth-géant...

Mais Phyllis semblait si heureuse, si paisible dans le logis du vieux garçon, ses yeux souriaient avec une confiance si candide au-dessus du bouquet de roses, humé doucement des narines et des lèvres, ou du verre de sirop de framboise, savouré à petites gorgées friandes, qu'il se sentit découragé de faire le pédant.

— Hélas ! ma petite Phyl, je vais être longtemps absent de chez moi ! dit-il seulement, trouvant à l'exacte vérité des airs de prétexte commode. Après demain, je pars pour un grand voyage d'affaires en

Belgique et en Angleterre... Il m'est dur de vous quitter en de telles conditions... Vous me tiendrez au courant...

— Comme c'est ennuyeux ! Oh ! Kerjean, quand je puis vous voir, causer avec vous, je suis plus vaillante... Et puis, c'est à vous seul que je parle de...

Elle se cacha les yeux avec ses roses et, tout bas :

— Kerjean... Vous n'avez rien su de Fabrice de Mauve... par les Moriceau ?

Les roses lui faisaient un masque fleuri qui ne laissait voir que sa bouche souriante et intimidée.

Mais Guillaume répondait gravement, sans quêter d'autres confidences :

— Non, mon enfant.

Alors elle soupira, puis elle répéta très vite :

— Il faut que je me sauve... Me voyez-vous arriver en retard pour dîner ?...

— Avez-vous dit à Mlle Arguin que vous veniez chez moi ?

— Ah ! grand Dieu, non !... Je crois qu'elle vous déteste... Chaque fois que je prononce votre nom, elle me lance un regard soupçonneux... Un jour, elle m'a dit d'un ton profond que vous apparteniez à une espèce dangereuse...

— A une espèce de quoi... de fauves ?

— A l'espèce des hommes « qui n'ont l'air de rien ».

Phyllis riait très doucement.

— J'aimerais savoir ce que cette créature imbécile entend par là ? fit Kerjean, un peu vexé de ce propos obscur de Mlle Arguin, et aussi, sans trop savoir pourquoi, du rire de Phyllis... Mais à quelle heure dînez-vous, petite Phyl ?

— A sept heures et demie.

— Alors, mon enfant —ce n'est certes pas pour vous renvoyer — mais vous n'avez plus que le temps d'arriver rue d'Offémont... si même vous l'avez.

— Oh ! je vais prendre une auto, dit-elle avec autant de calme qu'engagée aux appointements de cent cinquante francs, avant de partir pour Houlgate, elle avait dit : « Je n'ai dépensé que quinze cents francs pour mon deuil... »

Kerjean eut un sourire d'ironie mélancolique, puis il s'écria :

— Une idée! Moi aussi, je prends une auto, je vous emmène... et je vous dépose au coin de la rue d'Offémont.

Elle battit des mains, ravie d'être reconduite par Kerjean.

— Vous ne dînez donc pas chez vous, Bizuth-mondain ? Où allez-vous comme cela ?

— A Enghien.

— Chez des amis ?

Une légère rougeur passa sur le brun visage de Kerjean. Il avait de ces naïvetés.

— Oui... chez des amis, répondit-il avec empressement.

Quelques jours après, Kerjean reçut à Bruxelles une lettre de Phyllis. La veuve du notaire de province, Mme Chardon-Pluche, avait commencé par déclarer que Mlle Boisjoli paraissait « aussi jeune que ses filles » et était affligée d'un physique tout à fait impropre au rôle de chaperon. Mais Mlle Ar-

guin, fort susceptible depuis qu'elle était millionnaire, s'était montrée blessée de ce qu'une personne présentée par elle, une personne « élevée par sa regrettée tante Davrançay », fût éconduite pour une raison aussi vague, et Mme Chardon-Pluche, qui, depuis quelque temps, ne savait plus rien refuser à son excellente, à son admirable amie Laure, était revenue sur sa première décision... L'accord avait été conclu.

Comme demoiselle de compagnie de Marcelle et d'Edmée Chardon-Pluche, la protégée — enfin agréée — de Mlle Arguin recevrait cent vingt francs par mois.

« C'est peu, concluait Phyllis insouciante, mais cela ne fait, après tout, qu'une différence de trente francs avec ce que je gagnais chez les Valois... Je consentirais à avoir moins encore pour entrer dans une maison plus attirante... Enfin, pas de M. Valois à redouter ! C'est toujours quelque chose de gagné ! »

Kerjean pensa : « Durera-t-il, l'accord conclu ? »

Il revoyait Phyllis telle que, peu de jours auparavant, elle marchait près de lui, dans la rue Boursault, mince, souple, harmonieuse, des roses à la main, la magnificence de ses cheveux blonds, l'éblouissante pureté de son teint rose éclatant comme un défi sous le grand chapeau de crêpe noir. Aucune équivoque possible dans son apparence. Cette jolie, cette élégante personne, c'était bien une jeune fille dans toute l'innocence en même temps que dans toute la grâce de sa délicieuse juvénilité... Mais qui donc accepterait, garderait

une pareille institutrice ou — la chose paraissait plus absurde encore — un pareil chaperon ?

Kerjean demeura préoccupé. Pour la centième fois, il se demandait : « Que puis-je faire? Si j'avais un ami dans la gêne, je lui dirais : « Venez chez moi...
« Tant que vous ne serez pas hors d'ennui, je vous « aiderai de mon hospitalité, de ma bourse »,.. mais une femme, une jeune fille... que puis-je faire? »

Le résultat de ces réflexions soucieuses fut une longue lettre qu'il écrivit, le soir même, à Mlle Albin et qu'il adressa « aux bons soins » d'un notaire de Fougères, bien connu de lui et qui avait continué de gérer la fortune de la nomade Jacqueline.

Mais la jeune femme, dûment accréditée auprès de toutes les banques du monde, restait parfois un an sans plus donner signe d'existence à ses mandataires qu'à ses amis...

Et Kerjean ne savait absolument pas quand ces pages, lancées dans l'inconnu, parviendraient à leur destinataire... ou même si elles lui parviendraient jamais.

VIII

« Paris, 39 *bis*, rue des Vignes, 3 octobre.

« Mon cher Kerjean. J'ai reçu vos deux cartes d'Anvers : cette délicieuse vieille cour du musée Plantin, paisible et fleurie comme un jardin de cloître, et l'étrange, la souple et dansante petite Salomé de Quentin Matsys, dans sa belle robe à ramages... Vous trouvez qu'elle me ressemble un peu ? Quelle folie !

« Je vous envie d'être en voyage, même en voyage d'affaires !... Moi, me voici chez Mme Chardon-Pluche, remplissant depuis dix jours mes fonctions de demoiselle de compagnie ou de promeneuse.

« Mme Chardon-Pluche vient seulement de s'installer à Paris. Elle a laissé dédaigneusement à Saint-Placide-en-Bray, sa ville natale, les vieux meubles provinciaux de son mariage, et elle a loué à Passy, rue des Vignes, un grand appartement où il était à l'avance entendu que *tout* serait très neuf, très parisien et très moderne (lisez : « vaguement anglais et d'un horrible modern style »).

« Un tapissier a miraculeusement servi le goût parisien de Mme Chardon-Pluche ou plutôt celui de ses filles... Ainsi décoré et meublé, leur appar-

tement est affreux. On a l'impression d'y être à l'hôtel, je ne sais où. Et souvent je rêve, mélancolique, à ma vénérable Peuplière ou à votre beau salon ancien de la rue Boursault.

« Par contre, j'aime la rue des Vignes. Ses maisons blanches ont un aspect engageant de netteté saine et élégante. Quelques-unes sont bordées de jardinets... et le nom qu'elle a mérité au temps où Passy était encore la campagne, est évocateur et charmant. Puis, le Bois est tout près... Le matin, parfois, quand on ouvre les fenêtres, l'air sent bon...

« Il est impossible d'être moins l'oiseau de son nid que Mme Chardon-Pluche : c'est une grande femme maigre, jaune, pointue, sans prétention et sans âge. Elle porte un bonnet de dentelle noire, et des robes de tons neutres qui ne semblent point démodées, parce qu'elles n'ont jamais appartenu, je crois, à aucune mode connue... Mme Chardon-Pluche n'est ni élégante ni distinguée... Cependant on a l'impression que « c'est une femme très bien ». Elle a laissé son mobilier à Saint-Placide-en-Bray et emporté à Paris ses habitudes. En dépit du *modern style*, les travaux du ménage continuent à s'accomplir chez elle, avec la solennité de rites séculaires. Bien qu'elle ait trois domestiques, rien ne se fait sans son concours, pas même la lessive, qui, deux fois par mois, met toute la maison en branle.

« Mme Chardon-Pluche est, en ses manières, aimable et cérémonieuse — non sans condescendance — avec tout le monde, même avec moi. Mais il est certain que je ne suis à ses yeux qu'une chose de luxe, achetée, payée par elle comme ses meubles

et qui doit lui rendre, au même titre, les services attendus. L'autre jour, elle a eu un mot naïf qui m'a paru féroce : « Comme cela se trouve bien, » m'a-t-elle dit avec beaucoup de bonne grâce, « que « vous soyez en grand deuil aussi, mademoiselle « Boisjoli ! Quand vous sortirez avec Marcelle et « Edmée qui ont encore pour plusieurs mois de crêpe, « ce sera d'un bien meilleur genre ! »

« Marcelle et Edmée ! Quand je les ai vues et que j'ai pensé : C'est moi qui vais les « chaperonner », j'ai eu peine à ne pas rire... Mme Chardon-Pluche s'est plainte, comme vous savez, que je parusse « aussi jeune » que ses filles... Aussi jeune ! Hélas ! mon ami, Marcelle a vingt-quatre ans, Edmée vingt-deux... Vous leur en donneriez aisément vingt-huit ou trente... Et, comme leurs robes viennent de Saint-Placide-en-Bray — à moins que ce ne soit leurs tailles — je crains toujours, quand nous sortons ensemble, qu'on ne me prenne pour une jeune fille très mal élevée, qui a besoin de deux gouvernantes...

« Edmée est la beauté de la famille, s'il vous plaît ! Elle a le teint mat, des cheveux noirs et de grands yeux bleus ; mieux habillée, plus simple, elle serait très agréable, mais elle est sotte, affectée en sa mise comme en ses allures, comme en ses paroles.

« Marcelle, qui, physiquement, est beaucoup moins favorisée, me semble être une assez bonne fille. Elle se montre, dans ses rapports avec moi, plus gentille, plus cordiale qu'Edmée. Les deux sœurs se querellent sans cesse ; on dirait qu'elles ne s'aiment pas. Marcelle est jalouse d'Edmée,

que Mme Chardon-Pluche lui préfère visiblement ; et Edmée, qui est égoïste et despote et juge la préférence très naturelle, en abuse, pour essayer de tyranniser sa sœur aînée.

« L'une et l'autre comptent sur moi », m'a dit Marcelle, pour leur enseigner « le chic de Paris ».

« — Vous êtes, mademoiselle Boisjoli, une vraie Parisienne... C'est ce qui nous a séduites. Nous voulions une Parisienne pur sang !

« — Mais c'est que, précisément, je ne suis pas une Parisienne pur sang, ai-je répliqué en riant. Mon père seul était Parisien de race... Ma mère, à qui je ressemble, était Anglaise... et je dois ajouter qu'un de mes amis trouve que, dans la physionomie, j'ai aussi quelque chose d'un peu japonais.

« — Oh ! n'importe, vous avez tant de chic ! J'aimerais être comme vous ! ! »

« Edmée ne m'eût point témoigné cette admiration naïve, quoique, dans le tour qu'elle donne à sa coiffure, dans le choix des vêtements, des chapeaux qu'elle à commandés ces jours-ci, je devine très clairement son désir de m'imiter.

« Toutes deux se font des Parisiennes — leurs modèles — une étrange idée. Leur conviction est que la Parisienne possède par grâce d'état, je suppose, — des secrets de toilette qui la rendent infailliblement jolie, et que tout en elle est factice, voulu. Avec une candeur qui rendrait indulgente une femme tentée de mal prendre leur inquisition et qui me met en joie, elles me posent les questions les plus saugrenues. Jugez-en :

« Marcelle. — La couleur de vos cheveux est

« admirable ! Avec quoi les avez-vous blondis ?
« Une de mes amies à essayé l'eau oxygénée, mais
« elle a obtenu une couleur bien moins naturelle.

« MOI. — Mais c'est que la couleur de mes cheveux
« est — si j'ose m'exprimer ainsi — naturelle-
« ment naturelle... Je suis blonde... Il ne me
« semble pas d'ailleurs que des cheveux blonds
« soient plus enviables que de beaux cheveux
« bruns ; et marraine, quelle qu'eût été la couleur
« des miens, ne m'eût certainement jamais permis
« de les teindre ni de les décolorer.

« EDMÉE. — Quelle eau de beauté employez-
« vous ?

« MOI, *riant*. — L'eau fraîche que j'aime à la
« folie... Deux tubs chaque jour, voilà.

« EDMÉE. — Deux tubs... mais...

« Étonnement des sœurs, car, dans la chambre
« préparée pour moi, pas le moindre tub !...

« MOI. — Oh ! j'en ai un en caoutchouc qui me
« suit partout...

« EDMÉE, *pincée*. — Nous, nous ne prenons jamais
« de tub... Nous nous baignons deux fois par
« mois... Maman trouve que c'est plus conve-
« nable... »

« Vous voilà édifié, Kerjean, sur la noblesse de leurs aspirations et l'intérêt que leur conversation présente. Sortez-les de leurs chiffons, de leurs ouvrages d'agrément, des petits événements domestiques, des petits potins de leur entourage, il n'y a plus personne. On croirait qu'elles vivent dans une grande boîte ; elles ne savent rien de ce qui se passe au dehors. Elles ne doivent pas connaître

d'autres romans que ceux de la « Bibliothèque des familles » ou des « Récréations honnêtes ». Leur mère est, quant aux lectures, d'une sévérité sans merci. Les malheureuses possèdent toute la série des « classiques expurgés »... J'ai ouvert Molière. Dans *Tartuffe,* on dit : « Cachez ce *col* que je ne saurais voir... » Des scènes entières sont supprimées. Il vaudrait mieux ne pas lire *Tartuffe* du tout.

« Je dois leur faire visiter les musées et les monuments de Paris, et comme, jusqu'à présent, je ne les avais guère visités moi-même, cette mission me plaît infiniment. J'ai acheté un guide, que j'étudie le soir, préparant nos promenades, et qui fait de moi un cicerone possible, voire même érudit. Mais j'ai des émerveillements imprévus, et mes jeunes filles me prennent en dédain : « Comme vous êtes « enthousiaste !... Moi, j'admire en dedans ! »

Au Louvre, nous avons vu les primitifs italiens puis la longue galerie... Comme je m'attardais devant le *Saint Jean-Baptiste,* de Léonard de Vinci, Marcelle m'a discrètement tiré par ma manche !

« — Venez, maman nous a recommandé de ne pas rester longtemps devant les figures « nues » ; elle dit que ce n'est pas bon...

« Malgré moi, j'ai éclaté de rire. Avez-vous jamais entendu dire pareille absurdité, Kerjean ? Et, d'ailleurs, est-ce que Saint Jean-Baptiste est nu ? On ne voit que ses yeux et sa bouche... pas même, on ne voit que son sourire... Oh ! le suave, le mystérieux, le troublant sourire de cette bouche et de

ces yeux !... Mais je crois que, pour les demoiselles Chardon-Pluche, il a passé inaperçu...

« Elles m'ont paru moins sottes à Notre-Dame, dont la splendeur mystique les a tout de même un peu saisies, mais elles trouvent que la réputation de la Sainte-Chapelle est surfaite... qu'il y a trop de vitraux (!) et que l'église du Saint-Suaire (??), à Saint-Placide-en-Bray, est beaucoup plus imposante !...

« Mon pauvre ami, ne croyez pas, si je raconte ces choses, que ce soit pour me plaindre, c'est plutôt pour m'amuser.

« Il y a, je vous assure, des moments où il me semble n'aspirer plus qu'à la stabilité et à la paix. Je crois les avoir trouvées dans ce milieu un peu étroit, un peu ennuyeux, mais parfaitement honorable et dont les exigences ne dépassent point mes faibles capacités... Donc, je suis contente. Je ne serai peut-être pas toujours une pauvre petite abandonnée, Kerjean ? Des bonheurs surviennent, parfois, à ceux qui les attendent le moins... Qu'il serait bon d'avoir bien à soi, une maison, un foyer et, surtout, oh ! surtout un cœur bien à soi !... Si ma pauvre marraine me voit de là-haut, comme elle doit souffrir !

« Je vous serre la main très affectueusement.

« PHYLLIS. »

Paris, 10 octobre.

« Mon cher Kerjean,

« Je pense qu'une lettre court après vous de ville en ville, puisque, dans votre petit mot de ce matin,

vous vous plaignez de n'avoir rien de moi.

« Merci de vos cartes illustrées, qui me racontent votre voyage. Je rêve que j'erre par les chemins aux côtés du bon compagnon de route que vous êtes. Marcelle et Edmée me demandent, émerveillées : « Qui est-ce qui vous envoie des cartes postales « tout le temps ? » Je réponds : « Un vieil ami « que j'aime beaucoup. — Que vous êtes heureuse ! « Vous faites une collection ?... — Non, je fais un « voyage, c'est bien plus joli ! »

Ces petites Chardon-Pluche ont plus de travers que de défauts ; je ne crois pas qu'elles soient méchantes ; elles peuvent être gaies, et, comme je suis gaie par nature, Kerjean, comme malgré la pluie et la tempête, il me reste toujours un peu de soleil dans l'âme, nous avons des heures d'insouciance joyeuse, nous rions toutes les trois parce que nous sommes jeunes... Ne trouvez-vous pas, Kerjean, que, quand on est jeune, on a besoin de rire à sa suffisance, comme on a besoin de dormir ou de manger ?

« La brave Marcelle s'étonne de tout ce que je dis : « — Comme vous êtes amusante, mademoiselle « Boisjoli ! Vous avez des idées, mais des idées « qui ne me viendraient jamais ! » Et la fière Edmée elle-même s'épanouit par moment dans une belle humeur toute simple. Quand nous rions de trop bon cœur, Mme Chardon-Pluche se fâche et dit que « ce n'est pas comme il faut », mais Edmée — son chouchou — l'apaise d'un mot... Et nous recommençons... N'est-ce pas étrange, Kerjean, que je puisse encore rire ainsi ?

« Marcelle est toujours plus aimable et plus causante qu'Edmée. Elle m'a confié que leur mère s'était installée à Paris dans l'espoir de les marier convenablement, Saint-Placide-en-Bray ne pouvant offrir de partis qui fussent dignes de la fortune laissée par leur père.

Elle a ajouté, avec sa naïveté coutumière :

« — Edmée est plus jolie que moi... Mais comme j'ai de l'argent, n'est-ce pas, il y aura toujours quelqu'un de bien pour m'épouser... Oh ! si je trouvais un préfet (!!!)

« J'ai mis trois points d'exclamation, il en faudrait douze pour rendre le ton de Marcelle en prononçant ce mot, qui résume les plus beaux rêves de son cœur...

« Pauvre fille ! Elle seule, je crois, dans cette maison, m'aime un peu.

« Mme Chardon-Pluche m'agace. J'ai beaucoup de peine à ne pas être impertinente. Avant-hier, elle m'a déclaré que mon chapeau était trop grand et mes cheveux trop blonds, que ce n'était pas « comme il faut » pour sortir avec des jeunes filles. Avec une déférence toute de surface, je lui ai fait observer que, mes cheveux étant à moi, je ne pouvais changer leur couleur, et que mon autre chapeau était encore plus grand que celui-ci... Alors elle a pincé les lèvres, m'a conseillé d'*oindre* mes cheveux de brillantine pour les foncer, et — ô horreur ! — m'a gratifiée, en me priant de le mettre « au moins quand je sortirais avec ses filles », d'un toquet de crêpe, à *elle*, d'un toquet que son deuil de veuve ne juge pas assez austère...

« Je me suis timidement, mais fermement refusée à oindre mes cheveux de brillantine ; mais, avec une soumission méritoire, j'ai accepté le toquet.

« Je vous avouerai, d'ailleurs, que je m'étais tout de suite avisée du coup de pouce à donner pour le rendre présentable... Aussitôt, seule, j'ai arraché l'odieuse « barrette » et le « cache-peigne » lourd de torsades et de choux ; j'ai tiré le laiton d'un côté, je l'ai resserré de l'autre, j'ai relevé le crêpe par-ci, je l'ai aplati par-là... et, bientôt, je me suis trouvée en possession d'un gentil petit turban, — qui ne venait certes pas de chez la bonne faiseuse, — mais qui — c'était l'essentiel — n'avait pas trop l'air de venir de Mme Chardon-Pluche et me seyait vraiment fort bien.

« En me voyant coiffée, Mme Chardon-Pluche a repris son sourire mince :

« — Je regrette, Mademoiselle, a-t-elle dit, que « vous n'ayez pas jugé à propos de porter le cha- « peau que je vous ai donné... »

« Mes yeux se sont levés, pleins d'innocence, vers les siens.

« — Mais, Madame, je le porte... c'est celui- « ci. »

« Le regard de Mme Chardon-Pluche s'est étonné, puis sa voix sèche a conclu :

« — Je ne le reconnaissais pas... Il n'a pas le « même genre sur votre tête que sur la mienne... »

« Heureusement, grand Dieu !

« Bonsoir, Kerjean... Minuit sonne... et ma

lettre est sotte... Il est temps que je vous quitte n'est-ce pas ?

« Bien gentiment vôtre,

« PHYL. »

« Paris, 18 octobre.

« Mon cher Kerjean,

« Les jours se suivent, et s'ils ne se ressemblent pas absolument, je dois convenir qu'entre eux tous, il y a comme un air de famille. Un grain de philosophie, et, de temps à autre, la visite secrète de cet esprit heureux qui, par magie et l'on ne sait comment, transforme quelquefois pour moi l'aspect des choses, m'aident à leur faire bon visage.

« Dimanche, cependant, nous sommes allées dans le monde, Marcelle, Edmée et moi. Nous étions invitées à passer l'après-midi, « tout à fait sans cérémonie », à cause du deuil de ces demoiselles, chez Mme Desroches, une amie de Mme Chardon-Pluche, qui avait réuni quelques jeunes filles et quelques jeunes gens.

« Ce fut très amusant, ma foi !... On n'a pas dansé, mais on a causé, chanté de vieilles chansons, fait des jeux d'esprit et un peu flirté, je crois... Ordinairement, je ne tiens guère au flirt, vous savez, Kerjean, mais, cette fois, eh bien ! oui, cette fois, j'étais contente de flirter... Je plaisais à ces jeunes gens beaucoup, à l'un d'entre eux surtout, un saint-cyrien très gentil... J'étais contente... Je me disais : « Je suis donc encore une jeune fille « comme les autres, après tout... Ce n'est donc pas

« écrit sur mon front que je ne suis qu'un *chaperon*... » Mme Chardon-Pluche, qui me témoigne toujours la même sympathie acidulée — oh ! combien ! — ne m'a pas épargné ses compliments.

« — Vous avez une grande habitude du monde, « mademoiselle Boisjoli... Vous savez parler aux « hommes... En province, ce serait mal jugé, je « crois, et mes filles, les pauvres petites, n'ont pas « votre expérience... Mais elles sont destinées au « mariage, et, dès qu'il s'agit de choisir une épouse, « les jeunes gens préfèrent la modestie à la dé- « sinvolture..., même de nos jours ! »

« C'est là ce qu'on appelle une douche, hein, Kerjean ? Mais ma « désinvolture » ne se trouble pas pour si peu. Les remarques ou les insinuations malveillantes de Mme Chardon-Pluche ne peuvent me blesser très cruellement. Quelquefois même, elles me divertissent. Comment se fâcher, lorsqu'on s'entend dire :

« — Vous devez regretter, étant en deuil, « d'avoir une carnation si voyante, mademoiselle « Boisjoli. On aime tant à passer inaperçue ! » ou ceci, moins direct, énoncé sous forme de maxime : « Rien ne peut être plus déplorable pour une jeune « fille pauvre que d'être jolie, que de n'avoir pas le « physique de sa position. »

« Kerjean, vous m'avez dit quelque chose d'analogue !.. Mais c'était ma position que vous déploriez ; ce que Mme Chardon-Pluche déplore, c'est mon physique... Il y a une nuance, n'est-ce pas ?

« J'ai répondu tranquillement, me gardant de prendre le madrigal pour moi :

« — Il doit sembler cependant agréable, et
« consolant, lorsqu'on a la tristesse d'être pauvre,
« d'avoir, faute de mieux, la joie d'être jolie, ne
« serait-ce que pour cette petite revanche de posséder quelque chose d'enviable que l'argent ne
« donne pas. »

« Mais le plus ridicule et aussi le plus amusant, c'est quand Mme Chardon-Pluche a l'air de me reprocher ou me reproche — à moi ! — de dire à ces grandes filles déjà montées en graine des choses peu convenables, des choses qu'on ne dit pas à des jeunes filles !

« Vous comprenez bien, Kerjean, que les choses peu convenables sont dans l'esprit de Mme Chardon-Pluche, que hante l'horreur des « intentions de péché »... et jamais dans mes paroles.

« Ainsi, l'autre jour, à propos de ma coiffure de nuit... Quelle histoire !

« En rentrant d'un dîner auquel je n'avais pas été conviée, Marcelle et Edmée sont entrées dans ma chambre pour me conter leur soirée. J'avais passé mon temps de solitude à vous écrire une lettre de dix pages que vous ne recevrez pas... une lettre où je vous avais vraiment trop parlé de... celui à qui je voudrais ne pas trop penser... une lettre où même je ne vous parlais que de « lui »... Je n'étais pas encore couchée ; j'avais seulement défait mes cheveux et les avais arrangés pour la nuit.

« Ce furent de la part de Marcelle et d'Edmée des exclamations sans fin, comme, d'ailleurs, toutes les fois que, dans ma toilette, quelque chose leur paraît nouveau.

« — Oh ! comme vous êtes drôle avec vos deux « grosses nates de chaque côté de votre petite « figure ! Et ce nœud de ruban au-dessus de « l'oreille ! dit Edmée moqueuse. Vous avez l'air « d'une poupée.

« — Comme vous êtes mignonne, dit Marcelle. « Vous avez l'air d'une jolie petite fille. Je n'au-« rais jamais pensé qu'on pût se coiffer pour la « nuit... Pourquoi ne mettez-vous pas de bigoudis « comme nous?

« J'ai eu un cri d'épouvante.

« — Des bigoudis ! ! Mais, c'est affreux !... Et, « d'ailleurs, comme je ne frise pas mes cheveux...

« — Qu'est-ce que cela peut vous faire que ce « soit affreux? répond aigrement Edmée, puisque, « la nuit, personne ne vous voit.

« — N'importe, ai-je répondu, même pour la « nuit, j'aime à être aussi gentille et bien coiffée « que si quelqu'un devait me voir. »

« Kerjean, est-ce que cette phrase vous eût choqué ? Eh bien, mon ami, le lendemain, Mme Chardon-Pluche m'a prise à part, et, du ton contraint qui lui est spécial pour ce genre de communications :

« — Mademoiselle Boisjoli, Marcelle et Edmée « m'ont parlé de votre « coiffure de nuit ». (Il faudrait pouvoir vous rendre la manière dont ces trois mots ont été prononcés.) « C'est la première « fois, je l'avoue, que j'entends parler d'une jeune « fille... ou même d'une honnête femme, qui se « *pare* pour la nuit... Mais ceci ne me regarde « pas... Je vous prierai seulement de ne pas donner

« à mes filles, — dont je désire faire des épouses « chastes, — des idées... que, Dieu merci ! elles n'ont « pas... Vous leur avez dit... (et elle a répété mes « paroles). Soyez, je vous prie, assez aimable, une « autre fois, pour éviter de tels propos, bien que, « grâce au ciel ! ces pauvres enfants n'en aient « pas compris l'inconvenance !...

« — Ah ! madame ! moi non plus, je vous le « jure ! »

« J'étais indignée, et de plus absolument stupéfaite.

« Mme Chardon-Pluche m'a regardée avec étonnement.

« — S'il en est ainsi, ma chère enfant, m'a-« t-elle dit, ce ne sont pas vos intentions ni vos « pensées qui sont mauvaises, mais vos secrets « instincts... Vous devez lutter contre eux... Comme « mère de famille, je me sens le devoir de vous « donner cet avertissement... dans votre intérêt. »

« Cette fois, mon ahurissement fut si profond que, d'abord, aucune réponse ne me vint. Quand j'eus recouvré ma présence d'esprit, Mme Chardon-Pluche était sortie.

« Alors j'ai haussé les épaules... et ne me suis plus souciée de l'incident. L'opinion de cette femme étroite et mal intentionnée ne peut me peiner... J'en ris... Je vous le disais, il faut être un brin philosophe...

« Je suis contente que vous ayez eu mes lettres et que mon bavardage vous agrée « parce qu'en « me lisant, vous m'entendez »... Mon vieux Bizuth, il n'y a que vous de bon au monde !

« Mais non, il ne me semble pas qu'on puisse s'étonner de voir toujours votre écriture... J'espère que Mme Chardon-Pluche n'examine pas chaque enveloppe... Et puis... zut !... Je veux des lettres de vous...

« Dites-moi bien le jour de votre arrivée, surtout, pour qu'au premier dimanche je m'échappe et aille à vous... Si le dimanche est encore loin, vous viendrez me voir, vous, tout de suite, n'est-ce pas?

« Avez-vous lu, Kerjean? Le Théâtre-Français va jouer une pièce en vers de Fabrice de Mauve : *la Reine d'Ys*.

« Au revoir, mon ami... A bientôt, je voudrais !

« Votre petite PHYL. »

IX

En cours de route, l'itinéraire de Kerjean s'était trouvé plusieurs fois modifié, soit par la force des faits et la marche des affaires, soit par les instructions venues de Levallois ; dans telle ville où il pensait être assez longtemps retenu, l'ingénieur de la maison Patain ne s'était arrêté que quelques heures ou même ne s'était pas arrêté du tout; dans telle autre, il avait dû prolonger son séjour au delà de toutes les prévisions. Il ne cessait d'échanger avec Paris des télégrammes et des communications téléphoniques, mais, pour correspondre avec Phyllis et l'aviser des changements apportés à l'ordre ou à la durée de ses étapes, il n'osait employer ces moyens rapides qui, de lui à elle, eussent pu paraître peu corrects ou, en tout cas, insolites. Et il se contentait de jeter à la poste les quelques lignes que, de temps en temps, il adressait sous enveloppe à la jeune fille ou les quelques mots qu'il griffonnait pour elle au revers d'une carte illustrée. Il en résulta qu'aucune des lettres de Phyllis n'atteignit Kerjean dans la ville désignée par la suscription primitive et que chacune d'elles passa par deux ou trois

bureaux avant d'être remise à qui de droit.

La dernière écrite, — celle qui parlait du retour, — poursuivit en vain son destinataire à travers la mer du Nord et la Grande-Bretagne et ne le rejoignit qu'à Paris, où il venait d'arriver.

Elle était datée, comme on l'a vu, du 18 octobre et voyageait ainsi depuis une douzaine de jours.

« Sans doute, en recevrai-je encore une ou deux, qui, à l'heure présente, se promènent, Dieu sait où ! pensa Guillaume. La petite Phyl ne serait par restée plus d'une semaine sans me donner de ses nouvelles.

Et il sourit. Cette fois, sous peine d'exaspérer les pruderies de Mme Chardon-Pluche et de causer un scandale, il ne pouvait laisser Phyllis venir rue Boursault ni sans doute se rendre lui-même rue des Vignes. Mme Chardon-Pluche, peu favorable aux manifestations d'une affection masculine, si pure fût-elle, jugerait probablement que la visite d'un jeune homme à une jeune fille n'était pas plus facile à admettre que celle d'une jeune fille à un jeune homme... Cette fois, Kerjean aurait recours à sa bonne plume d'oncle sermonneur, il ferait comprendre à Phyllis qu'un respect scrupuleux, voire exagéré des convenances, devait inspirer jusqu'en ses moindres actes le chaperon des demoiselles Chardon-Pluche et lui interdire formellement, et interdire à son ami le Bizuth-géant, la plus innocente incursion hors du domaine étroit des conventions mondaines.

Mais le lendemain matin, comme Kerjean ouvrait un journal, le nom de Fabrice de Mauve attira

son attention sur un « écho » qui désola son amitié. Et tout de suite il résolut d'aller trouver Phyllis, quitte à user de diplomatie pour ne pas trop mécontenter Mme Chardon-Pluche.

Nous avons annoncé, il y a quelque temps, disait le journal, *les fiançailles de M. Fabrice de Mauve, l'écrivain, le poète bien connu, avec Mlle Alice Tourneur, la fille unique de M. Philippe Tourneur, le grand industriel havrais. Le mariage sera célébré au Havre, le 22 novembre prochain.*

Pauvre petite Phyl ! pauvre rêveuse obstinée qu'un « esprit heureux » grisait d'espoirs fous ! Si elle ignorait encore l'abandon définitif de l'homme qu'elle aimait, Kerjean voulait lui épargner le saisissement douloureux de l'apprendre par une note de presse... Si, au contraire, elle connaissait la fâcheuse nouvelle, ce qui n'était que trop possible, les journaux l'ayant répandue déjà, il voulait qu'elle pût au moins confier sa grande peine, éprouver la douceur d'une compassion amie... se sentir plainte. Elle aimait qu'on la plaignît.

Par prudence, il écrivit :

« Ma chère petite Phyl,

« Me voici de retour à Paris et bien désireux d'aller vous trouver, après ces longues semaines de correspondance irrégulière. Voulez-vous solliciter de Mme Chardon-Pluche la permission de recevoir, pendant quelques instants, un très ancien ami de votre marraine? Je ne pense pas qu'ainsi présentée, votre requête puisse être mal accueillie. Le « très ancien ami » compte se présenter demain vers six

heures au 39 *bis* de la rue des Vignes... Un mot, je vous prie, si, par impossible, cette visite devait sembler incorrecte ou vous susciter le moindre ennui.

« Votre très affectueusement dévoué,

« KERJEAN. »

Aucun contre-ordre ne vint. A l'heure fixée, Kerjean fut introduit dans un salon où tout était d'un vert cru de prairie humide : le tapis uni qui couvrait le parquet, le fond de l'étoffe qui garnissait les murs comme les fenêtres et les sièges et que parsemaient des fleurs et des feuilles stylisées de nénuphars, le bois laqué des meubles... Ceux-ci affectaient les formes compliquées, contournées, paradoxales et incommodes, propres à l' « art nouveau », tel du moins qu'il florissait, il y a bien douze ans, et que les grands magasins le propagent encore pour la joie des exotiques de petite marque ou des provinciaux attardés.

Le jour baissait. Du dehors, le jeu d'un commutateur alluma le lustre. La petite Phyl parut. Elle souriait, très pâle sous la clarté blanche ; ce sourire de bienvenue était doux, triste et un peu tiré, comme celui d'un enfant malade à qui l'on apporte un jouet.

— Vous n'avez pas bonne mine, observa Kerjean...

— Je suis très bien portante.

Il se demanda : « Sait-elle ?... » Et il pensa : « Si elle ne sait pas, je viens en bourreau. »

Elle l'avait fait asseoir près de la cheminée, où

brûlait l'un des premiers feux de l'automne, et s'était assise elle-même en face de lui, dans une espèce de cathèdre où les caprices abondants du décorateur avaient bizarrement entrelacé de souples et onduleuses plantes aquatiques et de longs corps de sirènes.

— Alors, Mme Chardon-Pluche a autorisé ma visite?

— Oui... assez sèchement... mais sans difficulté. Elle m'a demandé si je ne désirais pas qu'elle assistât à notre entretien... Je lui ai dit que vous étiez un très ancien ami, presque un oncle pour moi... et elle n'a pas insisté. Marcelle mourait d'envie de vous voir à cause des cartes postales... J'ai fait la sourde oreille... Et nous pouvons causer tranquillement... nous deux !

Tout de suite, Phyllis questionna Kerjean sur son voyage. Mais, soudain, au milieu d'une phrase, avant même qu'il eût parlé, elle s'interrompit :

— Kerjean, fit-elle sourdement, vous savez qu'*il* se marie, n'est-ce pas?

Il inclina la tête en silence. Toute son affectueuse pitié était dans ses yeux.

— Vous l'avez appris par les journaux?

— Par les journaux, oui... Hier matin... en arrivant.

— Moi, il y a dix jours que je le sais... Et, depuis, je n'ai pas eu le courage de vous écrire... Je connais cette Alice Tourneur qu'il épouse... C'est aussi chez les Mauriceau qu'ils se sont vus... Elle n'est pas jolie... elle est trop grande, trop

forte, trop massive... elle n'est pas très intelligente, elle manque de toute distinction... Mais elle a quinze cent mille francs de dot et dix millions d'espérances !... Alors, n'est-ce pas? c'est une compensation...

La jeune fille parlait d'une voix blanche, sans aucune émotion perceptible.

— Ma pauvre enfant, je me faisais peu d'illusions, je l'avoue, sur le caractère de de Mauve... Cependant, j'ai été... saisi ; je ne m'attendais pas...

Elle reprit, du même ton neutre et comme indifférent :

— Les journaux ont annoncé les fiançailles... Marcelle lisait l'*Écho de Paris*, elle s'est écriée tout à coup : « Tiens ! Fabrice de Mauve, l'auteur, « qui se marie ! » Par une sorte d'instinct, je me suis cramponnée à ma chaise... Il me semblait que je tombais dans un trou... Ce soir-là, j'ai prétexté une vague indisposition et je me suis couchée sans dîner... On ne s'est douté de rien.

— Ma pauvre, pauvre petite Phyl ! Et aucun cœur ami n était là, près de vous !...

— Il y avait longtemps que vous n'espériez plus en Fabrice de Mauve, vous, Kerjean... Je le voyais bien, mais moi... j'espérais encore, j'espérais de toute mon âme... Je me disais : « Il y a des « choses qui s'expliqueront... Il m'aime, je sais, je « sens qu'il m'aime... » Oh ! Kerjean, je ne pouvais croire à tant de duplicité !...

Elle eut un petit sanglot bref et sans larmes. Ses mains jointes se crispèrent l'une sur l'autre.

— Fabrice de Mauve ne vous méritait pas, Phyllis, fit doucement Guillaume. Les « cérébraux » de cette sorte, ambitieux, jusqu'à l'intrigue; égoïstes jusqu'à la cruauté, sont aussi incapables d'amour que d'enthousiasme et de désintéressement... Je n'osais vous avouer mon opinion... Et aujourd'hui encore j'aurais peur, en m'engageant dans cette voie, de vous peiner... Cependant, je ne voudrais pas... Phyllis, ma petite amie... cet homme est aussi indigne de vos regrets qu'il l'était de votre affection.

Elle releva la tête.

— Oh ! vous avez raison ! Un jour déjà — souvenez-vous? — je vous ai déclaré que, si je devais cesser d'estimer Fabrice de Mauve, je cesserais en même temps de l'aimer... Mais j'ai ajouté : « Quelque chose en moi serait mort... » Je n'aime plus... je ne veux plus aimer Fabrice de Mauve, Kerjean... Mais... c'est mon cœur qu'il a tué...

— Ma pauvre petite fille, l'heure serait mal choisie pour vous rappeler qu'à dix-neuf ans... et même beaucoup plus tard, le temps et la vie nous guérissent de telles blessures... Je suis navré... Il y a eu des moments où, vraiment, oui, je vous le jure, malgré mon antipathie, mes pressentiments fâcheux, si j'avais pu vous ramener ce...

Un geste suppliant coupa la phrase :

— Ne parlons plus de *lui*, Kerjean... Ne parlons plus de tout ce passé... Je voudrais tant n'y plus penser, m'en détacher... Que ce mariage se soit décidé si vite, c'est presque heureux... J'aurais continué d'espérer, d'espérer toujours et toujours

contre toute raison... Et, parfois, l'espoir fait si mal !... Je suis calme, vous voyez... Il me semble, que, quand on a beaucoup souffert d'un membre et que ce membre vient d'être amputé, on doit éprouver quelque chose d'analogue à ce que je ressens... Je voudrais être très brave...

Les larmes avaient jailli.

— Vous *êtes* très brave, affirma Guillaume.

Phyllis abaissa ses paupières, comme pour enfermer le secret de ses yeux; puis elle les releva, et, presque gaiement, se mit à rire, les prunelles humides et lumineuses.

— Kerjean, si, comme dans les romans, j'avais voulu faire un mariage de dépit... et même un très beau mariage... ce m'était facile !... Je n'avais qu'à dire oui, vous savez...

— Contez-moi cela?

— Mon ami, ce fut une histoire plutôt désagréable... mais qui n'a pas été sans m'amuser malgré tout... Il y a quelques jours, Edmée, gracieuse et triomphante, est venue me confier qu'elle allait être demandée en mariage. Un monsieur de trente-huit à quarante ans, que nous avions vu à la matinée intime de Mme Desroches et qui s'était, un moment, mêlé à nos jeux d'esprit, se déclarait fort épris de la plus jeune des demoiselles Chardon-Pluche et, comme il désirait la revoir, Mme Chardon-Pluche avait, malgré son deuil, loué une loge au Français... C'était pour le soir même... Le monsieur, — un parti superbe ! — serait dans la salle. Et, puisqu'il était déjà plus qu'à moitié emballé, « l'affaire était faite... ». Je vous cite les mots em-

ployés par la future fiancée... Aussitôt, je la félicite, quoique mes souvenirs du « monsieur », beaucoup trop âgé pour une jeune fille, ne m'incitassent point à l'enthousiasme. Edmée me supplie gentiment de la coiffer, de l'aider à s'habiller pour la fameuse représentation... Je fais de mon mieux. Ces dames partent pour le théâtre, puis, je n'entends plus parler de rien qu'en termes vagues et, pendant les jours qui suivent, les visages me paraissent si fermés que, très absorbée d'ailleurs par mes propres peines, je me garde d'interroger... Avant-hier seulement, par Marcelle, j'ai eu le mot de l'énigme... Attendez-vous à un imbroglio de vaudeville, Kerjean. Mon grand deuil avait abusé le monsieur; il avait cru voir trois demoiselles Chardon-Pluche... « La plus jeune des demoiselles Chardon-Pluche », à ses yeux, c'était moi! Pour la mieux distinguer, il avait, du reste, ajouté: « Celle qui est si mince et si blonde. » Mais comme Edmée n'est pas grosse et se croit blonde... on n'avait pas cherché plus loin. En me contant ces choses, Marcelle jubilait, ravie de la déconvenue de sa sœur... Moi, je l'écoutais avec une stupéfaction qui ne diminua pas, je vous prie de le croire, quand je connus le dénouement de l'aventure... Apprenant qu'il s'était imprudemment toqué d'une petite institutrice, le monsieur ne s'était-il pas écrié : « Tant pis... c'est elle que je veux !... Si elle m'accepte, je la prends tout de même... Je suis riche pour deux »... Que dites-vous de cela, Kerjean?

— Je dis que les façons de ce monsieur me paraissent un peu cavalières, mais que sa réponse



n'en est pas moins celle d'un homme d'esprit... peut-être même celle d'un homme de cœur... J'ajoute, qu'au ton dont vous me la rapportez, je crois inutile de vous demander qu'elle a été la vôtre.

— J'ai répondu simplement que je ne voulais pas me marier, mon ami... Et le plus bizarre, c'est que Mme Chardon-Pluche et Edmée elle-même, qui ne pouvaient tout d'abord me pardonner l'offre qu'il avait bien fallu me transmettre, ne peuvent maintenant — je le vois que trop — me pardonner mon refus...

— Ce n'est pas bizarre, c'est humain... Alors il n'a pas su vous plaire, le « parti superbe »?

— Non.

— J'ai presque envie de dire que c'est dommage...

Phyllis sursauta :

— Vous me conseilleriez un tel mariage, vous !...

— Non, ma petite amie... Ah ! Dieu, non, certes ! Je vous le conseillerais d'autant moins que je ne connais pas cet amoureux désintéressé... Et pourtant, que vous souhaiter d'heureux, si ce n'est le nom, la protection d'un honnête homme qui vous aimerait pour vous-même, qui vous arracherait à cette vie de misère et d'humiliation ?...

— ... Et que je n'aimerais pas, moi, que je n'aimerais pas d'*amour*... oh ! Kerjean !

Kerjean ne put s'empêcher de sourire de la conviction ardente avec laquelle elle avait jeté ces mots.

— Comme vous parlez de l'amour, petite Phyl ! murmura-t-il, tandis qu'elle secouait la tête, songeuse.

— J'ai beaucoup réfléchi depuis quelque temps, reprit-elle en levant sur Kerjean ses jolis yeux longs, qui se faisaient très graves et restaient ingénus et touchants comme ceux d'un enfant triste. Quand, du bonheur, de la sécurité que donnent une affection maternelle, une sollicitude toujours en éveil, on passe brusquement à... la situation où je suis, Kerjean, on pense à des choses... à tant de choses qu'on ne pouvait comprendre avant... ou qu'on ne savait pas voir !... Ah ! comme j'étais gardée, entourée naguère, par la tendresse de marraine, comme cette tendresse me séparait, me défendait du monde !... Et voici que, maintenant... je suis seule... que je sors seule... que je vis chez des étrangers . ce qui veux dire que je vis seule... Si vous pouviez savoir, Kerjean, ce que c'est, pour une jeune fille, élevée comme moi, d'être seule... si vous saviez ! On n'est pas habituée... On n'a pas, — je finis par le dire aussi, moi, — le physique, ni sans doute l'attitude, les allures de sa position... Et cependant il semble que les gens devinent combien on est isolée, désarmée... et qu'ils en abusent... Dans la rue, des hommes me dévisagent, me parlent, me suivent, comme ils n'eussent pu le faire autrefois... Et puis il y a eu l'histoire de M. Valois... il y a eu autre chose encore, tenez.. Avant-hier, près du Trocadéro, — les demoiselles Chardon-Pluche n'étaient pas avec moi, — un jeune homme que marraine con-

naissait, qu'elle a reçu, m'a reconnue, arrêtée... J'ai cru que c'était par sympathie, par intérêt... J'ai répondu à ses questions, et, quand il a su... Oh ! Kerjean, la manière dont il m'a regardée, dont il a retenu et pressé ma main dans la sienne, quand il m'a dit : « Institutrice, une jolie créature comme vous !... Ce serait un crime... Voyons, mais il y a le théâtre... et tout ce qui s'y rattache... Venez donc me voir... nous causerons tous les deux... Une jolie fille ne doit pas être pauvre. » ... Et déjà il cherchait un jour, une heure... Je ne sais ce que je lui ai dit... quelque chose d'insignifiant, de banal... J'aurais voulu le souffleter, lui aussi...

— Le misérable ! gronda Kerjean... Ma pauvre enfant, tout cela est odieux et navrant ! Et vos paroles viennent à l'appui des miennes... Si vous n'étiez plus une pauvre petite solitaire, si la protection d'un mari...

Mais elle l'interrompit encore :

— La protection d'un homme, Kerjean, c'est son amour... Mon ami, je suis très jeune, très ignorante... Mon expérience de la vie, si rude qu'elle ait pu me paraître, n'est faite que d'impressions obscures ou de divinations incomplètes... Tout est confus en moi, même ces instincts profonds qui souffrent et se rebellent devant la réalité, comme déjà froissés et meurtris par elle... Mais ne comprenez-vous pas qu'à sentir tout à coup, brutalement, qu'aux yeux de certains hommes on n'est plus qu'une sorte de proie, on prenne tous les autres en horreur, en dégoût?... Vous rappelez-vous

l'image de mon vieux livre et la rieuse boutade de ma pauvre marraine : « C'est pour mieux te croquer, mon enfant ! »

Involontairement, comme un enfant qui raconte, elle avait grossi sa voix. Et la candeur fraîche de son rire qui était clair, qui était gai, même sortant des larmes, s'égrena, sans éclat, très doucement :

— Non, vraiment, mon ami, je ne me soucie pas d'être croquée, dit-elle.

Puis, comme Kerjean souriait, elle déclara, reprenant sa mine grave :

— Je ne puis concevoir qu'une jeune fille consente à être la femme d'un homme si elle ne l'aime pas, profondément, éperdument !... Moi, je n'aime personne... je n'aimerai plus jamais personne... Alors, je ne me marierai jamais... voilà.

Kerjean l'avait écoutée sans songer à l'interrompre, étrangement heureux, étrangement charmé de ce qu'elle disait très simplement, avec cette hardiesse tranquille des êtres purs.

Et soudain il comprit que le mariage de Phyllis avec l'homme inconnu auquel, tout à l'heure, sa pensée ne prêtait pas même une forme concrète, l'eût révolté comme un sacrilège ; il comprit que, de ce sacrilège, il eût souffert cruellement dans son cœur et presque dans sa chair. Il avait entendu parler de la jalousie des pères qui marient leur fille, âpre chez certains comme une jalousie d'amant. Il pensa que cette passion bizarre, anxieuse, qui ne tient pas seulement au lien du sang, puisqu'elle est plus rare et très différente en tout cas, chez les mères, que cette passion qui se

nourrit des plus purs souvenirs et qui, presque toujours cependant, correspond à une connaissance décevante de la vie et des hommes, qui — faite d'une sollicitude exaspérée par son impuissance prochaine et surtout d'un respect ému, attendri — voit encore dans la jeune fille bientôt épouse l'innocence sacrée de l'enfant, que cette passion complexe, paradoxale, devait ressembler, singulièrement à ce qu'il venait lui-même non pas d'éprouver, mais de pressentir.

Autrefois, parce qu'il aimait les enfants et parce qu'elle était une enfant délicieuse, la toute petite Phyl s'était gentiment emparée d'un grand coin de son cœur. Puis les événements avaient suspendu leur intimité. Il semblait inévitable que le temps, la destinée dussent les séparer de plus en plus, rendre assez indifférent, puis tout à fait étrangers l'un à l'autre, celle qui n'était plus une enfant émerveillée de jeux et de contes, celui qui était un homme mûri, absorbé par la vie... Et voici que le hasard s'en mêlant et aussi la douleur, la jeune fille avait tout simplement repris dans le cœur de l'homme la place laissée vide par l'enfant. Oui, la même place, en vérité, le même grand coin protecteur où le Bizuth-géant eût voulu abriter de tout mal et de toute peine la frêle petite princesse...

— Phyllis, dit-il, je vous ai parlé avec ma raison, ou plutôt avec un certain sens pratique auquel j'essaye d'avoir recours pour conseiller utilement mes amis... et qui me manque, hélas ! totalement, pour me diriger moi-même... Au fond, je ne suis qu'un idéaliste, un sentimental qui vous approuve...

Et je crois bien que, si vous vous étiez résignée au « parti superbe » que convoitait Mlle Chardon-Pluche, j'en eusse été très malheureux... Mais c'est parce que j'attends pour vous une belle revanche... Vous n'avez pas vingt ans, petite Phyl, et moi j'ai confiance. Je veux croire que, malgré cette désillusion qui l'a blessé, votre cœur n'est pas mort... qu'il se réchauffera au contact d'un autre cœur encore ignoré de vous, de moi... mais qui sera très bon, très aimant, très fidèle... Je veux croire que, quand vous serez très tendrement, très loyalement aimée par un homme digne de votre amour... vous aimerez encore, petite Phyl... Gardez-vous donc pour cet élu de l'avenir, ô petit trésor précieux que vous êtes, et votre mari sera un homme heureux qui fera de vous une femme heureuse... et que le Bizuth-géant aimera de toute son amitié pour vous.

Les bons yeux affectueux de Guillaume enveloppaient de leur sourire le délicat petit visage, mais Phyllis demeurait triste et sérieuse :

— Vous me prenez toujours pour une fillette, vieux Kerjean, une fillette qui vient de casser sa poupée et à qui l'on en promet une plus belle... Sans doute, l'avenir — à qui vous en appelez ainsi — vous montrera-t-il que vous avez tort. En attendant, souhaitez-moi d'être adroite et patiente, car Mme Chardon-Pluche et Edmée me boudent ; il me faut leur faire oublier que j'ai pu passer pour « la plus jeune des demoiselles Chardon-Pluche » : ce sera difficile...

Kerjean pensa : « Elles ne l'oublieront jamais. »



Mais il s'abstint de dire là-dessus son opinion.

— Quand nous reverrons-nous? demanda la jeune fille.

— Ma pauvre enfant, je ne sais... Vous ne pouvez venir chez moi... et je ne puis revenir ici de quelque temps...

Elle soupira.

— Alors, je vous écrirai et vous me répondrez?

— C'est cela.

Elle se tut, puis, très bas :

— Kerjean, dit-elle, maintenant que je n'espère plus rien... ça me serait bien égal de mourir.

Il la gronda, tenta de la réconforter et la quitta tristement. Quelques jours après, comme, pour aller du boulevard Malesherbes à l'avenue Hoche, il traversait le parc Monceau déjà défeuillé, morne et gris, il aperçut Phyllis coiffée du petit chapeau de crêpe de Mme Chardon-Pluche qui couvrait à demi ses oreilles et rabattait gentiment ses cheveux blonds tout autour de son visage. Deux grandes jeunes filles sans élégance ni beauté l'encadraient de leurs silhouettes massives...

Il salua en passant. Mais la petite Phyl eut un cri joyeux et arrêta son ami :

— Vous, Kerjean ! comme c'est amusant de vous rencontrer !

Et tout de suite, se tournant vers ses compagnes :

— Monsieur Kerjean, annonça-t-elle, Mlle Marcelle Chardon-Pluche, Mlle Edmée...

Marcelle tendit la main gracieusement :

— Mlle Boisjoli voulait bien nous montrer vos jolies cartes postales, qui nous ont vivement intéressées, monsieur, dit-elle. Vous avez fait un beau voyage...

Il répondit sans beaucoup de mots, avec la courtoisie simple et cordiale qui lui était naturelle.

Instinctivement, pour ne pas gêner la circulation de la grande avenue, ils étaient entrés de quelques pas dans une allée. Phyllis eut un mouvement frileux :

— Marchons, voulez-vous ?... Le vent est glacial.

Mais Edmée, qui avait accueilli la présentation par une brève inclinaison de tête qu'aucun sourire n'éclairait, toucha le bras de la jeune fille.

— Ne perdons pas notre temps, je vous prie, mademoiselle Boisjoli, dit-elle sèchement sans un regard vers Kerjean. La couturière nous attend...

Elles s'éloignèrent.

— Pimbêche ! murmura Kerjean.

Cependant, malgré la mauvaise humeur d'Edmée, il rentra content d'avoir vu la petite Phyl. Elle lui avait paru bien frêle, bien délicate dans sa robe noire ; mais elle était moins pâle que l'autre jour et elle avait les yeux moins tristes...

Il pensa : « Comme elle est jeune !... Pauvre petite !... Ah ! si Jacqueline au moins recevait ma lettre ! »

Mais cette lettre — Guillaume l'avait appris la veille par un message du notaire de Fougères — cette lettre était en souffrance à l'étude, attendant avec plusieurs autres, le jour, peut-être encore lointain, où Mlle Jacqueline Albin s'aviserait d'envoyer son adresse et de demander son courrier.



X

C'ÉTAIT l'heure de Jap... Les rideaux du cabinet de travail étaient clos, la lampe allumée sous l'abat-jour vert ; le silence vibrait doucement du bruit familier de l'horloge de bois. Dans la cheminée copieusement alimentée, les bûches brûlaient avec de glorieuses lancées de flammes d'or, des lueurs, des reflets dansants, des étincelles scintillantes, des crépitements de fusée, des effondrements d'incendie et le ronron berceur d'une aïeule chantant au rouet... Kerjean avait bu sa tasse de café, Jap avait croqué son morceau de sucre. Kerjean s'était assis près du feu et Jap s'était logée tout près de lui, tout contre lui, dans le fauteuil profond.

Jap avait une conscience... Jap savait bien qu'il est interdit aux petits chiens de monter sur les meubles, de dormir sur les coussins. Si d'aventure — Guillaume absent — la venue d'Anaïk la surprenait couchée sur le siège moelleux dont l'attirance lui avait semblé irrésistible, elle n'attendait point la réprimande imminente pour sauter à terre et s'enfuir, la queue basse. Mais, considérant à sa manière la hiérarchie des êtres, Jap savait aussi

qu'assez puissante pour dominer un petit chien, Anaïk, la bonne pourvoyeuse des repas, devait reconnaître, à son tour, la toute sagesse, la toute souveraineté de Guillaume, le maître bien-aimé. Ce qu'Anaïk défendait, le maître pouvait le permettre... il le permettait ! Et Anaïk, alors, n'avait qu'à s'incliner.

Ce soir, quand Anaïk était rentrée, apportant des lettres, Jap, petite masse de chair tiède et béate, blottie tranquillement, à la place privilégiée, avait ouvert un œil pour regarder la vieille servante avec une indifférence qui n'était pas exempte de dédain; puis, sans remuer seulement les oreilles, elle avait repris son sommeil...

C'était l'heure de Jap ; c'était aussi pour Guillaume une heure de paix confiante. Oisif, un peu las, il rêvait à des choses imprécises et savourait en dilettante les blondes cigarettes d'Orient dont l'odorante fumée bleuissait l'atmosphère et faisait monter à son cerveau la griserie légère qu'il aimait. De la journée, il gardait un souvenir agréable, un intime contentement.

Kerjean ne volait point dans les meetings; jamais non plus il ne s'était inscrit pour un concours; les grandes semaines ne le comptaient pas parmi leurs héros, les grands prix ne l'avaient pas mis en vedette. S'il lui était arrivé d'établir des records, c'était à peu près comme M. Jourdain parlait en prose, sans le savoir... Il ne se montrait, d'ailleurs, ni imprudent ni téméraire, mais il ne s'étonnait de rien et, peu à peu, il s'accoutumait à faire de l'aéroplane un usage pratique, familier... Ce matin, comme il

désirait essayer le modèle nouveau du monoplan Patain, il avait choisi le chemin des oiseaux pour aller déjeuner aux environs de Troyes chez un ancien camarade d'école, client important de la maison, et, malgré le brouillard qui, au départ d'Issy-les-Moulineaux, inquiétait les mécaniciens, son voyage s'était accompli très facilement, très rapidement, l'appareil se maintenant à la vitesse horaire de cent kilomètres.

Pour se diriger très haut dans les nuées, il s'était avec succès servi de la boussole ; en d'autres moments, moins loin de la terre, il avait pu suivre exactement la vallée de la Seine que lui désignait l'épaisseur de la brume, plus dense aux abords du fleuve. Plusieurs fois, des clochers, ceux de Nangis, de Provins, de Nogent, qui se tendaient vers lui, émergeant d'une mer blanche et floconneuse, lui avaient tenu lieu de phares. Il était descendu jusqu'à eux. et, par plaisir, les avait contournés, c'était sa minière de visiter les églises... Il avait pour les aimer une âme d'hirondelle.

A trois cents mètres au-dessus de la ville de Troyes, dont les fumées, qui montaient, droites, salissant le brouillard et annonçant qu'une agglomération humaine était là, il avait erré quelques instants, et c'était encore l'apparition de la cathédrale qui, tout à coup, fendant la nue, lui avait indiqué sa route. Peu de temps après, descendant vers les champs, par un vol plané, d'une aisance admirable, le grand oiseau s'était posé sans heurt et presque sans secousse, à quinze ou vingt mètres du château où, convive ponctuel, Kerjean était attendu.

Midi sonnait.

Plus tard, le brouillard automnal s'était dissipé, le soleil avait lui... pas un souffle de vent. Dans l'immobilité complète de l'air, la chute d'une feuille morte étonnait comme un bruit insolite... Et, prenant congé de ses hôtes, Kerjean s'était mis en route pour regagner Paris. Aussi tranquille entre les deux grandes ailes de son monoplan que sur le siège d'une automobile, volant librement, doucement, sans dévier de la ligne voulue, à quatre ou cinq cents mètres au-dessus d'une immense carte en relief, il avait fait le parcours de Troyes à Issy dans la lumière. Son premier trajet s'était effectué en deux heures, le second n'avait pas duré une heure et demie. Pendant la promenade, le Patain 38, muni comme ses aînés d'un moteur Pygmée, s'était admirablement comporté, et Kerjean, l'ingénieur, avait tous les droits de se sentir aussi satisfait de l'épreuve que Kerjean le pilote...

Du nouveau monoplan, de ses qualités encore perfectibles, de sa souplesse, de sa rapidité, de sa stabilité, on pouvait espérer beaucoup.

Et Guillaume, perdu dans les vapeurs bleues, propices aux chimères, songeait au complément future de la délicate armature ailée, à l'âme aérienne et puissante qui, plus tard, animerait le bel oiseau vainqueur des remous et des brumes; à ce moteur de l'avenir, qui, plus léger, plus régulier, plus fort que les meilleurs engins connus, ouvrirait aux voyageurs de l'espace des perspectives merveilleuses, à ce moteur Patain qui — de quelque nom d'ailleurs qu'on l'étiquetât — serait le moteur Kerjean.

Un contrat avait engagé Guillaume, son cerveau n'était que le rouage précieux d'une admirable machine. Le moteur Kerjean qui, encore à l'état d'idée, appartenait déjà à la maison Patain, ne pourrait enrichir beaucoup son inventeur... Mais qu'importait à Guillaume l'argent ou même la gloire ? Ce qu'il aimait, c'était l'effort désintéressé, la lutte où toutes les forces actives de la pensée s'exaltent d'elles-mêmes. Que le triomphe, s'il venait après de telles heures, de telles années de virile joie, fût éclatant ou restât secret, se présentât chargé d'or ou dépourvu de tout avantage pécuniaire, c'était de petite importance pour un homme comme lui !

Maître d'une grosse fortune, il l'eût, certes, tout entière consacrée aux recherches qui passionnaient son enthousiasme scientifique ; mais, quand il s'agissait de ces recherches, de ces expériences, si hardies, si coûteuses fussent-elles, Georges Patain, encore plus fasciné que lui par les possibilités vertigineuses, n'était-il pas toujours prêt à mettre des sommes énormes à sa disposition ?

Personnellement, qu'eût-il fait de trop de richesse ? Il n'aimait pas le luxe et même il l'ignorait. Il ne lui semblait pas, d'ailleurs, que les plus grands privilèges qui pussent être enviés des hommes, dépendissent de l'argent... Qui donc a jamais découvert le moyen d'acheter des yeux capables de voir, des oreilles capables d'entendre, un cœur capable d'aimer et de croire, un cerveau profond, une imagination créatrice, une sensibilité vibrante ?... Les pauvres sont ceux à qui rien au monde, aucune puissance comme aucune fortune, ne peut accorder

ces choses, s'ils ne les ont déjà reçues gratuitement.

Il agréait à Kerjean de penser, avec Renan, que Dieu nous a donné à tous l'usufruit de l'univers, et qu'il est aisé de se contenter de jouir sans posséder.

Ses appointements qu'à plusieurs reprises et sans que lui-même y eût songé, Georges Patain s'était avisé d'augmenter assez considérablement, lui permettaient une vie large et confortable, saine et intelligente, qu'il n'eût pas souhaitée plus dispendieuse.

Il faisait sans le vouloir des économies qui profitaient à ses amis, toujours certains de trouver sa bourse ouverte en cas de besoin et à Colette Mouche, dont les ambitions et les goûts n'étaient pas encore déraisonnables.

Il avait une demeure agréable, dont l'ambiance lui plaisait. S'il en avait eu le loisir, il eût — pour son plaisir — voyagé sur la terre. En attendant, les aéroplanes les plus perfectionnés étaient à son service pour explorer le ciel. Plus tard, beaucoup plus tard, il pourrait acquérir quelque part, près de Fougères, dans cette région des confins de la Bretagne, de la Normandie et du Maine qu'on appelle le Désert et qui est si fraîche, si ombreuse, si fleurie, une petite bicoque et un jardinet planté de tilleuls où il viendrait, de temps à autre, se reposer de ses années d'homme, en revivant ses jours d'enfant. En bon Breton, il chercherait, pour y vieillir, un coin accueillant et parfumé de la terre natale. Ses rêves de fortune s'arrêtaient là. Il était seul et resterait seul, bien que son cœur fût aimant et généreux, bien que le dévouement protecteur fût un



des instincts de sa nature. Le mariage ne l'attirait pas. Les inquiétudes, les responsabilités, le bonheur même de la famille entravent l'action, alourdissent l'essor... Pas de passager, pas de passagère, la solitude enivrante et féconde !

... La sonnette de la porte retentit. Étonné comme un homme qui s'éveille, Kerjean sourit. Il attendait un télégramme de Colette.

Colette venait de déménager... Encore un peu étourdi par les fumées bleues, Kerjean la revit telle qu'il l'avait aperçue, la veille, à Auteuil, dans le minuscule appartement où elle s'installait, remuante, brouillonne, affairée à créer du désordre, là où il n'y avait peut-être que de l'encombrement... Bien vite, il s'était enfui !...

Chère jolie Colette ! Colette précieuse ! Un corps charmant, un gentil esprit, peu, très peu de cœur... un égoïste aimable et sans âpreté, une insouciance de papillon... Elle était sous une forme exquise l'amour qui ne fait pas souffrir, qui ne se montre ni exigeant, ni incommode, qui ne se mêle point à l'existence quotidienne. Elle était l'ivresse délicieuse d'un moment, sans apporter avec elle les amertumes, les jalousies, les douleurs qui dévorent la vie, ou même les petits chagrins, les petites querelles, les obsédantes futilités qui l'éparpillent...

D'avance, Guillaume lisait la petite lettre venue « par tube », les mots choisis, les choses d'amour trop bien dites et pourtant si tendres, si folles...

Des pas pressés, légers, bruissaient sur le parquet du salon, dont la porte était ouverte...

Guillaume eut l'impression fugitive que Colette évoquée allait paraître... Puis il se leva violemment, dérangeant Jap, offensée, qui se mit à aboyer...

— Mais, malheureuse enfant, que faites-vous ici, à pareille heure? clama-t-il.

Car, dans le cadre béant de la porte, c'était la mince silhouette de Phyllis Boisjoli qui venait de se dresser.

Cependant, la jeune fille était entrée... Devant cette pâleur, ce mutisme frémissant, le mécontentement de Kerjean tomba.

— Qu'y a-t-il encore, petite Phyl? dit-il, Qu'y a-t-il? Vous m'effrayez...

— Kerjean, cette femme a été atroce...

— Quelle femme? Mme Chardon-Pluche?

— Mme Chardon-Pluche, oui!... Elle m'a insultée, elle m'a chassée.

— Mais comment? Mais pourquoi? Parlez vite!

Phyllis semblait épuisée. Kerjean voulait qu'elle s'assît, près du feu, mais elle demeurait debout au milieu de la pièce, nerveuse, sans larmes.

— Vous savez, elle m'avait prise en grippe... L'autre jour déjà, quand vous êtes venu, — je crois vraiment qu'elle s'était cachée pour vous voir, derrière les portières de l'antichambre, — elle m'a dit des choses absurdes et blessantes: que je l'avais inexactement renseignée, que vous étiez plus jeune qu'elle n'avait pu le supposer d'après mes paroles, que sa responsabilité l'obligeait à m'interdire de recevoir un homme de votre âge... J'avais subi ses stupides réprimandes... Mais aujourd'hui, Edmée lui a raconté méchamment que nous vous avions

rencontré au parc Monceau... Ce soir, le dîner à peine fini, elle m'a fait une scène terrible, elle m'a reproché... oui, elle m'a reproché d'être pour ses filles un « élément de corruption », Kerjean !... Elle avait patienté autant que possible, à cause de Mlle Arguin, mais, puisque, après avoir reçu un homme en tête à tête chez elle !!! — ah ! elle ne s'étonnait plus que j'eusse refusé un mariage honorable ! — je poussais l'inconvenance jusqu'à donner des rendez-vous au parc Monceau sous l'égide de ses innocentes filles, jusqu'à leur présenter mes amoureux...

Kerjean avait bondi :

— Ah ! ça, c'est par trop fort !

— Oui, mon ami, c'était par trop fort... Je me suis révoltée... J'ai dit à Mme Chardon-Pluche ce que j'avais sur le cœur... Et, quand cette affreuse personne, aussi bête que méchante, m'a donné mes huit jours comme à une domestique, « par humanité », pour que je puisse trouver une autre place, je lui ai répondu qu'ainsi traitée par elle, je ne passerais pas une nuit de plus sous son toit... Elle a été un peu secouée, toujours à cause de Mlle Arguin, qu'elle ne veut pas froisser... Elle a essayé d'être plus douce... Trop tard ! Sans plus l'écouter, j'ai couru à ma chambre, j'ai jeté toutes mes affaires dans ma malle... Ah ! me sauver, me sauver, enfin, respirer un autre air !... Mais me sauver où? Que pouvais-je faire, Kerjean? Mlle Arguin m'a laissé clairement comprendre que sa maison ne m'hospitaliserait plus... Les Mauriceau?... Je ne voulais pas... à cause... à cause des gens qu'on rencontre

chez eux... Alors il n'y avait plus que vous... Et quand le concierge, ma malle chargée, a demandé quelle adresse il devait dire au cocher... j'ai donné la vôtre, mon ami...

— Mais vous avez bien fait... vous avez bien fait ! s'écria le jeune homme.

Elle s'était effondrée sur le divan ; elle pleurait, cachant son visage, écrasant son chapeau dans les coussins.

— Je ne pouvais aller à l'hôtel. Kerjean?... J'aurais eu si peur... et puis je sentais bien que marraine n'eût pas aimé me savoir à l'hôtel toute seule... et que marraine m'eût confiée à vous...

— Mais, je vous répète que vous avez bien fait, que vous ne pouviez mieux faire, insista Kerjean désolé. Ma petite Phyl, ne pleurez pas !...

Phyllis, redressée, essuyait ses larmes en suffoquant encore. Délicatement, adroitement, Kerjean tira une à une les longues épingles de jais, ôta le chapeau incommode... Elle le laissait faire, passive.

— Vous êtes bon ! dit-elle. Oh ! Kerjean, je ne veux plus recommencer cette vie... chercher une autre maison... où l'on me maltraitera d'une autre manière... je ne peux plus... Et, d'ailleurs, qui donc voudrait de moi, après ce que Mme Chardon-Pluche dirait... et peut-être même Mlle Arguin?... Les gens sont trop injustes, trop méchants !... Tant que j'espérais quelque chose pour l'avenir, — si fou que ce fût d'espérer, — j'avais du courage... Mais maintenant... je ne peux plus, non, je ne peux plus... Je mourrais... Oh ! mon ami, gardez-moi !... Vous disiez que j'aurais pu être la secrétaire de



Mlle Albin... Eh bien, je serai la vôtre... Mais, je vous en prie, mon ami, gardez-moi....

Kerjean était resté debout près d'elle. Très doucement, sa grande main maigre et fine passa sur les cheveux blonds...

— Ma pauvre petite, dit-il, j'en serais très heureux, mais ne voyez-vous pas que c'est impossible ? Vous êtes très jeune, je n'ai que trente ans... Vous n'êtes ni ma sœur ni ma femme... Et le monde ne comprend par toujours... Si vous viviez près de moi, on dirait de nous deux... de très vilaines choses...

— Cela ne me ferait rien qu'elles fussent dites... puisqu'elles ne seraient pas vraies.

— Mais cela me ferait beaucoup à moi... Et à vous aussi... plus tard, quand vous ne serez plus l'enfant que vous êtes encore.

Un peu rassérénés tout à l'heure, les yeux de la pauvre enfant se remplirent de désespoir.

— Alors qu'est-ce que je deviendrai, dites? Oh ! Kerjean... si... *s'il* n'avait pas été si cruel... si... j'aurais pu être heureuse... et maintenant, je suis comme une épave... et je n'ai plus de force... plus... plus... plus...

— Mais nous chercherons... nous aurons une bonne idée... tout s'arrangera, je vous le promets, fit Kerjean, caressant encore la tête penchée et ne sachant en vérité de quoi attendre ou de qui espérer la solution du problème. Oui, demain, nous causerons, petite Pyhl... et nous trouverons quelque chose à nous deux... bien sûr... Mais, ce soir, il faut être raisonnable... se calmer... ne plus s'énerver... ne plus pleurer...

Elle eut un cri :

— Vous me gardez, ce soir ?

Il sourit :

— Mais, naturellement, je vous garde .. J'aurais préféré vous trouver un autre abri... Mais l'heure ne nous laisse par le choix... Et puisque vous êtes ici... Je vais dire à Anaïk de vous préparer la chambre de ma mère... c'est la plus belle de l'appartement... Vous y dormirez comme un bébé bien sage... Et... la nuit porte conseil, vous savez !...

Il parlait avec une bonté profonde et affectueuse qui apaisait, qui rassurait. La jeune fille lui sourit, les larmes aux yeux.

— Comme il est réconfortant de s'abandonner à votre volonté, mon ami ! murmura-t-elle. Je suis bien ici... Anaïk a vu tout de suite que j'avais pleuré; elle m'a appelé « mon pauvre agneau ». Je crois qu'elle est très bonne...

— Oh ! la meilleure des créatures !... La première fois que vous êtes venue, vous l'avez charmée... Elle m'a dit : « Quel malheur de voir une douce petite reine comme elle travailler chez des gens qui ne seraient seulement pas dignes de la servir... » Et puis elle est très fière que vous ayez apprécié ses gâteaux... Je vais lui dire que vous nous restez ce soir... Mettez-vous là, près du feu...

Comme elle obéissait, s'asseyant dans le grand fauteuil de l'âtre, Jap sauta sur ses genoux et s'y installa sans vergogne.

— Ah ! fit la jeune fille ! c'est votre petit chien trouvé !... c'est Jap...

Elle ne permit pas que Guillaume fît descendre Jap et baisa la petite tête noire...

— Pauvre Jap ! elle était toute seule, abandonnée comme moi... Vous l'avez recueillie, comme moi, Kerjean... Mais, elle, vous pouvez la garder... elle a de la chance !...

Sa voix exprimait une résignation si navrée que Kerjean sentit ses yeux se mouiller...

Dans la belle chambre bretonne, Phyllis s'émerveilla.

— Oh ! que c'est joli... ce grand lit à colonnes, clos comme une petite maison... et tous ces vieux meubles naïfs... que c'est joli... que cela me plaît !

— N'aurez-vous pas froid? demanda Kerjean avec sollicitude. Le feu vient d'être allumé...

— Je ne sentirai pas le froid... j'ai chaud au cœur, mon ami... Oh ! je vais bien dormir... Ce sera comme si votre mère veillait sur moi, Kerjean... Et, peut-être, peut-être qu'elle me donnera un bon conseil... en rêve... Oh ! Kerjean, votre chère mère... si elle était là... j'aurais pu rester, n'est-ce pas?

— Oui, ma petite amie !...

La sonnette tinta... cette fois, c'était le message de Colette. Kerjean le prit, reconnut l'écriture et glissa l'enveloppe dans sa poche.

— Bonsoir, petite Phyl !

— Bonsoir, grand ami !...

Phyllis retint doucement la main du jeune homme et, lui souriant dans les yeux, de tout son regard :

— Une fois de plus, le Bizuth-géant a sauvé la princesse ! dit-elle.

XI

Guillaume ne dormit qu'une partie de la nuit et s'éveilla soucieux, plus préoccupé du sort de la petite Phyl, plus embarrassé par le problème dont il lui avait promis la solution qu'il ne désirait le lui avouer.

A sept heures et demie, comme il déjeunait dans la salle à manger en compagnie de Jap, Phyllis entra, blonde et claire comme un rayon de soleil. Anaïk la suivait, portant un plateau sur lequel une tasse de chocolat fumait entre deux assiettes de gâteaux.

— Bonjour, vieux Kerjean ! fit la jeune fille. Anaïk m'avait apporté mon chocolat dans ma chambre, mais j'ai préféré déjeuner avec vous...

Une robe blanche, ample et souple comme celle que l'imagerie prête aux anges, l'enveloppait de longs plis chastes. Elle ne s'était pas coiffée; ses cheveux étaient encore nattés de chaque côté de son visage. A gauche, nouant une mèche en dessus de l'oreille, un ruban de satin blanc formait une grosse bouffette.

Kerjean sourit :

— Bonjour, petite Phyl !... Ne serait-ce pas

là le ruban qui scandalisa Mme Chardon-Pluche?

Phyllis s'était assise en face de son hôte et, déjà, goûtait du bout de sa cuillère le chocolat trop chaud.

— Vous l'avez dit ! Est-ce qu'il vous scandalise aussi, Kerjean?

— Oh ! je ne suis pas aussi « scandalisable » que Mme Chardon-Pluche, je dois l'avouer... Mais je trouve qu'ainsi coiffée vous avez l'air encore plus « gosse » que d'habitude... Vous êtes si jeune, Phyllis ! C'est effrayant, ma pauvre petite ! Avez-vous bien dormi?

— A merveille !

— Vous me semblez, ce matin, plus vaillante qu'hier, et, cependant, toute vibrante, toute agitée...

— J'ai dormi, mais je crois que, dans l'inconscience du sommeil, mon cerveau n'a pas un instant cessé de travailler... Quand j'ai ouvert les yeux, ma tête était pleine d'idées que je n'ai pas reconnues, parce qu'elles s'y étaient logées pendant la nuit... Et vous, Kerjean, avez-vous trouvé quelque chose?

Il hésita devant le sourire confiant.

— Eh bien, à la vérité, non, pas encore... Il faut réfléchir, s'informer... Tout d'abord, je vais demander à Mme Saugeret, la femme d'un ingénieur, mon collègue chez Patain, si elle ne connaîtrait pas une bonne pension de famille ou un couvent où vous pourriez passer quelque temps... Car vous ne devez pas rester un jour de plus ici... Si déjà l'on savait...

Phyllis l'interrompit, le visage glorieux et pourtant marqué d'anxiété.

— Kerjean, j'ai une idée, moi... une idée qui me paraît splendide... Seulement, il faut que vous l'approuviez, que vous l'acceptiez... Et je crois que nous ne jugeons pas toujours les choses de même...

— Mais si, pourquoi pas ? Voyons votre idée, petite Phyl?

— Elle arrangerait tout, Bizuth-géant ! Et je serais si tranquille, si contente !

Il venait de rouler méthodiquement sa serviette dans un anneau d'argent et, d'un geste distrait, repoussait l'assiette et la tasse.

— Eh bien, dites, alors?

— Vous ne bondirez pas tout de suite, sans écouter, Kerjean?

— Mais non.

— C'est une chose très simple, en somme... Mais il faut la considérer d'une certaine façon... sans préjugés...

— Je me sens un esprit tout neuf pour vous ouïr, quoique vous m'inquiétiez un peu...

— Ah ! vous voyez, vous voilà déjà prévenu... vous allez vous gendarmer...

— Pas du tout... au contraire... Si j'attends une communication extraordinaire, c'est alors que je serai dans la disposition voulue pour ne plus m'étonner de rien... Allons ! je vous écoute.

— Attendez que j'aie bu mon chocolat...

— Vous dédaignez les gâteaux d'Anaïk?

— Oh ! je n'ai pas faim...

Quand elle eut reposé la tasse vide, elle quitta



sa place et vint s'asseoir du même côté que Kerjean.

— D'abord, remettons les choses au point, commença-t-elle. Hier soir, Kerjean, vous m'avez dit que, n'étant ni votre sœur ni votre femme, je ne pouvais rester chez vous sans faire jaser mon prochain...

— Ma pauvre petite, je l'ai dit et ne puis que le répéter.

— Si j'étais votre sœur, Kerjean, si j'avais cette chance d'avoir un grand frère comme vous qui pût m'aimer, me protéger sans provoquer d'idiots commérages, vous voudriez bien me garder ici, n'est-ce pas? Ma présence ne vous ennuierait pas?...

— Mais, ma petite Phyl, assurément non... Votre présence me serait très agréable... Cependant je ne vois pas...

— C'est vrai, ce que vous dites là, Kerjean?

La voix de Phyllis s'émouvait.

Étonné, Guillaume regarda plus attentivement le visage qui se tendait vers lui :

— Très vrai ! affirma-t-il. Seulement, je ne comprends toujours pas...

— Un peu de patience... Il y a autre chose que je vous ai entendu dire... et plusieurs fois, Kerjean, c'est que vous aviez décidé de ne pas vous marier. Vos intentions n'ont pas changé?

— Non certes... Mais...

— Bien sûr?

— Bien sûr ! Elles ne changeront certainement jamais.

Le visage de Phyllis s'illumina.

— Eh bien, alors, mon ami, réfléchissez un moment et vous verrez que la solution cherchée est toute prête... Puisque vous ne voulez pas vous marier... et puisque je n'aimerai plus jamais personne... c'est très simple... Épousez-moi !

Elle souriait.

Les grands traits mobiles de Kerjean se figèrent dans une expression de stupeur presque comique :

— Qu'est-ce que vous dites? s'écria-t-il, croyant avoir mal entendu.

Sans se troubler, elle expliqua ;

— Je dis que vous devriez m'épouser, Kerjean... Pour vous, je ne serais qu'une petite sœur très affectueuse, très reconnaissante, très docile... Pour le monde, je serais votre femme... et personne au moins n'aurait le droit de s'étonner de me voir auprès de vous... voilà.

Cette fois, Kerjean éclata de rire :

— Ma petite Phyl, vous délirez... Ce n'est pas là, je suppose, la bonne idée dont vous parliez... car, alors...

— C'est la bonne idée dont je parlais.

— Ma pauvre enfant, mais c'est d'une extravagance sans nom... Tout d'abord, je croyais à une espièglerie qui, d'ailleurs, ne m'était pas très claire... Et vraiment, je me demande encore si je vous ai bien comprise... Comment, ne sentez-vous pas qu'une pareille combinaison est enfantine... et tellement irréalisable qu'il est impossible de l'envisager sérieusement?...

— Irréalisable, pourquoi?

— Pour cent raisons... Ce n'est même pas discutable.

— Lesquelles?... Je préfère discuter.

— Ma chère petite, je ne vais pas examiner avec l'enfant que vous êtes, la première, et, sans doute, la plus grave de ces raisons... Je veux dire l'anomalie formidable de cette situation qui vous paraît simple, d'un homme et d'une femme mariés sans l'être... vivant comme un frère et une sœur, avec l'apparence d'être des époux... de cette situation fausse, ridicule et insoutenable dont vous ne pouvez concevoir toutes les difficultés, toutes les équivoques... toute l'absurdité !

— Je sais que des étudiants russes se marient ainsi...

— On le dit... Il faudrait connaître les circonstances... et puis ce sont des étudiants russes... Aussi bien, laissons ce côté de la question. Il y a autre chose... Vous dites : Je n'aimerai plus jamais personne... Croyez-vous qu'une telle parole soit article de foi dans la bouche d'une enfant de dix-neuf ans ?

— Je vous répète que je ne suis pas une enfant, Kerjean... et que je me sens à jamais dégoûtée de l'amour.

Kerjean ne put s'empêcher de rire encore.

— A jamais dégoûtée de l'amour, ma pauvre mignonne ! Savez-vous ce que c'est pour un être — homme ou femme — qu'une existence sans amour ? Mais on vous aimera, Phyllis, malgré tout, malgré vous-même ; on vous aimera, parce que vous êtes faites pour être aimée... Et la passion est une ivresse contagieuse... Comment seriez-vous assurée

d'y échapper toujours ?... Comment voudriez-vous répondre aujourd'hui que vous ne comprendrez pas un jour quel abîme séparait votre petit flirt avec de Mauve, votre naïf roman de fillette sentimentale, et... l'amour, le vrai... celui précisément dont vous ne pouvez être « dégoûtée », parce que vous ne le connaissez pas ?

Kerjean parlait d'un ton de mauvaise humeur. Phyllis fut saisie, offensée... Son ami lui parut brutal.

— Vous êtes bien méchant ! s'écria-t-elle, et vous faites bon marché de ce qui a brisé ma vie !...

Sa voix s'étrangla.

— J'ai beaucoup, beaucoup de chagrin, Kerjean... quoique vous sembliez en douter.

Guillaume regretta des paroles qui, d'ailleurs, avaient un peu dépassé sa pensée. Il ne niait point le chagrin de la petite Phyl, mais il le jugeait puéril par sa disproportion avec le peu de cas que lui-même faisait de Fabrice. Cette disproportion entre les regrets de Phyllis et les mérites de celui qui les causait l'avait toujours agacé... C'était, selon lui, comme de la souffrance gaspillée.

— Ma chère petite, dit-il, je ne doute pas de ce grand chagrin. Mais c'est parce que je sais combien sincèrement votre pauvre petit cœur s'était donné, combien douloureusement il a été meurtri, que je puis prévoir l'inéluctable revanche qu'un jour ou l'autre il réclamera de la vie... Ce jour-là, vous déplorerez amèrement, croyez-moi, d'avoir lié votre avenir à... un frère.

Mais l'éventualité ne préoccupait pas Phyllis.



— En ce cas, dit-elle, nous divorcerions... voilà tout.

— Voilà tout?

— Certainement. Si vous ou moi nous avions lieu, pour quelque motif que ce fût, de regretter notre association fraternelle, nous nous séparerions loyalement... et chacun de nous reprendrait sa liberté.

— Admirable! Et vous pensez qu'on divorce comme cela, tout simplement.

— Oh! répliqua la jeune fille avec le même calme, en matière de divorce, il ne s'agit que de se mettre d'accord... Marraine le disait toujours: c'est une affaire de consentement mutuel...

— Vous êtes très bien renseignée.

— Oh! j'ai entendu raconter bien des choses, vous savez, quoique toujours vous me traitiez de fillette!... Naturellement, il faut que nous nous sentions libres... Vous surtout, qui n'avez pas souffert comme moi, et qui pourriez — qui sait? tout arrive — aimer une autre femme!...

Kerjean s'énerva. Comment en était-il venu à ergoter sur des imaginations aussi extravagantes?

— Mais, ma petite enfant, voilà précisément où vous errez, où vous déplacez la question... Si j'ai renoncé au mariage, moi, ce n'est pas comme vous, par « dégoût de l'amour », c'est parce que je tiens à mon indépendance, parce que j'en ai besoin...

Phyllis eut un cri qui exprimait à la fois une désolation si éperdue et une surprise si naïve que Kerjean en fut à la fois attristé et diverti.

— Alors vous avez peur que je vous ennuie, que

je vous gêne ? Mais je ne vous gênerais pas, Kerjean, je vous le jure, je...

De grosses larmes perlaient à ses cils.

Certes, elle s'était bien attendu à ce que Guillaume élevât contre une proposition assez déconcertante, elle en convenait, toutes les objections que devait suggérer à l'ami fidèle son souci du bonheur de la petite princesse ; mais que Kerjean pût redouter pour lui-même, comme une complication fâcheuse de son existence solitaire, la réalisation d'un si beau projet, que ce doux lien fraternel auquel elle se vouait sans hésitation, joyeuse et docile, pût être considéré comme une entrave, une chaîne... Non, c'était une hypothèse que, pas un instant, sa pensée n'avait sérieusement admise, une possibilité tellement étrangère à son état d'esprit que, de l'avoir envisagée, elle restait saisie et comme désorbitée.

Guillaume protesta, plein de remords avec l'impression d'avoir touché d'une main trop rude une corolle de fleur ou une aile de papillon.

— Non !... mais non ! vous ne me gêneriez pas... ce n'est pas cela que j'ai voulu dire, ma pauvre petite Phyl !... Voilà que je vous fait pleurer, moi aussi... Ma petite Phyl, je serais très heureux de vous avoir toujours auprès de moi... Mais, enfin, vous savez que j'appartiens tout entier à ma profession et qu'elle comporte des devoirs, des servitudes... des risques, avec lesquels il faut bien que je compte...

D'abord Kerjean avait ri des plans de Phyllis; maintenant, il se sentait très désemparé devant la déception que causait sa trop légitime résistance.



Et tout cela l'irritait comme puéril, baroque et ridicule.

De nouveau, Phyllis souriait.

— Pensez-vous que je l'oublie, votre carrière, mon ami ? Mais je l'admire et j'en respecterais les obligations comme je respecterais votre travail... J'essayerais de me rendre utile, je serais, si vous vouliez, votre secrétaire... Et puis, Anaïk est vieille, je l'aiderais dans la tenue de la maison... je l'aiderais à vous bien soigner, à vous épargner les menus ennuis quotidiens... Oh ! je me ferais toute petite... Je prendrais dans votre vie la place que vous voudriez bien me donner... Comme j'aime les jolies toilettes, comme, si l'occasion s'en présente, je m'amuse de bon cœur, comme je suis gaie, on me croit frivole et toujours assoiffée de fêtes... On se trompe... Je suis sérieuse au fond, mon ami, très sérieuse. Quant à cette gaîté, bien indépendante du besoin de luxe et de plaisir qu'on me prête, je ne l'attends ni des gens, ni des choses, je la répands, je la fais rayonner autour de moi... parce qu'elle a sa source, son foyer en moi... Marraine disait : « Le soleil brille quand tu es là, petite Phyl... » Vous le diriez peut-être aussi, Kerjean... Vous êtes, comme moi, seul au monde... Nous nous aimerions beaucoup... L'amitié est aussi douce que l'amour, et elle est plus fidèle... Je ne suis pas une égoïste, mon ami ; si j'avais pensé que, de ma grande idée ne devait résulter de bonheur que pour moi, je l'aurais repoussée tout de suite.

Elle parlait avec cette ingénuité tendre, cette confiance absolue des enfants très choyés qui ne

sauraient croire que leur présence pût être jamais importune et qui s'étonneraient, mystérieusement blessés dans la plus délicate sensibilité de leur petit âme pensive, qu'un sourire ne les accueillît pas toujours et partout...

— Ma petite Phyl, reprit le jeune homme, cette joie que vous apportez avec vous, je n'ai pas le droit de la désirer, d'en appeler la douceur... N'ayant plus de famille et ne voulant pas me marier, j'ai arrangé ma vie en conséquence... Je ne puis la modifier, il est trop tard... C'est comme si j'avais acheté, pour y habiter toujours, une maison un peu étroite où il n'y aurait pas de place pour une femme, épouse ou sœur... Mes recherches, mes expériences d'aviation m'absorbent plus que vous ne croyez, je vis en sauvage... Je fuis le monde... Je rentre ou sors à des heures impossibles, je m'absente fréquemment... Voyez-vous l'existence que je pourrais offrir à ma petite compagne ?... Sans compter que, sans cesse préoccupé, hanté par la responsabilité que j'aurais prise de son bonheur et dont je me montrerais peu digne, je me sentirais malheureux, je me sentirais coupable... et serais maussade et désagréable comme l'est d'instinct — vous en feriez vite l'expérience — tout homme coupable ou malheureux.

Très tristement Phyllis secoua la tête.

— Oui, je comprends, dit-elle... Pas de passager! l'enivrante solitude !... Un jour déjà, vous m'avez dit cela, Kerjean.

Puis elle rit sans amertume, quoique sans gaieté.

— Vous rappelez-vous ce que vous m'avez ra-



conté, Kerjean, l'Américaine qui disait à Jouvelin : « Je n'ai pas peur... je crois que je puis vous confier ma vie... j'ai foi ! » C'est un peu ce que je viens de vous dire... Seulement... vous ne voulez pas prendre ma vie, Kerjean.

Elle était demeurée à la même place, enfantine et fragile dans sa robe angélique, avec ses deux nattes de pensionnaire et son ruban de bébé. Sa voix était douce et limpide. Ses jolis yeux bruns exprimaient cette désolation que déjà Kerjean y avait vu chez Mme Chardon-Pluche, quand elle avait dit : « Maintenant que je n'espère plus rien, cela me serait égal de mourir. » C'était navrant et c'était absurde. Comment avait-elle pu croire à la possibilité d'un tel mariage ?

Il vint s'asseoir près d'elle, prit une des mains qui reposaient, inertes, sur l'étoffe blanche, et y appuya ses lèvres. Puis son regard affectueux se leva vers le jeune visage.

— Non, ma petite Phyl, dit-il, non, je ne veux pas prendre votre vie, parce que ce serait la sacrifier... et parce que ce serait une grande folie... une irréparable folie... parce que...

— Qu'est-ce qu'on entend ? reprit la jeune fille.

Kerjean prêta l'oreille.

— C'est Anaïk qui parlemente avec je ne sais qui... un fournisseur quelconque ou un fâcheux...

— Écoutez, écoutez, insista Phyllis... on dirait la voix de...

Mais, avant qu'elle eût achevé la phrase, la porte fut brusquement ouverte et, repoussant Anaïk d'un geste d'ange exterminateur, Mlle Arguin parut.

XII

C'ÉTAIT une petite femme pâle et brune, de silhouette immatérielle et de mise austère.

Son visage lisse et dur, plus usé que ridé, semblait avoir été taillé dans la pierre pour dormir sur un tombeau, mais ses yeux — des yeux étroits, d'un gris verdâtre — étaient, dans ce masque de mort, vifs, mobiles et extraordinairement vivants. Aussitôt, leur regard s'abattit comme une griffe sur Phyllis toute blanche, assise près de Guillaume...

— Malheureuse enfant ! On m'avait bien dit que je vous trouverais ici ! Mais Dieu sait qu'avant de croire pareille chose j'ai voulu *voir*...

Kerjean s'était levé.

— Pardon, madame, dit-il, sa froideur contrastant avec le ton tragique de la vieille fille, puis-je vous prier, avant toute chose, de me dire ce qui me vaut l'honneur de votre visite?

Très calme, son beau regard d'honnête homme interrogeait.

Les petits yeux luisants quittèrent la robe blanche, les nattes blondes, le ruban enfantin pour croiser ce regard, et le défièrent.

— Oh ! c'est, j'en suis certaine, un honneur que vous n'attendiez pas, répliqua Mlle Arguin.

— Aucunement, je puis vous l'assurer.

Phyllis n'avait pas fait un mouvement. Jap sauta sur ses genoux, elle la prit contre elle et appuya son front lourd à la petite tête caressante.

— Ce matin, à la première heure, monsieur, continua la terrible survenante, Mme Chardon-Pluche est arrivée toute bouleversée, pour me dire qu'ayant fort mal pris quelques justes observations, Phyllis Boisjoli s'était, hier soir, enfuie de chez elle...

— Voilà déjà une assertion mensongère, objecta Guillaume.

Sans avoir l'air d'entendre, Mlle Arguin poursuivit :

— J'ai sévèrement blâmé Mme Chardon-Pluche d'avoir laissé partir à pareille heure une jeune fille sans famille, qui ne devait en vérité savoir où aller... Mais mon amie m'a répondu : « Mlle Boisjoli savait où aller... Elle a fait chercher une automobile par le concierge et, sans la moindre hésitation, a donné une adresse qu'on m'a redite. C'est, n'en doutez pas, celle de son am... » Mes lèvres se refusent à proférer le mot que Mme Chardon-Pluche a cru pouvoir employer !

Phyllis avait tressailli de tout son être, mais elle s'était tue ; elle se sentait défendue, protégée, elle s'abandonnait... Après la lutte sourde des derniers jours, au sortir de l'atmosphère hostile, ce lui fut d'une extrême, d'une poignante douceur.

— Vos lèvres font bien de ne pas répéter une

aussi stupide, une aussi monstrueuse calomnie, trancha Guillaume. Votre cœur eût mieux fait encore en ne l'accueillant point.

Il demeurait froid en apparence et parfaitement maître de lui, mais sa voix prenait cette résonance sèche et contenue dont l'accent, singulièrement impressionnant, semble être particulier aux hommes que la colère blémit...

— ... Je respecte trop l'enfant qui nous écoute, madame, pour réfuter devant elle une accusation de ce genre... Mais cette boue-là, Dieu merci, ne salit que ceux qui la jettent... Ce que Mme Chardon-Pluche ne pouvait pardonner à Phyllis Boisjoli, ce n'est certes pas son attitude parfaitement correcte, ce n'est pas sa conduite parfaitement pure, ce n'est pas notre innocente amitié, c'est son charme, sa jeunesse, son élégance, ce sont les comparaisons constantes, — et plutôt fâcheuses pour ses compagnes, — qui s'imposaient, c'est surtout le beau mariage qui tout récemment fut offert à la petite salariée, et que la demoiselle riche convoitait...

— J'ai su, fit Mlle Arguin, pincée, que Phyllis a jugé bon de dédaigner un mariage très convenable, et je ne l'en loue point.

— Phyllis a jugé bon de ne point se vendre... et vous devriez l'en féliciter. Mais là n'est pas la question... En toutes choses, Mme Chardon-Pluche vous a menti, madame, ou, tout au moins, a maquillé la vérité, ce qui, le plus souvent et quant aux conséquences, est plus perfide que de mentir... Phyllis ne s'est pas enfuie de chez Mme Chardon-Pluche,



elle en a été chassée avec de telles paroles. de telles insinuations, — en attendant l'insulte trop claire dont vous avez été la messagère, — qu'elle n'eût pu y demeurer une heure de plus sans lâcheté... Sa première pensée a été d'aller à vous, mais votre accueil en une récente circonstance lui avait nettement indiqué votre désir de ne plus la revoir... Alors, très innocemment, sans supposer qu'un acte, à ses yeux tout simple, pouvait être mal interprété, mal compris par d'autres, elle est venue au vieil ami de son enfance, à l'ami fidèle, éprouvé, qui...

Guillaume eut une imperceptible hésitation, puis il acheva :

— ... qui, devant être bientôt son mari, lui semblait être, dès maintenant, son appui, son protecteur naturel....

— Son mari ! répéta Mlle Arguin au comble de la surprise... Vous épousez Phyllis Boisjoli ?

Une fois encore, le profond et mâle regard de Guillaume croisa le regard perçant de Mlle Arguin.

— Phyllis connaît depuis longtemps l'affection que je lui ai vouée, fit le jeune homme ; elle sait de quelle amitié Mme Davrançay, sa chère marraine, m'honorait... et elle veut bien me confier sa vie, oui, madame.

Sans même y songer, Guillaume avait repris les mots tout à l'heure cités par la petite voix de Pyhllis. La jeune fille n'avait pas bougé ; elle continuait de bercer Jap, de câliner son front à la petite tête noiraude.

Mlle Arguin paraissait saisie, presque décontenancée.

— Dieu soit loué ! dit-elle enfin, son contentement presque involontaire d'une solution qui rassurait sa vertu l'emportant à cette heure sur toutes ses antipathies personnelles. J'aurais mauvaise grâce, monsieur, à ne point vous féliciter d'une décision que j'approuve... Mais il n'en reste pas moins vrai qu'en se réfugiant chez vous, hier soir, Phyllis s'est gravement compromise, qu'elle a donné prise aux commentaires les plus malveillants et qu'une situation aussi scabreuse ne peut durer...

— Non, certes, Phyllis ne peut rester chez moi ; en cela, vous avez parfaitement raison, madame, repartit Guillaume. Hier soir, je n'ai pu qu'accepter les faits et installer la pauvre enfant dans la chambre de ma mère. Aujourd'hui, c'est différent, et je vais m'occuper d'un autre asile, pension ou couvent. Aussi bien la méchanceté d'autrui abrégera-t-elle des fiançailles que la grande jeunesse de Phyllis, son deuil récent et diverses circonstances eussent dû, au contraire, prolonger. Dans un mois, Phyllis Boisjoli sera ma femme.

Mlle Arguin réfléchit un court instant ; puis, en termes cérémonieux, par une phrase coupée de parenthèses et nuancée de réticences, elle déclara qu'elle consentirait à loger Phyllis jusqu'au jour de son mariage. Mais, remerciant assez sèchement, Guillaume refusa.

La vieille demoiselle fut froissée.

— Vous me prêteriez les pires intentions que vous ne me feriez pas une réponse très différente, monsieur Kerjean, dit-elle. J'ai toujours agi selon

12



ma conscience, selon mon droit, et, n'ayant, somme toute, aucune raison personnelle d'en vouloir à Phyllis...

— Vous n'avez aucune raison légitime d'en vouloir à Phyllis, et vous avez toujours agi selon votre droit, rien n'est plus vrai, madame, fit gravement le jeune homme. Mais, si vous interrogiez votre conscience ou plutôt si, sincère et impitoyable, ne vous contentant point de ses répliques spécieuses, vous lui arrachiez ses secrets, vous vous aviseriez d'une chose que, sans doute, vous n'avez jamais clairement avouée à personne... fût-ce à vous-même... c'est que vous haïssez Phyllis Boisjoli !... Cette haine, dont il ne m'appartient pas de chercher ou de discuter les causes, cette haine cruelle, féroce, a été, dans vos rapports avec Phyllis, le principe caché, la passion inspiratrice de toutes les décisions auxquelles vous vous êtes arrêtée, de tous les jugements que vous avez formulés, de toutes les impressions auxquelles vous avez obéi... Oui, je le répète, questionnez votre conscience, sincèrement, impitoyablement... et vous verrez que je ne me trompe pas.

Les petits yeux verdissants se dilatèrent étrangement, les lèvres froides remuèrent ; mais Mlle Arguin ne répondit pas. Elle haussa dédaigneusement ses minces épaules et avança de quelques pas vers Phyllis.

La jeune fille se tenait debout près de la fenêtre, l'ombre du rideau estompant son visage. Toute droite et attentive, raidie dans son immobilité, elle n'avait pas prononcé une seule parole.

— Adieu, Phyllis, fit Mlle Arguin, vous pouvez rendre grâce à Dieu de ses bénédictions particulières. J'espère que vous serez pour l'homme qui vous prend pauvre et dénuée de tout, l'épouse vertueuse et dévouée en qui le cœur de son mari a confiance et dont le roi Salomon dit « qu'elle a plus de valeur que les perles ».

Phyllis inclina la tête gravement :

— Je l'espère aussi, dit-elle.

Mlle Arguin sortit avec dignité, suivie de Guillaume, qui l'accompagnait courtoisement.

Presque aussitôt le jeune homme rentra.

Un sourire un peu étrange, un peu forcé, détendait son visage sans l'éclairer.

— Eh bien, ma pauvre enfant, dit-il, il semble que la fatalité l'ait voulu...

Mais il n'acheva pas. Avec un sanglot de joie, de gratitude passionnée, la petite Phyl avait couru à lui, elle lui jetait autour du cou ses bras câlins :

— Oh ! Kerjean, mon vieux Kerjean, mon fidèle ami, mon frère, cria-t-elle. Vous êtes bon !... Je ne suis plus seule, je n'ai plus peur, je suis contente ! Merci, merci, *merci* !

— Ma pauvre petite fille, c'est, je le dis encore, une grande folie... Puissiez-vous ne jamais la regretter !

— Nous serons très heureux, affirma-t-elle.

Sans répondre, Kerjean baisa doucement la main qui se blottissait dans la sienne.

Il pensait :

« Il y a douze heures à peine, j'étais satisfait de mon sort... J'avais une vie libre, laborieuse et

belle, un logis dont j'aimais le silence et la tranquillité, des habitudes calmes qui m'étaient précieuses; je rêvais aux joies d'une solitude que le souvenir voluptueux et l'espoir charmant d'autres joies visitaient et qu'aucune présence, même très chère, ne troublait jamais... Je faisais de grands projets presque glorieux et des projets très menus et paisibles... Je louais le destin ! Et, parce qu'une petite fille qui ne m'est rien, que je n'aime certainement pas d'amour... et que j'aime bien plus, en vérité, je ne sais pourquoi, que si elle m'était quelque chose, et que j'aime bien mieux que si je l'aimais d'amour, parce qu'une petite fille désolée a imaginé pour elle et moi un plan de vie comme elle eût inventé un jeu, parce qu'elle m'a regardé avec des yeux tristes, parce qu'elle m'a parlé de sa gentille manière douce et résignée de princesse qui se souvient encore d'avoir fait des heureux rien qu'en souriant, parce que deux mauvaises femmes ont voulu salir cette chose toute blanche et toute belle qu'était notre amitié, parce que ma petite amie a été devant moi et bien un peu à cause de moi, lâchement et plus sottement encore calomniée ; parce que, muette sous l'insulte, elle s'est, de toute sa faiblesse confiée, abandonnée à moi ; parce que, dans sa robe candide, elle semblait vraiment une enfant ; parce qu'elle m'est apparue, alors, si fragile, si pure, si désarmée que j'en ai frémi ; parce que j'ai vu clairement que, si elle restait pour moi une étrangère, — une amie, — mon affection, mon aide, impuissantes à la servir, ne pourraient, au

contraire, que déchaîner sur elle toute la méchanceté du monde... parce qu'un élan de mon cœur a bousculé toute ma volonté, toute ma raison, je viens de commettre une grande folie, une énorme sottise, une incommensurable imprudence, je viens de me précipiter dans une aventure bizarre, absurde, et sans issue, qui commence par un mariage invraisemblable et doit finir fatalement par un divorce plus invraisemblable encore ; comme avant moi la fillette frivole, je viens de traiter ces choses graves en joujoux qu'on prend ou qu'on laisse, je viens de renoncer à la solitude, au calme, au travail paisible, à l'existence que j'aimais... Je viens de me charger de responsabilités, de troubler et de compliquer mes heures et mes jours, de compromettre mes recherches... je viens d'aliéner ma liberté... et peut-être et sans doute de gâcher ma vie !... Ah ! Georges Patain, mon patron et mon ami, comme j'aurais tort de me fâcher, quand vous me traitez de don Quichotte ! »

Cependant, de sa voix douce, avec cet accent délicat qui des mots semblait faire quelque chose de précieux, changer les paroles en perles comme celles qui, dans le conte des fées, tombent des lèvres de la belle princesse, la petite Phyl répétait :

— Nous serons heureux, Bizuth-géant... L'amitié, c'est la plus belle et la meilleure des choses... Nous nous moquerons bien de l'amour !



DEUXIÈME PARTIE

JOURNAL DE PHYLLIS

I

Bruges, 10 décembre 191...

BIEN que je ne possède pas — comme, hélas ! quelqu'un que je sais — le secret magique, celui qui, de mots abstraits, fait surgir l'apparence visible, les formes, les couleurs, l'harmonie des choses, je me suis promis d'écrire, au jour le jour, mes impressions de voyage, afin de les retrouver vivantes, plus tard, quand je voudrai me souvenir mieux... Ce ne seront, aussi bien, que de brèves notations, quelques points de repère, offerts à ma mémoire.

Aller à Bruges, voir Bruges, c'était mon souhait ardent ! Pourquoi ? Je n'ai point à le confesser ici... Ma fantaisie avait décidé que Bruges était le pays du bonheur, de mon bonheur... Ironique et méchante, la vie s'est ri de tant de présomption. Elle a décidé que Bruges serait le pays de ma mélancolie, de mes regrets... Pourtant, j'ai



voulu connaître Bruges. Un mystérieux sortilège m'y attirait... Et voici : depuis deux heures, je suis à Bruges !

Il me semble que je rêve, il me semble que c'est une ombre, un fantôme décevant, qui va me guider à travers les vénérables petites rues, le long des eaux calmes et tristes de cette ville que Georges Rodenbach a surnommée « la Morte ».

Je suis à Bruges ! N'est-il pas singulier que, dans mon existence tout à coup dévastée par la disparition de ma bien-aimée marraine, puis par un autre deuil que mon cœur ne quittera plus, de chers désirs se trouvent encore satisfaits, d'humbles petites joies fleurissent... Et que je sache encore en être contente !

Pendant les semaines que j'ai passées, sur la recommandation de Mme Georges Patain à ce cher vieux couvent de la Sainte-Foi où les religieuses m'ont accueillie avec une si affectueuse bonté et qui — même pour une pensionnaire débarrassée des servitudes scolaires et libre de sortir à sa guise, dans l'après-midi — est un endroit si parfaitement ennuyeux, Kerjean est venu me voir au parloir tous les trois ou quatre jours.

Ah ! si j'ai commis une sottise, ce n'est certes pas faute qu'il m'ait prêché la réflexion, la méditation et autres choses fatigantes, incompatibles avec mon caractère d'abord, et, ensuite, avec la résolution solide que j'avais prise, sans en chercher si long !

Quand la seconde publication a été faite, il m'a apporté cette absolution anticipée : « Vous

savez, il est encore temps... Si vous répondez « non », à la mairie, je ne me sentirai aucun droit de vous en garder rancune... » Mais, il y a joint une bague, la bague classique, une belle perle entourée de diamants...

Et c'est ce jour-là qu'il m'a dit : « Vous plairait-il de quitter Paris pour une huitaine? Patain m'offrait quelques jours de congé, à l'occasion de mon mariage... Je n'ai pas osé refuser... Nous irons où vous voudrez... »

J'ai battu des mains et j'ai répliqué :

— Vous auriez eu bien tort de refuser... Quel bonheur ! Nous irons à Bruges !

Kerjean a paru contrarié.

— A Bruges ? Ce n'est guère la saison. Ne vous semblerait-il pas plus agréable et plus réjouissant de lézarder au soleil de quelque plage bleue, Cap-Martin ou San-Remo, que de grelotter dans la brume, au bord des eaux dormantes d'une ville comme Bruges?

— Le soleil m'énerve et je déteste le bleu... Oh ! non, pas de soleil... J'aime la brume... et les eaux qui dorment... Bruges est l'unique lieu du monde où je me soucie d'aller.

Il a dit simplement :

— Ah !

Et il n'a pas demandé pourquoi. Il n'a vu là qu'une toquade de la petite princesse... et il s'est soumis... Je suis toujours la petite princesse pour Kerjean...

Mon vieux Kerjean ! mon frère d'élection ! Comme il est bon, comme il est dévoué, comme je l'aime !

Avant-hier, quand on nous a mariés dans la

petite chapelle du couvent, j'étais triste, très triste... J'avais revêtu, au milieu d'étrangères, cette robe nuptiale à laquelle, petite fille, on songe déjà, et qu'on voudrait belle comme une robe de fée. Je pensais à ma chère marraine, je pensais à l'homme qui, tant de fois, mes rêves m'avaient montré agenouillé à mes côtés sous la bénédiction du prêtre... et qui, quinze jours auparavant, avait épousé une autre jeune fille... Je pensais à tout « ce qui aurait pu être... » et ne serait jamais.

Et cependant, je me sentais très calme, je ne tremblais pas, je me disais : « Puisque j'ai renoncé à l'amour, puisque mon roman est fini... à quel être plus sûr, plus fidèle, plus noble eussé-je pu confier ma vie ? » Je me disais : « C'est beau, une amitié comme la nôtre... » Et je priais Dieu qui comprend tout de bénir cette amitié. Je priais Dieu qui comprend tout de bien comprendre notre étrange mariage... et même je le lui expliquais un peu.

Un moment, comme nous étions debout, j'ai levé les yeux vers Kerjean, si grand près de moi, grandi encore par cet habit noir que, solennellement, il a mis, sans souci de la mode et qui fait de lui un peu un autre homme, un homme grave et fin dont les belles manières, à la longue, m'intimideraient. Il était pâle, plus pâle que je ne l'avais jamais vu. Son hâle brun s'était presque effacé; ses cheveux, ses yeux au contraire, semblaient plus sombres. Rien de sa pensée ne transparaissait sur ses traits un peu raidis... Mais, moi, je devinais... Si Kerjean priait, il disait à Dieu, du fond de son cœur:

« Mon Dieu, aidez-moi, dans la tâche que j'accepte sincèrement, bien que je la juge folle... Bénissez ma précieuse petite Phyl, ma petite sœur choisie, faites qu'elle ne regrette pas l'absurde défi que sa jeunesse lance au bonheur... Faites qu'elle soit heureuse, quand même... » S'il ne priait pas, du fond de sa grande conscience, il se disait à lui-même : « Je serai pour cette enfant l'ami fidèle, le frère dont elle a besoin ; je la conduirai par la main à travers le monde, je la garderai du mal quel qu'il soit et d'où qu'il vienne... Je prends la responsabilité de sa vie. »

Oui, je sais que telle était la pensée de mon ami et que son attitude ferme, son regard droit, le pli de ses lèvres fortes, la blême et inhabituelle rigidité de son rude visage de lutteur, mieux que toute parole, exprimaient un serment.

A cause de mon deuil, la cérémonie était simple et très intime. Nos témoins — M. Georges Patain et M. Saugeret, pour Kerjean ; Me Baudin et Mlle Laure Arguin (sur sa demande personnelle) pour moi — et quelques amis y assistaient seuls. Parmi ces derniers, le brave Lecoulteux se montra particulièrement cordial. « Vous savez, me dit-il, un peu mélancolique, j'avais toujours prévu que cela finirait ainsi !... » Malin, Lecoulteux, n'est-il pas vrai ?

Pas de lunch naturellement ! Cependant, Kerjean n'avait pu éviter la « réunion de famille » que Mme Georges Patain, répudiant hautement le mot de « réception », avait arrangée chez elle, en notre honneur.

Mme Georges Patain — une jolie femme, vingt-huit à trente ans, très élégante, très mondaine — est charmante et son mari — notre grand patron — me plaît encore beaucoup plus qu'elle.

Cette petite fête n'était pas très amusante. J'ai donné des poignées de main, murmuré des « mots aimables... ». J'ai souri beaucoup... et tout le monde me souriait. On a félicité Kerjean, on lui a fait sur mon compte des compliments sans nombre.

Mais j'avoue qu'il les recevait d'un air ennuyé... Pourquoi? Il devrait être content qu'on me trouve gentille.

Aussi bien l'étais-je très réellement dans ma jolie robe de satin souple aux reflets argentés avec ce voile de tulle diaphane disposé si gracieusement et que retenaient, de chaque côté de mon visage, deux grands lis et des fleurs d'oranger.

Peu de jours après la nouvelle officielle de nos fiançailles, Me Baudin m'a apporté lui-même deux mille francs qu'un anonyme, « quelqu'un » à qui marraine avait rendu un inoubliable service et qui ne s'était jamais acquitté, l'avait prié de me remettre. Je ne voulais pas les prendre.

— Il faut, remarquai-je, que j'en parle à M. Kerjean, qui est en matière de délicatesse d'une sévérité irréductible.

Mais, tout de suite, avec un bon sourire, Kerjean m'a conseillé d'accepter. Et, comme j'observais qu'il était un peu embarrassant de ne pas connaître le nom de ce débiteur mystérieux, il a ajouté : « Que vous importe? Cette somme vous fait plaisir en ce moment... C'est sans nul doute ce qu'a désiré

la personne inconnue qui a pensé, très justement, ne pouvoir mieux rendre à la mémoire de votre marraine l'hommage de reconnaissance qu'elle lui devait. »

J'étais très contente, naturellement... et, puisque Kerjean trouvait cela bien... Quelle chance étonnante, n'est-ce pas?

J'ai commandé une très jolie robe de mariée chez une modeste couturière qui me l'a faite pour rien... quatre cents francs ! Puis une robe de voile de soie noire, pour m'habiller, puis, chez un petit tailleur, un costume de voyage, très chic, puis deux chapeaux... Et voilà, c'est une petite princesse fort présentable malgré ses pauvres moyens, qui est partie pour Bruxelles avec le Bizuth-géant.

Nous avons dîné dans le wagon-restaurant, ce que ma pauvre marraine ne voulait jamais faire et est si follement amusant !

L'hôtel où nous sommes descendus, à Bruxelles, donne sur le parc, dans la partie haute de la ville. J'ai dit à Kerjean :

— Je veux des chambres qui communiquent, comme avec marraine,.. parce que, moi, dans les hôtels, j'ai peur...

Bien que je parlasse à mi-voix, le bonhomme de l'hôtel a entendu; il m'a regardée et il a dit gracieusement : « Nous avons ce qu'il vous faut, mademoiselle. »

Je pense qu'il a cru que Kerjean était mon frère ou mon oncle...

Kerjean a eu l'air agacé et, à propos de je ne sais quoi, il a bousculé le bonhomme de l'hôtel. Je



croyais que j'aurais mon tour et qu'il allait me gronder, mais il s'est contenté de garder sa mine de mauvaise humeur et de me dire bonsoir tout de suite, sèchement, dans le petit salon qui séparait nos deux chambres... Comme j'étais très fatiguée, je ne lui ai pas dit que je le trouvais désagréable, ce que j'eusse fait en tout autre cas. J'étais un peu triste pourtant que ce premier bonsoir eût été si grognon.

Mais j'ai dormi comme une marmotte toute la nuit et presque toute la matinée. Et, quand je me suis levée, à dix heures, un beau soleil brillait, se moquant de l'hiver. Il m'a paru que c'était de bon augure.

Aussitôt prête, j'ai frappé à la porte de Kerjean ; il était déjà sorti et n'est rentré qu'un peu avant midi. Il avait pris une auto et était allé voir l'aérodrome de je ne sais quoi... Il m'a demandé de mes nouvelles, affectueusement, en souriant :

— Je vais très bien et je me sens heureuse de vivre, ai-je dit. Comme tout est amusant ! Ce matin, en m'éveillant, je me suis tout à coup rappelé que nous sommes mariés... et je me suis mis à rire toute seule... Et vous, Kerjean?

Il m'a répondu :

— Je ris moins facilement que vous... et jamais il ne m'advient de rire tout seul.

Puis, après une petite pause, il a ajouté :

— Vous feriez mieux de ne plus m'appeler par mon nom de famille, sans quoi on nous prendra pour des épiciers... ou quelque chose d'approchant.

L'idée m'égaya.

— Tiens ! c'est vrai !... Kerjean, c'est votre nom de famille !... Comment voulez-vous que je vous appelle?

— Mais, par mon nom de baptême... Guillaume.

— C'est vrai !... ai-je dit encore. Guillaume le Taciturne ! Mais cela me paraîtra si drôle de vous appeler Guillaume... Tout le monde vous appelait Kerjean, autrefois... à cause de l'École... Je ne vous ai jamais entendu nommer autrement... Vous ne me gronderez pas si je me trompe ?...

— Non ! je me contenterai de vous faire remarquer que vous vous trompez... Autrefois, cette appellation de Kerjean était, en effet, toute naturelle... Maintenant, elle serait ridicule...

Il avait repris son air ennuyé, contraint et même un peu grognon d'hier soir... J'ai appuyé ma tête sur son épaule.

— *Maintenant ?* Pourquoi dites-vous *maintenant* d'un ton si maussade? Comme si *maintenant* vous n'alliez plus être le cher vieil ami de naguère ?... me suis-je écriée. Il semble que vous me boudiez, Kerjean, non, Guillaume... Guillaume, il semble que vous ne vouliez plus être bon avec moi... Alors que deviendrai-je?... Est-ce que vous ne m'aimez plus comme avant ? Est-ce que quelque chose entre nous a changé ?

— Quelque chose a changé entre nous, puisque je n'étais que votre vieux camarade et que vous avez voulu faire de moi... votre frère, dit-il, souriant avec un peu d'ironie.

— Oui, mais ce changement doit rendre notre amitié plus forte et plus tendre... et non pas vous



rendre, vous, moins gentil !... ai-je déclaré tout doucement.

Il n'a pas paru entendre et, posant une lettre sur la table :

— Tenez, Phyllis, n'y eût-il que cela, votre nom a changé ! Hier nous étions deux êtres indépendants l'un de l'autre, aujourd'hui, regardez...

J'ai pris l'enveloppe cachetée. Elle renfermait les vœux de bonheur que les Mauriceau, absents de Paris, avaient adressés rue Boursault à *Mme Guillaume Kerjean.*

Je ne sais pourquoi, j'ai été un peu saisie : c'était la première lettre que je recevais à mon nouveau nom... Mais, tout de suite, j'ai relevé la tête :

— Eh bien, je ne suis pas seulement très contente... je suis aussi très fière de m'appeler « Mme Kerjean »....

Kerjean a souri encore, mais cette fois son cher visage ami s'est tout éclairé de la lumière de ses bons yeux.

Il a dit : « Enjôleuse ! » en baisant la main que je lui avais donnée.

— Vous ne serez plus de mauvaise humeur?

— Non, petite Phyl.

— Et vous m'aimerez autant qu'autrefois?

— Mais certainement.

Tout à coup, je n'avais plus envie de rire. D'un autre ton, car je pensais à des choses tristes, j'ai dit :

— Kerjean, il faut m'aimer beaucoup... m'aimer telle que je suis.

Et d'un autre ton aussi, il a répondu :

— Vous savez bien, petite Phyl, que votre vieux Kerjean vous aime telle que vous êtes... et sans doute *parce que* vous êtes ainsi, parce que vous êtes *vous*... S'il ne vous aimait pas beaucoup... et même un peu plus que beaucoup, petite Phyl, pensez-vous qu'il eût accepté, pour avoir le droit de vous arracher aux difficultés d'une vie dont son amitié souffrait pour vous, ce mariage absurde?

— Ce n'est pas un mariage absurde !

— Oh ! si ! c'est un mariage absurde ! Oh ! si ! et à quel point !... Mais je ne le dirai plus jamais si, le disant, je vous fais de la peine... Et nous essayerons d'en tirer le meilleur parti possible... voilà... Séchez vos jolis yeux japonais, princesse...

Des larmes avaient jailli de mes yeux, mais ce n'était pas que je fusse bien désolée ; j'avais confiance en l'avenir.

J'avais résolu de ne pas rester à Bruxelles. Bruges était le but unique auquel je ne voulais faire aucune infidélité.

Nous avons vu la cathédrale de Sainte-Gudule et surtout l'adorable vieille place de l'Hôtel-de-Ville... L'hôtel de ville même, noble, élégant et vénérable avec sa façade de dentelles ogivales, sa tour à clochetons et la flèche ajourée qui, d'un jet si sûr et si léger, lance dans la nue l'effigie dorée de saint Michel; la somptueuse « Maison du Roi » et les anciennes maisons des corporations aux murs gris, sculptés d'emblêmes et rehaussés d'or... Nous avons déjeuné dans un restaurant, ce qui m'amuse comme une chose nouvelle et, après avoir fait un



grand tour en auto dans le bois de la Cambre, nous sommes partis pour Bruges.

Et je suis à Bruges ! Mais je n'en connais rien encore. La nuit vient vite en hiver. Elle était arrivée avant nous. J'ai aperçu, devant une gare bizarre, — une gare gothique ! — une place banale bordée de maisons quelconques... Puis nous sommes montés en voiture. Me voici à l'hôtel de Flandre, griffonnant des pages dans mon petit salon... Je ne comptais pas écrire tant de choses, surtout je ne comptais pas écrire les choses que j'ai écrites, mais ma plume courait, emportant au hasard les faits, les idées, les mots, que, ni elle ni moi, nous ne prenions le temps de choisir... Et c'était assez divertissant de la suivre.

Kerjean — je veux dire Guillaume — est allé chercher son courrier à la poste. Je dois le retrouver en bas, dans le hall, à l'heure du dîner.

Demain, je verrai Bruges.

II

Bruges, 11 décembre...

Oh ! c'est trop navrant, trop désastreux ! Je n'aurai jamais le courage d'écrire... Si j'écris, ce n'est, certes, pas pour le plaisir mélancolique de noter les impressions que j'attendais de Bruges, que j'y venais chercher, l'esprit et le cœur hantés de doux récits... C'est pour crier mes regrets, ma déception, ma rage !

Il pleut !... Et quelle pluie ! Une pluie implacable qui tombait déjà ce matin au moment où j'ai ouvert les yeux, qui tombe encore ce soir, tandis que je veille dans le silence endormi... et qui, toute la journée, n'a pas une seconde cessé de tapoter aux fenêtres des maisons et des voitures, de rouler en nappes liquides sur les toits, de rider les canaux, d'inonder les rues, de tout enlaidir, de tout déformer, de tout décolorer, de tout salir.

Quand, à travers les vitres ruisselantes, j'ai vu le ciel épais et gris, un ciel qui semblait porter les averses d'une année, mon désappointement a été si violent que Kerjean m'a trouvée effondrée dans un fauteuil avec un visage de carême.

Il a essayé de me consoler.

— C'est un ennui de quelques heures, ma pauvre petite !... Nous commencerons la visite des églises, des musées aujourd'hui, avec une voiture... et nous remettrons à demain, au beau temps, les flâneries dans la ville... La pluie est très désagréable, mais il n'y a pas là de quoi se désoler...

N'importe !... Je me désolais... Ma première vision, ma première sensation de Bruges était à l'avance déflorée... Je l'ai eue du fond d'une voiture dont la pluie lavait à grande eau le toit !... Oh ! que c'était triste et inconfortable !

J'étais transie dans mes fourrures... Et la ville mouillée, ses pignons, ses cloîtres, ses tourelles, semblaient grelotter comme moi, comme mon cœur... Ce n'était pas « Bruges la Morte »... c'était « Bruges l'Enrhumée »....

Comment retrouver sous le linceul d'eau grise les coins délicieux, paisibles, mystiques, le charme de songe ou de tendre nostalgie qui m'ont été décrits par la voix d'un poète ?... La pluie méchante et ravageuse détruisait jusqu'à l'habituelle séduction de mes souvenirs.

— Surtout, m'écriai-je, surtout, n'allons pas au Béguinage, n'allons pas au Lac d'Amour aujourd'hui !

— Nous irons quand vous voudrez, a répondu Kerjean avec une parfaite mansuétude.

Cette mansuétude m'agace. Je préférerais, qu'avec moi, Kerjean se révoltât contre le mauvais temps, contre le mauvais destin... Mais on dirait, je ne sais pourquoi —sans doute parce qu'il a combattu mon désir d'un voyage à Bruges et que les

événements paraissent lui donner raison — on dirait que cette horrible pluie tintante lui déplaît moins qu'à moi... Il en parle avec indulgence, presque avec sympathie, en s'étudiant à de jolies phrases.

— ... Écoutez comme l'égrènement des gouttes est sonore et doux... Il semble que les carillons aient laissé des perles dans l'air... Et puis, je ne trouve pas la pluie si laide que vous dites... Voyez, petite Phyl : elle moire et chiffonne l'eau des canaux avec mille délicatesses, elle enveloppe de tulles pâles les arbres dénudés... Elle est d'un gris tendre et vaporeux sous lequel s'estompent les lignes et les couleurs des maisons trop neuves ou des monuments trop bien restaurés et qui fait des autres, de tous ceux que les siècles anciens et les générations nouvelles ont respectés et dont elle adoucit amoureusement la magnificence ou les grâces désuètes, d'admirables choses de rêve... La pluie est imprécise et chimérique, petite Phyl... C'est un voile enchanté dont Bruges s'est couverte par crainte de perdre à vos yeux son charme de princesse lointaine... Pourquoi ne pas prêter, en somme, ce gris délicieux, cette soyeuse finesse à la robe couleur du temps que le conteur nomme sans la décrire ? Pourquoi la couleur du temps serait-elle celle du beau temps, petite Phyl ?... Tenez ! nous voici sur la grande place... Voyez ce fantôme géant... C'est la tour du beffroi où sonnèrent, dans la gloire ou la défaite, toutes les grandes heures de Bruges... Sans ces trois faîtes, la couronne octogonale du beffroi, le donjon à quatre tourelles de la cathédrale de Saint-



Sauveur et la flèche élancée de Notre-Dame, vous ne sauriez plus vous représenter Bruges... Mais la tour du beffroi n'est-elle pas plus altière, plus mystérieuse, à la fois plus vivante et plus pathétique, sous ce dôme de nuées que son chef, trois fois frappé par la foudre au cours des âges, semble encore défier ?...

Tel est en substance le madrigal que mon compagnon adressait à Mme la Pluie.

Bien avant la petite Phyl, saint François d'Assise avait préféré entonner les louanges de notre frère le Soleil. Je l'ai fait remarquer à Kerjean, qui ne s'est pas avoué vaincu.

— Le bon saint François, a-t-il dit, ne s'est pas borné à chanter «Frère Soleil, beau et rayonnant »; il a loué le Seigneur pour «Sœur Eau, utile, humble, précieuse et chaste... ».

Cet ingénieur est obstiné ! J'ai haussé les épaules en jetant un regard de rancune vers le beffroi auquel je trouve le front rébarbatif et grincheux d'un vieux bonhomme qu'on dérange.

Toute la journée, j'ai vu des monuments ou, pour être exacte, l'intérieur de ces monuments et leur contenu, jamais la façade, l'aspect extérieur, le contenant... Aidée de Kerjean, je descendais hâtivement de voiture, je courais vite, vite à l'abri du parapluie frangé d'eau ruisselante que mon ami tenait au-dessus de ma tête, et je m'engouffrais, front baissé, sous quelque portail de brique ou de pierre, sans avoir appris de mes yeux si j'allais me trouver dans une église, un hôtel de ville ou un musée.

Quand, d'un portail à l'autre, la voiture roulait, Kerjean me signalait des choses que je devais regarder, une rue sinueuse et pittoresque, une jolie maison à tourelles, une fenêtre délicatement sculptée, une amusante rangée de pignons à gradins, une ruelle déserte où, malgré le temps, un vieille femme passait, vêtue de la mante noire à capuchon des Brugeoises... J'entendais de délicieux noms archaïques : la rue aux Laines, la rue de l'Ane-Aveugle, la rue de l'Hydromel, le quai du Rosaire... Mais je regardais à peine, je faisais semblant de regarder... J'ai ainsi visité la cathédrale, l'hôtel de ville, le palais de justice, la chapelle du Saint-Sang, le musée des tableaux anciens... Que sais-je ?

Je n'ai pas le moindre désir de me raconter en détail cette expédition décevante. Mes souvenirs se mêlent sans ordre dans ma tête, et je les y laisse inclassés comme une ménagère qui a mis au hasard dans une armoire beaucoup d'objets différents et qui dit : « Je les rangerai un autre jour. »

De temps à autre, une image, un reflet d'image se détache du reste. En ce moment précis, je pense à la statue d'albâtre de l'évêque de Palerme, Jean Carondelet, dans la cathédrale de Saint-Sauveur. Le prélat, revêtu de ses habits épiscopaux, est étendu sur un lit de marbre noir, mais sa pose est celle de la méditation plutôt que celle du sommeil. La translucidité lisse et chaude de l'albâtre d'un rose doré semble frémir et palpiter d'une vie particulière et comme sublimée... Toute l'œuvre est admirable et d'une étrange, d'une émouvante spiritualité. Je ne savais rien d'elle, je ne la cherchais pas...



Kerjean me l'a montrée, et j'ai été saisie de sa grande beauté. Elle m'a plus profondément impressionnée que les tombeaux de cuivre doré de l'église Notre-Dame, que les statues magnifiques et célèbres, si précieusement décorées de Charles le Téméraire et de Marie de Bourgogne.

Et je songe aussi — voyez le désordre de l'armoire ! — au vieil hôtel des seigneurs de la Gruthus, où m'ont retenue, enivrée malgré mon déplaisir latent, les plus merveilleuses dentelles que j'eusse rêvées jamais... C'est une incomparable collection ; toute l'histoire de la dentelle est là depuis les premiers lacis brodés jusqu'aux plus somptueux, comme aux plus délicats miracles de l'aiguille et du fuseau. Mon imagination autant que mon goût féminin étaient charmés. Quoi de plus évocateur qu'une admirable vieille dentelle dont on vous dit : « Ce col en point de Binche, si fin, si diaphane, travail acharné d'une ouvrière inconnue qui, peut-être, y usa ses yeux, une princesse l'a porté, il y a plusieurs siècles !... »

Puis, comme de grandes fenêtres ouvertes sur le monde mystique des temps de dévotion et d'ingénuité, des peintures, vues dans les églises, au musée, s'éclairent dans mon souvenir, riches des plus fraîches couleurs, des plus précieuses beautés, œuvres humbles ou magnifiiques, paisibles ou forcenées, suaves ou tragiques et, jusque dans le merveilleux légendaire, jusque dans l'exagération naïve, jusque dans la maladresse, singulièrement humaines et vivantes.

Des broderies, des métaux précieux, des pierre-

ries, vêtements sacerdotaux, châsse, orfèvrerie d'église, brillent, étincellent parmi mes souvenirs de la chapelle du Saint-Sang, fine et élégante construction du XVe siècle qui garde la fameuse relique rapportée de Jérusalem par un comte de Flandre.

Dans la chapelle basse de Saint-Basile, beaucoup plus ancienne, sorte de crypte romane, aux colonnes énormes, aux voûtes obscures, aux recoins mystérieux desquels surgissent d'étranges statues polychromes, — peut-être laides et d'un art vulgaire au jour, quand on les voit, mais douloureuses et terribles dans la pénombre, quand on les devine — un frisson m'a saisie qui me venait de l'atmosphère humide et froide, mais aussi d'un malaise, d'une espèce d'épouvante que je subissais sans la raisonner... J'ai pris le bras de Kerjean et j'ai dit : « Je voudrais m'en aller, j'ai peur. »

Il s'est un peu moqué de moi, en retenant ma main dans la sienne, et il n'a pas voulu sortir tout de suite. Il a dit qu'il ne me permettait pas d'avoir peur — même des fantômes — quand j'étais avec lui.

Je dois dire que mon vieux Kerjean est un excellent cicerone... et un ami patient. Il me semble bien que, tout le jour, j'ai été — oh ! sans mauvaise humeur avouée, sans éclat agressif — absolument insupportable.

Nous avons passé dans le hall de l'hôtel — car je n'ai pas voulu sortir — une soirée assommante, à feuilleter la collection de *l'Illustration*.



Moi, je me distrayais de temps à autre, en observant du coin de l'œil un jeune couple arrivé à Bruges, en même temps que Kerjean et moi... Des Français et, si je ne m'abuse, de nouveaux mariés. Ils se parlent bas, ils se regardent d'un air d'émerveillement bête... On croit tout le temps qu'ils vont s'embrasser... Je pense qu'ils en meurent d'envie.

La jeune femme est très bien mise et ravissante... brune, un teint blanc très pur et le plus fin, le plus délicat profil... un camée antique...

Son mari, un assez joli et élégant garçon, blond et pâlot, est presque aussi petit qu'elle et de physionomie molle, estompée.

Même pour être mon frère, je n'aurais jamais épousé un homme si gringalet, ni d'aspect si insignifiant...

Kerjean n'est pas un joli garçon... Je pense que des gens peuvent le trouver laid et, certainement, ce n'est pas comme lui qu'on se représente un amoureux... Mais ce rude et maigre visage brun, qu'on dirait brûlé à la fois par le soleil du dehors et la flamme intérieure, est de ceux qui expriment une personnalité, une pensée, une force vivante... Et j'aime sa grande silhouette souple de Bizuthgéant. Quand elle se meut, — je ne sais comment dire, — on en reçoit une impression de sécurité, d'équilibre, d'harmonie...

Je me demande si Kerjean me trouve aussi jolie que cette charmante jeune femme brune ?

III

Bruges, 12 décembre...

ENCORE la pluie, moins torrentielle cependant, plus subtile, avec des trêves, sinon de véritables éclaircies.

Visité l'hôpital Saint-Jean, beau, grave, recueilli.

Les eaux calmes de la Reie baignent une partie de l'édifice : des ajoutes de grandeurs et de formes différentes, des voûtes basses, des murs déchiquetés par le temps qu'ennoblit une admirable patine grise, de hautes ogives, toute une masse sombre et harmonieuse aux vitraux éteints.

Une heureuse inspiration a fait de cet asile vénérable une sorte de sanctuaire, le reliquaire précieux qui enferme ces trésors : le Mariage mystique de sainte Catherine, l'Adoration des Mages, la Légende de sainte Ursule, la Vierge à la Pomme...

En franchissant le seuil, vieux de sept siècles, vraiment, on se sent ému... C'est comme si l'on touchait à une heure privilégiée... On pressent quelque chose de rare et de désiré... c'est comme si l'on attendait un miracle... On traverse un passage un peu obscur, une salle étayée de minces colonnes, des cours silencieuses où flotte une



atmosphère de cloître... Puis on entre dans le petit bâtiment où se trouve l'ancienne salle du chapitre... Et le miracle se produit... Les Memling sont là...

Kerjean m'a conduite devant le grand rétable du « Mariage mystique »... Moi assise sur la longue banquette, lui debout derrière moi, nous avons contemplé.

L'ignorante que je suis est impuissante à dire la divine grâce, la douceur ingénue, la beauté merveilleusement expressive de l'œuvre. J'aurais voulu emporter en moi la vision du cloître aux échappées bleuâtres où, d'un geste naïf et doux, l'Enfant Jésus offre l'anneau des fiançailles à la petite sainte parée comme une princesse et de si charmant, de si pur visage, sous sa couronne de perles, en ses atours somptueux...

Assise, près d'une tapisserie d'or, sur un trône d'orfèvrerie, la Vierge au bon visage aimant tient l'enfant... Sainte Barbe, sérieuse, lit à ses pieds... Saint Jean est là, tendre et pensif... et aussi, vêtus de robes d'un bleu si suave qu'il ne peut venir que du ciel, deux petits anges, l'un souriant qui joue d'une sorte de luth, l'autre grave qui porte ouvert le livre de Sagesse...

Les lignes, les couleurs, la lumière ont une douceur, une sérénité exquise. Et ce fut un enchantement qui, malgré le jour triste et la pluie de nouveau tintante, ne m'a pas quittée, tant que, passant d'une merveille à l'autre, nous sommes restés dans la petite salle.

Kerjean jouissait de mon ravissement. Il se penchait vers moi et, tout bas, car une ou deux per-

sonnes étaient là, proches, il murmurait à mon oreille des mots que j'aimais à entendre, parce qu'ils exprimaient la ferveur de mon admiration, mieux que je ne l'eusse pu faire...

Quand mon grand ami regarde une chose belle, il a les mêmes yeux que quand il me dit des paroles gentilles — des yeux bleus qui s'éclairent et dont la douceur charmée rit...

Au sortir de l'hôpital Saint-Jean, j'ai voulu me promener à pied. Nous avons ouvert nos parapluies... Voir Bruges sous un parapluie ! N'est-ce pas pitoyable?.. Comme nous nous arrêtions sur le quai du Rosaire, Kerjean me montrant de l'autre côté de l'eau, sous le voile gris de la pluie, le beau groupe archaïque des pignons et des tourelles qui, de chaque côté, bordent le canal fuyant et que domine, dans le fond à gauche, la silhouette puissante du beffroi, — nous nous sommes trouvés près des jeunes mariés de l'hôtel de Flandre, plus langoureux, plus chuchotants que jamais sous leur unique parapluie.

J'ai dit à Kerjean : « Ne trouvez-vous pas qu'ils ont l'air bien sots? »

Il a répondu : « Mais non, ils sont gentils... et très heureux ! »

Un peu à l'aventure, nous avons flâné dans la ville que, toujours, un fin brouillard enveloppait. Nous avons suivi des rues désertes, remarqué des façades pittoresques, de vieux pignons jolis ou curieux, exploré des boutiques d'antiquaires, acheté des bibelots tentants, jusqu'aux remparts qu'un grand moulin couronne, jusqu'à la Porte

Sainte-Croix, lourde et massive avec ses deux tours comme une forteresse féodale. Kerjean m'expliquait des choses... Il connaît Bruges, et ce qu'il connaît, il le connaît bien... presque trop bien... je veux dire d'une manière trop précise.

J'avais quelque remords de ma maussaderie de la veille; j'essayais d'être gentille et même de sourire un peu, malgré la pluie, et ces vers de Verlaine qui me hantaient :

Il pleure dans mon cœur
Comme il pleut sur la ville...

Dans une vieille rue paisible et délabrée, qui a l'air d'un béguinage très pauvre, avec ses petites maisons jaunes, toutes pareilles, ses murs bas, ses étroits pignons... comme nous nous taisions, une angoisse indéfinissable m'oppressa... et je pris le bras de Kerjean.

— J'ai besoin de sentir que je ne suis pas seule... que vous êtes là, Bizuth-géant... C'est un jour lugubre. Il me semble que la vie est si bête !

Il a haussé les épaules en grommelant :

— Et à moi donc !

Mais son bras a gardé ma main implorante... et nous avons marché sous un seul parapluie, comme le couple de l'hôtel.

— Guillaume, ai-je murmuré (je m'étudie à prononcer « Guillaume » avec naturel, mais quand je dis ce nom inaccoutumé, j'ai toujours l'impression de parler à quelqu'un d'inconnu qui m'intimide) Guillaume, Bruges m'ennuie... Voulez-vous que nous retournions à Paris?

Il eut un grand soupir de soulagement :

— Oh ! avec plaisir !

— Vous vous ennuyez donc avec moi? ai-je dit d'une voix de regret.

Il a souri et son bras a un peu plus étroitement pressé le mien.

— Voilà, petite Phyl, toute la logique féminine ! a-t-il dit.

En rentrant, j'ai eu la fantaisie de mettre ma robe neuve pour le dîner, une longue tunique de voile noir, avec pour toute garniture un rang de perles noires autour de l'encolure ronde et une ceinture brodée des mêmes perles qui retient les plis souples sans les serrer. Cette toilette me sied, il faut que je l'avoue, et cela m'amusait d'être... presque aussi jolie que la jeune mariée brune à l'impeccable profil.

En me voyant, Kerjean a souri :

— Vous êtes, a-t-il remarqué, si blonde et si rose que le noir n'est plus triste sur vous... que, même, il n'est plus noir...

J'ai eu envie de lui demander s'il me trouvait plus jolie que la dame brune, mais je n'ai pas osé.

Après le dîner, Kerjean, assis à l'écart, s'est mis à lire tous les journaux du globe; moi j'ai ouvert un des volumes de *l'Illustration*... Les jeunes mariés aussi... Leurs deux têtes se touchaient au-dessus du grand volume... et je crois bien que la main de la jolie femme était dans celle de son petit mari... Ils doivent penser que Kerjean et moi nous sommes un très vieux ménage... ou que j'ai un mari qui ne m'aime pas... C'est humiliant ! Ils



me plaignent sans doute... Pourquoi Kerjean lisait-il ces journaux à une lieue de moi?

Je me suis levée sans bruit et, derrière lui, me penchant vers lui de très près, comme le fait la jolie jeune mariée, quand elle vient dire quelque chose à son mari, je lui ai mis mes deux mains sur les yeux, tout doucement, en façon de cache-cache.

Il a tressailli, en se reculant un peu :

— Qu'est-ce que c'est que ce parfum dont vous vous servez? a-t-il dit sans beaucoup de grâce...

— Du jasmin... C'est mauvais?

— C'est très fort... Votre venue m'a saisi... Que voulez-vous, petite Phyl?

— Je voudrais sortir... faire un tour... Le temps est clair et presque beau, ce soir.

— Vous aurez froid.

— Je me couvrirai... Je vous en prie, allez me chercher mes affaires. Vous serez si gentil, Kerjean... Guillaume !...

Il s'est résigné à m'obéir et m'a très soigneusement enveloppée dans mon manteau de loutre. Comme il se préoccupait encore de ce que je pourrais avoir froid à cause de ma robe un peu décolletée, je lui ai dit tout bas, exprès, je ne sais quels mots rassurants, et j'ai rejeté ma tête en arrière pour le regarder tendrement et lui sourire avec gratitude... J'espère bien qu'ainsi, voyant le mouvement affectueux de Kerjean et mon sourire, percevant mon chuchotement et n'entendant pas mes paroles, les jeunes mariés auront pensé qu'on peut être un vieux ménage et s'aimer encore un peu.

Nous avons fait une toute petite promenade,

bras dessus, bras dessous. Nous sommes allés jusqu'au quai du Rosaire, d'un aspect nouveau et mystérieux à la seule lueur des réverbères et des fenêtres éclairées qui se reflétaient dans l'eau...

Sur le pont de l'Eckout, la statue de saint Jean Népomucène est seule lumineuse et, depuis l'autre quai en contre-bas, paraît toute blanche et spectrale... Deux beaux cygnes glissent malgré le froid à la surface noire et miroitante du canal, fantômes peut-être eux aussi... Le vieux beffroi, tout noir sur le fond de nuages où la lune se cache, est plus solennel et plus grand.

C'est vrai qu'il fait froid, même ainsi, quand on est emmitoufflée de fourrures et très près d'une autre personne qui a toujours chaud !

Kerjean ne semble pas goûter beaucoup la promenade... Il est grand, noir et silencieux, comme le beffroi... Il a eu l'air ennuyé quand je lui ai demandé de sortir; il a l'air agacé quand je lui demande de rentrer et ironique quand je lui dis que j'ai sommeil et lui souhaite gentiment une bonne nuit.

Bruges, décidément, n'est pas favorable à notre vieille amitié. Je l'ai fait observer à Guillaume.

Il a répondu : « Je vous avais dit que je pouvais être très désagréable... »

Puis il a ajouté : « L'homme est un bien vilain animal, ma pauvre petite Phyl ! ».

Dans le train.

Quelques notes griffonnées pour clore ce journal et dire adieu à « Bruges la Décevante », « Bruges la



Pluie »... Mais je suis injuste... Aujourd'hui, miracle! mes yeux en s'ouvrant ont vu le soleil... Nous en avons profité un peu hâtivement, un peu fiévreusement, comme toujours, quand on sent qu'on va partir.

Promenade matinale dans la ville claire et rajeunie. Le froid est assez vif, mais c'est un froid sans gel et que la lumière dore.

Nous suivons des rues aux noms évocateurs, rue des Ronces, rue du Fil, rue des Chevaliers, rue Préau-Moulin... et nous arrivons au quai Sainte-Anne. Le canal que de beaux pignons bordent, est large, l'eau brillante et un peu verte. Des cygnes passent.. Nous traversons un pont et, les yeux sur la tour du Tonlieu, haute et svelte comme un campanile d'église, qui, doucement, à mesure que nous marchons, s'approche, nous suivons le paisible quai du Miroir jusqu'à la place Van-Eyck dont une vieille maison grave est le coin... J'admire la délicate ornementation de l'ancienne « Loge des Bourgeois » et salue, dans une niche au-dessus du portail, le personnage étrange qu'on appelle plaisamment « le plus vieux bourgeois de Bruges », un petit ours qui depuis cinq siècles est là, « faisant le beau », amusant et populaire...

Nous pénétrons dans la rue Cour-de-Gand à la recherche des vieilles maisons intéressantes — elles sont nombreuses par ici — et voilà que, soudain, nous nous trouvons devant celle qui porte — indûment, paraît-il — le nom de « Maison de Memling »... Elle date du XVIe siècle ; c'est une des seules maisons de bois que Bruges possède encore...

Elle est toute sombre et fort pittoresque avec son pignon pointu et sa fenêtre à menus carreaux... On y vend des dentelles...

— Oh ! ai-je dit, quelle belle vieille chose ! J'aurais regretté de ne pas voir cette maison...

Mais cette réplique est arrivée sur moi, vite, vite, comme si elle s'échappait :

— Elle est historique... Fabrice de Mauve y a fait des achats...

— Comment le savez-vous?

— Vous me l'avez dit vous-même, à Vichy, en me racontant que de Mauve vous avait beaucoup parlé de Bruges... et que votre rêve était d'y aller un jour...

— Vous avez bonne mémoire... ai-je murmuré.

J'étais toute rouge... et j'avais les larmes aux yeux... et je cachais de mon mieux ma rougeur et mes larmes, en regardant les dentelles de l'étalage.

C'était méchant de m'avoir parlé de Fabrice de Mauve !... Kerjean l'a compris. Il s'est rapproché de moi doucement et a passé son bras sous le mien.

— Y a-t-il quelque chose que vous désiriez, dans ce magasin, petite Phyl ?

J'ai répondu sèchement : — Non...

Mais je mentais. Un adorable petit mouchoir de point de Flandre me tentait terriblement... Lui faisais-je, malgré moi, les yeux doux? Peut-être. Toujours est-il qu'entrant sans un mot dans la vieille maison noire, Kerjean en est ressorti tout de suite avec un petit paquet... Je me suis gardée de l'interroger... Mais le joli mouchoir n'était plus dans la vitrine.



Nous avons continué presque silencieusement notre promenade à travers le quartier Saint-Jacques. Quels coins charmants, cependant, de ce côté de la ville !...

Comme nous achevions de déjeuner assez tard, dans un restaurant, j'ai dit :

— Avant de partir, je voudrais voir le Béguinage ; est-ce possible encore ?

— Avec une voiture et sans perdre de temps, oui...

Nous sommes arrivés par la place de la Vigne et le pont du Béguinage... Et, enfin, je vois la prairie plantée de grands arbres qu'entourent, calmes et ingénues, les petites maisons des béguines...

Ici l'on s'apaise et l'on prie. Les violences du monde sont inconnues. L'air tranquille et pur ne garde que l'écho perlé des cloches...

Le ciel est couleur d'opale... Sur ce fond bleuâtre et doré comme les lointains de certains tableaux, les frondaisons dépouillées ont une grâce aérienne. Entre les fûts sveltes des troncs, à travers le réseau frêlement dessiné des branches paraît l'alignement, net sans rigueur, des pignons à gradins, des façades toutes blanches aux fenêtres enchâssées de vert où, parfois, s'encadre le profil penché d'une dentellière... A gauche est l'église.. En face, la demeure de la « Grande Dame » et la petite chapelle qu'on distingue à ses ogives et que surmonte au faîte du toit à longue pente, une cloche sous un minuscule clocher. Çà et là, on devine les petits jardins qui dorment, parce que c'est l'hiver... Au loin, tout au loin, se dresse la grande flèche de Notre-Dame et ses quatre clochetons.

— Oh ! quelle divine paix ! ai-je dit. Parfois il m'est arrivé de penser que j'aimerais la vie religieuse... et qu'il me plairait d'être une petite nonne... Ne vous semble-t-il pas, Guillaume, qu'il serait consolant et délicieux de se réfugier ici ?

Mais il m'a répliqué sans amabilité :

— Je ne puis vous répondre comme il faudrait... ne m'étant jamais senti la moindre velléité d'être un moine...

Nous sortons. Voici, au delà de la porte crénelée, le « Sashuis », la petite maison éclusière du Lac d'Amour... Et voici le Lac d'Amour, une nappe d'eau pâle, incomparablement calme où les choses se reflètent, harmonieusement : des rives boisées d'arbres dépouillés dont on regrette la verdure, çà et là, quelque silhouette archaïque, un pont à plusieurs arches, un très vieux donjon, reste des anciens remparts...

On a beaucoup cherché l'explication ou l'étymologie du nom donné à ce vaste bassin, jadis creusé pour être un port et que la nature et le temps ont paré d'une poésie qui n'appartient pas aux ouvrages des hommes...Moi, j'aime à penser simplement qu'en ce site d'une douceur exquise, sur ces bords d'un enchantement profond et mélancolique, beaucoup d'amoureux sont venus, viennent et viendront, et que c'est de leur présence, éternellement jeune et renouvelée comme le printemps, que le beau miroir changeant au fond duquel tremblent pour qui sait voir des images mystérieuses, tient cette appellation charmante et évocatrice de « Lac d'Amour ».



Comme la voiture s'éloignait, nous emportant vers la ville, j'ai aperçu les jeunes mariés de l'hôtel qui suivaient à pas lents le rivage. Et j'ai pensé à l'autre voyage, à celui que j'avais rêvé de faire, tandis qu'une voix — dont je dois chasser l'écho — — me parlait de Bruges.

Le temps était beau et très pur, l'air transparent se teintait de rose.

J'ai dit :

— Puisqu'il ne pleut plus, si nous restions. Guillaume?... Quatre jours, c'est peu pour un voyage de noces.

Mais Kerjean a répondu :

— Pour un voyage de noces comme le nôtre, je vous assure que c'est bien suffisant... Sans compter qu'il peut pleuvoir demain... et que, moi, j'ai laissé à Paris des affaires importantes.

Je n'ai pas insisté. Kerjean a raison. Quatre jours ! oui ! c'est bien assez pour un voyage comme le nôtre !... Je n'aime plus Bruges... Oh ! Fabrice, pourquoi me l'aviez-vous fait aimer ?

Le train court dans la nuit, au milieu des champs noirs et déserts.

Guillaume est comme moi, il se reproche vite ses mouvements de mauvaise humeur.

Depuis qu'installés en tête à tête dans un wagon bien chaud, où la complaisance rémunérée du chef de train nous défend des intrus, nous roulons vers Paris, je retrouve mon grand ami Kerjean.

— Voyez, petit Phyl, dit-il, ce mouchoir m'a paru joli... C'est, je crois, du point de Flandre... Le voulez-vous?

Et il a son bon visage souriant de naguère... du temps où il n'était pas encore Guillaume.

Adieu! Bruges... sans regrets! Adieu! Bruges!

Je me demande... Les jeunes mariés si heureux et si bêtes vont-ils rester à Bruges encore longtemps?

Quatre jours, ce n'est pas assez pour un voyage de noces comme le leur..

Adieu ! Bruges !

IV

Paris, 31 décembre...

DANS la jolie chambre bretonne qui, avant d'être la mienne, fut celle d'une autre Mme Kerjean, sur la vieille table massive dont j'ai fait mon bureau, se trouvait posé, par hasard, le cahier emporté à Bruges. Je l'ai ouvert... Que de pages blanches encore !

J'ai pensé : « C'est amusant d'écrire des choses que personne ne lira... » Et, comme je n'ai pas sommeil, comme le roman que j'ai commencé hier m'ennuie, je me suis assise à ma table devant le petit cahier délaissé depuis Bruges... Et j'écris...

Depuis Bruges ! Cela veut dire depuis quinze jours. L'année s'achève...

Une légende, vieille peut-être de trois siècles, dit qu'à chaque Saint-Sylvestre, quand sonne minuit, les deux lions de pierre bleue du Pont des Lions, à Bruges, tournent la tête pour constater les changements survenus dans la ville...

Je n'imiterai pas les lions de Bruges... Mon regard de la Saint-Sylvestre rencontrerait trop de ruines, s'il interrogeait, ce soir, les douze mois

écoulés. Il ne veut revoir que ces quinze jours de décembre, les derniers de l'année finissante, les premiers de ma vie nouvelle.

Oui, vraiment, depuis quinze jours, je suis de retour à Paris, et la chère vieille maison de la rue Boursault est ma demeure... J'y suis à l'abri de la neige qui tombe et du monde qui s'agite, sous la protection tendre et forte de Guillaume Kerjean, mon mari, mon frère... Et je m'y sens paisible, confiante, presque heureuse... aussi heureuse, je pense, que peut l'être une femme qui a renoncé au bonheur

Et, d'abord, cela m'amuse d'être une maîtresse de maison... Je sais bien que l'expérience me manque encore, mais, à la Peuplière, j'aimais à me mêler des soins du logis, de ceux qui me semblaient jolis et délicats, et Anaïk, majordome précieux, me dirige complaisamment dans mon apprentissage des autres.

Le croirait-on? Au rebours de ce qui, le plus souvent, se passe en pareil cas, Anaïk s'est réjouie de ma venue. Elle me cajole, me dorlotte, s'émerveille de mes aptitudes ménagères et continue de m'appeler sa douce, son agneau et son cher trésor du bon Dieu, tout en me disant aussi, à bon escient et très respectueusement : Madame !

Ces anciens serviteurs de province savent — c'est leur secret — se montrer à la fois affectueusement familiers et pleins de déférence! La bonne fille se vante d'avoir été la première à dire au maître et seigneur de ces lieux « qu'il fallait me garder », que ce serait un crime d'abandonner aux méchants un « petit Jésus » comme moi...



Et elle est toute prête à abdiquer plus complètement entre mes mains son grand pouvoir despotique de vieille servante d'un vieux garçon.

Jap aussi m'a fait un accueil bienveillant. Elle m'interdit, il est vrai, d'approcher son maître. Quand, pour rire et la mettre en rage, je prends la main de Guillaume ou m'assieds près de lui, sur le bras de son fauteuil, elle aboie furieusement, et l'on pourrait croire qu'elle va me mordre... Mais, tout en aboyant, elle remue la queue et, Guillaume parti, elle m'adore et ne me quitte plus d'une patte.

Le surlendemain de notre arrivée, Guillaume (je commence à m'habituer à dire Guillaume) m'a déclaré que nous devions avoir une conversation d'affaires... C'était après le déjeuner, dans son cabinet de travail... J'ai ouvert de grands yeux.

— Petite Phyl, a repris mon ami, vous voici maîtresse de maison... ministre de l'intérieur et des finances, si toutefois la tâche ne vous rebute pas trop... Au commencement de chaque mois, je vous remettrai mille francs pour les dépenses de la vie quotidienne et vos dépenses personnelles... C'est, ma pauvre enfant, une bien petite, une bien modeste somme auprès de ce que...

Il parlait doucement, gentiment, me souriant de tout son regard loyal et gardant entre ses doigts, par distraction, quatre ou cinq billets de banque qu'il venait de prendre au fond d'un tiroir... Alors...

En vérité, je me sens impuissante à exprimer

ce que j'ai ressenti. Que jamais encore je n'eusse envisagé cette inévitable conséquence de mes belles combinaisons, que, tout d'abord, elle ne se fût pas dressée dans mon esprit chimérique, comme un obstacle à mes projets, c'est ce que nul ne comprendra... C'est ce que je ne puis comprendre moi-même... Et, cependant, rien n'est plus réel que cette inconséquence.

Oui, malgré ma propre indigence, j'avais oublié à ce point qu'on ne mange pas, qu'on ne s'habille pas, qu'on ne subsiste pas sans argent! Sachant que mon ami Kerjean ne possède aucune fortune, que son labeur constant, souvent rude et quelquefois périlleux, ne lui permet qu'une vie médiocre, je n'avais pas pensé, moi qui souhaitais de lui être douce, d'apporter de la joie, de la gaieté dans sa maison, je n'avais pas pensé que j'allais lui être une charge très lourde, compliquer son modeste budget, l'obliger peut-être à plus de travail... Son argent, son pauvre argent durement gagné, je le lui prenais !

Pour qu'après des semaines d'aveuglement, je m'avisasse, en quelques secondes, de la légèreté, de l'égoïsme avec lesquels j'avais agi, il avait fallu, je ne sais pourquoi, ce moment d'intimité qui était comme un début d'existence, ce cordial sourire, cette voix affectueuse, cette bonté si simple qui donnait en s'excusant de ne pas donner plus... et ces petits billets bleus qui frémissaient dans la longue main adroite et que, tout à coup, je regardais avec respect...

Mais la révélation fut brusque, foudroyante...



Oh ! Kerjean, mon ami, comment m'avez-vous jugée, quand je vous suppliais de recueillir ma détresse ?... Et je me vis si coupable que, tout à coup, sans un mot, tandis que Guillaume continuait une phrase que je n'entendais plus, je fondis en larmes...

Mon vieux Kerjean fut saisi, bouleversé... Il m'interrogea anxieusement, puis, comme je sanglotais toujours sans répondre, il vint s'asseoir près de moi et m'entoura de ses bras ; il caressa mes cheveux et mon front, en me questionnant encore de la même voix tendre et inquiète... Et, dans ces grands bras consolateurs, je me sentis si doucement protégée qu'il me parut, soudain, que tout devait s'expliquer, s'arranger... et que je n'aurais plus de peine.

Quand j'eus dit tant bien que mal mon souci, mon remords, Guillaume se mit à rire :

— Et c'est pour cela que vous vous désolez ainsi !... Ma pauvre petite, quel enfantillage !... Mais ne comprenez-vous pas que, pour moi, si je ne considère que mes goûts et mes besoins, je ne gagne que trop d'argent, je ne suis que trop riche !... et que c'est une joie de travailler pour le bien-être de quelqu'un qu'on aime... Ah ! si vous saviez, avant que vous ne m'eussiez parlé de ce mariage fantastique, combien je souffrais de mon impuissance à vous servir !... J'aurais voulu vous dire : « Ne vous tourmentez pas, ne travaillez pas, permettez à votre « Bizuth-géant », à votre grand frère la joie de vous donner le nécessaire, et ce sera pour lui, s'il a su se débrouiller de par le monde

et se faire une situation présentable, la plus précieuse des récompenses !... » Hélas, il m'était impossible, alors, de vous tenir ce langage... Mais maintenant !... Ma petite Phyl, ne sentez-vous pas que, si j'ai un regret, c'est de ne pouvoir vous rendre la vie large, élégante qui a toujours été la vôtre... et qui va vous manquer ici !

— Elle ne me manquera pas, murmurai-je ; ne faites-vous pas l'impossible pour qu'elle ne me manque pas ?... Vous savez, une idée, un soupçon encore m'est venu... Ces deux mille francs d'un anonyme qui me sont tombés du ciel si à propos et que, si facilement, vous m'avez autorisé à accepter, c'était une attention de vous... je les devais à votre sollicitude... J'en suis sûre, j'en suis sûre, maintenant !

Il a protesté avec beaucoup de vivacité, mais... il avait rougi. Il rougit, mon vieux Kerjean ! C'est une chose qui m'amuse et m'attendrit...

— Oh ! Kerjean, m'écriai-je sans prolonger la discussion vaine, comme vous êtes bon ! Je ne crois pas qu'il y ait sur terre deux hommes aussi bons, aussi délicats que vous !

Il souriait.

— Vous me voyez ravi d'être un si parfait phénomène... Alors, c'est fini de pleurer?

— Oui, c'est fini, mon ami, mon ami très cher...

— Vous serez souriante, paisible, confiante pour la joie de votre ami... et vous ne vous casserez plus la tête à propos de gros sous?

— Je vous le promets... Mais je deviendrai très raisonnable, vous verrez, je réaliserai les plus



invraisemblables économies... Je serai un ministre des finances tellement remarquable qu'on n'aura jamais rencontré le pareil... Je vous étonnerai !

— Vous m'avez déjà étonné, petite Phyl.

— Quand donc?

— Oh ! plusieurs fois... Il n'y a pas bien longtemps encore, il faut que je l'avoue, je n'aimais en vous qu'une enfant très séduisante, une délicieuse petite poupée vivante, ma princesse d'autrefois... Et voici qu'un être nouveau s'est révélé pour moi... En quelques heures, vous avez tout perdu, petite Phyl, affectueuse protection, fortune, amour... Et, dans votre douleur, dans votre faiblesse désarmée, vous avez été très brave... Je vous ai vue souffrir, engager la rude partie du travail avec une résignation patiente... Je vous ai vue refuser un mariage honorable et même brillant pour demeurer fidèle à votre idéal... Et tout cela très simplement, sans phrases, sans vous croire héroïque... et tout cela sans un mouvement de révolte, sans un mot aigre ou amer... tout cela sans cesser d'être vous-même : une pauvre petite fille qui n'avait pas été créée pour supporter tant de choses rudes ou douloureuses et que le fardeau accablait... Je vous ai admirée souvent.

— Pas à Bruges, cependant ! observai-je presque involontairement.

— Mais si, à Bruges...

— Oh ! Bizuth-géant, vous n'en aviez pas l'air !

— Pourquoi?...

— Mais parce que, quelquefois...

- Parce que, quelquefois, j'ai été très maussade?

— Oh ! ce n'est pas cela?...

— Mais si, c'est cela !... Je suis un homme de routine, je ne puis quitter mes ateliers, mes grands oiseaux, mes chères études sans en être un peu désemparé... Mon caractère s'en ressent... Puis, à Bruges, il y avait des moments où j'étais irrité, troublé par je ne sais quel mauvais orgueil masculin... que vous ne pouvez comprendre... Vous étiez vous-même assez nerveuse, petite Phyl... Je devinais en vous des pensées... des regrets... qui m'agacaient un peu et que, dans mon for intérieur, je vous reprochais... très injustement... Cependant, vous m'avez charmé par votre délicate compréhension des choses... Vous vous intéressiez presque malgré vous à ce qui m'intéressait moi-même... et je vous ai vue ravie, oubliant la pluie et votre méchante petite humeur d'enfant gâtée devant les chefs-d'œuvre que je vous montrais... Un jour, déjà lointain, vous rappelez-vous, — c'était à Vichy ? — vous m'avez dit : « Peut-être y a-t-il une Phyllis que vous ne connaissez pas, Kerjean?... » Vous aviez raison... Cette Phyllis que je ne connaissais pas, j'ai appris à la connaître... Sans doute en est-il encore une autre, une qui ne se connaît pas elle-même... et que, peut-être, personne jamais ne connaîtra...

D'un élan, je lui ai tendu mes mains.

— Si c'est la plus gentille et la meilleure, la mieux faite pour vous rendre heureux, j'espère que vous la connaîtrez, *vous*... ai-je dit.



Alors il a souri en disant tout bas :

— Mon enfant chérie...

Et il a baisé mes mains.

Je ne crois vraiment pas que, s'il avait une petite sœur, il l'aimerait plus tendrement que moi.

Ainsi s'est terminée notre première conversation d'affaires.

Et depuis, je m'efforce de devenir économe... Je le deviens. Pour le ménage, c'est facile. Anaïk, avertie et très sage, connaît le prix et la valeur des choses; mieux que personne, elle sait ce qu'il est avantageux de prendre, selon la saison, et a l'ordre formel de réprimer mes inconscientes tentatives de prodigalité. Quand je demande des petits pois, des asperges ou des fraises, elle me fait remarquer que nous sommes en décembre et qu'en décembre manger des fraises, des asperges ou des petits pois serait folie... Je ne m'en étais jamais douté. Ainsi je m'instruis... et n'ai d'ailleurs jamais fait chère plus délicate et meilleure.

Anaïk est un trésor.

Pour mes dépenses d'argent de poche, c'est un peu moins simple... Mais je suis féroce !

Les réseaux compliqués du métro, des trams et des autobus n'auront bientôt plus de secrets pour moi, tant mon étude théorique du petit indicateur et du plan adéquat que je me suis procurés, est profonde.

— « Élève Kerjean, que prendriez-vous pour aller de cette rue-ci à cette place-là ? »... C'est un jeu qui fait ma joie... Je « colle » Kerjean... Il n'en revient pas... et nous rions comme des enfants.

Hier, le temps était horrible et j'avais des courses à faire « aux quatre coins de Paris », comme dans la chanson. J'interrogeais mon précieux guide, Guillaume me l'a ôté des mains.

— Petite Phyl, a-t-il dit, le temps est trop laid et les gens qui circulent dans Paris sont trop nombreux en ces derniers jours de l'année pour que je vous laisse expérimenter ainsi tous les modes de locomotion collective de la capitale... Vous allez prendre une auto... C'est votre seigneur et maître qui l'exige ! Il faut combattre votre propension à l'avarice !

Le compliment me parut charmant et l'obligation de prendre une auto délicieuse ! C'est la première en quinze jours !

Cher vieux Kerjean ! Quand il constate mes économies, je ris de plaisir... et lui, il a un air si attendri, si bon que j'ai envie de l'embrasser... Pourtant, il ne les constate pas toutes. S'il y a certainement des choses superflues auxquelles je ne songerais même pas à renoncer tant elles me semblent indispensables, il y en a certainement aussi d'autres qui m'étaient autrefois nécessaires et auxquelles Guillaume ne peut pas même voir que j'ai renoncé, tant elles lui paraîtraient superflues...

Autre chose. Je n'ai pas voulu de femme de chambre, au moins pour l'instant. Une ouvrière à la journée me suffira pour la couture... Nous ne recevons pas... et, quand j'étais institutrice, j'ai appris à m'habiller toute seule... je sais très bien... et cela m'amuse !

Autre chose encore. Je n'achète plus de fleurs

qu'aux bonnes vieilles marchandes des rues. Oh! elles sont moins bien pourvues que la fleuriste de marraine. Mais je m'entends à choisir les fleurs et à faire les bouquets... Kerjean dit qu'il y a encore de la « japonerie » là-dedans!... Alors mon salon est toujours délicieusement fleuri, sans qu'il en coûte rien.

Mon salon, une merveille!... Mais c'est vrai que Guillaume est un homme de routine. Un de mes premiers soins en arrivant rue Boursault a été de changer la disposition des meubles dans le salon... Ces malheureux meubles, de belles, belles vieilles choses, semblaient avoir été cloués aux murs et ne pouvoir bouger, comme sur un navire... Ils avaient l'air de s'ennuyer horriblement... et de les regarder m'eût donné le spleen.

Par raison, je n'ai pas parlé de faire recouvrir les fauteuils, mais, pour le reste, je me suis mise à l'œuvre... et le résultat tient du miracle... Je n'ai rien ajouté, je n'ai rien retranché... Cependant toute la pièce est transformée... Les belles vieilles choses ne s'ennuient plus, elles vivent... et la lumière et l'air vivent aussi autour d'elles... C'est harmonieux, c'est charmant!

Je me promettais une vraie fête de la surprise, de la joie de Guillaume... Mais il a paru précisément plus surpris que joyeux...

— Oh! vous avez changé le salon!

— N'est-il pas beaucoup plus joli?

— Je ne sais pas... Si... peut-être... Mais j'étais habitué, je l'avais toujours vu ainsi...

Pendant un moment, il s'est tu, puis il a dit d'un ton qui implorait ma pitié:

— Surtout, n'essayez pas d'embellir mon cabinet, petite Phyl ?

— Mais pourquoi ?

— Parce que, tel que, depuis des années, je l'habite, il me plaît... Nous sommes accoutumé l'un à l'autre. En dérangeant les meubles et les papiers, vous dérangeriez aussi mes idées... mes vieux rêves... un tas de choses... je ne saurais plus où les retrouver.

J'étais déçue, car mon projet avait été de tout changer dans le cabinet de Guillaume... En imagination, je préparais à mon ami la plus séduisante des retraites, mais, bien gentiment, j'y ai renoncé... Je me suis contentée d'arranger ma chambre... et un peu, très peu, la salle à manger et l'antichambre...

Je me plais infiniment dans mon nouveau logis. Il me semble que chaque jour, quand je sors, c'est pour le délice d'y rentrer... Je m'installe dans le salon si joli, près de la fenêtre, et je travaille... De temps à autre, un coup d'œil jeté au feu qui ondule en écharpes multicolores, à mes bouquets dont chacun me charme en particulier pour une nuance, une ligne, un parfum, un détail, une idée que je sais, m'est une joie intime, un rappel de pensées paisibles et confortables...

J'ai entrepris un grand ouvrage, des stores pour la salle à manger... Je m'inspire d'une broderie vue à Bruges... Ce sera très beau !

Puis, comme à la Peuplière, je lis... Guillaume me donne des livres... et, presque toujours, il choisit très bien... Les journées passent si vite que je suis étonnée quand le soir arrive.

Guillaume ne reviendra jamais qu'exceptionnellement pour le déjeuner, mais, quand l'heure du dîner approche, je l'attends... et c'est gentil d'attendre quelqu'un qu'on aime... Et je me dis que, sans doute, c'est gentil aussi d'être attendu... même pour un vieux garçon routinier.

Je ne veux point cependant contraindre Guillaume à partager la réclusion que mon grand deuil m'impose... Il faut, — marraine le disait d'un air d'expérience, — qu'un homme se sente libre d'aller au cercle, au théâtre, de voir à sa guise des amis, des camarades... Et Guillaume se sentira libre...

Minuit sonne dans toute la maison. Si j'imitais les vieux lions de Bruges, je pleurerais sur le passé... Mais je regarde vers l'avenir. En l'année qui vient, je veux avoir confiance.

Le destin a des jeux étranges. Un jour, pauvre solitaire, pauvre déracinée, toute à mon rêve fou, je souhaitais ces deux biens : la douceur d'un foyer qui fût mien... l'appui d'un cœur qui m'appartînt... Et le destin méchant meurtrit mon rêve, lui arracha les ailes... le tua...

Mais, ironique et clément, il exauça mon souhait.

Tandis que j'écris et que l'heure fatidique sonne, une atmosphère chaude m'enveloppe, des choses amies semblent veiller sur moi... Je suis seule et, pourtant, si j'avais peur, si je souffrais, je n'aurais qu'à franchir deux portes, qu'à appeler un peu fort peut-être... Et le secours serait là.

La vie était lourde à mes épaules... Et voici que, gardant ma main dans sa main, quelqu'un prend sa part du fardeau qui s'allège...

Quelqu'un..., l'ami de mon enfance, l'homme le meilleur, le plus noble qui soit au monde !

Non, je ne crains pas la nouvelle année.

Paris, 2 janvier...

Pressé d'offrir mon présent d'étrennes, — une précieuse petite médaille florentine qui me venait de mon père et que j'avais fait monter en épingle de cravate, — je suis entrée dans la salle à manger, dès le matin... Et je me souvenais d'un autre matin où, vêtue de la même robe blanche et coiffée d'un ruban tout pareil, j'avais respiré, en franchissant ce même seuil, la même odeur de chocolat fumant et trouvé ainsi, à la première place, devant la même tasse de faïence bleue, mon ami, qui déjeunait, paisible et solitaire... Matin lointain déjà et désormais historique !

— C'est moi, Guillaume, bonjour, — et surtout bonne année !

Des remerciements d'abord... Cette petite table Empire que j'avais admirée chez un antiquaire, sans oser dire qu'en rêve, je la voyais dans la fenêtre du salon, là où je travaille, voici qu'à mon réveil, Anaïk, messagère de quelque bon génie et savant devin, l'a posée près de mon lit... Le tiroir ouvert était plein de roses... Quelle jolie surprise ! Oh ! je suis contente, contente !

Guillaume, à votre tour d'être surpris et d'être content...

Mon cher Guillaume ! Je ne crois pas qu'il soit plus surpris ni plus content que moi,... mais comme il semble plus touché, plus reconnaissant de ma

petite attention que je ne l'ai été de la sienne !...

Et c'est cette reconnaissance émue qui me touche, qui gonfle mon cœur d'une gratitude affectueuse et confuse.

—Petite Phyl, est-il possible que vous ayez ainsi pensé à moi !... Mais cette médaille est une chose très belle !... Et vous y teniez...

Que le Bizuth-géant, mon ami et mon sauveur, se soit une fois de plus ingénié à réaliser un désir de la petite princesse, rien de plus naturel, n'est-ce pas ? Mais que la petite princesse, elle aussi, ait songé à donner un peu de joie, qu'elle ait apporté au choix d'un cadeau un peu de soin, un peu de tendresse... oh ! voilà qui mérite qu'on s'émerveille !

— Mais c'est parce que ma médaille était belle et parce que j'y tenais, ami, qu'elle m'a paru digne de vous... Et je vous destine aussi cette cravate couleur de violette — une couleur que j'aime et qui vous siéra...

J'exhorte Guillaume à la patience. Je veux faire le nœud moi-même... Aussi bien, n'est-ce pas que je me méfie de ses talents en la matière... Guillaume n'est peut-être pas très coquet, mais il est extraordinairement adroit. Je n'ai jamais vu de cravates plus joliment tournées que les siennes...

Je le lui dis... Il rit.

— Oh ! certes, s'il est un compliment que je n'attendais pas, petite Phyl... et de vous !...

Mais, de ce compliment inattendu, et très mérité, je l'atteste, il est visiblement flatté.

— Pourquoi *de moi* ? Ne remuez pas comme ça, Guillaume... et ne penchez pas la tête...

— De vous...parce que vous avez vu, toute votre vie, des gens élégants, des mondains qui... qui devaient être de grands artistes en nœuds de cravate...

— Quelques-uns... oui, peut-être... Mettons donc que parfois, j'ai vu *aussi bien*... Mais mieux, jamais... Oh ! ce n'est pas d'aujourd'hui que je fais cette observation... Tenez, c'est fini... Regardez dans la glace...

Il obéit, amusé, puis revient à moi.

— C'est parfait, oh ! petite fée que vous êtes !...

— Et maintenant, m'écrié-je, posant mes deux mains sur ses épaules, maintenant, réparez un oubli et dites-moi que vous me... que vous nous souhaitez une très bonne année...

Un peu de mélancolie a passé dans les yeux qui me regardaient.

— Sans doute, est-ce d'instint, petite Phyl, que j'évite les paroles ou les pensées qui évoquent l'avenir... notre avenir.

— Pourquoi?

— Parce qu'on ne peut évoquer l'avenir, sans le souhaiter ou se le représenter tout au moins, d'une certaine façon... et que... je ne le vois pas du tout, notre avenir, ma petite... et même je ne vois pas beaucoup mieux notre bonne année.

— Mais pourquoi, là ? pourquoi ?

— Ce serait trop long à vous dire... et surtout trop difficile...

— Vous pensez que je ne comprendrais pas?

— Peut-être.

Ses mains tenaient les miennes sans leur faire quitter la place qu'elles avaient prises d'elles-mêmes.

— Je suis sûre que je ne comprendrais pas, affirmai-je. Alors... Guillaume, dites-moi tout de même que vous me souhaitez une bonne année.

— Je vous souhaite une bonne, une très bonne année, petite Phyl...

— Je vous remercie... et je vous souhaite aussi une belle, une heureuse année, Guillaume.

— Vous êtes bien gentille.

Il s'est tu.

Il y avait une chose que j'hésitais à dire depuis plusieurs jours et, soudain, presque malgré moi, je l'ai dite :

— Guillaume, pourquoi ne m'embrassez-vous jamais? Un frère embrasse sa sœur...

Il a souri, un peu embarrassé, je crois.

— Mais pas toujours... On peut s'aimer... s'aimer beaucoup même et ne pas s'embrasser.

— Non, on ne peut pas... On a envie, on a besoin d'embrasser ceux qu'on aime... Moi, depuis que marraine est partie... personne jamais ne m'embrasse plus... Et c'est le jour de l'an...

Brusquement, sans que j'y songeasse, des larmes m'étaient montées au bord des paupières.

— Oh ! mon enfant chérie !

Il a saisi ma tête entre ses deux grandes mains, et il a baisé mes yeux très tendrement, puis, un tout petit moment, il m'a regardée sans rien dire... J'ai eu envie qu'il parlât... et j'ai dit très vite ce qui me venait :

— Vous n'embrassez pas du tout comme marraine...

Alors il s'est mis à rire franchement, de tout son cœur, et j'ai ri avec lui. Puis nous avons déjeuné; le chocolat était un peu froid, mais je me sentais joyeuse, et Guillaume avait son air très bon.

— Si vous voulez, je viendrai déjeuner avec vous tous les matins, Guillaume.

— Mais, ma pauvre enfant, je déjeune à sept heures et demie... au plus tard...

— Qu'est-ce que cela fait... Naturellement, je ne pourrais pas être prête... Mais je viendrai comme aujourd'hui... et comme l'autre fois... Maintenant, Mlle Arguin n'aurait plus le droit d'être scandalisée... Vous serez content si je déjeune avec vous ?

— Certainement, je serai content... Mais je n'aime pas à changer vos habitudes...

J'ai ri...

— C'est plutôt moi qui ai un peu... saccagé les vôtres...

Dans la journée, nous sommes allés chez Mme Georges Patain, — visite de jour de l'an obligatoire. Quand nous sommes entrés, M. Patain a dit :

— Voilà les amoureux !

Kerjean a fait la drôle de mine qu'il a toujours, quand on dit des choses de ce genre. Cette mine, je suis certainement seule à la remarquer; c'est presque insaisissable et n'exprime rien de précis, même pour moi... Ce que je constate, c'est l'infaillible correspondance de l'effet avec la cause...

D'ailleurs, je crois que, si nous étions réellement des amoureux, il déplairait tout de même à Guillaume de l'entendre proclamer.

Les Patain ont été délicieux et nous ont retenus à dîner... Je crois que M. Georges Patain aime beaucoup Guillaume et l'apprécie à sa valeur. Il m'a fait de lui, de son intelligence, de son caractère un tel éloge — et si vrai ! — que j'en étais toute fière et même un peu émue.

Puis en riant, il a conclu :

— Vous me l'avez volé, petite Madame ! Je le gardais pour ma fille. (Sa fille a neuf ans !) Mais comme ainsi mon ami Kerjean se trouve être, dix ans plus tôt, un homme très heureux... et comme vous êtes une petite charmeuse, je vous pardonne.

Je voudrais que Kerjean fût un homme très heureux...

V

17 janvier...

Le matin, en partant, Guillaume, m'avait dit : « Je rentrerai vers quatre heures pour travailler... Vous serez sortie naturellement... Mais voulez-vous être assez gentille pour veiller à ce qu'on fasse du feu dans mon cabinet. »

Il sait parfaitement qu'Anaïk lui fera son feu sans que j'y veille, mais il sait aussi que j'aime à me donner des airs entendus et que les recommandations de ce genre me flattent.

Je ne suis pas sortie. J'ai mis pour la première fois la jolie robe d'intérieur que ma nouvelle couturière — ses prix m'émerveillent de plus en plus — vient de me faire, une robe de drap blanc toute simple, garnie seulement d'un peu de duvet de cygne et de guipure de Venise.

A quatre heures moins vingt, j'ai entendu un bruit de clé, puis un bruit de porte, puis le pas que je connais... Guillaume est allé directement dans son cabinet de travail, puis il est arrivé jusqu'au salon, où je brodais, installée devant ma table à ouvrage. Un grand feu crépitait. Les lampes

étaient allumées déjà et leur lumière voilée d'abat-jour pâles, glissait harmonieusement sur les choses... Mes fleurs, des violettes aujourd'hui, rien que des violettes, embaumaient, exaltées par la chaleur... Les meubles, —depuis que j'avais changé leurs habitudes à eux aussi, —semblaient s'être apprivoisés comme Jap, qui dormait à mes pieds sur un coussin et me lançait, de temps en temps, un bel œil d'or tout enamouré... Sur le guéridon, la bouilloire hollandaise, — une de mes récentes acquisitions, — chantait en sourdine, près de la théière toute prête.

Dehors, la bise d'hiver soufflait, et, malgré les rideaux bien clos, on l'entendait un peu, juste assez pour apprécier mieux la tiédeur calme de la maison...

En entrant, Guillaume s'est écrié :

— Qu'il fait bon !

Puis il a regardé autour de lui :

—Mais c'est le paradis ici... comme tout est joli !

J'ai été tentée de dire : « Vous avouez que le salon est mieux ainsi. » Mais j'ai le triomphe modeste... Et déjà, les yeux sur moi, mon ami ajoutait :

— Vous surtout, petite Phyl.. Je suis content de vous voir en blanc... Et puis je suis content de vous voir... Je pensais que vous seriez sortie... C'est gentil de vous trouver là !...

Il s'était assis près du feu ; j'étais debout devant lui ; il a pris mes mains pour y appuyer son front, puis il a dit tout bas, comme malgré lui :

— Je rentrais découragé...

— Découragé, vous, Guillaume

— Mais oui, moi!...

Il souriait de ma stupéfaction.

— Croyez-vous que je n'aie pas, comme d'autres, mes heures mauvaises?... Vous n'avez pas été sans entendre parler — on n'en a d'ailleurs parlé que trop! Patain est terrible pour cela! — de notre chimère... le moteur Patain!... Nous cherchons... je cherche, moi personnellement, depuis longtemps... Et... j'ai presque trouvé, ma petite Phyl... Mais ce « presque » est un monde, un monde de ténèbres... Un moteur Patain — mon moteur — a pu être construit, il fonctionne... Et cependant, devant ce « presque », peut-être mes cheveux blanchiront-ils?... J'ai lu quelque part un proverbe chinois qui dit : « Quand on a dix pas à faire, on est à la moitié de sa peine au neuvième pas... » Il y a des jours où je vois clair... c'est comme une petite lueur que j'aperçois, qui me guide... Je la suis... elle m'entraîne, je me crois au but. Hélas! brusquement, je dois constater que la petite lueur — quelque méchant feu follet — m'a savamment égaré... que tout est à recommencer... Je recommence... Parfois, j'en ai la tête un peu cassée, c'est ce qui m'arrive aujourd'hui. Alors, je ne l'avoue pas, mais je n'ai plus aucune confiance dans le résultat final...

— Mais *moi*, j'ai confiance en vous.

Ces mots véhéments n'étaient pas prononcés que, déjà, la phrase me semblait absurde. La belle affaire pour Guillaume que j'eusse confiance, moi qui ne sais même pas ce que c'était qu'un moteur. Bien vite, j'ai ajouté :

— M. Patain aussi!

Il a ri en caressant doucement son front chaud à ma main fraîche.

— M. Patain, il n'a que trop confiance en moi! Il croit que je suis le bon Dieu et que j'ai créé le monde en six jours... Ses rêves escaladent le ciel... Puis, quand cela ne va pas et qu'il s'en doute, quand il s'avise que de trouver le parfait moteur d'aviation pourrait être plus long que de crééer le monde... le voilà par terre... plus bas que moi... et je le devine prêt à tout envoyer promener... Alors, je m'enfuis... comme aujourd'hui encore... Patain, c'est le monsieur qui passe du rose au noir en cinq minutes... et quel noir !

J'ai répondu quelque chose, et Guillaume a continué à me parler de ses ennuis. D'être insuffisamment documenté sur les moteurs d'aviation ou autres ne m'empêchait point, n'est-ce pas ? de comprendre ce qui m'était dit de M. Patain et de son caractère rose et noir, ni de concevoir l'agacement qui pouvait résulter des variations inopportunes de ce caractère, aux heures de lutte et surtout de doute, pour mon pauvre grand ami.

Je m'étais agenouillée près de son fauteuil... Au bout d'un assez long moment, il s'est aperçu que j'avais pris à côté de lui cette pose qui m'est, d'ailleurs, familière et confortable...

— Oh ! petite princesse ! s'est-il écrié. Vous à genoux ! ce sont les rôles renversés, par exemple !

D'un bond joyeux, je m'étais remise sur mes pieds.

— Les rôles renversés, Bizuth-géant, qu'est-ce

que vous dites là? Vous représenteriez-vous cette chose invraisemblable : un grand homme comme vous à genoux devant une petite poupée comme moi !

Il a secoué la tête en souriant.

— Une chose invraisemblable, croyez-vous? On a vu de beaucoup plus grands hommes... ou tout au moins des hommes beaucoup plus grands que moi, s'agenouiller très humblement devant de très petites poupées... Et, quand la petite poupée est douce et compatissante, quand elle écoute patiemment, gentiment, les lamentations du pauvre grand diable, c'est alors qu'elle mériterait qu'on s'agenouillât... Maintenant, je vais travailler.

Je l'ai retenu, exigeant qu'il prît une tasse de thé.

— Rien n'est plus réconfortant, si on a eu un peu froid... Et mon thé de Ceylan est exquis... Je lui trouve un goût de fleurs... de fleurs très belles et très odorantes... que je n'ai jamais vues... que je ne connaîtrai jamais... Puis, c'est comme un miracle... Quand on en a bu, on a les idées plus claires, plus légères, plus vivantes, plus je ne sais quoi... On a des idées nouvelles, des idées merveilleuses qui ont des ailes... juste ce qu'il vous faut ! Asseyez-vous, ce sera fait tout de suite... Je sais très bien faire le thé... c'est un art !

— Alors je vais me laisser servir ainsi par vous ?

— Certainement... cela vous déplaît?

— Au contraire... je crains que cela ne me plaise trop... je deviendrai insupportable.

Tout en savourant mon thé délicieux et les gâteaux légendaires d'Anaïk, Guillaume s'est mis

à me parler du moteur Patain, à me l'expliquer comme il pouvait me l'expliquer à moi, naturellement, car mon ignorance en la matière dépasse tout ce qu'on imagine... Maintenant, le charme est rompu, mes souvenirs s'embrouillent... Je serais incapable de me rappeler complètement, de redire surtout ce que j'ai entendu. Mais à ce moment, mon ami disait les choses en phrases si nettes, en termes si limpides que j'avais, en l'écoutant, l'impression de tout comprendre. Cette création de son génie inventif, cet engin encore irréalisé qu'il essayait de me décrire, je l'admirais, j'en concevais la beauté spéciale, la vigueur féconde, les effets bienfaisants...

Oh ! petite chose de métal, fine, précieuse et puissante comme ces bijoux chimériques, ces talismans dont je m'émerveillais jadis, en lisant les contes, parce que leur force magique transportait les élus des fées, les chevaliers et les princesses, d'un bout de l'univers à l'autre, à travers les régions inexplorées de l'espace lumineux, petite chose mystérieuse qui serez et si légère pour vous envoler plus vite, plus loin et plus haut, qui serez si forte pour résister au vent, à la tempête, à tous les obstacles invisibles et perfides de l'air, qui serez si sûre pour épargner des vies humaines, il appartenait à ce bon génie, à cet être extraordinaire, qui accomplit tant de prouesses ignorées et qu'une petite fille nomma le Bizuth-géant, de vous faire passer du domaine des fictions à celui de la réalité !

Peu à peu, en parlant, Guillaume reprenait con-

fiance; les mots qu'il disait pour me convaincre le persuadaient lui-même, l'enivraient... Son visage resplendissait d'intelligence et de foi... Ce fut, pendant quelques moments, le plus beau que j'eusse jamais vu...

— Oh ! m'écriai-je, comment pouvez-vous douter, Guillaume ?... Chercher comme vous, c'est avoir déjà trouvé !

Il a soupiré.

— *Presque*, mon enfant chérie, *presque* !... Oubliez-vous le petit mot cruel qui, tout de suite, refroidit mon enthousiasme, la petite difficulté technique qui semble se jouer de moi... qui m'abuse de mirages... ou me paraît insoluble.

— Vous vaincrez toutes les difficultés, affirmai-je... Comment? je ne sais... Tout à coup, je pense — un jour que vous ne vous y attendrez pas...

— Peut-être...

Il souriait, réconforté.

— Cette fois, je vais travailler... Il faut !...

— Voulez-vous que je m'installe près de vous ?

— Oh ! non, merci !...

— Mais je ne m'occuperais pas de votre travail...

— Oui, mais moi, je m'occuperais de vous... Et je serais distrait...

— Est-ce que vous ne pensez pas qu'un jour, je pourrais être votre secrétaire... vous aider ?...

— Je vous assure que je ne saurais employer un secrétaire, ma mignonne...

— Vous vous méfiez de mes capacités? Autrefois, vous me débitiez de beaux sermons sur les avantages de la science, vous rappelez-vous? Puis,

après m'avoir reproché sévèrement ma paresse, vous me faisiez mes problèmes d'arithmétique ou mes devoirs de catéchisme, pendant que je me reposais, couchée devant le feu, sur la grande peau d'ours blanc...

— Oui, dit Kerjean; je vous vois encore, allongée sur la fourrure blanche et regardant la flamme sans rien dire... Vous aviez la pose et le sourire d'un petit sphinx... A quoi pensiez-vous?

— Je ne m'en souviens plus... Je pensais sans doute que vous étiez bon... et qu'il était doux et précieux pour une petite princesse ignorante d'avoir un grand esclave très savant... Qui sait ? je le pense peut-être encore... Allez travailler, mon ami, je ne vous dérangerai pas...

Il s'est enfermé et, jusqu'à sept heures et demie, il n'a pas quitté sa cellule... Quand il en est sorti, il m'a retrouvée dans le salon.

— Vous êtes restée là?...

— Mais oui, tout le temps, je brodais...

— Quelle petite souris !... On ne vous entend pas... C'est très joli ce que vous faites !

— N'est-ce pas? Un souvenir de l'hôtel Gruthus. Avez-vous bien travaillé, vous?

— N... on... c'est-à-dire, je ne sais pas... Il me semble que, de nouveau, la petite lueur va briller dans les ténèbres.

— Ah ! que je suis contente !

Mon cri de joie était si spontané qu'il dut en deviner la sincérité profonde. Sa main s'est posée sur mes cheveux très affectueusement.

— Vous avez été bonne et secourable, petite

Phyl. . Je ne savais pas qu'il pût sembler si doux, en de certaines heures, à un sauvage comme moi, d'être un peu plaint, d'être même un peu dorloté.. Ma chère petite Phyl, vous m'avez fait du bien... Vous désiriez m'aider... Vous m'avez aidé beaucoup...

Je me suis sentie très fière.

18 janvier...

Roger Lecoulteux est venu vers sept heures pour demander je ne sais quel renseignement à Guillaume, et, comme la « fortune du pot » ne l'effrayait pas, il a dîné avec nous... C'est la première fois que nous avions un convive.

Je jouais avec aisance et plaisir mon rôle de maîtresse de maison, et le bon Roro s'amusait visiblement de m'y voir... Je crois qu'il est consolé. Sa mère lui aura promis une autre épousée...

N'est-ce pas étrange? Trois jeunes hommes semblaient m'aimer et rechercher ma main... Et voilà que je porte le nom d'un quatrième qui n'avait jamais songé à m'épouser... qui ne m'aime pas...

Avec un a-propos admirable et des coups d'œil malins jetés vers Guillaume impassible, Roro m'a redit qu'il avait appris sans étonnement mon mariage... et le nom « de l'heureux élu ».

— J'avais deviné, moi, et depuis longtemps, jolie madame !... Je ne lui avais pas caché ma pensée, à ce diable de Kerjean : « Vous, vous épouserez Phyllis Boisjoli !... »

— Roro, vous brodez... Vous ne m'avez jamais dit cela, objecta Guillaume.

— Je lui ai dit quelque chose de très analogue, jolie madame... Je l'entends encore me répondre, ne voulant convenir de rien : « La petite Phyl ?.. « Mais c'est une enfant, cher ami, je l'ai vue naître ! » Ah ! le cachottier ! ne m'a-t-il pas cité une chanson :

« Mon mari, vous serez. — On donne à qui demande ! »

J'ai ri...

— Eh bien, la chanson disait vrai, monsieur Roro, voilà tout !

Certes, elle disait vrai, la chanson... Mais si vous saviez, Roro, si vous saviez *qui* a demandé ?

J'étais un peu agacée... sans le montrer ; Guillaume aussi... et il le montrait. Mais Roro ne voyait pas plus l'agacement de Guillaume qu'il ne devinait le mien... Trouvant la gaffe insuffisante, il parla du ménage Fabrice de Mauve ! Épatant, Épatant !... C'était à croire que Fabrice fût amoureux de sa femme... On les rencontrait ensemble partout !.... Il l'affiche, positivement, il l'affiche !...

Je suis devenue rouge, puis pâle... puis j'ai repris une belle contenance... Cette fois, Guillaume est resté indéchiffrable...

L'innocente gaieté de Roro a d'ailleurs désarmé notre rancune... Et, charmé de sa soirée, l'aimable garçon nous a quittés en nous promettant de revenir.

Pourquoi Guillaume dit-il toujours qu'il m'a vue naître, ce qui est parfaitement inexact... et que je suis une enfant, ce qui est absolument faux !

Quel âge avait-il, l'an dernier, quand il émettait ces choses ridicules? Trente ans...

... Eh bien, moi, j'aurai vingt ans cette année... Qu'est-ce que c'est qu'un intervalle de dix ans entre un homme et une femme !

20 janvier...

Guillaume m'a dit :

— Quand on ne vous connaît qu'assez superficiellement, on vous croit très mondaine, petite Phyl, et sans doute parce que vous n'êtes pas timide et parlez avec grâce, parce que vos gestes sont aisés et vos manières délicates, parce que vous êtes élégante et peut-être coquette, que vos frivoles toilettes sont jolies et que vous savez les porter, on pense que le monde vous a ainsi façonnée et que vous êtes son œuvre charmante et un peu artificielle... Mais, quand on vous connaît mieux, on s'aperçoit qu'on s'est trompé, que, telle que vous êtes, Dame Nature s'est plu à vous créer, que la petite plante rare ne doit rien ni à l'atmosphère de la serre ni aux soins savants du jardinier, qu'au contraire elle a poussé toute seule, à l'aventure, comme une herbe folle... Et je me réjouis qu'il en soit ainsi...

— Oh ! que j'aie poussé toute seule, rien n'est plus vrai.... Le monde, Guillaume? Quelle jeune fille élevée dans le milieu où la bonté de marraine m'avait placée y a été moins mêlée que moi ? Songez que je passais la plus grande partie de l'année à la Peuplière où les relations de société bien paisibles, bien monotones et peu fréquentes, n'é-

taient que des relations de voisinage, et que, dans les villes de baigneurs ou d'étrangers où nous campions le reste du temps, nous vivions presque plus isolées qu'à la Peuplière, marraine redoutant et fuyant les connaissances nouvelles et particulièrement celles qu'on fait au hasard des rencontres de casinos ou d'hôtels... Nos séjours à Paris étaient très courts; alors, seulement, nous voyions quelques amis... Le premier appelé, le premier accouru, c'était vous !... Je n'ai jamais eu, ni comme petite fille ni comme jeune fille, de compagne, de confidente intime... Les institutrices archibrevetées qu'exigeait marraine s'ennuyaient à la Peuplière, de sorte que j'en ai changé souvent et ne me suis liée de tendresse avec aucune. La bonne vieille Ribes ne pouvait être une amie pour moi. J'ai vécu en solitaire, moi aussi... Si quelqu'un a eu sur mon esprit, sur mon cœur, une influence un peu profonde, il se pourrait bien que... ce fût vous, mon grand frère de toujours... Quand j'étais petite, déjà, je vous confiais mes joies pour que vous soyez heureux et mes peines... pour que vous les consoliez... Et même il me semblait souvent que les mots étaient inutiles, que vous lisiez en moi comme en un livre ouvert...

— Jadis !...

— Jadis... et maintenant encore... Pourquoi dites vous « jadis » ?

— Parce que je suis un homme très simple et que le livre où je lisais me paraît être devenu, avec le temps, plus difficile à déchiffrer... ou à comprendre... Alors, je pense que, parfois, je le comprends mal... ou encore que j'en comprends

les mots... sans en pénétrer toujours le sens profond.

— Peut-être n'a-t-il pas de sens profond, Guillaume ?...

— Oh ! que si !

Nous causons beaucoup, à propos de toutes choses. Si Guillaume prétend qu'il ne me comprend plus toujours aussi bien qu'autrefois, moi, je pourrais répondre qu'auprès de lui, j'éprouve l'impression contraire. Il me semble comprendre Guillaume beaucoup mieux, beaucoup plus complètement qu'autrefois... Oh ! ce n'est pas, en ce cas, que le livre soit devenu plus facile à lire, c'est plutôt qu'aux anciens jours, insouciante et distraite, je n'y jetais les yeux qu'avec négligence, en passant... Peut-être aussi, pour mes yeux égoïstes et futiles de petite princesse, restait-il trop souvent fermé...

J'ai fait une découverte étrange, c'est qu'au fond, tout au fond, Guillaume est un timide... Oh ! certes, il n'a pas cette réputation, on le traite plutôt de « paysan du Danube »... Mais il est de ces timides de race particulière, qui, tout au rebours, de ce qui semblerait logique, ne laissent voir leur timidité que peu à peu, aux personnes qui les connaissent bien... à mesure peut-être qu'ils laissent deviner leur cœur.

Si je suis une femme qu'il faut connaître, Guillaume est un homme qu'il faut deviner... Il ne s'est jamais raconté à qui que ce fût... il ne se raconte pas beaucoup plus à moi maintenant que naguère... Aucun être n'a moins parlé de lui-

même... Cependant, à travers les mots, les gestes, les silences de la vie de chaque jour, par ce qu'il me dit, par ce qu'il me tait, j'apprends à deviner Guillaume... Lentement, le livre s'ouvre... je lis à mon tour... et ce ne sont pas les mots, c'est le sens profond qui m'émerveille... Et j'admire encore plus, et j'aime encore mieux mon ami qu'autrefois.

— Guillaume, ai-je dit un jour, si je pouvais jamais penser que vous eussiez fait quelque chose de mal... ou seulement quelque chose qui ne serait pas tout à fait bien... je ne croirais plus à rien sur la terre...

Il a hoché la tête en souriant :

—C'est effrayant ce que vous dites là, petite Phyl. Je ne suis pas un ange, vous savez, il s'en faut !

— Non... vous êtes un homme, c'est bien plus beau !... Sans compter que vous seriez sans doute très ennuyeux, si vous étiez un ange... Je n'oserais même pas vous demander une cigarette... Donnez-m'en une, Guillaume, s'il vous plaît ?

Ces blondes cigarettes d'Orient que Guillaume fume et dont l'odeur spéciale imprègne la pièce qu'il habite, émane subtilement de ses vêtements, flotte autour de lui comme une atmosphère qui lui est propre... Je les aime. Elles me rappellent les temps les plus lointains de notre amitié. Elles font partie des petites choses, des mêmes habitudes qui constituent notre vie, notre intimité d'à présent...

22 janvier...

L'année prochaine, mon grand deuil fini, je

ferai beaucoup de visites, parce qu'il est utile d'avoir des relations, chacun le dit, et qu'une femme doit à la carrière de son mari de prendre position dans le monde... Cet hiver, je me plais à vivre en sauvage. Quand je sors, je me promène ou j'achète des choses pour ma maison. Cependant, j'ai fait une apparition chez les Mauriceau... Mais j'ai évité le « jour » de madame, ne voulant à aucun prix rencontrer les habitués de son salon,... ne voulant à aucun prix *penser* à Fabrice de Mauve...

J'ai rempli également mes devoirs de politesse auprès de Mlle Arguin, qui n'a pas de jour et que j'ai manquée; de Mme Georges Patain qui avait vingt personnes autour d'elle et avec qui je n'ai pas échangé dix mots, et de Mme Saugeret, qui était seule à côté de sa table à thé et dont l'accueil joyeux ne pouvait me laisser aucun doute sur le plaisir que lui causait ma venue.

Mme Saugeret, la femme d'un des ingénieurs de la maison Patain, est presque aussi jeune que moi, et je la trouve tout à fait sympathique et gentille, quoiqu'un peu bébête. Sa conversation n'offre pas grande variété. La bonne petite femme ne parle que de ses enfants et de son mari... de son mari surtout. Je me suis acquittée au mieux de ma partie dans le duo. Je ne pouvais parler, avec la meilleure volonté du monde, de mes enfants, mais je lui ai parlé des siens, deux bébés adorables... Et je lui ai parlé aussi de « mon mari... ».

De prononcer ces deux mots « mon mari » me paraît très drôle... Jamais je n'appelle Guillaume

« mon mari », ni quand je m'adresse à lui ni quand je pense à lui.

Mais, quand Mme Saugeret dit de M. Saugeret : « mon mari »... et de Guillaume « votre mari », il faut bien qu'à mon tour je dise « mon mari »...

Cela m'amuse. Je songe au couple amoureux de Bruges, et je me préoccupe de jouer congrûment mon rôle d'heureuse jeune mariée, quitte à faire preuve d'imagination pour sauver les apparences.

Alors je raconte au hasard que mon mari et moi nous sortons fort peu, que notre vieille maison, nouvelle pour moi, rajeunie pour lui, nous paraît être le lieu le plus charmant du monde, que nous sommes très gais, que moi je suis un peu folle, mais qu'il aime quand je ris, que je lis beaucoup et seulement les livres qu'il choisit pour moi, que, dans la journée, quand il rentre, il est content de me trouver là et que le thé, préparé par moi, a pour nous des airs de dînette ; je parle d'une promenade que nous avons faite un dimanche, d'une exposition de costumes anciens que nous avons vue ; puis, à l'exemple de Mme Saugeret, mais plus justement, car ce brave M. Saugeret est un homme fort ordinaire, je dis « mon mari qui est si bon... mon mari qui est si intelligent... mon mari qui sait tant de choses... mon mari qui, sans cesse, pense à moi... ».

Et, soudain, je constate que je me suis passée de mon imagination, que la vérité seule m'a servie... et que l'amitié — une certaine amitié — est une bien belle chose, puisqu'elle peut ainsi parler, sans le savoir, le même langage que l'amour.

VI

Paris, 25 janvier...

GUILLAUME voulait m'emmener à Issy-les-Moulineaux pour voir avec lui un départ d'aéroplanes. J'ai refusé.

— Depuis que je suis Mme Kerjean, j'ignore systématiquement, quand je lis un journal, tous les articles qui parlent de l'aviation ou des aviateurs, Guillaume... et je n'assisterais plus pour un empire à un *meeting* comme celui de Vichy... encore moins à un départ de course... Ah ! Dieu, je mourrais de peur !

Guillaume paraissait confondu.

—Mais pourquoi? Quand je vous parle de ces choses...

— Quand vous m'en parlez, c'est différent... Je retourne au temps du Bizuth-géant, des contes... tout est possible, facile... Mais si je lisais les récits des journaux ou si je voyais de vrais aéroplanes, je me ferais une idée plus réelle, plus terrible des dangers que vous courez à chaque moment... et je ne vivrais plus.

— Ma petite Phyl, je suis persuadé qu'un départ comme celui de demain vous donnerait au con-

traire une impression de confiance et de sécurité... Bien des femmes d'aviateurs y assisteront... et parmi elles, il y en aura certainement qui...

Il s'arrêta.

— Qui... quoi? demandai-je.

— Eh bien... qui tiennent encore beaucoup plus à leurs maris que vous... à moi.

J'ai eu un cri, un élan irrésistible.

— Mais Guillaume, je tiens à vous plus qu'à tout au monde !

Je m'étais jetée dans ses bras comme on se réfugie... Il me regarda un moment en souriant, un peu, très peu, et d'un drôle d'air comme s'il était ému, et ne voulait pas qu'on s'avisât de son émotion.

— C'est vrai, murmura-t-il, vous n'avez plus que moi, ma pauvre petite !

— Si vous saviez, repris-je, chaque fois que vous rentrez en retard, j'ai dans la tête la liste de tous ceux qui... Oh ! je ne vous l'ai jamais dit... parce que je pense qu'une femme d'aviateur doit avoir l'âme d'une femme de soldat...

— L'âme d'une femme de soldat, mon pauvre petit ! Vous y voilà tout à fait!.. Petite Phyl, rappelez-vous ceci, c'est que les trois quarts des accidents graves, des catastrophes que nous déplorons, ont eu pour principe une imprudence ou une faute, qui eussent pu être évitées...

— Et cette faute, cette imprudence, vous êtes sûr de ne les commettre jamais?...

— Aussi sûr que peut l'être un homme de chair, créature faillible... assez sûr pour n'avoir jamais

éprouvé en grimpant dans mon fuselage, la moindre appréhension... D'ailleurs, j'ai foi en mon étoile.

— Guillaume, je me suis juré de respecter les obligations de votre carrière, mais votre carrière... c'est d'être un théoricien, Guillaume, un ingénieur, un inventeur... pas un pilote... Alors, dites, mon ami cher, puisque je ne puis vous demander de renoncer à vos grandes ailes, voulez-vous me promettre de ne jamais quitter la terre sans penser que vous y laissez une pauvre petite femme à qui vous êtes nécessaire, sans vous rappeler que, maintenant, votre vie... que vous me l'ayez donnée ou que je vous l'aie prise, Guillaume, est un peu, un tout petit peu à moi?

Il a dit :

— Je vous le promets.

28 janvier...

Je ne m'étais pas trompée. Cette petite Mme Saugeret est une sotte... Une bonne idée que j'ai eue d'aller la voir, aujourd'hui !

Je n'étais pas assise dans son salon que, souriant avec malice et sympathie : — Petite madame Kerjean, admirez les rouages habiles de ma police particulière... Hier, à deux heures, vous étiez en voiture dans une rue de Passy, avec un monsieur !

Je regardais Mme Saugeret sans comprendre. Elle continua :

— La voiture s'est arrêtée à quelques pas d'une station du tram Auteuil-Madeleine... Le monsieur est descendu, il a parlé au cocher et l'a payé...

Comme il se dirigeait rapidement vers cette station, vous l'avez rappelé... Il est revenu... vous avez rouvert la portière, il s'est penché et... je crois bien qu'il vous a embrassée, madame ?.. Puis la voiture est repartie, vous emportant. Et M. Kerjean a manqué son tram.

Devant ma surprise immobile et muette, elle riait de tout son cœur.

— Vous vous demandez comment je suis si bien renseignée?... Ne cherchez pas... Je déjeunais chez une amie... et c'est de sa fenêtre que j'ai pu assister à cette petite scène... De vous, je n'ai vu qu'une jolie main gantée et un grand chapeau noir qui ne se sont montrés à la portière que pour disparaître aussitôt... Mais j'ai très bien reconnu M. Kerjean... Et voilà toute l'histoire !

J'étais tellement saisie que, pour faire bonne contenance, je n'ai trouvé qu'un sourire, réflexe banal, et cette phrase lapidaire dont, aussi bien, la sincérité n'était pas douteuse : — Une histoire qui prouve, chère madame, qu'on ne devrait pas s'embrasser dans la rue...

— Oh ! c'était dans la voiture...

Une rougeur profonde me brûlait le visage.

— J'espère que vous n'êtes pas fâchée que je vous ai raconté cela, fit Mme Saugeret...

J'ai répondu que je n'étais pas fâchée du tout, que j'avais été seulement un peu étonnée... Et nous avons parlé des enfants de Mme Saugeret et du mari de Mme Saugeret... Mais pas de « mon mari... ».

Non, je n'étais pas fâchée... je ne suis pas fâchée...

Je n'ai guère le droit d'être fâchée, en somme... quoique... Eh bien, quoique, je le répète, une rue ne soit pas l'endroit à choisir pour s'embrasser ! Je ne suis pas fâchée... mais j'ai de la peine... un peu de peine... Oh ! je connais la vie... Je sais bien ce qui arrive, lorsqu'un homme ne se marie pas, ne veut pas se marier... Il aime, sans donner beaucoup de son cœur peut-être, des femmes qui, précisément, sont de celles qu'on n'épouse pas... Si Guillaume aimait cette femme avant de m'épouser, moi, par bonté, par charité, je ne pouvais pas exiger qu'il cessât de l'aimer tout à coup... et sans plus de raison... Un homme qui fait un mariage sans amour comme le nôtre, un mariage fraternel, a bien le droit d'aimer ailleurs... Et même c'est une chose que, déjà, je m'étais dite... Mais je me l'étais dite vaguement... en mots abstraits... pas en images... Et... je ne sais pas... je n'avais jamais songé à me représenter Guillaume amoureux...

Maintenant, cette histoire m'obsède, je la trouve absurde... Et je *vois* toute la scène que cette petite niaise de Mme Saugeret m'a décrite avec tant de complaisance, sans même admettre que mon mari pût embrasser une autre femme que moi !...

Oh ! je voudrais tout dire à Guillaume et me moquer de lui !

C'est cette créature, d'ailleurs, qui a été inconvenante... Pourquoi l'a-t-elle rappelé ?... J'ai eu envie de le dire à Mme Saugeret : « Moi, madame, je ne l'aurais pas rappelé, je ne lui aurais pas fait manquer son tram ! » Dieu ! que c'est bête pour-

tant, qu'un homme comme Guillaume, un homme sérieux manque un tram pour donner un baiser à une petite femme de rien du tout !

Je suppose qu'il l'aime beaucoup... et qu'elle, elle aime aussi beaucoup, Guillaume, puisqu'elle le rappelle pour l'embrasser...

Je me demande comment il lui parle ?... ce qu'il lui dit ? Comment il est avec elle ?... Je me demande comment sont ses yeux quand il aime ?... Il peut avoir des yeux si bons, si tendres... quand il n'aime pas...

Au fond, tout cela m'est égal, mais j'aurais préféré l'ignorer... n'y penser jamais... Je savais bien que Guillaume n'était pas forcément à Levallois, à Issy-les-Moulineaux ou dans les airs, quand il n'était pas à la maison,... mais je ne suis pas curieuse... Quand je le voyais, j'étais contente... voilà tout.

Maintenant, il y aura des moments où je me dirai : « Est-ce qu'il est près de cette femme ? » Et j'en serai troublée, irritée...

D'habitude, quand Guillaume rentre pour dîner, je cours à sa rencontre, tout de suite et même, s'il sonne deux coups, c'est toujours moi qui ouvre la porte... je lui souris, je lui parle... il baise ma main ou mon front... Ce soir, je suis restée appliquée à ma broderie, comme si je n'avais entendu ni les deux coups de sonnette, ni l'entrée de Guillaume dans le salon où j'étais assise. Il est venu jusqu'à moi, sans que j'eusse levé les yeux.

Il s'est penché sur moi, en murmurant :

— Voilà une ouvrière bien absorbée !

Puis, comme sa bouche s'approchait de mes cheveux, je me suis reculée très vite pour qu'elle ne me touchât pas... Il s'est redressé sans insister. (Naturellement, ça lui est bien égal !...) Et il a demandé d'un ton à peine contraint :

— Qu'est-ce qu'il y a ce soir, petite Phyl ?

Je lui ai donné une main inerte en répondant :

— Il n'y a rien... que voudriez-vous qu'il y eût ?... Je n'ai que trop de raisons pour n'être pas toujours gaie... J'ai eu des pensées tristes, aujourd'hui, voilà tout...

— Et vous ne pouvez pas me les confier, ces pensées tristes ?...

— Non...

Alors il a dit sèchement : « — Ah ! » Et il s'est éloigné.

Le dîner a été muet... Guillaume a passé toute la soirée à dessiner dans son cabinet. Moi, je lisais dans le salon. A chaque heure, moins silencieuses que nous, les deux pendules se répondaient familièrement d'une pièce à l'autre. Le timbre de l'horloge de bois est grave et encourageant comme la parole d'un vieil ami très sage... Il doit faire bon l'entendre, quand on travaille.

Mais celui de la petite pendule d'or est d'une musicalité trop délicate, trop rare, trop délicieuse... Il semble avoir été créé par je ne sais quel artiste ou quel magicien pour sonner des heures trop belles... des heures trop heureuses, trop douces pour qu'on puisse les connaître jamais...

Alors, quand on se sent triste, il fait un peu mal...



15 février.

Vie tranquille, un peu monotone quelquefois... Il me semble que je suis souvent seule... Et ce n'est pas toujours quand Guillaume est absent... Il y a des jours où Guillaume paraît heureux de me voir, d'être près de moi, de causer avec moi... des jours où il est simple, bon et tendre... Il y en a d'autres où il est aussi bon, mais très compliqué... et pas tendre du tout... et où l'on pourrait croire que je l'ennuie... Si je le lui dis, il a l'air malheureux et me jure que non.

Le dimanche, nous sortons ensemble. Je crois que Guillaume se sent tenu de me promener comme une pensionnaire dont c'est le jour de congé.

Dimanche dernier, comme il faisait beau, nous sommes allés au Bois, puis nous avons goûté dans un thé à la mode... Un peintre que Guillaume connaît s'est emparé de nous et nous a emmenés à la Galerie Petit pour voir son exposition, qui est très intéressante... C'est un homme charmant, gai, spirituel et tout jeune... Il a demandé à Guillaume la permission de faire mon portrait pour le Salon... Mais Guillaume a dit que ma figure était de celles dont on ne saisit jamais la ressemblance... et que de tenter pareille entreprise serait temps perdu...

Ce n'était une réponse très aimable ni pour le peintre ni pour moi...

Je me demande si cette autre femme est très jolie ?... Je ne pense pas du tout à elle... J'ai pris mon parti de son existence, naturellement... une existence qui n'a rien à faire avec la mienne...

Seulement, c'est une chose désagréable de plus à laquelle je dois m'empêcher de penser...

Je voudrais qu'il y eût, par compensation, une chose très agréable à laquelle je me forcerais de penser...

20 février...

Grande surprise ! Mlle Jacqueline Albin arrive à Paris et projette d'y passer quelques mois avant de décider si elle se fixe en France ou reprend sa vie de voyages. Guillaume est allé la recevoir à la gare.

Si le retour de Mlle Albin s'était annoncé trois mois plus tôt, je ne serais pas la femme de Guillaume.

Je me demande si Guillaume regrette de m'avoir épousée ? Cette question à laquelle, naguère, je ne songeais même pas, me passe par l'esprit, sans cesse maintenant...

23 février...

J'ai été très étonnée... Mlle Albin a déjà trente-deux ans. Il me semblait qu'à cet âge on avait l'aspect d'une vieille fille, on ne comptait plus... Pas du tout ! Mlle Albin parait fort jeune, et elle a les plus beaux cheveux châtains et les plus beaux yeux bleus du monde, des traits réguliers et un teint extrêmement pur... Elle est encore très jolie, quoiqu'un peu trop forte pour mon goût... J'ajoute que son costume tailleur — très anglais — l'habille à merveille.

Elle m'a embrassée tout de suite, puis elle m'a regardée attentivement, franchement, et elle m'a embrassée encore, en disant comme Guillaume :

— Mon Dieu, quelle enfant vous êtes !

Elle avait trouvé à Fougères, d'où elle vient,

deux lettres de Guillaume, une qui lui parlait de ma misérable position, l'autre qui lui faisait part de notre mariage.

Quand je lui ai demandé si elle n'avait pas été très étonnée, en apprenant que Guillaume se mariait, elle a souri, en répondant : « Non ; la première lettre que j'avais lue d'abord suffisait à préparer la seconde. »

Mlle Jacqueline a bien voulu déjeuner avec nous, dès le lendemain de son arrivée. Guillaume a raison, elle est très intelligente, très instruite. A table, elle a parlé de ses voyages avec Guillaume. Elle a tout vu et Guillaume sait tout ; il lui faisait des questions auxquelles je n'aurais jamais pensé et qui, tout aussitôt, recevaient leur réponse. Puis elle a interrogé à son tour. Et j'ai constaté qu'elle comprenait beaucoup mieux que moi ce que Guillaume lui disait de ses recherches aéronautiques et des résultats déjà obtenus.

J'aimais à suivre leur causerie. Cependant mon plaisir se mêlait d'un peu de peine, parce qu'en les écoutant, je concevais plus nettement toute la distance qui sépare d'un homme comme Guillaume la petite fille frivole, rieuse et insignifiante que je suis.

Le déjeuner était délicat et bien servi. La table discrètement fleurie, était charmante. Mlle Albin m'a complimentée de toutes choses. Elle ne se lassait pas d'admirer le salon. Elle a ouvert un livre, touché ma broderie, respiré les violettes d'une coupe, en disant : « Et on y lit dans ce salon, et on y travaille... on y vit ! »

Puis elle s'est approchée de la fenêtre, elle a re-

gardé un moment dans le jardin et s'est retournée vers Guillaume.

— Vous auriez pu voyager aussi longtemps que moi et aller aussi loin sans rencontrer un seul coin du monde dont on puisse mieux dire qu'il est fait pour le bonheur, Guillaume...

— N'est-ce pas ? Cette petite fille a tout bousculé ici, mes meubles et mes habitudes... et maintenant, on ne saurait plus imaginer ce coin du monde, comme vous dites, Jacqueline, sans la fantaisie, la grâce et la gaieté qu'elle y a apportées...

Pourquoi Guillaume n'a-t-il pas dit aussi : le bonheur ?

Un moment, comme quelqu'un demandait Guillaume, je me suis trouvée en tête à tête avec Jacqueline. Elle m'a regardée encore, de ce regard profond qui vous entre dans l'âme, et elle m'a dit :

— Aimez-le bien, petite Phyllis... L'amour d'un cœur comme le sien, c'est un trésor dont vous ne connaissez pas encore tout le prix, parce que vous êtes très jeune... et qu'à votre âge, on se laisse adorer. On a peut-être raison.. Et vous êtes si jolie ! En vous voyant, j'ai pensé, je ne sais pourquoi, à un lotus rose... et puis à une petite danseuse japonaise qui avait du sang anglais dans les veines et qu'on appelait d'un nom qui veut dire : « sourire du printemps »... Vous avez un charme rare, petite Phyllis... le charme qui suffit... qui est tout !...

J'ai dit timidement :

— Je serais très contente d'être aussi jolie que vous le dites... Mais je serais très fâchée de n'être que cela...

Elle a ri.

— Je ne dis certes point que vous ne soyez que *cela*, Phyllis... Mais croyez-moi, ne méprisez pas le don des fées...

Puis elle a enfermé mes mains dans les siennes et très doucement :

— J'espère que vous apprendrez à m'aimer ?

J'ai répondu :

— Guillaume m'a appris déjà.

Plus tard j'ai dit à Guillaume que je ne m'étonnais plus de son admiration pour Mlle Jacqueline.

— Je suis sûr, a-t-il dit, que mon affection pour Jacqueline vous semblera bientôt plus justifiée encore que mon admiration.

J'ai réfléchi un moment.

— Mlle Albin est plus jeune que je ne croyais... et très jolie... et si intelligente !... Je me demande comment il se fait...

J'ai hésité avant de finir ma phrase :

— ... que vous ne l'ayez pas épousée, Guillaume.

Il a ri d'un air surpris.

— Mais elle est plus âgée que moi... et puis nous avons été élevés ensemble... et puis... je ne sais pas. Mais c'est une idée qui ne nous serait jamais venue ni à l'un ni à l'autre... Jacqueline, pour moi, c'est... un ami,... ce n'est pas une femme...

— Et moi, Guillaume, que suis-je pour vous ?... un ami comme Jacqueline ?

J'avais jeté ces mots étourdiment et les regrettais déjà ; mais Guillaume m'a répondu :

— Vous, vous êtes ma petite princesse...

VII

27 février...

Ce matin, au premier courrier, une lettre est venue de Mme Mauriceau qui nous invite à dîner pour jeudi prochain — « en toute simplicité » — avec les de Mauve et quelques amis. Elle désire réunir chez elle « les deux nouveaux ménages de la saison »...

Quelle heureuse idée !... J'ai senti que mes joues s'empourpraient, et j'ai tendu la lettre à Guillaume en disant, sans autre explication :

— Non, non, non... cela non !... J'écrirai que je ne sors pas, que je suis en deuil... mais je n'irai... à aucun prix !

Guillaume a lu la lettre tranquillement, puis me l'a rendue.

— Vous ne pouvez vous autoriser de votre deuil pour refuser ; il s'agit d'un dîner intime... Vous avez accepté celui des Patain, c'était la même chose...

—Pas du tout !... D'ailleurs, il y a bien mieux... Puisque vous partez, ce soir, pour Douai et que vous allez ensuite en Angleterre... écrivons que vous vous absentez...



— Mais je pense précisément rentrer jeudi dans l'après-midi, et rien ne m'empêchera de dîner le soir chez les Mauriceau. Sans compter que, si vous donniez cette raison de mon départ, les Mauriceau fixeraient très probablement un autre jour.

— Eh bien, ça m'est égal.... Je trouverai un prétexte... Je ne veux pas aller à ce dîner... je ne veux pas... C'est une chose que je ne pourrais pas supporter...

— Oui, mais, moi, il y a une chose que je ne pourrais pas supporter non plus, Phyllis... c'est qu'il fût dit ou même pensé, que vous avez peur... oui, certes, *peur* de rencontrer Fabrice de Mauve...

Guillaume était pâle, et il avait l'air dur tout à coup.

J'ai murmuré :

— C'est affreusement méchant à vous de dire cela. Il est pourtant bien facile de comprendre que de revoir M. de Mauve ne peut être que pénible pour moi...

— Je le comprends d'autant mieux, ma chère petite, qu'il me sera parfaitement désagréable à moi aussi, de me retrouver — dans un salon où je serai tenu de me montrer courtois — en face de ce cabotin de l'art et de l'amour que j'ai toujours méprisé... et que je déteste maintenant au delà de tout ce qu'il vous est possible d'imaginer !... Mais je dois à votre dignité et à la mienne de vous conduire à ce dîner... et vous me devez d'y aller, Phyllis,... si « insupportable » que la rencontre vous paraisse...

— Nous irons donc, déclarai-je sans aménité. Cela vous est bien égal que j'aie de la peine !

— Oui, justement, cela m'est égal que vous ayez de la peine... Je ne me suis jamais soucié de votre peine...

Guillaume est entré dans son cabinet et a refermé la porte. Ce que je venais de dire était tellement inique que j'ai eu bien envie de courir à mon ami et de lui en demander pardon. Mais j'étais fâchée contre lui ; alors, j'ai chassé toute pensée de conciliation... et, quelques instants plus tard, j'ai entendu qu'il partait.

Machinalement, je me suis assise à mon bureau, et j'ai écrit à Mme Mauriceau que nous acceptions son amicale invitation « avec le plus grand plaisir ». Puis, comme chaque matin, j'ai fait la toilette de mes fleurs et de mes plantes... Mais j'étais ennuyée, triste... et je le suis encore.

Mme Mauriceau a manqué de tact, vraiment ! Quel besoin avait-elle de nous rapprocher du couple de Mauve ?... Et comment n'a-t-elle pas compris que cette réunion ne pouvait qu'être désagréable à moi, à Guillaume... et même à Fabrice de Mauve ?... Tout le monde sait qu'il m'a fait la cour... et que, s'il ne m'a pas épousée, c'est parce que je n'ai pas eu la fortune de ma chère marraine...

... A quoi bon réveiller cette vilaine histoire?

Je *désire* l'oublier... Bruges a été ma dernière fidélité volontaire à ce passé qui m'a meurtrie...

J'y suis partie —il faut que je l'avoue — en pèlerinage poétique et sentimental... j'en suis revenue déçue et un peu confuse, un peu honteuse des secrètes pensées qui m'y avaient conduite...

Et maintenant, on voudrait... Oh ! je puis chasser



le souvenir, l'image de Fabrice de Mauve, mais qu'éprouverai-je, quand je me retrouverai près de lui ?...

Si je l'ai aimé, c'est qu'il m'était apparu comme le héros de mes rêves romanesques, c'est qu'il réalisait à tel point mon idéal de jeune fille que, quand je l'ai vu pour la première fois, j'ai cru le connaître... Ses défauts même me charmaient... Je me plaisais à croire que son caractère était digne de mon estime, comme son talent était digne de mon admiration; mais je lui savais gré d'être avec tant d'élégance et d'esprit, ambitieux, sceptique et impertinent. Sa beauté fine et virile de grand seigneur très moderne, la séduction de son regard, de sa voix, de ses paroles, m'avait conquise... Qu'il eût été très aimé, qu'on eût beaucoup souffert pour lui et à cause de lui — est-ce la vérité ou la légende? — ne me déplaisait pas... Il n'était pas jusqu'à son évident mépris de l'amour et des femmes — tels qu'il les avait connus, me disais-je, — qui ne me semblât mériter la plus tendre indulgence, quand je pensais en triompher...

Oui, qu'éprouverai-je en revoyant l'homme qui m'a blessée, désillusionnée, humiliée ?...

... Je souffrirai... Si j'allais aussi regretter?... Si j'allais me sentir faible et malheureuse, pleurer sur l'irrémédiable?... Si j'allais être jalouse de la femme que Fabrice m'a préférée ?...

Guillaume a raison. J'ai peur...

Comme il était mécontent, Guillaume ! Et il va partir pour huit jours... Si nous devions nous séparer fâchés, je n'aurais jamais le courage de rester

seule... Ah! les Mauriceau ont été bien inspirés! Je les félicite de leurs bonnes intentions!... Sans compter que je n'ai même pas une robe convenable pour ce dîner... Ma robe de voile noir est beaucoup trop simplette... Et je suis sûre que Mme de Mauve aura une robe exquise... choisie par son mari qui a tant de goût et sait parler de chiffons en artiste...

Moi je n'ai plus d'argent ce mois-ci pour acheter une robe... L'argent du mois prochain est même un peu entamé déjà... et je ne veux pas faire de note chez la couturière... Je n'en sortirais pas... et c'est une chose que marraine détestait...

Alors il faudra bien que je mette ma robe de voile... Et j'aurai l'air d'une cendrillon.

Même jour, dans la soirée...

Comme il ne devait pas retourner à Levallois dans la journée, à cause de son départ, et qu'il avait encore des courses à faire, Guillaume est rentré à la maison pour le déjeuner.

Je n'avais plus le moindre désir d'être désagréable... Je me demandais avec anxiété s'il allait être de mauvaise humeur, et si je le serais moi-même...

Mais, à table, il m'a parlé de choses et d'autres, comme si nous nous étions quittés en bons camarades; alors, au moment amical du café et des cigarettes, je lui ai dit — aussi simplement que j'ai pu — que j'avais écrit à Mme Mauriceau pour accepter le dîner de jeudi.

Il m'a remerciée... assez et pas trop. Et voici que,



— juste à la minute où pensant amèrement à ma robe de voile, je me sentais encore méchante et taquine — j'entends une bonne, une chère voix qui me dit :

— Avez-vous une jolie toilette pour jeudi, petite Phyl?

— Oh ! j'en ai une qui peut très bien aller...

J'avais les larmes aux yeux... Mais plus à cause de la robe de voile... N'était-ce pas admirable et touchant qu'un homme... un homme comme lui, si peu occupé de choses frivoles, eût pensé à *cela*... et, maintenant, et tout seul, sans que j'eusse dit un mot?

— Une qui peut aller, c'est insuffisant... Il faut en commander une.

— Ce ne serait peut-être pas le peine, ai-je dit faiblement... Et mon budget de février ne me permet aucune dépense folle.

— Oh ! le Parlement votera des crédits exceptionnels... Une bonne idée, tenez !... Tout à l'heure, avant de commencer ma série de courses, je vous emmène et nous allons ensemble chez votre couturière?...

J'ai ri de bon cœur... Mes yeux brillaient.

— Vous voulez choisir ma robe?

— Oh ! je pense que vous vous acquitterez fort bien de ce soin sans le concours d'un barbare comme moi ; mais j'ai peur que vous soyez... trop économe !

— Vous avez peur de cela ! !... Oh ! Guillaume que vous êtes gentil !

J'avais rougi de plaisir. De recevoir pareille

louange, moi, la petite gaspilleuse d'argent incapable de résister à une fantaisie — de charitables âmes ne m'ont-elles pas fait naguère cette réputation ? — m'exaltait d'orgueil ! Et puis je pensais qu'il serait délicieux de commander une robe sans être gênée par mes responsabilités de ministre des finances, sans avoir à me dire, inquiète : « Est-ce trop cher pour Mme Kerjean? » alors que, pour la filleule de marraine, c'eût été d'un bon marché extraordinaire.

— Vous voulez donc que votre femme soit très belle?

Guillaume a souri.

— Certainement.

— Mais Mme de Mauve aura toujours une plus belle robe que moi?

—Sa robe sera peut-être plus belle que la vôtre, mais nul n'y songera...

— Oui... Et puis, surtout... ce ne sera pas son mari qui la lui aura donnée.

Les yeux de Guillaume sont devenus singulièrement clairs et doux. Je crois que le parrain de Cendrillon s'est senti aussi content et fier de cette petite phrase que moi, tout à l'heure de la sienne, quand il craignait que je ne fusse « trop économe »...

Ah ! c'est lui qui ne l'a pas été économe ! Parmi les modèles qu'on nous a présentés, il y en avait un que je ne voulais même pas regarder : une petite merveille de crêpe de Chine, toute brodée de soie et de jais mat... C'était noir, très noir, et cela évoquait, je ne sais pourquoi, un Orient fantastique, une Égypte fabuleuse... c'était harmonieux, c'était



étrange, c'était exquis !... Et voici mon grand fou de Guillaume qui, sans hésiter, s'écrie :

— Phyllis, ne croyez-vous pas que cette robe-là est, de toutes, celle qui vous siérait le mieux?

J'ai pensé à l'exclamation de Mascarille, lorsqu'on admire son madrigal : « Tudieu, vous avez le goût bon ! »

Mais, modestement, j'ai dit :

— Ce doit être horriblement cher !

La couturière a protesté.

— Mais non, madame... au contraire...

Elle avait tout à fait raison, si l'on ne considérait que la robe et tout à fait tort si l'on considérait les ressources limitées d'un budget comme celui des Kerjean !... Mais Guillaume n'a voulu considérer que la robe... Et... j'essaye demain... le brodeur sera prévenu, ce soir... j'aurai ma robe finie mercredi !

J'aurais dû résister peut-être? Mais cette robe est un délice... et j'aurais fait de la peine à Guillaume.

Nous sommes remontés en voiture, et il a dit au chauffeur de l'arrêter au coin du boulevard Malesherbes et de la rue Monceau.

— Vous rentrez, Phyllis?

— Oui, je rentre.

— Eh bien, vous me déposerez rue Monceau, j'ai affaire par là... et vous garderez l'auto... Anaïk doit me préparer mes valises... Je ne pourrai être à la maison que très tard... juste pour partir.

— Soyez tranquille, tout sera prêt... Comme c'est ennuyeux que vous partiez, Guillaume ! Je

vais trouver les journées bien longues et les soirées interminables!

— Jacqueline m'a promis de vous tenir compagnie ... Je serais heureux qu'elle devînt votre amie.

— Elle le deviendra certainement... et j'ai beaucoup à gagner dans sa société... Non, ne protestez pas... vous ne seriez pas sincère!... Mais tout de même, Jacqueline ce n'est pas *vous*, mon grand ami!

— Vous vous ennuierez un peu de votre grand ami? Vraiment?

— Mais, à chaque minute... Voilà une chose étonnante!

Et soudain un désir fou me vint de dire :

— Emmenez-moi, Guillaume, emmenez-moi avec vous?

Mais je n'ai pas osé... S'il avait refusé?... Ces quelques jours de solitude, de liberté lui agréent peut-être?

L'auto s'arrêtait, trépidante.

— A ce soir, petite Phyl...

Guillaume m'a serré la main, puis il a vivement ouvert la portière et il est descendu...

Oh! certes, si, à cette minute, un souvenir, une image m'a passé par l'esprit, ma volonté n'y fut pour rien... Je ne sais quel démon m'a tentée... démon malicieux et puissant auquel on ne résiste pas...

Guillaume, avec un dernier sourire vers moi, allait refermer la portière. D'un petite mouvement absolument irraisonné, je l'avais déjà retenu.

— Guillaume, ai-je dit, je ne vous ai pas bien remercié... vous avez été si bon!



Et je souriais, moi aussi, très gentiment du fond de la voiture, en lui tendant mon visage... Alors, très vite, il est remonté près de moi, et, sans penser qu'il écrasait ma toque, il a pris ma tête entre ses deux mains, comme au jour de l'an,... mais ce fut un autre baiser...

N'avons-nous pas été suggestionnés en même temps par le même souvenir ?...

Ses lèvres sont douces et violentes...

Je n'ai revu Guillaume qu'une toute petite minute avant son départ.

Je crois que nous ne sommes plus du tout fâchés...

5 mars...

Jacqueline — Mlle Albin veut que je l'appelle Jacqueline — est tout à fait aimable pour moi. Chaque jour, depuis que Guillaume est parti, elle vient me chercher, et nous sortons ensemble.

Elle a loué rue de Lisbonne, tout près du parc Monceau, un joli petit appartement et s'occupe de le meubler. C'est très amusant. Elle dit : « Si je me sens reprise par ma « bougeotte » chronique, je revendrai tout cela... mais je veux être « dans mes meubles » une fois par hasard. »

Cette savante voyageuse ne se déplaît pas trop en ma société. Sa supériorité sans pédanterie a cessé de m'intimider. Sa conversation est charmante; mon verbiage la divertit. Nous passons d'agréables heures.

Quelquefois, cependant, si indulgente que je voie Jacqueline, j'ai un peu honte devant elle de mon ignorance. Ainsi elle me demande sur les travaux

de Guillaume des choses que je ne sais pas. Elle, elle parle de l'aviation comme un technicien... Je ne comprends même pas toujours les termes qu'elle emploie. Elle a l'air très étonnée.

— Comment, vous êtes la femme de Guillaume Kerjean, petite Phyllis. et vous ne vous intéressez pas plus sérieusement aux recherches, aux expériences de votre mari ?...

— Je m'y intéresse avec enthousiasme... Mais je n'ai pas votre intelligence, Jacqueline... Comment êtes-vous si bien renseignée vous-même?

— Oh ! moi, toute découverte nouvelle me passionne... Alors... je lis... je me documente...

Avec beaucoup de gentillesse et de bonne grâce, elle m'a accompagnée chez la couturière, quand j'ai été essayer ma robe. Je lui ai raconté que Guillaume avait choisi cette robe avec moi.

Elle a paru stupéfaite.

— Guillaume !

— Mais oui, Guillaume, ai-je affirmé en riant. Douteriez-vous de son bon goût?

— Non pas... Mais Guillaume s'occupant de chiffons... cela me semble si étrange !

Elle a ri sans méchanceté. J'imagine qu'elle a pensé : « Il y a compensation... La petite Phyl ne s'intéresse pas à l'aviation... Mais Guillaume prend plaisir aux fanfreluches... »

Je crois que j'aimerai Jacqueline. On la devine franche et droite. On sent que cette femme a la loyauté d'un honnête homme, et je comprends ce que Guillaume veut exprimer quand il dit qu'elle est pour lui « un ami. ». Il semble d'ailleurs



qu'étrangère elle-même à toutes les petites faiblesses, à toutes les petites nuances, à toutes les petites complexités de la nature féminine, elle doive les méconnaître ou les dédaigner chez autrui... Jamais l'idée ne me viendrait de la prendre pour confidente... Je suis certaine que Guillaume, qui est un homme pourtant et, certes, pas un homme efféminé, me comprend beaucoup plus « fémininement » que Jacqueline ne saurait le faire.

Chaque jour, j'adresse à mon ami une lettre où je lui raconte toute ma vie quotidienne. Les messages que je reçois sont plus brefs, mais aussi réguliers. Il me semble que Guillaume est parti depuis un an... au moins ! Je le lui ai écrit... Et sa lettre de ce matin était encore meilleure que toutes les autres.

« Ma petite Phyl chérie, vous me dites que vous pensez beaucoup à moi... Je pourrais vous dire, moi, que, sauf dans les moments où je m'occupe d'affaires — et encore ! — il ne se passe pas une minute sans que je pense à vous... Hier, je vous avais écrit une grande lettre que j'ai détruite... parce que certaines paroles — si elles doivent être dites — ont leur heure qu'il faut saisir... Et puis parce que, de loin, par de froides, inertes phrases, on n'est pas toujours compris... A l'instant où je vous écrivais, ma chère petite aimée, j'aurais donné dix ans de mon existence à venir pour vous avoir auprès de moi... Ah ! quand il m'a fallu partir, quel désir j'avais de vous emmener, de vous emporter... Mais je me suis rappelé le voyage de Bruges... Et je n'ai rien dit. »

Pauvre Guillaume ! s'il savait quel désir j'avais, moi, d'être emmenée... A Bruges, ce n'était pas la même chose... Je suis sûre que cette lettre qu'il ne m'a pas envoyée parlait de Fabrice de Mauve...

Fabrice de Mauve ! Oh ! mon Dieu, quand je pense qu'il me faut le revoir après-demain ! le voir avec sa femme !

Hier, j'ai rêvé de lui, toute la nuit. Un rêve stupide ! Nous étions dans l'ombre d'un jardin inconnu où des tilleuls étaient en fleurs... Il m'embrassait, il m'embrassait, malgré moi, comme on pense... mais, malgré moi aussi, j'étais heureuse... et je ne savais plus fuir ses lèvres, je me blottissais, confiante, vaincue, contre lui... Alors je m'apercevais que l'homme dont le cœur palpitait si fort tout près du mien, ce n'était pas Fabrice de Mauve,... c'était Guillaume !...

VIII

8 mars, dans la nuit...

Je ne puis dormir... Je crois que j'ai la fièvre... C'est cette soirée chez les Mauriceau.

A deux heures, comme j'étais lasse de me retourner dans mon lit, de chercher sans la trouver jamais la place favorable à mon repos, je me suis levée... et j'écris pour tuer mon énervement... j'écris dans l'espoir d'avoir enfin sommeil...

Quelle absurde journée !...

Tout l'après-midi, j'ai attendu ma robe que la couturière m'avait promise pour le matin... Puis, quand la robe a été là, j'ai attendu Guillaume déjà en retard de dix minutes sur l'heure que sa lettre avait annoncée... Et, naturellement, le retard de Guillaume m'a encore plus exaspérée que celui de la robe...

Au lieu de me dire que les paquebots et même les trains ne pratiquent pas toujours la politesse des rois, je me suis figuré les choses les plus extravagantes... par exemple que Guillaume avait voulu passer le détroit en aéroplane et que, comme l'infortuné Cecil Grace, il s'était perdu dans les brouillards de la mer du Nord.

A sept heures un quart, pour me prouver à moi-même que de telles imaginations étaient enfantines et que Guillaume allait arriver, je me suis décidé à m'habiller... Mais la pauvre Anaïk s'effarait devant les agrafes de ma nouvelle robe, et ses mains un peu gercées faisaient crisser la soie d'une manière agaçante sans que la besogne avançât...

Je ne voulais pas montrer d'impatience... et j'avais les nerfs à fleur de peau... A ce moment, j'ai entendu un bruit de clé qui venait de l'antichambre... et j'ai été si contente, si soulagée que, quand on a frappé à ma porte, je n'ai pas même pensé que tout était en désordre dans ma chambre, qu'Anaïk était présente, et que ma robe n'était pas attachée, j'ai crié : « Entrez ! » de toute ma joie... et j'ai sauté au cou de Guillaume enfin là !...

Des bourrasques, une véritable tempête de mer, avaient rendu la traversée du Pas-de-Calais plus difficile et plus longue que de coutume.

Mes craintes, que, maintenant, je racontais en riant, amusèrent Guillaume.

Il parlait gaiement, mais j'ai remarqué qu'il était pâle.

Il pressa fortement sa main sur son front.

— Un peu de migraine, voilà tout... C'est ma façon d'avoir le mal de mer... Le temps était vraiment atroce... J'ai vu le moment où nous retournions à Douvres...

— Voulez-vous que nous renoncions au dîner Mauriceau?... Un coup de téléphone... c'est simple !



— Non, puisque c'est moi qui ai voulu l'accepter... Et votre robe?

Il a beaucoup admiré ma tunique égyptienne... et peut-être un peu moi, puis, comme Anaïk reprenait, résignée, sa tâche interrompue, il a ri.

— Mais, ma pauvre vieille, cela n'ira jamais, tu passes une agrafe...

Et, repoussant doucement mon humble femme de chambre, très vite, très bien, ses doigts m'effleurent à peine, il a attaché la robe.

Anaïk soulagée s'occupait de mon manteau.

— Vous ne serez jamais prêt à l'heure, Guillaume,... ai-je dit. Allez vous habiller.

Il me regardait.

— Vous aussi, Phyllis, vous êtes pâle... très pâle... et vos mains sont glacées... Si j'avais pensé que... que ce dîner vous coutât autant... je...

Il n'a pas achevé, sa voix avait changé.

— Je ne vous ai pas caché que ce dîner me coûtait infiniment, ai-je répliqué avec quelque fermeté, mais ce n'est pas à cause de cela que je suis pâle...

Il a haussé légèrement les épaules, et il est allé s'habiller.

Ce n'était peut-être pas à cause de ce dîner inopportun que j'étais pâle. Mais l'appréhension presque morbide, je crois, que j'avais de ma rencontre avec Fabrice de Mauve ne m'aidait pas à vaincre l'énervement qui m'avait peu à peu gagnée, en attendant Guillaume et, au moment d'entrer dans le salon des Mauriceau, mon coup d'œil à la glace fut anxieux... Mais il me rassura.

La mince jeune femme habillée de perles obscures qui m'apparut n'était peut-être pas aussi rose que d'habitude, mais ses traits étaient calmes, son teint reposé, son attitude paisible... Et je dois avouer qu'elle était surprise, tout à coup, de ne point ressentir cette grande émotion frémissante qu'à l'avance, elle avait redoutée...

Nous arrivions les derniers... Le voyage de Guillaume nous excusa. Parfaitement maîtresse de mon visage, de mes gestes, de ma voix, j'ai rappelé à la nouvelle mariée à qui l'on me présentait, notre unique entrevue — au temps où elle était Mlle Tourneur — et quand, assez maladroitement, Mme Mauriceau m'a dit qu' « elle ne me présentait pas M. de Mauve », c'est avec toute la légèreté, toute l'insouciance, en un mot, tout le naturel souhaitable que j'ai dit :

— Oh ! M. de Mauve et moi, nous sommes d'anciens amis !...

Mme de Mauve n'est certainement pas jolie, mais son long fourreau de velours que garnit simplement et — ajoutons-le — princièrement, le plus merveilleux col de point d'Angleterre que j'aie jamais vu, est œuvre d'artiste. Et je dois rendre un hommage identique à la silhouette, au port, à la coiffure, aux cheveux, au teint qu'on lui a faits... Vraiment, je n'aurais pas cru possible de tirer un tel parti d'une laideur qui, naguère, semblait indiscutable et vulgaire et dont on serait tenté de dire, maintenant, qu'elle a du style... C'est une métamorphose !

A table, j'étais assise entre deux messieurs qui

venaient de m'être nommés, un jeune homme assez serin et un vieillard très spirituel... L'un et l'autre se sont montrés fort empressés... chacun dans la note de sa nature, de son âge et de son temps... Mais les petites causeries particulières se sont perdues dans la conversation générale qui, bientôt, a tout envahi.

La conversation générale, chez les Mauriceau, c'est toujours une espèce de conférence avec des interruptions discrètes... et le conférencier, c'est toujours M. de Mauve.

Fabrice de Mauve est un virtuose admirable. Pour caractériser le jeu prestigieux de sa parole brillante, imprévue, on est tenté de recourir à une comparaison vieillie et de dire qu'il jongle avec les idées et les mots... Mais une magie s'en mêle, idées et mots étincellent, chatoient, se changent en or, en pierreries, dans l'illusion du moment qui passe... On est ébloui et charmé...

A ce dîner des Mauriceau, le poète fut égal et peut-être supérieur à lui-même.

De temps à autre, quelqu'un lui répondait... et ce quelqu'un était souvent « Guillaume le Taciturne »...

Quoique celui-ci parlât sans ironie comme sans animosité apparente, je dois avouer que, tout d'abord, je me suis demandé si sa persévérance, d'ailleurs fort courtoise, à ne se trouver jamais du même avis que M. de Mauve, n'était pas le fait d'une opposition préconsue et systématique à laquelle son antipathie se plaisait. Mais j'ai vite constaté qu'il n'en était rien.

Si Guillaume ne partage aucune des idées de M. de Mauve, que ce soit en politique, en morale ou en littérature, il faut s'en prendre aux causes les plus simples et les plus profondes... Ces deux hommes ne sont pas de même race... C'est le principe essentiel de leur être, de leur nature, de leur caractère qui s'oppose à ce qu'ils puissent jamais penser, raisonner, sentir de même...

Les objections de Guillaume étaient aussi brèves, aussi précises, aussi fortes que les développements de Fabrice étaient abondants et paradoxaux.

Après s'être senti entraîné et noyé par ceux-ci, on avait un peu l'impression d'être saisi et sauvé par celles-là...

Le dîner m'a semblé long... La soirée aussi. Trois tables de bridge étaient prêtes. Elles se sont si rapidement et si complètement garnies que les salons ont paru vides... Les gens qui ne « bridgeaient » pas ont parlé de « faire de la musique ».

Une dame a murmuré d'une voix nostalgique l'« Heure exquise » de Verlaine sur la mélodie de Reynaldo Hahn, puis tout le recueil y a passé..

... Mais c'était sans prétention ni solennité. La dame qui chantait était contente de s'entendre ; le monsieur qui l'accompagnait prenait plaisir à pianoter..., et personne ne se sentait tenu de les écouter tout le temps... C'était comme au restaurant, quand les tziganes jouent.

Un moment, je me suis trouvée seule dans le petit salon où il y a de si jolies miniatures persanes, et Fabrice de Mauve m'y a rejointe.

Je ne l'avais pas entendu entrer. Appuyée d'un



genou sur le canapé qui défend l'approche du grand miroir Louis XVI, les bras levés, le buste tendu, j'arrangeais ma coiffure quand, soudain, de la surface brillante où paraissait mon image attentive, son visage émergea tout près du mien... son visage blond, fin et comme un peu fripé déjà, ses yeux froids et enjôleurs, ses yeux clairs dont on ne sait jamais la pensée vraie, ses lèvres rouges, ses lèvres à la fois minces et charnues, pleines de grâce et inquiétantes comme une menace...

Alors... Ce fut un mouvement plus fort que ma volonté et si indépendant de tout raisonnement que j'eus l'impression de l'avoir subi plutôt qu'accompli : une sorte de répulsion, un instinct profond, intime, souverain, me jeta de côté, loin de ce visage, de ces yeux, de cette bouche qui me souriaient...

— Oh ! s'écria M. de Mauve, je vous ai fait peur...

— Vous m'avez surprise, corrigeai-je; je ne vous avais pas entendu venir.

— Je vous admirais... Il semble, en vérité, que, sans qu'on y eût jusqu'à présent songé, cette tunique un peu hiératique aux broderies étranges, ce savant et souple ruissellement de perles sombres était précisément la vêture appelée par votre grâce un peu exotique, votre lourde et soyeuse chevelure de lumière, votre singulière petite figure de japonaise blonde... Vous avez l'air d'une petite divinité évadée de son temple... divinité d'on ne sait quel pays légendaire ou chimérique... Votre robe est délicieuse...

— Le madrigal est charmant, dis-je, et me fait

plaisir... J'aime beaucoup ma robe... c'est mon mari qui l'a choisie... Mais Mme de Mauve n'a, certes, rien à m'envier sous ce rapport...

— Sous le rapport de la robe... ou du mari?

— De la robe... naturellement.

— Votre « naturellement » est assez impertinent, vous savez...

— Oh ! je ne m'en doutais pas... je voulais dire seulement combien la toilette de Mme de Mauve me paraît jolie et harmonieuse...

Il y eut un silence ; je fis quelques pas pour m'éloigner, mais M. de Mauve eut un geste implorant qui me retint. Il m'eût déplu que le beau Fabrice me prêtât un trouble, une crainte que, grâce à Dieu, oh ! grâce à Dieu, je n'éprouvais pas...

— Restez, dit-il, je ne pense pas que vous trouviez la moindre jouissance à écouter, là-bas, cette femme gramophone... Et moi, je désirais si passionnément vous voir !... Je ne serais pas étonné qu'en donnant un dîner qui nous réunît, Mme Mauriceau eût inconsciemment obéi à la suggestion de cet intense désir... Et vous voilà ! Vous êtes plus pâle, plus fine, plus mystérieuse qu'autrefois... Oh ! petite Phyllis !...

Un regard très froid l'arrêta... Vraiment il ne manquait pas d'aplomb !...

— Madame, n'est-ce pas? rectifia-t-il. Vous voulez que je vous appelle madame?

— Mais, répliquai-je, sans me fâcher, je ne crois pas vous avoir jamais donné la permission de m'appeler Phyllis... Alors, comme je ne suis plus Mlle Boisjoli, mais Mme Kerjean...



— Mme Kerjean, oui... ah ! méchante ! Si j'avais su, si j'avais su !... Mais je pensais... Laissez-moi vous dire... Je n'avais aucune fortune et il me semblait qu'une vie médiocre était indigne de vous...

— Vous ne vous trompiez pas... Je hais tout ce qui est médiocre, répondis-je avec insouciance... Mais pensez-vous que ce soit le plus ou le moins de fortune qui constitue la médiocrité d'une vie ?

Il n'eut pas l'air d'entendre.

— Oui, reprit-il doucement, depuis que je vous sais mariée, j'ai de vous revoir une nervosité maladive, obsédante... C'est singulier, n'est-ce pas ?... car, enfin, je pensais bien en souffrir un peu...

— Mais, cher monsieur, fis-je ouvrant de grands yeux, vous êtes marié vous aussi ?...

Il eut un léger mouvement des épaules.

— Ne raillez pas... Vous savez bien que j'ai fait un mariage de raison...

— Non, je ne le savais pas.

— Et... vous ?

— Moi ?

— Est-ce un mariage de raison que vous avez fait ?

La question me parut impertinente, mais très sincèrement, je me mis à rire :

— Moi ?... nous ?... ah ! mon Dieu, je puis vous jurer une chose... S'il fut jamais au monde un mariage déraisonnable... un mariage de déraison... c'est bien le nôtre !... Un mariage de raison m'eût autant déplu qu'une vie médiocre... J'en ai refusé

un — fort beau — sans la plus légère hésitation..

— Alors, vous aimez votre mari, madame?.. Oh! pardonnez... Vous intéressez infiniment l'incorrigible psychologue que je suis, et les psychologues sont indiscrets...

— J'aime mon mari... de tout mon cœur !

— Je pourrais vous faire observer que ce n'est pas assez... mais, au ton de votre réponse... je serais presque tenté de penser que c'est trop... Les mots sont si peu de chose !... Je veux dire trop de bonheur pour un simple mortel... fût-ce un aviateur ! Les aviateurs ont de la chance !

— Est-ce donc une chance très enviable d'épouser une petite fille sans le sou?

— C'est une chance d'être aimé... de tout votre cœur... Étrange, étrange, cependant !

— Étrange, quoi?

— Que...que je n'aie jamais... pressenti votre... affection pour Kerjean?

— Ce n'est pas étrange... vous ne m'aviez jamais vue avec lui... et je flirtais avec vous.

— Oui, nous flirtions... C'était le bon temps... le temps passé !

— Vous trouvez ?... Moi je trouve le temps présent meilleur...

— Depuis quand l'aimez-vous... voyons?

— Depuis... toujours.

— Oh ! voilà qui est trop, cette fois... beaucoup trop !

Plus gravement, j'ai dit :

— Ce n'est pas trop, monsieur de Mauve. Guillaume Kerjean est l'homme que j'estime, que



j'admire... et que j'aime le plus au monde... Je l'ai aimé comme une enfant, lorsque j'étais encore une enfant... Je suis une femme... et, sans doute, mon cœur d'aujourd'hui n'est-il plus celui d'autrefois... Mais c'est d'une psychologie très simple, je vous assure — je l'aime... voilà tout!... Et je suis très fière de lui... et je suis très heureuse avec lui... Et maintenant, laissez-moi retourner dans l'autre salon, je vous prie... Mon mari est arrivé de Londres, ce soir... et nous ne voulons pas rentrer tard...

Sur ces mots, je l'ai laissé. Il avait son sourire d'ironie supérieure, mais je crois qu'il était un peu vexé... et moi... Oh ! moi, je ne sais comment dire, j'était étonnée, étonnée, étonnée... j'avais comme une ivresse d'étonnement !

En rentrant dans le grand salon, j'ai tout de suite rencontré le regard de Guillaume, un regard un peu dur, un peu éperdu, un peu je ne sais quoi... Guillaume à de ces regards-là qui sont pleins de choses... et moi, je ne suis pas psychologue... Le pauvre garçon était, d'ailleurs, la proie d'un membre de l'Institut (section sciences) qui n'avait pas pu placer un mot à table à cause de Fabrice... et qui se rattrapait.

Il était près de minuit. Nous avons pris congé de nos hôtes, et notre départ a été le signal d'un exode presque général. Seuls, quelques joueurs de bridge ne se sont aperçus de rien.

Tout le monde s'est trouvé en même temps dans la pièce qui servait de vestiaire. Guillaume a pris des mains de la femme de chambre le manteau qu'elle m'apportait.

Je ne sais si je me trompe, mais je crois que son état d'âme n'était pas sans impliquer quelque chose de semblable à l'agacement humilié qui, lorsque nous rencontrions le jeune couple de Bruges, m'incitait à jouer discrètement pour les étrangers qui me voyaient et aussi un peu pour moi-même, la comédie de l'amour heureux...

Tandis que M. de Mauve endossait confortablement sa pelisse à deux pas de nous et sans un regard pour sa femme, le bon serviteur de la petite princesse m'enveloppait dans mes fourrures avec des délicatesses et des précautions de propriétaire. Il semblait dire — oh ! très silencieusement ! — aux gens qui étaient là : « Je vous ai permis d'entrevoir ma perle de grand prix ; je comprends que vous la trouviez belle... Mais elle est à moi... et soyez sûrs que je la garderai. »

Si bien que — comme nous montions en voiture les uns et les autres, Fabrice de Mauve et sa femme dans une élégante électrique, Guillaume et moi dans un modeste taxi-auto, mon ancien flirt — cet homme est d'une impertinence rare ! — a trouvé moyen de me glisser à l'oreille : « Croyez vous que ce me soit agréable de voir Kerjean vous *enlever* ainsi? »

S'il savait !

J'ai feint de ne pas entendre et Guillaume, heureusement, n'a pas entendu. Il avait un peu sa mine de Bruges, Guillaume... A peine installé dans la voiture, il s'est tu et ne s'est pas plus occupé de moi que si nous étions rentrés chacun de notre côté dans des véhicules différents...

Moi, j'étais brisée, tout à coup... Oh ! brisée, à la fois très lasse et énervée à pleurer.

J'aurais voulu dire : — Donnez-moi votre main, Guillaume, prenez-moi dans vos bras... Comme à Bruges, dans la vieille petite rue silencieuse, j'ai besoin de sentir que je ne suis pas seule... que vous êtes là, que vous êtes là ! »

Mais Guillaume, noyé d'ombre, assis dans un coin de la voiture, aussi loin de moi que la place le permettait, continuait de se taire et m'intimidait tant qu'il m'eût été impossible de prononcer ces paroles hardies — ma vie en eût-elle dépendu.

Quand nous nous sommes retrouvés à la maison, dans l'antichambre, j'ai demandé à Guillaume s'il souffrait encore de sa migraine. D'un mouvement violent, il a pressé ses tempes entre les paumes de ses mains.

— Atrocement ! a-t-il dit. Bonsoir... Je vais redescendre et marcher un peu... J'ai la tête en feu !

Il n'avait pas quitté son pardessus ; sa main se posa sur le bouton de la porte.

— Guillaume, murmurai-je, vous n'êtes pas... fâché ?

— Non.

— Vous n'êtes pas... triste?

— Mais non... j'ai mal à la tête... Bonsoir...

Le bouton de la porte tourna. Dans le couloir, le pas d'Anaïk, enfin réveillée, se traînait... Cette fois encore, je n'ai pas raisonné... J'ai senti seulement que *ce devait être dit*... qu'il fallait, qu'il fallait que ce fût dit à cette minute même !

— Guillaume, m'écriai-je, je vous jure que je

n'aime plus cet homme... Je le sais, j'en suis sûre, maintenant... Bonsoir, mon ami.

Il m'a bien semblé que les yeux de Guillaume s'éclairaient, comme si, tout à coup, il n'avait plus mal à la tête... Mais je ne puis rien affirmer... Anaïk paraissait... Et je me suis sauvée.

La bonne vieille m'a mise au lit comme un enfant fatigué. Puis j'ai vite éteint la lumière... et tout fut ténèbres et silence autour de moi...

Je n'avais pas sommeil. Cependant il me semblait ne penser à rien... ou penser des choses indéfinissables et fuyantes, comme lorsqu'on a la fièvre, et peut-être un peu le délire.

Anaïk ne m'avait pas quittée depuis vingt minutes que Guillaume est rentré. Je l'ai entendu marcher dans la salle à manger, puis il a cogné tout doucement à mon cabinet de toilette, puis, comme on ne répondait pas, il a ouvert la porte, il a traversé la pièce sombre et vide, et il est arrivé à la porte de ma chambre qu'aucun rais de clarté ne dessinait plus... J'ai deviné qu'il était là, tout près, bien qu'il n'eût pas frappé... Je croyais presque percevoir son souffle et les battements de son cœur... J'ai pensé... Je ne sais pas... J'ai eu un grand désir de le voir, de lui parler, de poser mes mains et ma bouche sur ce pauvre front qui brûlait et puis d'entendre des mots tendres, d'être consolée de je ne sais quoi... J'ai eu un grand désir de l'appeler, de dire : « Je ne dors pas, Guillaume !... »

Mais je n'ai pas osé... Qu'eût-il pensé ?

Et son pas s'est éloigné tout doucement dans le silence.

Je n'ai pas encore dormi. Il est bientôt cinq heures. Il faut que je me recouche. Je me sens très inhabile à exprimer ce que j'éprouve. Et puis je crois que, maintenant, j'ai un peu sommeil...

Mais, de tout ce qui reste si vague, si confus en moi, à cette heure de fiévreuse lassitude, une certitude se détache, claire, éblouissante...

Guillaume, mon ami cher, je veux le répéter, l'écrire une fois encore, comme un serment joyeux : Je vous jure que je n'aime plus Fabrice de Mauve...

Comment dites-moi, comment l'ai-je jamais aimé ?

IX

8 mars, 6 heures.

Au matin de cette nuit d'insomnie, j'ai dormi plus tard que de coutume. Neuf heures tintaient quand j'ai ouvert les yeux. Ma première pensée fut que Guillaume devait être parti, qu'avant le soir, sans doute, je ne le verrais plus... Anaïk me rassura. Guillaume n'était pas sorti, il avait reçu « un monsieur d'affaires » — c'est le terme consacré par Anaïk — puis il m'avait attendue.

Cette infraction à la règle quotidienne me causait trop de plaisir pour ne pas me paraître toute justifiée... Je ne me suis pas arrêtée à ce qu'elle pouvait présenter de singulier... Cependant, dès mon entrée dans le cabinet de travail plein de fumée bleue, avant même que Guillaume eût parlé, j'ai deviné, senti qu'*il s'était passé quelque chose*...

— Qu'y a-t-il, Guillaume? demandai-je. Il ne faut pas qu'Anaïk me laisse dormir ainsi.

Je tendais mon front. Le baiser qui s'y posa était distrait ou soucieux.

— Vous aviez l'air si fatiguée, hier soir, petite Phyl, qu'il eût été cruel de vous réveiller brusque-

ment... Un clerc de Me Baudin me quitte à l'instant.. Mlle Arguin est morte...

J'ai eu un cri de pitié.

— Pauvre Mlle Laure ! Elle est morte toute seule, comme elle a vécu ! Ah ! si j'avais su... Pourquoi ne pas nous avoir avertis plus tôt?

— Elle est morte sans souffrances, en quelques minutes... une congestion cérébrale comme votre pauvre marraine... Vous ne pouviez qu'arriver trop tard, mon enfant !...

Je secouais la tête tristement. Guillaume se tut un moment. J'observais qu'il était très pâle.

— Mlle Arguin avait envisagé la possibilité d'une fin subite et pris ses dispositions en conséquence, dit-il enfin, avec une sorte de froideur. Elle a fait de vous sa légataire universelle.

— De moi ! ! !

Cette exclamation exprimait, je pense, le plus complet désarroi. Guillaume la négligea.

— Me Baudin, qui a reçu sous forme de testament public, les dernières volontés de Mlle Arguin, continua-t-il du même ton officiel, était également chargé de vous transmettre, dès le décès de sa cliente, cette lettre écrite pour vous.

Je ne savais où j'en étais, je comprenais à peine. La lettre cachetée de noir avait passé des mains de Guillaume aux miennes. Sans un mot, je l'ouvris et m'approchai de mon ami pour qu'il pût lire en même temps que moi.

— Non, dit-il doucement. Ceci est personnel; vous ne devez pas me communiquer cette lettre, vant d'en avoir connaissance.

La légère feuille de papier que j'avais retirée de l'enveloppe était toute griffonnée d'une écriture menue et serrée. Aucune formule de début n'indiquait ni que ce document daté du mois de février fût une lettre ni qu'il me fût destiné. Je lus :

« Il est écrit : *Quiconque hait son frère est un*
« *meurtrier, aucun meurtrier n'a la vie éternelle*
« *demeurant en lui.*

« Il est écrit : *Celui qui aura des biens de ce*
« *monde et qui, voyant son frère dans le besoin,*
« *lui fermera ses entrailles, comment l'amour de*
« *Dieu demeurerait-il en lui ?*

« Et maints textes des Saintes Écritures expri-
« ment la même pensée, la même condamnation...

« Un jour, Guillaume Kerjean m'a dit : Inter-
« rogez votre conscience sincèrement, impitoya-
« blement, elle vous répondra que vous haïssez
« Phyllis Boisjoli. » Et je fus saisie d'un effroi
« étrange, sacré... En prononçant cette parole,
« au moment où le Seigneur voulait qu'elle fût
« dite, sans doute, Guillaume Kerjean me livrait
« à ma conscience.

« J'avais cherché l'amour de Dieu et la vie éter-
« nelle; quiconque m'eût traitée de meurtrière
« m'eût paru fou... Et cependant la voix ferme
« et grave de Guillaume Kerjean, voix du juste
« qui n'a jamais menti ni trompé, avait dit la
« vérité : La haine fratricide habitait mon cœur.
« Je le comprenais, je le sentais tout à coup avec
« une intensité singulière. C'était comme une
« révélation, un brutal trait de feu qui foudroyait
« mon orgueil.



« Phyllis, je vous ai haïe, vous que je savais « personnellement innocente de mes déboires, « je vous ai haïe de toutes les iniquités dont « j'avais pâti, de toutes les déceptions, de toutes « les rancœurs que le passage de la vie avait « laissées en moi... et, quand j'ai été riche, je me « suis réjouie de vous voir dépouillée.

« Ce qui m'exaltait dans la possession d'une « fortune dont les hasards tragiques de la mort « me faisaient l'héritière, ce n'était pas seule- « ment le triomphe de mon droit familial, c'était la « haine ; ce qui guidait ma sévérité, ce qui inspi- « rait mes conseils austères, quand je vous con- « damnais au travail mercenaire, ce n'était seule- « ment pas l'intérêt qu'émue par mon idéal moral « et religieux je croyais porter à une enfant insou- « ciante et frivole... c'était la haine. Cependant, si « l'existence précaire et aventureuse que je vous « imposais sous le prétexte de ne rien vous devoir, « vous avait perdue, salie, le remords et le déses- « poir m'eussent tuée...

« Comment n'avais-je point soupçonné la pré- « sence de cette gangrène dont mon âme était la « proie? Mystère !... Le Malin a pour nous abuser « sur nos pensées coupables, sur nos péchés secrets, « des ruses obscures... Et je rends grâce à Dieu « qui a permis que mes yeux s'ouvrissent et que « pour eux la lumière se fît.

« Dès lors, implorant miséricorde, j'ai pu retrou- « ver le pardon dans le repentir et l'amour. Vous « êtes, Phyllis, tout à votre bonheur d'épouse. « Ma visite vous eût été importune ou indiffé-

« rente... Mais la vôtre m'est venue comme un
« gage de paix... Oui, sans que, depuis votre
« mariage, nous nous fussions vues avec les yeux
« de la chair, la paix s'est faite entre nous... Mais
« pour rompre avec mon péché, un acte me res-
« tait à accomplir, une preuve à donner.

« Aujourd'hui, dans toute la force et la pléni-
« tude de ma volonté chrétienne, en présence de
« Me Baudin et des quatre témoins requis, devant
« Dieu qui m'écoutait dominant la loi des hommes,
« j'ai solennellement répudié les mauvais ins-
« tincts de mon cœur en vous nommant ma léga-
« taire universelle.

« Très usée par la vie et sentant ma fin pro-
« chaine, je vous ai laissé, sans en rien distraire,
« cette fortune qui m'était légitimement revenue
« par droit de naissance, mais qu'auparavant,
« Mme Davrancay, ma tante et votre mère adop-
« tive, vous avait destinée, par choix d'affection.

« Faites-en un bon usage, sans oublier les pau-
« vres, nos frères, et soyez heureuse sous la béné-
« diction de Dieu.

« Votre sœur en Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ.

« Laure ARGUIN. »

Guillaume, à son tour, avait lu.

— Pauvre femme ! murmura-t-il. Une telle lettre est, dans sa sécheresse même, singulièrement pathétique. Savez-vous que cette épouvante sacrée d'un être qu'une parole « livre à sa conscience »,



c'est quelque chose de rare et qui touche au sublime ?

Lentement, il replia la lettre et me la rendit. J'avais les larmes aux yeux et presque imperceptiblement, je tremblais... J'eusse été incapable de dire de façon précise ce que j'éprouvais Je me sentais inexprimablement triste, désemparée... et comme un peu honteuse... Ce que je puis affirmer, c'est que cet héritage inattendu ne me causait aucune joie. Pour qu'il m'échût à moi qui n'avait jamais donné aux questions d'argent que si peu de mes pensées, il avait fallu que ma bienfaitrice, ma maman adoptive, me fût arrachée, puis que la mort prît encore cette pauvre femme solitaire qui avait eu le droit de se croire lésée par moi peut-être, sans que j'en fusse responsable, qui se confessait douloureusement de m'avoir haïe... et que je n'avais pas aimée... non, pas même de cet amour fraternel « en Notre-Seigneur Jésus-Christ », auquel, près de la tombe, son cœur mystique s'était plié...

Oh ! comment peut-on se réjouir jamais de ce que la mort apporte !... Il me semblait perdre marraine pour la seconde fois.

Cette richesse qu'on m'annonçait, je la sentais peser sur mes épaules, lourde et noire comme un vêtement de deuil.

— Oh ! Guillaume ! m'écriai-je, je veux aller tout de suite auprès de Mlle Laure, lui porter des fleurs... je...

Et, brusquement, j'éclatai en sanglots. J'ignore ce que Guillaume supposa. Il parut agacé.

— Ne vous énervez pas ainsi, dit-il. Il faut, en effet, que vous alliez sans tarder rue d'Offémont,... puis chez Me Baudin...

Je ne pleurais plus. J'avais essuyé mes yeux bien vite, en étouffant un peu.

— Vous viendrez avec moi, Guillaume?

— Si vous voulez, répondit-il plus affectueusement. Je téléphonerai à Patain qu'il ne m'attende pas.

Le visage de ma pauvre marraine tiré, déformé par la paralysie hantait mon souvenir de son atroce fascination. La nécessité de voir Mlle Arguin morte me tourmentait d'une appréhension que je n'osais avouer et qui, pourtant, me fit hésiter sur le seuil de la porte. Guillaume me devina. Il passa son bras sous le mien et prit ma main.

— Courage, mon enfant ! dit-il tout bas.

Mais je n'eus point d'effroi.

Dans le suprême repos, Mlle Laure était calme, ineffablement calme et presque belle. Un miraculeux rajeunissement affinait ses traits réguliers ; toute blanche, longue et mince en sa rigidité, elle semblait une statue d'ivoire. Pour la première fois, j'eus une vision de ce qu'elle avait pu être, un jour, au temps où elle avait encore devant elle les promesses délicieuses et mensongères de la vie... et mon cœur se serra.

Sur la candeur immaculée du lit drapé de linge, on avait semé des violettes... Respectueuses et méditatives, deux femmes en noir — des diaconesses, je crois — se tenaient dans la chambre. L'une d'elles m'aida délicatement à disposer les



gerbes de lilas et de roses blanches que j'apportais... Puis je me suis agenouillée... et, tandis que Guillaume demeurait à mes côtés, debout, inclinant son front pensif, j'ai prié longtemps...

Cet après-midi, j'étais trop lasse, trop ébranlée; j'ai supplié Guillaume d'aller sans moi, chez Me Baudin... Je ne voulais pas entendre parler de tout cet argent...

Jacqueline est venue et elle est restée avec moi, elle me quitte seulement. Je l'aime beaucoup.

13 mars...

Guillaume a compris mon désir de rendre à Mlle Laure tous les devoirs qui eussent incombé, en ces jours de deuil, à une jeune sœur, à une nièce tendrement aimée... Ces devoirs, il les a partagés avec moi. Il a été d'une bonté parfaite.

La première nuit, nous avons veillé ensemble dans la pièce qui précédait la chambre mortuaire ; nous ne sommes rentrés rue Boursault qu'au matin. La seconde nuit, comme, écrasée par la fatigue, je m'étais endormie, nous avons, vers trois heures, cédé notre place aux deux fidèles diaconesses... Et je puis bien dire que Guillaume m'a portée, oui, portée comme une enfant, de l'appartement de Mlle Laure à la voiture et de la voiture à ma propre chambre.

Pendant la cérémonie funèbre, le lendemain, sa sollicitude ne m'a pas, un instant, quittée. Alors même qu'il ne me regardait pas, qu'il semblait occupé par d'autres soins, je sentais que toute sa pensée, tout son cœur était près de moi. Et

c'est encore son bras protecteur qui m'a encouragée, soutenue quand, au retour du cimetière, subissant la réaction des heures pénibles d'émotion et de fatigue, je me suis tout à coup trouvée si faible pour monter l'escalier... Je vois encore son sourire.

— Ma pauvre petite, vous n'en pouvez plus, vos yeux se ferment... Il vous faut quinze heures de sommeil... au moins !

Oh ! il a été parfaitement bon... Mais pourquoi, par instants, semblait-il si sombre? Pourquoi cet air contraint? Quelque chose dans la lettre, dans le testament de Mlle Laure, dans mon attitude à moi, lui a-t-il déplu, l'a-t-il froissé?

Il a été bon, affectueux, tendre... et cependant, il me semble que, jusque dans cette tendresse attentive, il n'est plus tout à fait le même ou plutôt... Comment dire?... De le voir tel qu'il est à présent me montre qu'à la vérité, c'était avant — depuis que nous vivions si près l'un de l'autre — qu'insensiblement, subtilement, il avait changé.

En quoi?... Il serait difficile de préciser cet indéfinissable... Il était *lui* toujours, mon unique ami... seulement il n'était plus Kerjean, il était Guillaume, ce Guillaume qui m'était apparu à Bruges un peu comme un inconnu...

Et voici que je crois retrouver Kerjean, le vieux Kerjean de la petite Phyl, celui que je comparais à la Peuplière, celui à qui je disais : « Vous êtes pour moi comme un parrain, un oncle... » Mais un Kerjean moins simple, moins égal, plus nerveux... fâché plus vite. Comme la vie est embrouillée !

Tout ce que je viens de dire n'est peut-être,

après tout, qu'illusion ! En ces derniers jours, je n'ai vu Guillaume qu'un peu... Il travaille, il travaille avec une sorte de fièvre.

16 mars...

Guillaume m'a apporté une masse d'argent. J'ai dit :

— Qu'est-ce que vous voulez que je fasse de tout cela ?

— Ce que vous voudrez en faire, *vous*, petite Phyl. Me Baudin a pensé qu'il vous serait agréable d'avoir cette somme dès aujourd'hui... Rien, d'ailleurs, n'est plus simple que d'entrer en possession d'une fortune léguée par testament public.

— Avez-vous parlé à Me Baudin de la rente viagère pour ma pauvre vieille Ribes ?

— Oui, c'est entendu.

— Je suis contente... Me Baudin est très aimable et vous aussi, Guillaume. Les questions d'argent pour moi ne sont jamais simples... et mon plus grand désir est de ne m'en occuper jamais... Quelle chance d'être en puissance de mari et de n'avoir qu'à signer sans lire !

— On a toujours tort de signer sans lire... en principe tout au moins.

Les gros billets bleus restaient près de moi sur la table.

— Je n'ai pas l'emploi de tant d'argent, continuai-je... en tout cas maintenant... Il faudra, je pense, organiser notre vie autrement.

— Notre vie? fit Guillaume. Mais moi, je n'ai pas hérité.

– Moi, c'est vous... Oh ! Guillaume, si cette fortune m'a causé une vraie satisfaction, c'est quand j'ai pensé qu'au moins, je... que...

— Que quoi ?

— Qu'au moins je ne vous coûterais plus rien... Vous avez été si bon, si généreux pour moi !

En parlant, trop vite comme toujours, j'ai compris que ce que je disais, dans un sentiment si naturel et si sincère, était maladroit.

Guillaume a eu un léger mouvement des épaules, m'a regardée froidement et, sans parler, est allé s'asseoir à son bureau.

J'ai été à lui.

— Guillaume, est-ce que je vous ai fait de la peine ?

— Oui... beaucoup.

— Oh ! j'en suis si triste... si triste... je ne voulais pas !...

Il se taisait toujours, affectant maintenant de ne plus prendre garde à moi, feuilletant des papiers comme s'il cherchait quelque chose de très important et d'introuvable.

— Guillaume, fis-je résolument, je ne sais pas, je ne comprends pas pourquoi, mais il semble que... vous soyez fâché, contrarié de ce qui est arrivé... Alors, si vous le préfériez, je pourrais refuser tout cet argent auquel je n'avais jamais pensé... Je ne tiens pas à être riche, moi, si cela vous ennuie de l'être vous-même ou que je le sois...

Guillaume s'est retourné vers moi. Presque brusquement, il a caché sur mes mains son visage ému cette fois, et j'ai senti que ses lèvres tremblaient... puis, se redressant, il a souri :

— Non, mon enfant chérie, je ne veux à aucun prix que vous renonciez au legs de Mlle Arguin... et vous savez qu'une femme ne peut pas plus renoncer à un héritage que l'accepter, sans l'autorisation de son mari... Vous ne tenez pas à être riche maintenant peut-être, parce que vous êtes très impressionnable et que ce soudain changement de fortune s'est produit dans des circonstances qui ont ébranlé votre sensibilité, parce que vous êtes encore un peu saisie, un peu troublée, et surtout parce que vous ne vous faites encore qu'une idée abstraite de votre nouveau pouvoir... Mais, bientôt, demain, il en sera tout autrement. On reprend vite l'habitude d' « être riche », comme vous dites... Et vous rentrerez comme chez vous, dans la vie de luxe, d'élégance, de « bon plaisir » pour laquelle vous êtes née ! Puis il est une chose que ni vous ni moi nous n'avons le droit d'oublier, c'est le désir profond, l'expresse volonté de votre mère adoptive qui était — elle me l'a dit à moi-même huit jours avant sa mort — que sa fortune vous appartînt. En vous conformant au testament de Mlle Arguin, c'est à votre marraine que vous obéissez, Phyllis... Et, un peu mystique à mes heures, comme tous les Bretons, je ne puis m'empêcher de penser que — de ce que vous êtes à l'abri du besoin, de ce que votre avenir se trouve assuré — son repos à elle doit être plus paisible.

— J'étais à l'abri du besoin...

— Oui, certes, relativement, ma chère petite, mais que de choses vous manquaient !... Oh ! je le sais, allez !... Puis je n'ai moi que des appointe-

ments... S'il m'était arrivé quelque chose... Je m'étais bien occupé d'une assurance, mais...

— Ah ! vous êtes gai ! m'écriai-je.

Et je me mis à pleurer.

— Ma pauvre petite fille, que vous êtes donc nerveuse ! dit Guillaume.

Mais il n'essaya pas de me consoler.

20 mars...

Je crois que Guillaume a eu quelques remords de ses accès de maussaderie.

— Petite Phyl, m'a-t-il dit, à quoi vous sert d'être une femme riche... Je voudrais vous entendre exprimer un désir...

— Eh bien, soit, déclarai-je. Il y a quelque chose que je désire depuis longtemps... Marraine ne voulait pas, parce qu'elle avait peur !... Est-ce que je pourrais avoir une auto... une auto à moi... très vite...

— Mais certainement... L'argent a cela de bon qu'on peut presque toujours, grâce à lui, non seulement avoir les choses, mais les avoir très vite.

— C'est une Patain que je veux, naturellement... Vous me choisirez quelque chose de bien, Guillaume... Je veux une limousine très confortable... et de beaucoup de chevaux... pour faire des voyages avec vous cet été...

— Oh ! moi, ma petite, je n'ai pas le temps de faire des voyages... je travaille... Mais je vais m'occuper de votre auto dès demain.

Et il s'est informé de mon goût pour la carrosserie... J'espère bien que nous ferons des voyages tout de même...

28 mars...

Il travaille beaucoup, c'est vrai, il travaille trop, et ce surmenage l'énerve... Il a l'air fatigué... presque malade...

Hier, on m'a téléphoné qu'il ne rentrerait pas dîner et resterait aux ateliers toute la nuit. Moi, je n'ai pas dormi deux heures, parce que, sottement, injustement, je me suis imaginé des choses abominables... que je ne veux même pas écrire.

Ce matin, comme je déjeunais toute seule, à dix heures, dans la salle à manger, il est rentré, la figure très pâle, très fatiguée, les yeux brillants.

Je me suis élancée vers lui avec une véhémence involontaire.

— Oh ! Guillaume, ne recommencez pas cela... C'est vraiment assez de travailler tout le jour... Ne même plus rentrer chez soi la nuit !...

Ses traits las se sont durcis et assombris.

— Qu'est-ce que cela peut bien vous faire que je ne sois pas à la maison quand vous dormez? a-t-il demandé d'un air ironique que je déteste. Si vous n'aviez pas été avisée de mon absence, vous l'auriez même ignorée...

— Quand vous êtes à la maison et que je dors, ai-je dit doucement, je ne vous vois pas... mais je sens bien que vous êtes là... Et je dors tranquille.

Il a haussé très légèrement les épaules, puis il a changé de ton et ses yeux sont redevenus brillants.

— Il m'était impossible de quitter... Ah ! Phyllis, cette fois, cette fois... la petite lueur était une clarté triomphante... cette fois, je crois que j'ai *trouvé*... enfin, enfin !

J'ai eu un cri de joie.

— Que je suis heureuse !... Et vous aussi, vous êtes bien heureux, n'est-ce pas ?

Confusément et, malgré moi, je pensais : « Si vous êtes très heureux, vous allez sans doute être aussi très bon... J'en serai bien aise. »

Mais, de nouveau, il a haussé les épaules.

— Je suis content, oui... Je le serai surtout si les résultats définitifs donnent ce que j'espère... La mise au point d'un type de moteur est une œuvre de patience, d'inlassable ingéniosité...

Ce soir, à l'heure bleue des cigarettes, Guillaume s'est visiblement efforcé d'être plus causant, plus gai, plus aimable. Moi, pour la première fois, je crois, depuis que je suis l'héritière de Mlle Arguin, j'ai fait des projets.

D'abord, ce fut à propos de la Peuplière... Oh ! revoir ma chère Peuplière, la retrouver accueillante et maternelle après l'avoir pleurée, y revivre les jours paisibles et simples que j'aimais... C'est une pensée qui m'est si douce que mon allégresse éclatait sur mes lèvres, dans mes yeux... De tout le reste, j'avais pu me passer sans regrets ni amertume... Mais ma vieille maison, mon « lieu de naissance adoptif », comme j'avais accoutumé de dire !...

— Guillaume, vous aimez aussi la Peuplière ?

— Beaucoup !

— Est-ce que vous ne seriez pas heureux, Guillaume, de vous trouver en ce moment même à la Peuplière... bien tranquille... tout seul avec moi ?

— Très heureux.

— Guillaume, nous ne nous bornerons pas ?

être des châtelains très heureux, nous serons des châtelains très aimés... Nous ferons une quantité de choses très utiles et très bonnes dans le voisinage... Et puis nous embellirons, nous enrichirons la Peuplière, mais sans la changer...

Je parlais, je parlais... Maintenant il ne s'agissait plus de la Peuplière seulement, je songeais à mille choses, et c'était comme une envolée vers l'Espagne merveilleuse des châteaux que la fantaisie bâtit...

— Nous ferons ceci... Nous achèterons cela...

Je me grisais de mes paroles... J'étais ardente et joyeuse... Et la vie me paraissait charmante et légère comme un jour de fête...

Guillaume m'écoutait en souriant. D'une manière tendre et indulgente qui m'a touchée, il a dit :

— Comme vous êtes faite pour les jouissances de la fortune, petite princesse !... Oh ! les plus fines, les plus délicates, les plus élégantes... et aussi les meilleures !... Votre chère marraine, qui le constatait, avait bien raison... et moi aussi, vous voyez, moi qui le répétais après elle...

— Je pense plus simplement, moi-même, que j'étais faite pour être contente de mon sort, Guillaume, puisque, quand je n'étais pas riche encore, je me jugeais très heureuse déjà...

Sans relever ma phrase, Guillaume s'est mis à parler de la limousine que nous avons choisie — qand je dis *nous*, c'est pour me donner de l'importance, car je n'ai eu qu'à approuver son choix à lui, qui répondait à tous mes rêves.

— Devinez qui vous conduira, petite Phyl ?

— Dites, je ne devinerais certainement pas ?

— Laurent.

— Laurent ?

— L'ancien valet de chambre de votre marraine. C'est maintenant un chauffeur fort habile et il est venu me demander si je ne connaîtrais pas une place pour lui... Je le jugerai à la tâche et, si je suis satisfait, non pas tant de son adresse dont j'ai des témoignages, que de sa prudence, l'affaire est conclue...

— Oh ! Guillaume, que je suis contente ! Je voudrais qu'il fût possible de retrouver ainsi tous ces braves serviteurs de marraine... Vous essayerez d'arranger cela, dites ?... Je voudrais la maison telle qu'elle était... quand je l'habitais, quand vous y veniez...

— Oui, ma petite.

Je me suis tue, puis j'ai demandé timidement, car, jusqu'à présent, sans bien définir moi-même la cause de mon abstention, j'avais évité d'aborder ce sujet :

— Est-ce que... vous pensez que nous pourrons nous installer rue d'Offémont ?

Il a dit :

— Oh ! pas moi, non...

Mais il a ajouté très vite :

— Nous parlerons de tout cela un de ces jours, Phyllis... Il faudra bien en parler... Pas maintenant cependant, je vous en prie !... Je suis affreusement las... Ce dernier effort a été terrible... Par moments, cette nuit, il me semblait que, dans mon cerveau, quelque chose de désespérément tendu allait se rompre... et que je deviendrais fou... J'ai toute la tête endolorie...

— Pauvre tête, vous lui demandez trop !

Je m'étais approchée de mon ami et j'avais passé ma main sur son front, qui était très chaud et tout gonflé, mais, comme je me penchais pour y appuyer mes lèvres, il m'a repoussée doucement :

— Laissez-moi, ma petite, a-t-il murmuré, j'ai vraiment très mal...

Pourquoi a-t-il dit qu'il n'habiterait pas l'hôtel de la rue d'Offémont ?

X

30 mars...

J'ai beaucoup de chagrin, mais je veux que Guillaume ignore ma peine. Je veux être brave, être calme en face de lui et aussi dans la solitude, en face de moi-même, car il ne faut pas qu'un visage tiré, des yeux rougis, une voix altérée avouent la détresse intime que mes paroles ont su taire... qu'elles tairont jusqu'à la fin.

J'attendais si peu ce qui allait m'être dit ! Pas un instant, même en ces derniers jours de malaise, d'imprécise inquiétude, je n'avais songé à *cela*... Aussi bien avais-je tort... Et peut-être ce dénouement était-il, après tout, celui qu'il fallait prévoir comme la conclusion logique d'une telle aventure ?

Mais, on ne sait pas... on ne réfléchit pas... On vit, on parle, on sourit comme d'habitude, puis, une minute qu'à l'avance on voyait pareille aux autres, passe, un mot est prononcé... et tout est changé dans l'univers...

Le feu était clair, l'atmosphère était douce, les violettes sentaient bon... Nous offrions l'apparence d'un couple tranquille, heureux... Et voici que Guillaume a dit :

— Nous avons à causer de choses sérieuses, petite Phyl...

Et que ces choses sérieuses étaient des choses cruelles.

— Ma chère enfant, vous comprenez comme moi, n'est-ce pas, qu'un testament qui vous assure un capital d'environ cinq millions, un petit hôtel à Paris et une résidence d'été en Normandie, n'est pas sans modifier profondément, essentiellement, toutes les conditions actuelles de votre vie... Votre présent et votre avenir ne peuvent plus être envisagés sous le même jour... Des décisions doivent être prises... Et le moment est venu d'examiner posément, sagement, cette situation, nouvelle pour vous... et pour moi. J'y ai beaucoup pensé...

Je me suis rappelé que Guillaume avait paru peu désireux d'habiter l'hôtel de la rue d'Offémont. Depuis la mort de Mlle Arguin, je l'avais toujours senti préoccupé, ennuyé... obsédé peut-être, par une idée que je ne connaissais pas S'effarait-il de mes anciennes habitudes? Craignait-il que les fantaisies tyranniques d'une femme frivole et l'enragé besoin de luxe qu'on m'a toujours prêté — bien gratuitement! — ne fussent inconciliables avec son existence laborieuse?

— Mon seigneur et maître, ai-je dit, s'il y a des décisions à prendre, prenez-les pour moi, je vous prie... Je m'y soumets à l'avance... et cet abandon m'est très doux... Ce que vous ferez sera bien fait... J'ai en vous toute confiance... et vous sais beaucoup plus sage que moi...

Il a paru ému.

— Ma petite Phyl, je suis touché de ce que vous me dites... Je voudrais... oh ! je voudrais — surtout à cette heure — que vous fussiez bien persuadée de ma tendre affection, de mon dévouement... inaltérable, quoi qu'il arrive...

— Hélas ! mon grand ami, fis-je, souriante, car j'étais un peu étonnée, mais pas inquiète, je ne vous ai que trop prouvé, je crois, que je ne mettais en doute ni votre affection ni votre dévouement... Avez-vous oublié la petite fille pauvre et abandonnée, si faible, si seule dans le vaste monde, qui osa vous dire, un jour, avec une désinvolture dont Mme Kerjean se sent parfois un peu confuse : « Épousez-moi ! »

— Je n'ai pas oublié cette petite fille... En ce moment même, je pense aux caprices de sa destinée... Qu'un mois de vie eût été accordé encore à Mme Davrençay et votre marraine, accomplissait son dessein de faire de vous son héritière et vous n'eussiez jamais connu la pauvreté ni l'abandon, Phyllis... Mlle Ribes ou tout autre personne d'âge respectable serait restée auprès de vous en qualité de chaperon, vous auriez eu beaucoup d'amies qui se fussent ingéniées à vous être agréable... Moi, j'aurais été votre tuteur, peut-être... et, peut-être aussi, quand vous vous seriez mariée, votre témoin... Et vous ne m'eussiez jamais dit : « Épousez-moi. »

— Non... j'aurais épousé Fabrice de Mauve.

Guillaume a tressailli :

— Vous n'auriez pas épousé Fabrice de Mauve... Il me semble toujours que... quelque chose... je ne sais quoi... eût empêché ce mariage révoltant !

— Rien ne m'aurait empêchée, à ce moment, d'obéir à mon cœur ou... à mon imagination, Guillaume, j'en suis certaine.

— Alors... tout est bien... et ce n'est pas du destin qu'il faut parler, c'est de la Providence.

— M. de Mauve doit juger comme vous que tout est bien, puisqu'il a épousé une jeune fille qui sera beaucoup plus riche que moi, constatai-je.

— Et vous?

— Moi, je vous ai dit que M. de Mauve m'était devenu indifférent... je ne puis donc regretter de n'être pas sa femme.

— Vous m'avez dit aussi qu'avec votre amour votre cœur était mort.

— Peut-être me suis-je trompée, murmurai-je, et n'est-il qu'endormi...

— Peut-être, oui... Vous goûtiez infiniment jadis l'histoire de la Belle au Bois dormant!...

— Et vous la contiez à merveille... Le Bizuthant y jouait un rôle important et magnifique.

— Oh! il n'y a qu'un rôle important dans cette histoire, mon enfant, c'est celui du fils du roi qui réveilla la princesse... Tous les autres sont secondaires... Mais j'en reviens à la petite fille qui, confiante en son meilleur et unique ami, lui tint certain jour ce langage étrange : « Puisque vous ne voulez pas vous marier, Kerjean, et puisque je n'aimerai plus jamais personne... c'est très simple, épousez-moi! »

Je ne pus me tenir de rire, tant la phrase ainsi redite me paraissait saugrenue.

— Cette formule obscure et parodoxale cor-

répondait dans votre esprit, à un raisonnement très clair et qui ne vous semblait pas dépourvu de logique, reprit Guillaume. Vous pensiez que, nullement tenté de se marier, le « Bizuth-géant », paisible et familial, serait charmé d'acquérir ainsi, non pas une épouse, mais une délicieuse petite sœur... Quant à vous qui aviez refusé un mariage riche et honorable pour ne pas vous donner sans amour, peu vous importait, n'est-ce pas — puisque votre cœur était mort — d'unir votre existence à un homme que vous ne pourriez aimer d'amour, si, précisément, cet homme n'attendait point d'être aimé, s'il ne vous imposait pas la détestable servitude de l'être vous-même... Et vous décidiez : « Nous serons heureux ! »... Mon enfant chérie, tout ceci était très enfantin, très extravagant... je vous l'ai déclaré naguère... Néanmoins, l'absurde s'est accompli... Et j'ai accepté ce rôle ingrat et assez ridicule de « mari fraternel » que votre innocence m'offrait si gentiment... Vous étiez malheureuse, accablée par des difficultés trop lourdes pour vous, et je ne pouvais pas vous prêter mon appui, en vieil ami, sans déchaîner l'indignation vertueuse des honnêtes gens et vous nuire... Maintenant, tout a changé... Vous n'êtes plus dans la triste situation qui me désespérait... et cette fiction d'un mariage qui m'a permis de vous protéger de toute mon amitié, tant que ma protection vous était nécessaire, est devenue inutile...

Depuis un moment, j'écoutais dans un grand trouble... Où me conduisait ce rappel du passé?

Je ne l'entrevoyais pas encore. Les derniers mots m'arrachèrent un cri énervé.

— Pourquoi pensez-vous cela, Guillaume ?... Je ne sais pas, je ne comprends pas... Que voulez-vous dire?

— Je veux dire, mon enfant, que la possibilité de refaire votre vie vous est maintenant offerte et qu'il faut la saisir. L'association qui nous unit sans nous lier, n'est pas indissoluble... Quand fut conclu notre singulier pacte, vous aviez envisagé vous-même l'éventualité d'une rupture mutuellement concertée... Je désire vous rendre votre liberté.

— Et reprendre la vôtre?

— Et reprendre la mienne... naturellement.

Je n'avais encore qu'une notion vague, imparfaite des choses, mais il me semblait qu'insinué dans mes veines, un élément étrange glaçait et ralentissait le cours de mon sang et que, peu à peu, peu à peu, ce froid qui rendait mes mains inertes gagnait mon cœur.

— Un moment, le silence tomba sur nous. Puis, plus bas, la voix altérée, presque suppliante, Guillaume parla :

— Phyllis, tout à l'heure, je vous ai fait remarquer à quel point le testament de Mlle Arguin changeait toute votre vie... Comment, ma chère enfant, comment, me connaissant, n'attendiez-vous pas ce que je viens de vous dire ?... Comment imaginiez-vous dans votre vie nouvelle une place pour moi... pour l'homme de labeur acharné et de goûts paisibles, pour l'homme simple, peu fortuné... et ombrageux que je suis?

— Je vous ai déclaré que cette vie nouvelle serait ce que vous voudriez qu'elle fût, Guillaume...

— Ma pauvre petite, c'est là une illusion généreuse, mais une illusion !... On est toujours, dans une certaine mesure, l'esclave de sa fortune... et des habitudes d'existence auxquelles fatalement elle correspond... Et l'esclavage vous paraîtra doux, Phyllis... Mais oui, mais oui... La vie large, brillante que vous aurez, c'est celle que vous aimez... et dont vous ne pouviez vous passer que difficilement... Moi, je souffrais de vous en voir privée... Mais elle me serait odieuse... Et puis, que serais-je auprès de vous, — dites-moi ? — rue d'Offémont ou à la Peuplière? Une sorte d'homme de confiance, de gérant de vos biens?...

— Oh ! Guillaume !

— Ce serait un peu cela, je vous assure... Et je profiterais ainsi du luxe de la maison... des multiples avantages d'une belle fortune... Songez que ce que je gagne n'équivaut pas au huitième des revenus dont vous allez disposer... et que je n'ai rien à moi... Ah ! jamais, cela, jamais, ma petite ! Comment ne l'avez-vous pas tout de suite compris ?

— Guillaume, Guillaume... Mais c'est de la démence ! Vous présentez les choses avec un parti pris méchant et vous les déformez à plaisir... Vous n'êtes qu'un orgueilleux, voilà la vérité...

— Oui, je suis un orgueilleux... et mon orgueil silencieux est profond et farouche, je le sais, petite Phyl... Il y a des situations qui, selon moi, amoindrissent un homme... si elles ne l'avilissent pas... Celle de mari pauvre d'une femme riche est tou-

jours fausse et humiliante... et combien plus le serait-elle, quand... Phyllis, laissez-moi vous le rappeler encore, quoique, certes, vous le sentiez aussi bien que moi : si, au lieu d'hériter de Mlle Arguin, il y a trois semaines, vous aviez hérité de votre marraine, il y a huit mois, *jamais* vous n'auriez songé à m'épouser... *jamais* je n'eusse moi-même admis la possibilité d'un tel mariage... J'ai été heureux de vous protéger, de travailler, moi, l'être fort, rompu à la lutte, pour vous, l'enfant faible et désarmée... Les choses étaient ainsi dans leur ordre logique, normal... Vous pouviez partager ma médiocrité... Mais je ne puis pas partager votre fortune... Je suis de ceux qui, suivant l'impulsion de leur cœur, sont capables de faire une grande folie, Phyllis... Mais il ne faut pas que la folie devienne une bonne affaire... Ah ! non !...

— Une bonne affaire, comment l'entendez-vous?... Si, par exemple — j'ai pensé à cela — vous proposiez à M. Patain de mettre tout cet argent dans sa maison, et que vous fussiez son associé ?... La bonne affaire serait pour moi.

— Ce n'est pas indiqué !... On ne sait jamais... Patain est un casse-cou... Rien d'ailleurs n'annonce. qu'il se soucierait de m'avoir pour associé... En tout cas, je ne me vois pas engager votre fortune dans une exploitation industrielle pour améliorer... que dis-je, pour métamorphoser magnifiquement ma situation.

— Ce ne serait pas *pour cela*... Ah ! Guillaume... vous continuez à défigurer les faits les plus simples, à les revêtir exprès d'un aspect déplaisant...

Vous dites que vous réprouvez le mariage d'un homme pauvre avec une femme riche... Mais, quand vous m'avez épousée, Guillaume, c'est moi qui étais pauvre... et combien plus pauvre que vous !... Maintenant, nous sommes mariés ; ce n'est pas moi qui hérite de Mlle Arguin, c'est nous deux... Et même, n'arrive-t-il pas, tous les jours, que pour travailler à l'amélioration, non de sa position personnelle, mais des conditions du bien-être commun, un homme se serve de la fortune de sa femme?

— Vous n'êtes pas ma femme... Il n'y a entre nous qu'un lien fictif, une convention dont la base unique, la seule raison d'être, était votre situation difficile et mon désir d'y remédier... et qui, par conséquent, tombe d'elle-même...

Quand il a dit « vous n'êtes pas ma femme », il m'a semblé que, sous la froideur de la réplique, une sorte de rancune douloureuse vibrait... Tout mon cœur s'émut... A cette minute où je crus à sa détresse, je ne sais quelle timidité ou quel inconscient orgueil étouffa l'élan qui ordonnait que — comme tant d'autres fois — je me blottisse dans ses bras, pour lui dire ma tendresse, le consoler... être consolée par lui du chagrin que me faisait sa peine... Il aurait compris ce qu'il aurait voulu... Ah ! comment peut-il dire que je n'ai plus besoin de lui !... Mais je me souvins !...

Je me souvins de cette femme qui, obscurément, était peut-être sa véritable épouse. Je me souvins surtout de nos fiançailles... et j'eus honte.

Oui, j'étais pauvre, alors, et sans gîte. Avec



une assurance aveugle d'enfant gâtée qui croit que tout lui est dû, qui n'est pas loin de s'imaginer qu'en demandant beaucoup, qu'en attendant plus encore peut-être, elle dispense une faveur, accorde un privilège, je m'étais imposée à l'incomparable amitié de Guillaume Kerjean... Et Guillaume Kerjean m'avait accueillie... secourue.

Maintenant que je comprenais mieux, qu'en moi s'était accompli tout le mystérieux travail qui, de la frivole petite Phyl a fait une femme plus sérieuse, plus sage, plus consciente, allais-je m'imposer une seconde fois?

Sans scrupule, pensant donner beaucoup en échange et ne donnant rien, j'avais troublé, bouleversé la vie de Guillaume, cette vie libre et solitaire qu'il aimait; allais-je lui dénier maintenant le droit de la reconstituer?

J'ai baissé la tête... et le silence encore nous a enveloppés... non pas le silence transparent où les âmes unies se comprennent sans paroles, parce qu'elles se voient, mais le silence noir, les ténèbres opaques et lourdes du silence qui isole chaque être dans sa peine, le silence qui sépare comme, si tout à coup, on était loin, très loin l'un de l'autre, comme si, tout à coup, on ne devait plus se revoir jamais...

Puis j'ai dit, et ma voix m'a fait peur :

— C'est donc une chose très facile de divorcer ?

Guillaume a tressailli, comme s'il ne s'était pas attendu à ce que le mot brutal, pour la première fois prononcé entre nous, le fût par moi et de

cette voix tranquille... Mais il s'est aussitôt ressaisi.

— Le divorce n'est difficile que lorsqu'un des deux conjoints s'y oppose... Il suffit de s'entendre... Ne vous rappelez-vous pas me l'avoir dit, vous-même, le jour de nos fiançailles?

— Il faut un motif cependant.

— Un motif ! Ma pauvre petite, un mariage comme le nôtre est de ceux que l'Église même annule... Mais laissons cela... Rien de ce qui concerne notre vie intime... votre vie intime, ne doit être mis en cause... Votre personnalité doit rester comme en dehors de tout débat... Je ferai pour cela l'impossible... Et d'abord, vous demanderez le divorce, tous les torts étant indiscutablement de mon côté...

— Des torts que vous inventerez?

— Des torts... bien réels...

Guillaume s'interrompit, puis il reprit douloureusement :

— Ah ! Phyllis, si vous saviez combien il m'est odieux de vous dire ces choses que votre jeunesse, votre pureté devraient ignorer... et qu'elles ne peuvent juger avec indulgence... Pourtant, il faut bien que je parle...

Mais ma décision était prise, je ne serais pas émue, j'obligerais à une attitude impassible et presque désinvolte ma résignation désolée... Je serais digne et orgueilleuse à mon tour.

— Quelles choses? interrogeai-je avec un calme ostentateur... Qu'il y a une femme dans votre vie? Je le sais depuis longtemps... Ne cherchez ni par

qui ni comment, vous ne trouveriez pas... Je me hâte, d'ailleurs, d'ajouter que ma jeunesse — toujours mieux renseignée que vous ne voulez le croire, Guillaume — avait accepté la situation avec philosophie... Vous aimiez cette femme *avant* que je vous eusse *demandé* d'être mon mari... Vous m'avez donné votre nom, vous m'avez prise auprès de vous, par bonté, par compassion... il était assez juste que votre amour lui demeurât...

Guillaume fut assez décontenancé ; j'en ressentis un plaisir méchant.

— Vous voyez, continuai-je, que vous pouvez parler sans scrupule de me surprendre... comme sans crainte de me froisser ou de me faire de la peine.

Mais c'était lui qui paraissait surpris et peut-être froissé, sinon peiné.

Il eut un geste indécis...

— Soit, dit-il froidement... je vous obéirai et parlerai sans feinte. Il y a, comme vous dites, une femme dans ma vie... ou plutôt à côté de ma vie... Mes relations avec elle existaient avant notre mariage, en effet... Des lettres que je vous donnerai — et que, soi-disant, vous aurez trouvées parmi mes papiers — permettront d'établir clairement que cette liaison a continué depuis... et que, dès les premiers jours, j'ai été un mari infidèle... Votre requête s'appuiera sur ce grief précis... Je ne m'en défendrai même pas... n'ayant pas à m'en défendre... Je ferai défaut à l'instance... et, mon indignité étant aisément prouvée, le divorce sera prononcé contre moi... C'est très simple...

— Et votre... correspondante trouvera bon que ses lettres soient ainsi livrées, divulguées ?...

— Je n'agirais qu'autorisé par elle... Comme les avoués, comme tous ceux qui devront savoir que nous nous sommes accordés pour divorcer, elle croira à une incompatibilité de caractère entre nous... Faites-moi l'honneur de penser que, si je n'étais pas certain que la permission d'user de cette correspondance très personnelle me serait donnée *sans aucune espèce de répugnance*, je n'aurais même pas songé à la solliciter...

— Oui, c'est vrai... Cette personne ne doit pas, *elle*, craindre le scandale...

— Disons qu'elle ne craint pas la publicité... C'est une comédienne, et vous savez que la morale — qui suppose un peu partout une certaine part de convention — a, au théâtre, son étiage spécial... Croyez bien, d'ailleurs, qu'en cette affaire, le scandale pourra être complètement écarté... et la publicité réduite au strict minimum... Rien de plus aisé... dans les divorces à l'amiable... Les avoués s'entendent... et les magistrats eux-mêmes y mettent du leur... Tout se passe rapidement et silencieusement... Ce sont des jugements dits « d'accord » que la loi défend... mais qu'elle tolère... Et, comme ils ne sont précédés d'aucun débat, il faudrait, pour les curieux qui souhaiteraient de les entendre, se trouver à l'audience juste au moment psychologique où ils sont lus... moment assez difficile à déterminer d'avance et très court... Un beau jour, un journal publie que le divorce a été prononcé sur la demande de Mme Une Telle aux torts de M. Un tel... et l'his-

toire est finie... Vous serez gardée de tout scandale... jalousement... soyez-en bien persuadée!...

— Me garderez-vous aussi de figurer aux yeux du monde le triste personnage d'une femme qui, épousée pauvre, abandonne son mari dès qu'un sort plus brillant lui sourit ?... Parlons de délicatesse !...

— Vous oubliez le grief invoqué... Si quelqu'un figure un triste personnage, ce sera moi... Que voulez-vous qu'on pense d'un homme qui vient d'épouser une femme toute jeune et charmante... et qui la trompe en de pareilles conditions... pour...

Il s'interrompit... Sa voix était pleine d'angoisse.

— Et cela ne vous paraîtra pas dur que beaucoup de gens aient le droit de vous mal juger, Guillaume?

— Si... Mais ce me serait beaucoup plus dur encore, je le sais, si vous pouviez vous croire le droit de me mal juger, *vous*... ou si j'en venais à me juger mal moi-même... Cela, il me serait impossible de le supporter...

— Pourquoi vous jugerais-je mal?

Il ne répondit pas à ma question.

— Dans la triste comédie que nous allons jouer, dit-il, il est essentiel d'éviter que vous quittiez ma maison brusquement, en épouse outragée... Georges Patain veut suivre le circuit de France et désire que je l'accompagne... Nul ne s'étonnerait de vous voir accepter pendant mon absence l'hospitalité d'une amie... Et Jacqueline serait heureuse de vous recevoir, de nous prêter, en cette circonstance délicate, son affectueux concours...

— Fort bien, acquiesçai-je, raidie toujours dans ma détresse fière. Mais si je vais chez Jacqueline, je veux qu'elle sache *tout*...

— Elle saura tout... elle est de ces amies à qui l'on peut tout dire...

— Et vous lui direz vous-même...

— Si vous le désirez...

D'une voix lasse et pourtant précise, Guillaume m'entretint encore de ce que nous devrions faire pour que notre rupture n'eût aucun retentissement fâcheux... et ne fût connue qu'une fois consommée. Je ne pouvais douter qu'il eût beaucoup et longuement pensé à ces choses... et même consulté un homme de loi, avant de me livrer le secret des préoccupations qui, depuis tant de jours, éveillaient mon inquiétude sans se laisser pénétrer.

L'avoué auquel je m'adresserais était un ami de Guillaume. Son tact et son habileté subtiles avaient déjà mené à bien des affaires très analogues de divorces concertés entre les parties, et même il s'était acquis ainsi une réputation discrète de spécialiste... Guillaume le verrait officieusement et lui exposerait nos intentions avant ma visite, qui ne serait plus qu'une formalité... J'écoutais à peine, et Guillaume semblait répéter une leçon.

Quand il eut terminé : — Petite Phyl, murmura-t-il, vous ne saurez jamais combien il m'en a coûté de vous parler comme je viens de le faire... Toute fausse et difficile qu'elle me parût souvent, notre vie commune était douce... trop douce... Mais il était écrit que j'achèverais solitairement ma route.. Et plus tard, ma petite, vous me remercierez sans

doute d'avoir eu le courage de comprendre qu'une décision si pénible était sage...

Je me raidissais toujours, toujours plus...

— Je le comprends moi-même, dès à présent, fis-je. J'ai été d'abord un peu étonnée... un peu saisie... Je n'avais pas réfléchi à tout cela... Mais, c'est exact... notre mariage a perdu sa raison d'être... Et je trouve parfaitement juste que vous repreniez votre liberté entière...

Guillaume était toujours très pâle, avec une figure triste et malade que je lui vois souvent depuis quelques jours.

J'ai couru à lui et, changeant de ton, tout à coup :

— Guillaume, m'écriai-je, Guillaume, vous serez encore mon ami, n'est-ce pas? mon grand ami tendre et fidèle ?... Nous nous aimons comme autrefois ?...

Il me tenait pressée contre lui... Je ne voyais pas son visage.

— Guillaume, dis-je encore, les autres personnes qui divorcent ont des motifs graves de se fuir, de ne plus s'aimer... Mais nous, Guillaume, nous nous aimons toujours... Notre amitié restera la même... Nous ne nous sommes jamais fait de mal, dites?...

Il répéta doucement :

— Nous ne nous sommes jamais fait de mal... non.

— Quand nous ne vivrons plus ensemble, nous nous verrons souvent... très souvent... Et nous pourrons encore être heureux...

Il répéta comme un écho...

— Nous pourrons encore être heureux, petite Phyl !...

Puis il baisa mon front, longuement, et, tout à coup, me repoussa :

— Allez dormir, mon enfant... dit-il... Moi, il faut que je travaille...

Et, l'instant d'après, j'ai entendu qu'il sortait. Il va passer la nuit aux ateliers comme l'autre fois...

Est-il possible que tout soit vrai, que je n'aie pas rêvé ces choses étranges?

Guillaume, vous serez libre, puisque vous le désirez... et, quoique, par instants, votre cœur semble souffrir comme le mien...

Moi... Moi, je redeviens la frêle petite épave qui flottait au gré du vent cruel.

Oh ! Guillaume, n'avez-vous pas senti qu'en me rejetant hors de votre vie, après ces jours de douceur intime et profonde, vous me laissez plus pauvre que vous ne m'aviez prise?... Ah ! si j'osais croire, Guillaume, qu'il n'y eût entre nous qu'un peu d'argent !

Je vous rends votre liberté, mais il n'est plus en votre pouvoir de me rendre la mienne... Les oiseaux qui ont aimé leur cage ne savent plus être libres... Ils reviennent frapper à la fenêtre close... et, si elle ne s'ouvre plus pour eux... ils meurent de froid...

Je ne veux pas pleurer, je ne veux pas pleurer...

31 mars, dans la journée...

Je ne sais pourquoi... c'était une sorte de désir

mauvais, malsain... Comme si j'avais craint qu'il ne se ravisât, j'ai exigé que Guillaume me remît les lettres, ces lettres qui doivent nous séparer.

D'abord, il s'y était refusé. Il avait dit :

— Plus tard... A quoi bon, maintenant? Qu'en ferez-vous?

Alors, je me suis fâchée, j'ai été méchante... je ne me rappelle plus les mots que j'ai prononcés... Mais il m'a obéi...

Il était pâle et ses doigts tremblaient un peu. Il a dit :

— Ne lisez cela que s'il le faut... que quand il le faudra, Phyllis... Promettez-moi !... Ne sentez-vous pas combien je suis malheureux que vous lisiez cela?... Pourquoi voulez-vous avoir déjà ces lettres?

31 mars, dans la nuit...

Je ne voulais pas lire... Je voulais que Guillaume m'abandonnât les lettres de cette femme, ces lettres qu'il a gardées si longtemps, je voulais qu'elles fussent ma propriété, non plus la sienne...

Je ne voulais pas lire... J'ai lu... Deux lettres seulement... l'une reçue à Vichy, cet été... l'autre plus récente, toute récente, datant du voyage de Guillaume à Londres...

Oh ! il me serait impossible de les reproduire ici !... je n'oserais pas...

Ce n'est pas qu'elles soient vulgaires... ni inconvenantes, non... Elles sont écrites un peu comme des lettres de roman... Mais je n'avais encore jamais lu de roman où il y eût de telles lettres...

Je hais cette femme... Et cependant, je l'admire,

je l'envie d'avoir écrit ces choses. Oh ! comme elle parle de leur amour, de leurs baisers... Ces mots de passion, d'ivresse qu'elle trouve... et ce tutoiement !... J'avais mal en lisant et j'étais inquiète, troublée dans tout mon être...

Comme je savais peu ce que pouvait être d'aimer ainsi... et de le dire !... Que savais-je... que sais-je, de l'amour ?... de l'amour qui veut qu'on s'appartienne ?...

Cette femme aime un autre Guillaume, un Guillaume que je ne connais pas... Elle ne connaît pas celui que j'aimais... Qu'elle les garde tous les deux... Je ne veux plus partager !...

Oh ! pourquoi ai-je lu ? J'ai perdu le courage d'être calme et fière... Il me semble que je suis ivre, douloureusement ivre d'un poison qui me brûle...

Oh ! je veux quitter cette maison... Guillaume a raison ! Nous ne pouvons plus vivre ensemble...

J'irai chez Jacqueline... Et nous divorcerons ! Puis tout ce temps passé s'effacera de mon souvenir comme un rêve... Guillaume sera, de nouveau, mon ami... mon ami seulement, ainsi que naguère...

Ici se termine la douce et triste histoire de mon mariage... Je n'écrirai plus mon journal... Qu'y noterais-je maintenant? Il ne me semble plus que ma vie doive intéresser encore la confidente chimérique à laquelle, jour après jour, je la contais... Et surtout, je n'aurais plus de joie à l'écrire...

Je me demande si cette « Colette » est beaucoup plus jolie que moi?... Je me demande comment elle fait pour qu'on soit amoureux d'elle?...

Moi, je ne sais pas plaire... On me traite en petite fille...

Ah ! Guillaume, si vous m'aviez aimée comme elle, si vous m'aviez dit, si... Quand je vous déclarais que mon cœur était mort, Guillaume, pourquoi l'avez-vous cru? Pourquoi ne vous êtes-vous souvenu qu'hier du conte que nous aimions jadis? Pourquoi ne vous êtes-vous pas dit que, si le Fils du Roi était venu tout de suite, la princesse n'eût pas dormi cent ans... ou même qu'elle n'eût pas dormi du tout?... Pourquoi?

Parce que vous ne m'aimez pas, sans doute... Et aussi parce que je n'entendais rien à l'amour.

FIN DU JOURNAL DE PHYLLIS.

TROISIÈME PARTIE

I

Jacqueline disait :

— Oh ! je conçois vos scrupules, votre répugnance quant à cette fortune, mon ami... Je conçois aussi qu'une pareille situation vous paraisse fausse, impossible... et ne puisse durer. Mais je crois rêver, je crois rêver... Tout cela est si inattendu pour moi !...

Ils étaient seuls dans le petit salon meublé d'acajou anglais et sobrement décoré de précieuses gravures anciennes et de belles roses fraîches, où Jacqueline Albin s'était reprise à goûter les dilections du « home ».

Guillaume était venu trouver sa fidèle camarade d'enfance, et, selon le désir de Phyllis, il lui avait *tout dit*, ce que Phyllis appelait *tout* — récit net, précis, un peu froid, les faits, rien de plus... Il n'était pas là pour s'attendrir sur le passé, mais pour résoudre, avec le concours de Jacqueline, quelques-unes des difficultés du moment présent.

Ce concours lui était acquis. La maison et le

cœur de Mlle Albin s'ouvraient sans réserve à la petite amie que Guillaume leur confiait. Guillaume allait partir. Avant que n'éclatât l'inévitable crise du divorce, Phyllis élirait domicile rue de Lisbonne; tant que l'appui dévoué, la protection affectueuse d'une compagne plus âgée qu'elle, lui seraient nécessaires ou lui sembleraient agréables, elle resterait avec Jacqueline. Jacqueline ne la quitterait pas, quitte à s'installer, à son tour, à la Peuplière ou dans l'ancien hôtel de Mme Davrançay...

Mais, du choc subi, de la surprise intense que lui avait causé la brève confidence de Kerjean, Mlle Albin n'était pas encore remise... Cette surprise allait jusqu'à l'émotion, jusqu'à l'énervement. Jacqueline était pâle et agitée...

Guillaume dit :

— Comme vous avez l'air troublée, Jacqueline !

— Je le suis, oh ! Guillaume, je le suis, murmura-t-elle. J'étais si certaine que vous étiez heureux... que votre mariage était le dénouement d'un très vieux... et très jeune roman d'amour...

— Il ne pouvait y avoir d'amour entre la petite Phyl et moi, Jacqueline.

— La petite Phyl ! Je me souviens, vous l'avez toujours nommée ainsi... Elle était encore une enfant, une toute petite chose frêle que, déjà, elle vous était très chère... que déjà elle avait dans votre vie sa place à elle...

Guillaume sourit. Et, soudain, il lui fut très doux, très facile de parler de cette petite Phyl d'autrefois.

— C'est vrai, dit-il. Je l'aimais quand elle était

encore une enfant... Et, quand elle a cessé de l'être, je m'en suis à peine avisé. J'ai continué de l'aimer avec la même sollicitude émerveillée et craintive, la même peur de sembler rude à sa fragilité... de lui faire mal, sans le vouloir... Je l'aimais d'une tendresse étrange, multiple où se fondaient toutes les nuances d'un sentiment profond et très pur... Elle était ma petite sœur, elle était ma petite camarade, elle était mon enfance retrouvée... Je l'appelais ma petite princesse... J'étais le bon géant qui devait pour elle vaincre les mauvais destins... Peut-être a-t-elle été aussi — qui sait? — en ces temps très réalistes de ma première jeunesse, ma petite fleur d'idéal, ma petite épouse de rêve? Vous avez raison... elle avait déjà dans ma vie sa place bien à elle...

La voix de Guillaume songeait. Celle de Jacqueline fut un peu sèche.

— Oui, elle a été votre petite épouse de rêve... votre petite divinité !... Il lui appartenait encore d'être, simplement, humainement votre femme... et c'eût été son rôle le plus beau.

— Comme vous arrangez les choses, Jacqueline ! Il eût fallu pour cela qu'elle m'aimât... simplement, humainement... comme vous dites... Et notre mariage n'était qu'une association.

— Elle eût pu vous aimer... vous avez été si parfait, si admirable pour elle !...

Guillaume haussa les épaules.

— Ma bonne Jacqueline, dit-il, où avez-vous vu qu'on aime les gens parce qu'ils sont parfaits et admirables?... Sans compter que vous me jugez

avec un cœur et des yeux d'amie très indulgente ! Oh ! remarquez que je ne me considère aucunement comme un pauvre disgracié, incapable d'inspirer d'amour à une femme... Non... Mais je ne me grise pas d'illusions ridicules... Nul n'est moins fait que moi pour plaire à une jeune fille... Je n'ai pas la manière, sans doute... Et puis le don de la grâce romanesque m'a manqué... L'imagination des jeunes filles veut être charmée...

Mlle Albin leva vers Guillaume des yeux très doux, un peu ironiques.

— Que savez-vous des jeunes filles, mon ami? dit-elle.

Il eut un grand geste de défaite acceptée.

— Ah ! bien peu de chose !... J'avoue mon ignorance... Je n'ai jamais ni dansé, ni papoté, ni flirté... Jamais il ne m'a été donné d'étudier, fût-ce aux lumières d'un bal, ces petites créatures secrètes... et, peut-être, compliquées. Une jeune fille, son cœur, sa sensibilité... oui, j'en conviens, c'est pour moi une énigme déconcertante... un mystère sacré... un peu effrayant...

Le regard attentif de Mlle Albin n'avait pas quitté le visage si rude, si mâle et, cependant, presque ingénu, de Guillaume. Il effleurait le front lourd de pensées, les lèvres fraîches, ardentes à la vie, les yeux gris où dormait la flamme bleue de l'enthousiasme et de l'amour, les yeux qui avaient appris ou deviné tant de choses et qui, là-haut, très haut au-dessus de la terre, dans l'air vierge de tout souffle humain, avait pu rêver à l'inconnaissable, face à face avec l'infini...

— Guillaume, demanda Jacqueline, êtes-vous sûr que Phyllis ne vous aime pas?

Elle avait dit ces mots très vite et comme malgré elle.

Guillaume se mit à rire.

— Phyllis ? Mais je suis sûr qu'elle m'aime ! Tout à l'heure je vous disais ce que, jadis, nous étions l'un pour l'autre, je puis vous dire aussi ce que je suis pour elle maintenant... Elle m'aime d'une affection très chaude, très fidèle. Je suis son grand ami, son sauveur, son oncle, son frère... toute sa famille en un seul être... et aussi un peu, je crois, son village... son clocher !... Elle m'aime avec de charmants élans de tendresse, une grâce docile et enjôleuse d'enfant câlin, certain de son pouvoir... Si vous saviez ! Un jour elle m'a reproché de ne jamais l'embrasser... Un frère embrasse sa sœur, n'est-ce pas?... Et depuis la mort de sa bonne marraine, personne ne l'embrassait plus, la pauvre petite !... Elle se jette à mon cou, elle se blottit contre moi... Elle me dit : « Je n'ai que vous au monde. » Elle s'épouvante du mal qui pourrait m'arriver... Chaque soir, quand je rentre, elle accourt à ma rencontre, joyeuse de me voir... Chaque matin, elle vient déjeuner avec moi, toute fraîche dans son peignoir blanc, ses beaux cheveux nattés, telle qu'elle s'est coiffée, la veille, pour dormir... Elle me regarde vivre d'un air heureux... Elle m'offre le spectacle délicieux de sa vie jeune et confiante... Et jamais l'idée que, de cette intimité invraisemblable qui la laisse calme, paisible comme un petit enfant, je pourrais, moi,

après tout, être troublé, ne lui a même passé par l'esprit... Voilà, ma chère amie, comment Phyllis m'aime...

Il parut à Mlle Albin qu'une légère, une presque insaisissable fêlure avait altéré le timbre grave et plein de la voix familière.

Elle songeait : « Ne savez-vous pas, Guillaume, qu'un certain don de soi, profond et ingénu, peut ignorer les pudeurs mignardes sans lesquelles votre préjugé masculin hésiterait à imaginer l'amour d'une jeune fille ?... Ne savez-vous pas qu'un tel amour peut-être confiant jusqu'à l'absolu... et qu'alors aucun homme n'en souhaiterait de plus ardent, de plus sain, en même temps que de plus pur ? »

Cependant, à part soi, elle décida : « Phyllis aime comme une enfant... Ce n'est pas là aimer ! »

Et elle s'abstint de tout commentaire verbal.

Il y eut un silence un peu oppressant. Puis, très bas, elle dit :

— Mon pauvre ami, n'est-ce pas *vous* qui aimez ?

— Moi !... Ai-je donc, je vous le répète, la mine d'un amoureux, Jacqueline ?

Les lèvres de Kerjean se serrèrent un peu, très peu... C'était le seul signe d'émotion ou de déplaisir qu'il eût donné, depuis qu'il était entré dans cette pièce claire, odorante de roses qui lui rappelait une autre retraite féminine et parfumée, un salon où, bientôt, il ne verrait plus de fleurs.

— Non, Jacqueline, je n'aime pas Phyllis... au moins comme vous l'entendez... Peut-être ai-je.

pendant trop de jours et de nuits, vécu, respiré trop près d'elle... Peut-être trop d'heures nous ont-elles, tour à tour, dans une solitude trop évocatrice, réunis et séparés... Et vous ne savez pas quel être adorable... En vérité, je crois qu'un saint même y eut un peu perdu la tête... Mais la mienne est solide, heureusement !... Et mon affection très profonde, pour la chère petite amie dont je veux avant tout le bonheur, n'est pas de l'amour...

— C'est donc, mon ami, fit Jacqueline, que vous êtes plus qu'un saint !

Et, dans ses yeux, l'ironie douce et un peu triste persistait.

—Non, ah ! certes, non ! Mais concevez-vous, Jacqueline, ce qu'implique de candeur, de foi, de touchante loyauté, la simplicité avec laquelle cette enfant m'a confiée sa vie... oh ! sans rien, je puis vous l'assurer, de cette naïveté un peu niaise des oies blanches... mais si innocemment !

— Un peu égoïstement aussi.

— Peut-être... et encore, non... En se faisant ma petite sœur, elle pensait tellement me rendre heureux !... Pauvre mignonne !... Elle s'était éprise du Prince Charmant... qui lui avait, bientôt, révélé une âme laide et mesquine de coureur de dot... Imaginez-vous cette tristesse, Jacqueline, de trouver une âme vulgaire au Prince Charmant !... Puis, à l'école de la pauvreté, du travail mercenaire, elle avait connu la lâche convoitise de ceux qui, dans toute femme isolée, voient une conquête facile... Et, de cette expérience, elle était sortie, révoltée, dégoûtée... Un jour que je lui

souhaitais la protection d'un mari, elle m'a dit : « La protection d'un homme, quelle qu'elle soit, Kerjean, c'est son amour... Je préfère demeurer seule... » Moi, je pouvais être la protection, sans sa rançon odieuse, comprenez-vous ?... Près de moi, elle se réfugiait... elle n'avait pas peur... Jacqueline, depuis tantôt quatre mois, mon souci a été de garder jalousement de tout trouble, de toute ride, la limpidité de cette quiétude... Je sentais que l'équilibre de notre étrange union ne tenait qu'à un fil bien ténu... qu'un mot, un geste imprudent eût pu le rompre... et qu'alors... Mais à quoi bon revenir sur ce qui devient le passé... Ma tâche fraternelle est finie... Et, puisque vous le voulez bien, mon amie, la vôtre commence... Vous veillerez sur Phyllis, une femme sait mieux, comprend mieux... Plus tard, elle aimera, elle se mariera... Et si celui qu'elle épouse est vraiment digne d'être aimé, j'aurai conscience d'avoir bien agi pour ce bonheur dont j'ai pris la responsabilité ; j'aurai conscience d'avoir fait pour ma petite Phyl tout le possible... et même quelque chose de plus.

— Je vous y aiderai donc du meilleur de mon âme, Guillaume, fit Jacqueline. Comptez sur moi.

— Je vous remercie, mon amie... Il m'a toujours été naturel de compter sur vous.

Guillaume s'était levé pour partir. Il ajouta :

— Vous aimerez ma petite Phyl?

— Je l'aimerai... Qui ne l'aimerait pas? Vous savez bien, elle vous prend le cœur... Près d'elle, je songe souvent à une expression que j'ai entendue

et qui doit être traduite d'une langue étrangère : « Elle vous tourne autour de son petit doigt... »

— Je vous remercie, dit encore Guillaume.

Ils échangèrent encore quelques mots sur la venue prochaine de Phyllis.

Guillaume avait repris son langage précis, sa voix calme, son visage fermé.

Quand il fut sorti, Jacqueline s'assit au fond du petit salon, dans la pénombre discrète dont, peu à peu, le crépuscule tombant agrandissait la zone... Et, silencieusement, elle pleura.

Une si rude éducation de soi-même, tant d'études, de méditations, de courses à travers le monde, entreprises avec le désir de ramener à leur valeur relative les chagrins ou les joies de l'infiniment petit qu'était son cœur dans l'univers, tant d'êtres et de choses observés, tant d'efforts vers l'oubli, pour aboutir à ces larmes-là ! Larmes abondantes, faciles, presque douces à laisser couler... Quel était leur sens intime? Cette douceur nouvelle ne tenait-elle pas à leur inconscience de force naturelle, de source claire qui jaillit sans savoir?

Quelque temps auparavant, à Fougères, en lisant les deux lettres amicales dont la seconde lui annonçait le mariage de Guillaume Kerjean, Jacqueline n'avait pas pleuré. Elle avait dit : « Ceci devait fatalement arriver ! J'aimerai cette enfant qui est sa femme, s'il est heureux par elle. » Se sentant vaillante d'une résignation paisible et longuement éprouvée, elle n'avait pas craint le revoir.

Selon l'idéal qu'elle s'était fait du mariage et,

plus particulièrement, d'un mariage capable d'assurer le bonheur de Guillaume, Jacqueline eut souhaité à son ami d'enfance une épouse moins juvénile, plus sérieuse, plus complète, mieux armée pour la vie... Peut-être ne s'était-elle pas encore déshabituée de prêter à cette compagne rêvée, qu'elle n'osait plus créer à son image, les traits distinctifs de son caractère, de son esprit, de son cœur à elle?...

Et cependant, tout de suite, accueillie dans le vieux logis fleuri de violettes dont elle avait connu chaque meuble et dont elle ne reconnaissait pas l'intime et douce beauté, elle avait aimé le sourire printanier de Phyllis et sa voix limpide... Tout de suite, elle avait aimé, d'une amitié délicate et protectrice, cette jolie femme frêle et rose au charme de fée...

Il était dans l'ordre naturel des choses, il était satisfaisant pour la raison que Phyllis fût protégée et que Jacqueline protégeât.

Phyllis était celle dont l'isolement et la moindre peine attendrissent; Jacqueline celle à laquelle on reconnaît assez d'énergie, d'initiative, d'intelligence pour se conduire soi-même; Jacqueline était de ces femmes qui n'auraient point de grâce à se montrer faibles; son aspect physique même en décidait ainsi. Tandis que Phyllis!... oh! Phyllis, comme elle était faite, si mince, si souple, si gracieusement dépendante, pour que des bras plus grands et plus robustes que tout son corps fragile l'enveloppassent amoureusement, comme elle était faite pour se blottir, peureuse, docile,

abandonnée, sur un cœur tout plein d'elle... et plus fort et plus noble aussi, sans doute, que le sien !... Phyllis, il était si normal que Guillaume l'aimât !

Jacqueline avait accepté l'inéluctable. Elle avait accoutumé, plié à la joie un peu cruelle qui peut naître du bonheur d'autrui, son affection généreuse...

En aucun temps, Jacqueline Albin n'avait espéré que Guillaume pût l'aimer autrement qu'une amie... qu'un ami même, comme il disait dans sa cordiale franchise, rendant hommage à la loyauté confiante, à la sérénité virile de leur intimité... Elle, elle avait aimé Guillaume toujours. Et c'était un amour ferme et sans mièvrerie, un amour profond et sûr, plein d'admiration, et pourtant prêt à l'indulgence comme au dévouement, c'était l'amour tendre et fort d'une épouse un peu maternelle qui avait habité son cœur de vierge.

Et, tranquille et amical auprès d'elle, même en ces soirs d'été de leur adolescence où, dans le vieux jardin au tilleul centenaire, il contait à sa bonne camarade ses projets d'avenir, ses utopies de chercheur, Guillaume, de cet amour, n'avait rien pressenti.

Toute jeune fille, Jacqueline s'était dit :

« Si Guillaume ne songe point à me prendre pour femme, je ne me marierai pas. » Plus tard, — pas beaucoup plus tard, cependant, — elle avait dit : « Puisque Guillaume ne m'aimera jamais, je renonce au mariage. »

Et, bien que, belle et riche, elle fût très recher-

chée, elle ne se maria pas. Son père mort, prise d'un désir d'être ailleurs, de dépayser, d'user peut-être ses regrets, elle avait quitté Fougères, elle avait voyagé ; pendant plusieurs années, elle était restée au loin... Espérer en de certaines conditions lui avait toujours paru indigne d'un vrai courage. Chercher contre toute sagesse les consolations mensongères de l'espoir n'était à ses yeux, épris de vérité, que puérile faiblesse, piteuse défaite de caractère.

Cependant, voici qu'imprudemment et comme en cachette de sa conscience et de sa raison, elle avait accueilli ce cher et timide visiteur des âmes solitaires, et, c'était à cette minute où, désarmée par l'inopiné de la confidence, elle avait entendu le froid récit de Guillaume, connu les étranges circonstances qui avaient accompagné son mariage, celles qui motivaient son divorce.

Qu'avait-elle éprouvé, alors ? Qu'attendait-elle de l'avenir ?

Guillaume, qu'elle avait vu marié, qu'elle avait cru à jamais séparé d'elle par un grand amour heureux, partagé... était libre. Il venait à elle, il réclamait son secours... Entre lui et sa femme, le seul lien dont Jacqueline eût souffert n'avait jamais existé... Et le lien légal, fiction fragile, allait être tranché.

L'impression avait été brusque et confuse.

Peut-être Jacqueline s'était-elle sentie plus soulagée qu'heureuse. Mais il lui avait paru que, délivré d'un poids, d'une chaîne, son cœur frémissait doucement, légèrement comme un oiseau

captif devant lequel, soudain, tout l'espace s'ouvre, mystérieux, illimité...

Trop vite, elle s'était souvenue, elle avait raisonné; prise de doute, elle avait évoqué le passé. Elle avait interrogé Guillaume. Sa tremblante incertitude s'était cachée sous les questions qui pouvaient lui faire à elle le plus de mal.

Elle avait souhaité de Guillaume elle ne savait quelles réponses exactes, réconfortantes... que ces questions, à l'avance, semblaient repousser et qui n'étaient pas venues... Et les réponses qu'elle avait reçues, sans être celles qu'elle eût par-dessus tout redoutées, l'avaient torturée subtilement...

Cependant Guillaume parti, le divin soulagement subsistait. Et c'était sa douceur qui se fondait en larmes... Il ressemblait à la joie... on pouvait s'y tromper.

Oh ! Jacqueline ne s'illusionnait pas. Guillaume n'avait pu respirer le parfum du joli lotus rose sans en être un peu grisé... Quel homme de son âge eût résisté à l'épreuve? Mais c'était là une fièvre éphémère, un trouble fugitif que Guillaume avait combattu, qu'il avait chassé... Et Guillaume n'était pas plus le compagnon qui convînt à Phyllis, que Phyllis la compagne qui convînt à Guillaume... Lui-même n'en avait-il pas jugé ainsi? Ce divorce, si surprenant d'abord, était une chose aussi sage qu'avait été chose folle le mariage qui le rendait nécessaire...

Guillaume libre !... Jacqueline retrouverait l'ami d'autrefois. Leur intimité se renouerait plus serieuse, plus profonde... Et alors... Qui sait?

Guillaume était moins jeune... Sa conception de la vie, du mariage, avait pu changer... S'il souffrait d'être seul... si son foyer lui semblait tout à coup trop froid, trop désert ?... Si, distrait un moment de son grand labeur, il cherchait autour de lui la compagne dévouée, forte, qui aide à vivre ?...

Jacqueline ne pleurait plus. Elle souriait, elle se moquait d'elle-même et du rêve de ses vingt ans, qui, soudain réveillé, battait de l'aile dans son cœur.

Puis sa pensée affectueuse alla à Phyllis... Phyllis n'aimait pas Guillaume... il ne fallait pas qu'elle l'aimât. Tout à l'heure, la jalousie avait aveuglé Jacqueline... Et, comme c'était étrange ! Souhaitant si ardemment que Phyllis n'aimât point Guillaume, elle n'avait pas été loin cependant de lui en vouloir de ne point l'aimer... Pauvre petite Phyl ! Une enfant ! Est-ce qu'on aime à cet âge?

Jacqueline se sentit très douce à la petite Phyl, elle eut un désir de l'avoir près d'elle, de lui sourire, de l'embrasser... Et, tandis que la pièce devenait plus sombre et l'odeur des roses invisibles, plus mystérieuse, Jacqueline se dit :

« Je veillerai sur elle. Je serai vraiment son amie... Et j'espère que, quelque jour, je pourrai confier son bonheur à un homme sincère qu'elle aimera. »

II

D'AVANCE Jacqueline pensait avec une sorte de malaise qui les redoutait et pourtant avec une curiosité passionnée, aux confidences que, dans l'intimité nouvelle de leurs vies rapprochées, Phyllis en viendrait probablement à lui faire... Que lirait-elle dans ce cœur dont elle ne connaissait pas la profondeur et où, peut-être, le secret de son avenir était écrit ?

Trois semaines déjà étaient finies... Et, quoique l'existence commune leur eût paru à toutes deux, facile, quoiqu'un contact journalier leur eût permis de constater entre leurs caractères et leurs intelligences qui se complétaient sans se heurter, des affinités insoupçonnées, quoique leur mutuelle sympathie sortît grandie et attendrie de l'épreuve, Phyllis n'avait pas fait de confidences à Jacqueline.

Elle se montrait douce et affectueuse, toujours préoccupée du bon plaisir et des convenances de son amie... Elle admirait Jacqueline, et Mlle Albin était touchée de cet enthousiasme dont les élans exprimaient avec tant de grâce, une confiance si jeune et si sincère. Elle était simple et naturelle.

Jacqueline l'avait vue plus causante et plus gaie ; on n'eût pu dire, cependant, qu'elle fût triste et elle n'était pas maussade; seulement son joli rire, ce rire doux et perlé qui évoquait la transparence d'une source claire, s'entendait plus rarement... Il ne semblait pas qu'elle cachât rien ou voulût rien cacher de sa pensée... N'était-il pas convenu que, par Guillaume, Jacqueline savait tout?

Après son arrivée chez Jacqueline et le départ de Guillaume, Phyllis avait laissé passer des jours sans émettre la plus légère allusion au divorce concerté; mais, un matin, elle était sortie seule, et, bientôt, Jacqueline avait appris de sa bouche qu'elle avait vu l'avoué désigné par Guillaume et l'avait définitivement chargé de ses intérêts. Il allait rédiger la « requête » de Phyllis, sa demande en divorce, premier acte de la procédure.

— Me Grandier m'a tout expliqué, Jacqueline... Savez-vous comment tout cela débute?... Cette requête qui contient l'exposé des motifs allégués et que mon avoué signe, je suis obligée de la présenter *moi-même* au président du tribunal dont le rôle, en pareil cas, est d'entendre l' « époux demandeur » et de lui adresser toutes les observations susceptibles de l'amener à des dispositions plus pacifiques... Cette bêtise, n'est-ce pas? de penser que, lorsqu'on s'est décidé à une telle démarche, les observations d'un président, d'un étranger qui n'y comprend mie, pourraient changer quelque chose à la résolution qu'on a prise !... Enfin, c'est comme cela... Si « l'époux demandeur » persiste dans son désir de divorcer, le président ordonne

la « comparution des deux époux en conciliation »... Me Grandier prétend qu'après cette entrevue de conciliation, qui a lieu sous l'œil bienveillant de la justice, on est toujours plus brouillés qu'avant... Guillaume, d'ailleurs, pourra se dispenser de la fête... « faire défaut » comme on dit !... Ça m'intimidera beaucoup de présenter ma requête au président... Sans doute me demandera-t-il comme Me Grandier : « Vous tenez donc beaucoup à divorcer, Madame? » Mais à Me Grandier, qui est très aimable, très moderne... qui comprend... et qui est mon avoué et qui est l'ami de Guillaume, j'ai pu dire beaucoup de bien de Guillaume et ajouter : « Ne croyez pas que nous soyons fâchés l'un contre l'autre et que tous les divorces du monde puissent nous empêcher d'être de vieux amis », tandis que, devant le président, il faudra, je pense, dire tout le mal possible de « l'époux défendeur » et conclure : « Je ne puis lui pardonner... d'ailleurs, je le déteste... » Ce sera bien plus difficile !

Ce petit discours, coupé çà et là par quelques remarques volontairement banales de Jacqueline, avait été débité d'une voix claire, à peine un peu nerveuse. Puis Phyllis avait embrassé Jacqueline en disant :

— Il fallait bien en finir, n'est-ce pas ? puisque Guillaume le désirait ainsi... Je lui ai pris sa liberté ; il faut bien que je la lui rende...

Dans la soirée, elle s'était retirée plus tôt que de coutume, en déclarant simplement : « Vous m'excuserez, Jacqueline, je veux écrire longuement à

Guillaume pour lui raconter ma visite à l'avoué... »

Tous les deux ou trois jours, Phyllis recevait de Guillaume une carte postale ou une lettre assez brève à laquelle elle répondait fidèlement.

Quand lettre ou carte manquait à la date prévue, elle disait que Guillaume était oublieux et méchant, puis elle avouait : « J'ai toujours peur qu'il ne fasse une imprudence... »

Elle passait chaque matin une grande heure à lire les journaux, suivant et commentant avec un intérêt naïf et passionné, les différentes phases de l'épreuve d'aviation qu'un quotidien avait organisée sous le nom de « Circuit de France ».

Guillaume n'y prenait point de part active, du moins en qualité de pilote, mais son nom était souvent cité avec celui de M. Patain. Des phrases de *reporters* l'évoquaient : « En arrivant, nous distinguons la longue silhouette élégante de M. Kerjean, le savant ingénieur de la maison Patain... » « M. Kerjean, l'ingénieur-aviateur bien connu, nous renseigne aimablement de sa manière claire et expressive, mais avec le moins de mots possibles. »

Un jour, dans un magazine qui publiait l'instantané d'un départ, elle avait découvert, au milieu d'un groupe, la « longue silhouette élégante » et elle avait découpé la petite gravure pour la garder...

Pour elle, le grand intérêt de la course aérienne était le succès prévu, fatal à son avis, des monoplans Patain, des « oiseaux de Guillaume », comme elle disait.

Quand elle apprit que deux champions de Patain étaient arrivés, l'un premier, l'autre second,

elle eut un cri de triomphe qui se fondit en larmes joyeuses.

— Je suis si contente et si fière, Jacqueline ! dit-elle.

Puis elle rit sous ses larmes, le visage ensoleillé :

— Une moyenne de 90 à l'heure, Jacqueline ! Et on ne dira pas qu'ils ont gagné parce qu'ils ont pu changer d'appareil en route... Vous voyez, les appareils étaient poinçonnés au départ... Ils arrivent intacts... Pas une pièce n'a été touchée !... Comme Guillaume doit être content !... Car, enfin, le monoplan Patain, tout ce qu'on fait chez Patain, c'est son œuvre, Jacqueline !... Je vois les yeux qu'il a... des yeux tout brillants et tout bleus !

Elle parlait de Guillaume très simplement, sur le même ton affectueux qu'auparavant, quand Jacqueline la croyait une épouse paisible et heureuse. Elle avait des mots qui déconcertaient.

— Quand pensez-vous qu'il revienne, Jacqueline? Je m'ennuie de lui... Et puis nous nous sommes séparés si froidement... J'étais de mauvaise humeur... et tous les deux, je crois, nous avions peur de nous attendrir... Je voudrais le voir... et que cet horrible divorce fût prononcé !... Nous reprendrions notre bonne vie... celle d'autrefois !...

Jap, la petite chienne de Guillaume, qu'elle avait amenée avec elle rue de Lisbonne, ne la quittait pas. Elle la gardait dans sa chambre ; elle lui avait installé un coussin dans son automobile.

Quelquefois, dans un coin obscur du salon, elle prenait Jap sur ses genoux et, la joue appuyée

contre les poils soyeux, elle demeurait ainsi longtemps, sans rien dire.

A d'autres moments, elle jouait avec Jap :

— Où est ton maître, Jap? Où est-il?

Et elle appelait : « Guillaume ! Guillaume ! »

Alors Jap devenait inquiète, sautait, remuait la queue, aboyait éperdument... Et Phyllis, joyeuse, enlevait la petite bête dans ses bras, en s'écriant que Jap était un chien unique au monde !

Elle sortait beaucoup en automobile avec Jacqueline ou toute seule, conduite par Laurent.

Le soir après le dîner, sollicitant gentiment la permission de Jacqueline, elle fumait une petite cigarette de tabac d'Orient et, par instants, perdue dans la fumée bleue, elle se taisait, les yeux mi-clos...

La petite Phyl n'avait pas fait de confidences à Jacqueline; rien n'indiquait qu'elle eût quelque chose à confier... Cependant, il y avait des moments où Jacqueline n'osait plus décider que, si « enfant » qu'elle fût encore, la petite Phyl n'aimât pas Guillaume.

Un jour, comme en toute innocence, Jacqueline lui signalait dans un journal quotidien, une jolie nouvelle de Fabrice de Mauve, Phyllis s'écria :

— Vous savez, Jacqueline, il y a très longtemps, quand j'étais jeune, Fabrice de Mauve m'a fait la cour... Et je l'ai aimé !

— Non, je ne savais pas, fit Jacqueline.

Et elle ajouta franchement :

— Je savais seulement que vous aviez eu d'excellentes raisons pour être déçue sur le ca-

ractère d'un jeune homme qui vous avait fait la cour...

Sans amertume, en quelques mots, Phyllis précisa cette histoire de son jeune âge :

— J'ai eu beaucoup de chagrin, conclut-elle. Si — marraine vivant encore — j'avais appris le mariage de M. de Mauve, j'aurais souffert, sans doute, mais pas ainsi... Oh ! Jacqueline, j'avais mis tout mon espoir en lui et j'avais, dans mon deuil cruel, un tel besoin de protection, de tendresse... C'est alors qu'il s'est retiré... Ce fut un déchirement atroce !... Et cependant j'aimerais mieux mourir maintenant que d'être la femme de Fabrice de Mauve...

— Parce que vous l'avez jugé...

— Parce que je l'ai jugé, oui... et puis parce que je ne l'aime plus... Comme le cœur change !

— Pas toujours, fit doucement Jacqueline.

— Non, oh ! non, pas toujours ! J'en suis certaine... Comme il est difficile de lire en soi, Jacqueline !... Avant de connaître M. de Mauve, j'avais un grand désir d'aimer... Mes yeux et mon cœur cherchaient vaguement leur héros... Et M. de Mauve est venu... Alors.. j'ai cru que je l'aimais, Jacqueline... J'ai aimé en lui un être que mon imagination avait, de toutes pièces créé et auquel elle prêtait ces traits séduisants, cette grâce aristocratique, ce talent de poète !... Mais ce n'était pas lui, ce n'était pas un homme que j'aimais, c'était un idéal... plus ou moins noble...

Elle parut réfléchir un moment, et, soudain, tandis qu'elle s'absorbait ainsi, son visage devint tout rose.



— Je pense, suggéra-t-elle, que, pour dire avec certitude d'un sentiment ancien : « Ce n'était pas là le véritable amour » il faut pouvoir comparer avec un sentiment nouveau...

— Vous entendez par là, fit Jacqueline, que vous serez tout à fait sûre de n'avoir pas aimé M. de Mauve, lorsque... vous aimerez quelqu'un d'autre ?

— Oh ! s'écria la petite Phyl, j'en suis tout à fait sûre déjà !

Et sa voix claire chantait, rythmée par son accent subtil.

Elle embrassa Jap avec vivacité et ajouta tout bas :

— J'étais une petite fille... En ce temps-là, Guillaume avait raison de le dire... Je croyais comprendre, mais je ne comprenais pas... Il y a beaucoup de choses que j'ai comprises depuis...

Elle embrassa Jap de nouveau, cachant son visage, puis le redressa, plus rose encore que tout à l'heure, rose jusqu'au front délicat, jusqu'au cou fragile d'ordinaire si neigeux dans l'encolure basse.

— Depuis que vous êtes vieille? fit Jacqueline...

— Depuis que mon cœur n'est plus aussi jeune, Jacqueline... Mais on ne recommence pas sa vie... Et, je crois, décidément, que je ne serai jamais heureuse... ou que je le serai à la manière des vieilles gens... avec des morceaux de bonheur qu'on n'essaye même plus de raccommoder...

Jacqueline demanda timidement :

— Ce divorce... vous regrettez?

— Non... je crois qu'il est nécessaire,... pas à cause de moi... à cause de Guillaume !... C'est lui qui a tout brisé .

— Comment pouvez-vous dire cela, Phyllis ?... C'est méconnaître son dévouement... Il eût pour vous tout sacrifié...

— Il m'a tout sacrifié, Jacqueline, tout... sauf son orgueil... de quelque nom qu'il le nomme !... Cet orgueil maladif, cet orgueil de sensitive qui frémit et se rétracte, il ne me l'eût jamais sacrifié, même... même s'il m'avait aimée baucoup plus qu'il ne m'aime... Dans ma vie, toutes les choses arrivent trop tôt ou trop tard... ou pas comme il faudrait... Je me souviens, parfois, d'un propos de ma nourrice qui disait, quand la journée commençait mal, sous le rapport de ma sagesse : « Ce matin, tu t'es levée du mauvais pied... C'est fini ! Rien à faire jusqu'au soir ! »

— Il y aura d'autres matins, beaucoup d'autres matins dans votre vie, petite Phyl... La première journée seule aura été mauvaise...

La petite Phyl soupira et se mit à caresser Jap sans rien dire. Si mince dans sa robe blanche, les cheveux fins et blonds, le teint transparent, elle avait l'air d'une fillette qui joue.

Et cependant, ce jour-là, Mlle Albin pensa que, peut-être, de sa voix d'eau chantante au rythme précieux, la petite Phyl avait dit vrai, que peut-être, maintenant, ce cœur si tendre, si doux et qu'on croyait frivole et puéril, ce gentil petit cœur d'enfant, d'oiseau, de princesse ou de fée, « n'était plus aussi jeune »... que, peut-être, il battait comme un cœur de femme.

III

LE Circuit de France bouclé pour la gloire de la maison Patain, M. Georges Patain rentra à Paris, et Kerjean fit, seul, un voyage dont Phyllis ignora la raison précise et ne connut les étapes qu'incidemment. Une carte lui vint de Nice, puis une d'Ajaccio, puis une de Marseille; puis elle resta dix jours sans recevoir le moindre message.

Le voyage — voyage d'affaires, le renseignement était vague — lui avait déplu ; ce silence prolongé l'énerva. M[lle] Albin eut grand'peine à l'empêcher de suivre son impulsion, qui était d'aller chercher des nouvelles de Guillaume auprès d'Anaïk ou de M. Patain.

Enfin un mot arriva. Guillaume était de retour depuis quelques jours déjà ; il travaillait comme un forcené, ne se trouvant jamais chez lui que de passage, pour dormir... quand il dormait. Sa lettre était, comme toutes les autres, très amicale, mais il renonçait pour l'instant à venir voir Phyllis rue de Lisbonne et la priait instamment de ne point se montrer elle-même rue Boursault. Il était préférable qu'au domicile de Guillaume, on continuât de croire Phyllis absente et qu'au domicile provisoire

de Phyllis, on ignorât le retour de son mari. Ici ou là, la manière d'agir de ces jeunes époux qui, tous deux rentrés à Paris, continuaient de vivre séparés, paraîtrait plus qu'étrange et pouvait provoquer des commérages que Guillaume voulait éviter.

Il ajoutait : « Je serais heureux d'avoir de vos nouvelles, petite Phyl, j'ai besoin d'entendre parler de vous, et je vais écrire à notre Providence Jacqueline... »

— Quelle sagesse ! s'écria Phyllis. Comme c'est raisonné ! Conclusion : « Petite Phyl, je me passe fort bien de vous voir... » Que vous écrit-il à vous, Jacqueline ?

— Simplement qu'il me serait très reconnaissant de lui porter de vos nouvelles... et qu'il sera chez lui demain, tout l'après-midi.

Phyllis prit sans rien dire la lettre que lui donnait son amie. En la lui rendant, elle dit seulement :

— Parfait !

Elle avait l'air si agacé que Jacqueline insinua :

— Si ma visite à Guillaume devait vous contrarier, Phyllis... ?

Phylllis éclata :

— Ce qui me contrarie, c'est cette manière de se débarrasser de moi !

Et, brusquement, elle eut aux yeux deux petites larmes rageuses. Puis elle ajouta :

— Mais votre visite à Guillaume me fera plaisir, Jacqueline. Par vous, je serai peut-être un peu mieux renseignée sur les choses qui m'intéres-

sent... puisque, systématiquement, il me tient à l'écart de sa vie.

De toute la soirée, elle ne prononça plus le nom de Guillaume et, le lendemain, elle affecta d'ouvrir de grands yeux étonnés, quand Jacqueline, vêtue pour sortir, vint lui demander si elle ne désirait pas la charger de quelque message.

— Où allez-vous donc ?... Ah ! tiens... c'est vrai ! Ma chère Jacqueline, voulez-vous dire à Guillaume que je le remercie de m'avoir donné une amie aussi charmante que vous... et que tout mon rêve est de ne vous quitter jamais.

Anaïk avait fait entrer Mlle Albin dans le salon. Les volets étaient clos, des housses blanches couvraient les meubles. Les bibelots familiers, les livres, les vases vides de fleurs, avaient été disposés dans un ordre morne sur les tables et les consoles. Une subtile odeur de jasmin imprégnait encore les choses et semblait fanée... Guillaume vint presque aussitôt et, avec une sorte de hâte, entraîna Jacqueline vers son cabinet de travail.

— Ne restons pas dans cette pièce, dit-il, c'est atroce... on y étouffe !...

A la grande lumière, la jeune femme s'aperçut qu'un léger pansement barrait le front de son ami. Mais il prévint sa question anxieuse :

— Oh ! rien du tout... J'ai cassé du bois... pour la première fois de ma vie... et j'ai eu l'arcade sourcilière fendue... La blessure classique des aviateurs ! Quant à l'accident, il est tout à fait étranger à mon nouvel engin, heureusement !.. Dites-moi vite... Phyllis ?

Jacqueline parla de Phyllis d'une manière un peu impersonnelle — la manière de Guillaume — qui s'en tenait à la précision des faits, sans les commenter : Phyllis était bien portante et, comme de coutume, très affectueuse, très gentille... Elle s'était beaucoup intéressée au circuit ; elle parlait de son grand ami et se préoccupait de lui. Elle s'était un peu fâchée en apprenant qu'il ne viendrait pas la voir...

La petite Phyl dont l'image très ressemblante surgissait des réponses exactes faites à Guillaume, c'était bien celle que, depuis un mois, Jacqueline regardait vivre, sourire ou s'attrister, c'était bien celle que Guillaume connaissait, si amicale, si tendre, enfant gâtée à ses heures... Mais Jacqueline ne se sentait pas le courage de passer aux impressions plus délicates que, malgré elle et d'après des faits moins déterminés, elle avait reçues et recueillies et qui eussent peut-être nuancé d'ombres et de reflets nouveaux cette image familière. Son cœur inquiet, ses plus secrets sentiments s'y opposaient et aussi une sorte de loyauté, en ce cas assez complexe, qui eût répugné à trahir, même pour Guillaume, ces menues choses d'âme qu'une intimité confiante lui avait permis de surprendre ou de deviner.

Quelle était, d'ailleurs, la portée de ces déductions fragiles ?

Jacqueline se sentait elle-même hésitante, déconcertée. Elle doutait de son propre jugement. A vivre dans l'atmosphère de Phyllis, à frôler de sa pensée incertaine le mystère passionné que lui

semblaient parfois receler les doux yeux japonais et le sourire énigmatique de sa jeune compagne, avait-elle perdu quelque chose de sa belle santé morale, de sa robuste et vaillante sérénité ?...

Guillaume paraissait déçu, sans qu'on pût préciser en quoi. Il se tut un moment. Puis Jacqueline lui demanda si la mise au point de sa belle invention lui donnait toute satisafction. Alors il s'anima.

— Oh! dit-il, je vis dans l'ivresse de la réussite!... Songez donc, Jacqueline, toutes les épreuves faites, tous les résultats acquis — dernièrement encore ce circuit de France, un succès cependant! — démontrent que l'avenir de l'aviation est lié à la découverte d'un moteur... Et ce moteur extraordinairement léger, vrai cœur d'oiseau qui dans l'air palpite doucement, également, comme en son élément naturel, ce moteur puissant, capable d'affronter tous les temps, de résister à toutes les rafales, de permettre toutes les altitudes et toutes les vitesses, je l'ai trouvé... Il atteint quelque chose de l'idéal qui semblait le plus lointain, le plus déconcertant pour tous les chercheurs : il est régulier... d'une régularité supérieure à tout ce qu'on a pu obtenir jusqu'à présent, même pour les moteurs d'automobiles... Plus de pannes... comme celles qui dans la dernière course immobilisèrent tant de concurrents... Plus de ces descentes foudroyantes comme des chutes et qui se terminent si souvent par d'horribles catastrophes... Par moments, je suis si émerveillé moi-même de mon œuvre qu'il me semble n'y être pour rien... C'est comme un esprit bienfaisant qui aurait agi en moi!...

Néanmoins, ne crions pas victoire trop vite... Le moteur Patain doit être vu à la tâche... Il y a encore un peu de chimère, un peu de rêve là-dedans...

Jacqueline sourit :

— Moins que vous ne croyez, j'en suis certaine... et je vous félicite de tout mon cœur... Que dit M. Patain ?

— Patain exulte ! Notez qu'avec des modifications, notre moteur d'aviation devient un admirable moteur d'automobile... une mine d'or pour la maison ! Mais Patain est un grand enfant... Maintenant, pour qu'il soit tout à fait content, il faut qu'avec son moteur d'aviation, son beau joujou tout neuf, quelque chose soit fait qui, pour les gens d'imagination, ait l'air d'une prouesse... quelque chose dont on parle dans les journaux... J'ai dit que je m'en chargeais...

— Et que ferez-vous ?

— Rien de très difficile... Un instant, j'avais pensé à Marseille-Alger, le grand rêve !... Mais 720 kilomètres d'un vol, non, le moment n'est pas encore venu... ce sera pour plus tard... Je me bornerai donc à faire Nice-Ajaccio avec un passager... Le monoplan Patain, muni d'un moteur Patain, peut emporter un passager et faire 250 kilomètres en deux heures... Mon compagnon et moi, nous partirons, un matin, tranquillement, sans crier gare, sans déranger de bateau, surtout... Voyez-vous ce bateau qui nous suivrait à 125 à l'heure !...

— Oh ! Guillaume, s'écria Jacqueline, ce projet me semble téméraire... Pourquoi ne voulez-vous pas être convoyé ?... S'il vous arrivait malheur...

— Il ne m'arrivera pas malheur, quelle folie ! On a fait... j'ai fait moi-même, plus difficile, en de moins bonnes conditions... C'est la mer qui vous effraye, Jacqueline... C'est aussi la mer qui exaltera l'imagination des profanes, quand j'aurai réussi.. Et, pourtant, je vous jure que j'aime mieux survoler la Méditerranée qu'une forêt...

— Vous voulez tenter ce terrible voyage, bientôt ?

— Aussitôt que je serai prêt... ce qui ne saurait tarder... Tout à l'heure, quand je disais « Nice-Ajaccio », c'était une manière de parler... Je ne veux de foule ni pour m'énerver au départ, ni pour m'étouffer à l'arrivée. Je partirai donc de Juan-les-Roses — un hameau très ignoré qui se trouve sur la hauteur, à peu près à égale distance de Nice et d'Antibes et où le père de Capelude, mon mécanicien-chef, un fermier de l'endroit, donnera asile à mon oiseau... Et j'atterrirai en Corse, près de San-Pietro d'Orcino, sur le golfe de la Liscia... Là, une automobile nous attendra et, laissant aux mécaniciens le soin du monoplan et à la renommée celui de publier le triomphe du moteur Patain, nous filerons immédiatement pour une destination inconnue... Moi, en tout cas !... Pas de réceptions, pas de banquets !

— C'est M. Patain qui sera votre passager ?

— Non... sa femme lui a fait jurer qu'il ne le serait pas... Et, tout de même, j'aime autant ne pas prendre la responsabilité d'un père de famille... Non, c'est Vignol, que j'emmène, un des jeunes ingénieurs de la maison... un isolé... comme

moi !... Ah ! je vous assure que les candidats au voyage n'ont pas manqué... ce que je conçois, d'ailleurs !...

Kerjean regarda fixement la jeune femme.

— Ma bonne Jacqueline, s'écria-t-il, n'allez pas parler de ces futurs exploits à ma petite Phyl, au moins ! Nous aurions des larmes, voire une crise de nerfs !... Pauvre mignonne ! Un jour, elle a refusé d'assister à un départ de course pour n'avoir pas une impression trop réelle des dangers que je pouvais courir... Elle avait peur toujours qu'un accident ne m'arrivât...

— Je ne lui dirai rien, Guillaume...

Le visage de Jacqueline était calme. Elle avait accoutumé de ne pas laisser transparaître ses impressions intimes... Elle ajouta :

— Sans doute, Phyllis serait-elle gagnée par votre belle confiance... Vous êtes plein d'entrain !

— Oui... Il me fallait cela... J'avais besoin d'être un peu secoué...

Guillaume se tut... Puis soudain, avec un grand effort et, d'une voix changée, il demanda :

— *Elle* n'a pas encore été reçue par le président ?...

— Non, elle est convoquée pour mercredi.

— Je voulais revoir Grandier... Je n'ai pas eu le courage... Tout cela est affreusement pénible... Est-ce que... vous croyez qu'elle a... du chagrin, Jacqueline ?

— Je ne sais... Elle accepte sans révolte, sans amertume ce qu'elle juge nécessaire... tout en regrettant très vivement, je crois, cette vie à deux... cette vie fraternelle qui lui était douce...

— Ne m'était-elle pas douce à moi aussi, Jacqueline ? fit Guillaume. Voyez, dans cette maison que j'aimais, où j'ai passé tant d'années paisibles, où ma solitude, mes habitudes de « vieux garçon » m'étaient si précieuses, je me sens maintenant une âme d'exilé...

Un moment, il rêva... puis il dit, comme si sa méditation avait abouti à cette conclusion :

— Ce mariage fut une aberration inqualifiable, Jacqueline... Il était à désirer — pour Phyllis et aussi pour moi... — que la force des choses y vînt mettre fin... Phyllis ne pouvait être heureuse avec moi...

— Et peut-être, suggéra faiblement Jacqueline, peut-être Phyllis n'était-elle pas, non plus, la femme qui pût vous rendre heureux, mon pauvre Guillaume...

Il sursauta :

— *Elle!*... Ah! Jacqueline!... Mais quelle idée vous faites-vous donc d'elle... ou de moi ? Ne comprenez-vous pas que, même ainsi, même en cette vie absurde, anormale, elle a été ma joie, mon bonheur, ma force... qu'elle m'a révélé la beauté, la douceur de la vie à deux... La pauvre petite ! on s'est toujours fait d'elle l'opinion la plus erronée !... Vous ne l'avez pas vue, Jacqueline, s'adapter si gentiment à la simplicité des choses, accepter avec une reconnaissance si tendre la médiocrité de l'existence que je lui offrais... Et puis cette grâce, cette grâce unique, ce sourire qu'elle a et qui illumine, qui transforme tout... Quand je rentrais et qu'elle venait à moi... Ma

pauvre Jacqueline, vous voyez bien que, malgré tout, je suis très malheureux...

Oui, elle le voyait, elle le savait... Pour qu'elle le sût, cet aveu même était inutile. Il eût suffi de cette voix sourde et passionnée, de ce visage tiré que semblait brûler la flamme sombre du regard... une voix, un visage, qu'elle ne connaissait pas à son ami...

—Mon cher Guillaume, dit-elle avec effort, oui, je vois bien, vous souffrez, mais alors, pourquoi ?...

Il haussa les épaules...

— Allons, Jacqueline... est-ce que je pouvais accepter cette fortune ainsi... moi?... Il y a là une question d'orgueil intime, de dignité virile... qui ne se discute même pas... Alors je suis un peu triste... un peu désorienté... Je m'apaiserai, je prendrai mon parti des choses, voilà tout... Je ne suis pas de ceux qu'une contrariété de ce genre menace de neurasthénie, soyez tranquille... Pauvre petite Phyl ! elle a du chagrin aussi maintenant... même un peu de rancune, je crois... Mais, que me demande-t-elle? de ne jamais cesser d'être son « grand ami »... Je le serai... Je saurai l'être... Je ne vais pas l'abandonner, n'est-ce pas?... Puis, plus tard, elle se mariera... Et son mari pensera que j'ai été un fameux imbécile... sans se dire qu'après tout j'ai été un honnête homme... La confusion est facile, Jacqueline, si facile que, ma parole, il y a des heures où moi-même je ne sais plus très bien où est la vérité...

Il avait caché son visage dans ses mains. Des mots vinrent aux lèvres de Jacqueline :

« La vérité, Guillaume, c'est que vous adorez cette enfant, que vous ne pouvez plus vivre sans elle... »

Mais elle ne les prononça pas :

— Votre jugement est droit et sûr, dit-elle ; il ne me paraît jamais possible que la vérité soit ailleurs que dans votre conscience, mon ami.

Elle l'avait laissé parler, s'épancher, incapable d'ailleurs de lui répondre par des raisonnements suivis.

Elle se leva :

— Il faut que je vous quitte, dit-elle... Phyllis doit s'impatienter.

— Pardonnez-moi, fit Guillaume, j'ai pensé, j'ai... souffert tout haut... ce qui ne m'est pas habituel... Je me croyais plus énergique... Voyez, j'avais eu le courage de fuir ma petite Phyl... Puis nous avons parlé d'elle et... J'ai un peu honte de moi, Jacqueline... Comment jugerez-vous ma faiblesse, vous, si forte, si sereine, vous qui...

Jacqueline sentit qu'il pensait : « Vous qui ignorez la passion »... Mais il acheva : « Vous qui avez toujours dominé de votre belle vaillance tous les événements de votre vie... »

— Les plus forts ont leurs heures de lassitude, Guillaume, dit-elle... et de lâcheté.

Ils se turent, puis elle ajouta :

— Si vous le désirez, j'oublierai tout ce que vous m'avez dit.

Guillaume prit la main de la jeune femme et la serra nerveusement :

— Je le désire, dit-il. Moi, je n'en reparlerai plus jamais. Au revoir, mon amie, et merci...

— Guillaume, murmura Jacqueline, voulez-vous me promettre que, quand vous entreprendrez l'audacieux voyage dont vous m'avez parlé, j'en serai avisée?... C'est une preuve d'amitié que je vous demande?

— Je vous la donnerai... Mais rappelez-vous que Phyllis, elle, doit tout ignorer?

— Phyllis ignorera *tout*... à mon tour, je vous le promets...

Et Jacqueline se dit :

— Comme il pense à elle !...

Tout à l'heure, quand Guillaume s'était évadé de son impassibilité factice, elle avait eu l'impression d'une force de joie qui s'en allait d'elle, peu à peu, comme par une blessure béante...

Maintenant, Jacqueline, la sereine Jacqueline rentrait chez elle, lasse, ébranlée, aspirant au repos, à l'obscurité, au silence ; mais Phyllis l'attendait dans le petit salon clair.

Elle l'embrassa, lui sourit, questionneuse :

— Eh bien? vous l'avez vu? Que vous a-t-il dit?... Vite, vite, racontez, Jacqueline?

Jacqueline s'était encore une fois ressaisie, elle eût voulu répondre, mais, tout de suite, elle s'avisa de la pauvreté du récit qu'elle allait faire.

Guillaume avait beaucoup parlé de Phyllis, il avait demandé ceci... cela... Il travaillait beaucoup... Sa découverte donnait des résultats inespérés... Que pouvait-elle « raconter » d'autre, puisqu'elle ne devait rien dire ni de l'essor projeté, ni des poignants regrets de Guillaume...

— Et son dernier voyage? Il ne vous a pas dit

ce qu'il était aller faire en Corse, Jacqueline ?

— Mais non...

— Vous a-t-il dit que je lui manque un peu?

— Oh ! oui, vous lui manquez beaucoup.

— Comment vous a-t-il dit cela, Jacqueline?

Phyllis souriait, attentive déjà.

— Mais... je me souviens mal des mots employés, petite Phyl... Il a dit que la maison lui paraissait sans vous triste et vide...

— Comme vous répondez drôlement, Jacqueline ! murmura Phyllis. On dirait que... vous voulez me cacher des choses?... Il n'est pas malade?..

La question jaillit, anxieuse comme la pensée qui, soudain, dans l'esprit de Phyllis, avait dominé toutes les autres.

Et la réplique vint, spontanée, justifiant ou paraissant justifier les paroles gênées ou indécises... A répondre nettement, Jacqueline éprouvait un soulagement.

— Il va bien... maintenant, mais il a eu un petit accident...

Un cri éclata :

— Il est blessé !

— Mais non, pas blessé... une simple coupure au front... presque rien, je n'aurais pas dû vous le dire...

La pauvre Jacqueline regrettait déjà sa franchise...

Phyllis était blême et voulait aller près de Guillaume, ce soir, tout de suite...

Très doucement, Mlle Albin prit la main de sa amie :

— Ma chère enfant, dit-elle, écoutez-moi bien : Je vous donne ma parole d'honneur que Guillaume n'a eu qu'une égratignure insignifiante, qu'il en est déjà guéri, qu'il va et vient comme un homme bien portant... Si vous couriez à lui, ainsi, sur un coup de folie, vous le...

Jacqueline se demanda si c'était bien la vérité qu'elle allait dire, puis elle pensa : « Oui, c'est la vérité ; il serait mécontent, malheureux, malgré tout... » et elle acheva :

— Vous le mécontenteriez sérieusement... et il m'en voudrait à moi... beaucoup !

Phyllis s'était un peu calmée.

— Soit, dit-elle, je n'irai pas ce soir. Mais, puisque vous m'affirmez qu'il est guéri, qu'il sort... eh bien nous pouvons nous voir sans que ce soit chez lui ou chez vous...

Et s'asseyant au bureau, elle écrivit :

« Mon grand ami. Je serai demain matin à neuf heures au Parc Monceau, dans le petit rond-point qui avoisine la Naumachie... Venez m'y trouver ou indiquez-moi un autre moyen de vous rencontrer... Je veux vous voir... Si je ne vous vois pas, je ferai une sottise.

« Très affectueusement,

« Votre petite PHYL. »

IV

AVANT neuf heures, Kerjean faisait les cent pas dans l'avenue Velasquez. Puisque Phyllis venait de chez Jacqueline, c'était à cette entrée du Parc Monceau qu'il fallait l'attendre.

Il l'attendait.

Sans être aperçu lui-même, il la vit descendre, toute gracieuse, de son automobile, s'occuper de Jap, donner des ordres à Laurent, puis s'avancer vers la grille, accompagnée de la petite chienne qui sautait autour d'elle dans un bruit de clochettes tintantes...

Un costume tailleur très uni, très sobre, mais d'une coupe de grand faiseur dont la perfection s'imposait même à l'incompétence d'un profane comme Guillaume, suivait étroitement la ligne charmante de son corps, sans entraver la liberté souple et harmonieuse de sa démarche, de ses mouvements. Les larges plissés onduleux d'un jabot de lingerie débordant de la jaquette, un œillet naturel, énorme et tout échevelé, piqué au revers, animaient d'un peu de blanc l'uniformité sombre du deuil et, sous le petit chapeau noir aux aigrettes

précieuses, éclatait l'or ensoleillé des cheveux lourds, la lueur rose du teint fragile, le rouge vivant et charnu des lèvres...

Guillaume se demanda si Phyllis avait embelli ? Il lui semblait ne se l'être jamais rappelée aussi fine, aussi jolie et, en plein deuil, si délicieusement jeune et claire, qu'elle lui apparaissait à cette minute, dans la lumière de ce matin de mai.

Il pensa avec ironie — ce que déjà il avait pensé un nombre incalculable de fois — que la fortune seyait à Phyllis.

Il se dit absurdement : « Une seule note détonne dans cet ensemble, au milieu de ce luxe délicat qui lui crée une atmosphère nouvelle, c'est Jap qui est un chien intelligent et gentil, mais qui n'est pas un chien riche... Jap qui lui vient de moi ! »

Il est probable que la pauvre Jap ne soupçonna jamais cette remarque peu flatteuse de l'être qu'elle aimait entre tous.

Tout à coup, on eût pu la voir bondir avec un aboiement éperdu... Elle avait deviné son maître. Elle lui faisait un accueil frénétique.

Phyllis eut un petit cri de surprise.

— C'est vous... Déjà là !...

Une rougeur violente, profonde, avait envahi, noyé la délicate suavité de son teint. Elle avait été saisie, sa voix était un peu haletante.

— J'ai pensé, fit laconiquement Guillaume, que vous ne pouviez guère passer que par ici...

Il prit son bras et l'entraîna sous les platanes, vers la seconde grille, au delà de laquelle parais-

saient, toutes pénétrées de soleil, les verdures printanières du parc.

Ils tournèrent à droite dans l'allée circulaire.

L'ombre qui tombait des arbres se mêlait avec la lumière et tremblait sur le sable et les gazons, légère, transparente, fleurie comme un voile de dentelle. A l'entrée, un massif de giroflées exhalait une odeur fraîche et robuste.

Un gardien se plaignit que Jap n'eût pas de laisse.

— J'avais oublié... j'ai ce qu'il faut, déclara Phyllis.

Ils s'arrêtèrent. Guillaume reçut des mains de Phyllis la mince natte de cuir fauve et se baissa, presque agenouillé, pour l'attacher au collier de Jap qui regimbait, peu respectueuse des règlements de police. Pour être plus libre, il avait posé son chapeau près de lui, contre le feston de fonte de la pelouse... Phyllis voyait, barrant le front volontaire, coupant le sourcil, effleurant la paupière, la petite blessure à peine cicatrisée que couvrait une bande de taffetas... Elle l'avait vue, tout de suite, du premier regard... Ce stigmate la touchait, l'émouvait, la faisait trembler de crainte et de tendresse... Elle eût aimé y poser ses lèvres... Mais elle s'appliquait à dissimuler cette émotion comme cet effroi, pensant que Guillaume reprocherait peut-être à Jacqueline d'avoir trop parlé et que Jacqueline, une autre fois, serait plus secrète encore... Elle était contente que Guillaume, penché sur Jap, ne pût lire sur son visage. Elle attendit quelques instants, elle attendit de pouvoir

affermir sa voix et détourner son regard fasciné; puis, comme Guillaume se relevait, la laisse dans la main, agacé par les mouvements de Tap qui s'élançait avec une exaspération de chien enchaîné, elle dit, d'un ton dont sa peur de fléchir exagérait le calme forcé :

— C'est fini, cette petite blessure? Jacqueline m'a dit que vous aviez eu un accident...

— Oui, c'est fini, acquiesça Guillaume, c'était d'ailleurs fort peu de chose,... et Jacqueline eût pu ne vous en rien dire...

Mais il s'étonnait un peu douloureusement que Phyllis prît avec cette philosophie une aventure qui, somme toute, eût pu tourner plus mal et lui coûter la vie. Et quand, de la même manière flegmatique, elle s'informa des causes, des circonstances de l'accident, il répondit à peine et d'assez mauvaise grâce. Alors elle se tut.

Ils firent quelques pas, puis Guillaume traîna des chaises à une place choisie, près du gazon, et ils s'assirent. L'allée à cette heure était paisible et presque déserte. A plusieurs mètres d'eux, une jeune femme cousait en surveillant un enfant qui emplissait de sable un petit chariot rouge. Sur un banc, un vieil homme lisait son journal... Les passants étaient rares.

Phyllis continuait de se taire, les yeux retenus au loin par les savantes perspectives du parc où, comme en une somptueuse tapisserie tissue d'or par le soleil, toutes les nuances du vert — vert sombre des lierres, vert cru du gazon, vert brillant des lauriers, vert translucide des sycomores

vert gris des saules — se mêlaient, s'éclairaient, encadrant les pierres ruinées des arches et les lignes pâles des statues...

Kerjean lui trouvait un air gêné, contraint. Il devinait en elle des restrictions dont l'énigme lui échappait... Ce n'était pas ainsi qu'il avait imaginé leur rencontre.

— Qu'y a-t-il, Phyllis ?... ou qu'avez-vous ? dit-il.

Elle rougit comme tout à l'heure.

— Il n'y a rien... Pourquoi y aurait-il quelque chose ?

— Vous n'êtes pas comme d'habitude.

— Mais si.

— Mais non.

Guillaume la regardait ; il chercha ses yeux. Elle les détourna en souriant.

— Votre message était une manière de sommation, petite Phyl... Pourquoi vouliez-vous me voir ? demanda-t-il.

—Mais... parce que je voulais vous voir simplement... Est-ce que vous n'aviez aucun désir de me voir, vous ?

— Moi ! oh ! si, j'avais un grand désir de vous voir... un désir beaucoup plus grand, beaucoup plus impatient que vous ne croyez...

— Plus grand et plus impatient que je ne crois ? Oh ! cela, certes !

— Ne soyez pas méchante... Il tombe sous le sens qu'en ce moment il est infiniment plus correct que nous ne nous voyions pas... pas trop souvent en tout cas.

Elle rit un peu amèrement.

— Vous avez peur que je vous fasse le « coup de la réconciliation » ?

— ? ?

— Oui, vous savez, votre ami Grandier m'a reconté tout cela... Article 224... La réconciliation des époux éteint l'action en divorce. — Réconciliation réelle ou apparente peu importe... pourvu qu'elle soit plausible et constatée !... Alors, c'est un truc très connu que, parfois, l'époux défendeur emploie... Mais que je suis sotte, j'oublie que moi je suis l'époux « demandeur ».

Il n'eut pas l'air d'entendre, il dit :

— Tout à l'heure je n'avais pas remarqué... vous avez maigri... Est-ce que vous avez été souffrante ?

— Aucunement... Et d'ailleurs, je n'ai pas maigri.

— Si... votre petite figure est toute mince... Je n'aime pas à vous voir ainsi.

— Je suis laide ?

— Non certes, pas !... Mais, quand il s'agit de votre santé, je me soucie très peu de savoir si vous êtes laide ou jolie ?

— Vous êtes bien aimable !

Elle se tut encore sans qu'il répondît. Dans le silence, le petit enfant au chariot rouge eut un cri de joie... Un couple passa, très lent, faisant crisser le sable. Phyllis suivit la marche dodelinante d'un ramier qui cherchait pâture dans le gazon... Au fond, tout au fond de la grande verdure ensoleillée, éclatait la note ardente d'un hêtre pourpre.

Phyllis y fixa ses yeux pour murmurer :

— J'avais beaucoup de choses à vous dire Guillaume.

Il prit sa main.

— Alors pourquoi ne les dites-vous pas ?

— Parce que j'ai été trop longtemps sans vous voir et que je ne me les rappelle plus...

Il la regardait toujours, intensément, un peu douloureusement aussi... il continuait de la trouver gênée, tendue, différente d'elle-même surtout.

Elle s'écria avec un petit rire énervé :

— Ne me regardez donc pas tout le temps comme cela, Guillaume... Pourquoi ne dites-vous rien ?

— Peut-être parce que je ne me rappelle plus les choses que j'avais à vous dire...

Mais il la regardait encore, sans quitter sa main.

— Phyllis, insista-t-il, vous n'êtes pas *vous* ce matin, pourquoi ?

Doucement, elle essaya de lui retirer sa main.

— Je ne sais pas, Guillaume... je ne puis vous expliquer... ne me tourmentez pas... Nous sommes restés trop longtemps séparés, je vous dis... Alors, il me semble que... je ne vous connais plus si bien... que je n'ai plus l'habitude de parler, de respirer sous vos yeux... Cela m'intimide... Il me semble que... je ne vous retrouve plus, tout à fait le même... vous non plus...

Il laissa retomber sa main.

— Ah ! je suis bien le même pourtant, je puis vous l'assurer !...

Et il détourna les yeux à son tour.

— Guillaume, déclara-t-elle, reprenant tout à coup sa manière primesautière, quand nous aurons divorcé, nous nous verrons tous les jours !

Il sourit en silence et pas très gaiement, avec un hochement de tête.

— Vous avez vu Me Grandier, Guillaume ?

— Oui... hier.

— Que vous a-t-il dit ?

— Que vous étiez fine, charmante... Que vous lui aviez parlé de « votre affaire » avec beaucoup de mesure et de tact... mais...

— Mais ?

— Mais que, malgré tout ce que vous lui aviez dit de votre amitié, de votre estime pour votre mari, il vous croyait au fond extrêmement « montée » — c'est son mot — contre moi ?

Elle rougit.

— Eh bien, c'est absurde... voilà tout !... Je ne l'ai pas fait exprès, d'ailleurs... Mais, *naturellement*, si j'avais eu l'air d'être très contente de mon sort... et de vous... je...

— Oui, *naturellement*...

— Il faut pourtant bien que je prenne le ton d'une femme qui divorce, Guillaume !

Tous deux songèrent à la démarche du lendemain, à cette remise de la requête qui était le premier acte de la procédure. Guillaume avait un désir maladif d'en parler. Le courage lui manqua. Elle, elle attendait un mot pour dire :

— Vous savez, Guillaume, un papier comme cela, fût-il signé d'un avoué, c'est vite déchiré ?

Mais le mot ne vint pas. Et elle dit seulement très bas :

— Ce n'est pas moi qui ai voulu jouer cette comédie...

— Non, ce n'est pas vous.

Il avait repris la petite main gantée de blanc et, comme souvent, autrefois — cet autrefois si proche encore de la vie à deux — il y appuya son front...

Mais tout de suite, elle la lui ôta.

— Guillaume, il y a des gens qui nous voient.

Le visage de Guillaume se redressa, triste, avec des yeux un peu vagues...

— Oui, dit-il, on croirait à un rendez-vous amoureux.

Il rit ironiquement, en caressant Jap qui s'était couchée à ses pieds sur le sable.

Des souffles frais couraient dans la tiédeur du matin. Alors, sur le gazon, en face d'eux, les grands sycomores gainés de lierre frémissaient avec un bruit de pluie légère et, du tournant de l'allée, venait, fruste et capiteuse comme l'haleine d'un printemps plus sauvage de campagne ou de jardin champêtre, l'odeur du grand massif de giroflées.

— Guillaume, interrogea Phyllis, est-ce que les roses sont en fleurs dans notre... dans le jardin de la rue Boursault ?

Il répondit :

— Je ne sais pas, je ne crois pas...

Sincère à cette minute, il eût dit :

— Comment voulez-vous qu'elles fleurissent, petite Phyl ?... Est-ce qu'il peut y avoir des fleurs pour moi, cette année ?

Puis elle pensa qu'elle n'avait rien dit à Guillaume du circuit, des essais du moteur... de toutes les choses qui l'intéressaient d'habitude; elle essaya

de lui en parler, mais elle vit qu'il répondait sans plaisir.

Un moment la conversation se traîna entre eux, désarticulée, banale ; Phyllis se leva :

— J'ai renvoyé l'auto pour rentrer à pied, dit-elle... Voulez-vous m'accompagner ?

Ils refirent l'allée en sens inverse, très silencieusement. Comme ils sortaient du parc, Phyllis dit avec une sorte de timidité qui se masquait sous un ton désinvolte :

— Mon grand ami, je m'ennuie... Emmenez-moi dîner quelque part ce soir... au bois ou n'importe où... voulez-vous ?

Il répondit précipitamment :

— Vous oubliez que, dans les circonstances présentes, c'est impossible... et d'ailleurs je dîne avec un ami.

Sans insister, elle fit :

— Ah ! très bien...

Et son joli visage se durcit.

Il s'écria :

— Phyllis, vous ne savez pas à quel point ce que vous pensez en ce moment est faux... et injuste.

Mais elle le regarda d'un air d'étonnement froid.

— Ce que je pense, en ce moment ? répéta-t-elle. Mais, mon pauvre ami, que savez-vous, vous-même, ou que pouvez-vous deviner de ce que je pense, en ce moment... ou jamais ?

— Oh ! c'est parfaitement vrai... approuva-t-il, froid à son tour.

La maison de Jacqueline était proche. Soudain, Guillaume se sentit affreusement triste de se sépa-

rer de Phyllis ainsi. Il eut envie d'entrer avec elle sous une porte et de l'embrasser pour lui dire adieu... Que de fois, en passant, il avait souri, amusé de ces baisers naïfs, échangés hâtivement, maladroitement, et comme en contrebande par des couples heureux, très humbles...

Il pensa : « Est-ce assez ridicule ? Elle est ma femme... Nul être au monde n'a sur elle les droits que, malgré tout, malgré elle, elle m'a donnés... et mon souvenir désolé n'emportera même pas la douceur d'un baiser d'elle... »

Puis il revit, au fond d'une voiture immobile, un visage rougissant qui s'avançait hardi et timide. Il se rappela la suavité fraîche d'une bouche virginale qui avait frémi, surprise, sous ses lèvres, mais qui n'avait pas fui... Il se rappela le seul baiser d'amant qu'il eût donné à Phyllis, un jour que la délicieuse présence de la petite princesse et l'image haïe de Fabrice de Mauve l'avaient rendu un peu fou.

Il pensa :

— Elle n'a pas compris... et moi j'ai eu presque honte de ma brutalité...

Ils n'étaient plus qu'à quinze mètres de la maison de Jacqueline. Phyllis tendit une main que Guillaume serra sans la garder.

— Adieu, Guillaume.

— Adieu, petite Phyl.

Ils ne convinrent d'aucun revoir. Ils étaient tristes et mécontents l'un de l'autre.

Phyllis pensait : « Je suis sûr qu'il dîne ce soir avec cette « créature » et que c'est pour cela, et que ...st pour cela... »

Et Guillaume pensait : « Pourquoi l'ai-je trouvée si étrange, si gênée avec moi ? » sans se rappeler que souvent, naguère, l'amicale confiance, l'innocente tendresse de la petite Phyl l'avaient irrité, parce qu'il les jugeait incompatibles avec l'amour.

Quand ils se séparèrent, Phyllis dut prendre Jap dans ses bras, pour l'empêcher de suivre Guillaume en dépit de toutes les laisses et de tous les colliers.

Le jeune homme monta dans une voiture et se fit conduire chez lui. Maintenant, il se raillait d'avoir un instant supposé que Phyllis, dans son dépit du refus opposé à son projet de dîner au Bois, eût pu songer à Colette, fût-ce par vanité blessée, par amour-propre féminin ? Il ouvrit un journal acheté le matin. Un entrefilet y annonçait précisément qu'après une brillante audition dans les *Trois Sultanes*, Mlle Colette Mouche, la toute gracieuse étoile des « Fantaisies Littéraires », avait été engagée d'emblée par le directeur de l'Odéon.

Ce n'était pas une nouvelle pour Guillaume. L'engagement de Colette au second théâtre français était indirectement son œuvre. Il l'avait obtenu en faisant agir l'influence de quelques amis utilement accointés au sous-secrétariat des Beaux-Arts. D'ailleurs, il n'y avait point là de faveur que le public pût déplorer. Colette, renonçant au pathétique de Marguerite Gauthier pour interpréter les personnages de grâce, de tendresse et de malice qui convenaient à sa nature, Colette jolie, fine et bien disante, serait une comédienne exquise.

Et voici elle allait débuter dans ce rôle de Roxelane des *Trois Sultanes*, où, toujours,

Guillaume l'avait trouvée charmante. Quelques mois auparavant, à Enghien, elle le jouait, quand, pour la première fois, était apparu au jeune homme la subtile, l'étrange ressemblance qui, trop souvent depuis, l'avait hanté, qui l'avait froissé, qui l'avait troublé, irrité, qui l'avait fait souffrir... qui peut-être aussi l'avait enivré.

Guillaume ne se flattait point d'illusions trompeuses. Il savait que, joyeuse et reconnaissante, mais tout exaltée de sa qualité d'actrice d'un grand théâtre, d'un théâtre subventionné — but atteint de ses ambitions les plus chères — Colette, se jugeant digne des plus riches comme des plus brillantes destinées, était perdue pour lui.

Mais il voyait l'inévitable avec sérénité.

Colette ne devait point considérer la gratitude comme une chaîne. Guillaume n'avait jamais cru à la durée de leur voluptueuse passionnette; il ne l'avait jamais souhaitée... Pour lui, la lassitude était venue déjà... Colette ou toute autre, qu'importait en somme?

— Qui sait, pensa-t-il, cette ressemblance que je n'ai jamais pu constater sans malaise, sans révolte... c'était peut-être ce qui me charmait en Colette... ce que j'aimais d'elle... autrefois !

Autrefois ! Maintenant, cette ressemblance, complexe, insaisissable et cependant si poignante, il voulait l'oublier, la fuir...

V

Le lendemain, Mme Kerjean devait être reçue par le président du tribunal et lui présenter sa requête en divorce. Me Grandier vint prendre sa cliente rue de Lisbonne pour l'accompagner au palais.

Quand Phyllis rentra, Jacqueline vit qu'elle avait pleuré. Elle n'osait questionner. Mais Phyllis lui jeta ses bras autour du cou et sanglota.

— C'est l'énervement, murmura-t-elle, et puis toutes les choses méchantes que j'ai dites !

— Vous avez dit des choses méchantes, vous, ma pauvre chérie !... Vous qui craigniez de ne pas paraître assez fâchée contre Guillaume?

Elle expliqua en suffoquant :

— Jacqueline, c'est toujours à cause de ces lettres... de tout *cela*... Je me suis disputée avec le président... Oh ! si vous aviez entendu ce vieux pontife : « Le plus beau, le plus noble des gestes « qu'une femme puisse faire, Madame, n'est-ce pas « celui du pardon? Que reprochez-vous à votre « mari ?... Ces lettres... assez probantes, je le veux « bien?... Mais encore ? Une ancienne histoire... un « retour... bien inopportun, il est vrai, vers le passé?...

« Qu'est-ce donc que ce passé pour rendre aujour-
« d'hui votre jeunesse impitoyable? Un simple « entraînement, une passion... toute sensuelle pour « une femme qui... » Et, alors il... je... je me suis rappelé des phrases de ces horribles lettres, Jacqueline... et j'ai eu envie de crier... J'ai interrompu le président, je lui ai dit : « Monsieur le président, « vous en parlez bien à votre aise... Tout cela parce « que vous êtes un homme... et qu'alors, vous n'y « comprenez rien !... Mais, moi, je suis une femme... « et je ne pardonnerai jamais ces lettres à mon mari « jamais, jamais, jamais ! » Ah ! je n'avais pas à me préoccuper d'avoir l'air sincère, Jacqueline... Je l'étais... à ce moment-là !... Et j'ai dit encore je ne sais quoi... des choses terribles qui n'étaient pas même justes... puisqu'après tout, Guillaume pouvait très bien se trouver le droit, n'ayant pas l'amour chez lui, d'aller le chercher ailleurs !... Oh ! ce président j'aurais voulu le battre !

— Est-ce qu'il a eu l'air bien froissé? demanda Jacqueline, qui, malgré tout, ne put s'empêcher de sourire.

— Non, il a dit qu'il allait ordonner la « comparution en conciliation » pour lundi prochain... et que... et que mes « explications » lui donnaient bon espoir... Bon espoir ! Est-ce assez bête à lui !

Jacqueline pensa que ce n'était peut-être pas aussi bête qu'on pouvait le croire.

— Et puis, Jacqueline, reprit Phyllis, je sais qu'il a dit à Me Grandier — oh ! pas officiellement, ils se connaissent : « Cette petite Mme Kerjean « est un vrai bébé... Quant à son mari, je ne le

« connais pas... mais, sapristi, quel imbécile de « tromper cet amour de petite femme là! » Il a dit cela *de Guillaume* !... et c'est encore cela qui, de tout, m'a le plus vexée, Jacqueline, de tout, de tout ! !..

Phyllis s'était remise à pleurer. Jacqueline l'apaisa avec des caresses comme on calme un enfant.

— Si je disais à Guillaume que cette pauvre petite l'aime... bien plus qu'il ne croit, pensait-elle, je ne sais ce qu'il éprouverait... Ni surtout quel serait le dénouement de la lutte absurde qu'il soutiendrait peut-être encore contre lui-même... Mais je sais bien que,si je disais à Phyllis un mot qui pût lui faire croire qu'elle est aimée, un quart d'heure plus tard elle serait dans les bras de son mari...

Ce mot pourtant, Jacqueline ne le dit pas.

Aimée? Phyllis l'était-elle?... Rien de précis ne permettait d'en décider, après tout... Guillaume n'avait point avoué qu'il l'aimât...

Jacqueline pensait aussi :

— Phyllis se consolera... elle oubliera Guillaume, elle a bien oublié l'autre...

Et, maintenant, elle essayait de se persuader que, pour la carrière, l'avenir, la beauté de la vie de Kerjean, il était préférable qu'il vécût libre et seul.

Pendant la seconde moitié de la semaine, tandis que Phyllis, nerveuse,se préoccupait de la « comparution en conciliation » fixée au lundi de la semaine qui venait, Jacqueline ne cessa de songer au message qu'elle attendait de Guillaume et qui

l'aviserait, sans doute, du jour où le monoplan Patain portant un pilote et un passager prendrait son essort vers la Corse.

Jacqueline savait qu'à elle, Guillaume n'eût pu faire de ces vaines promesses dont on endort l'anxiété des femmes impressionnables et que, lui ayant assuré qu'elle serait avertie de ses projets, il l'en avertirait loyalement ; elle savait aussi que, puisqu'elle avait elle-même promis de laisser ignorer à Phyllis la périlleuse tentative, Guillaume compterait sur sa discrétion absolue, qu'il avait raison d'y compter...

Jacqueline Albin était femme à étouffer les pires inquiétudes pour rester fidèle à la parole donnée.

Son souci était de veiller à ce que les lettres qui lui arrivaient ne lui fussent pas remises devant Phyllis. Elle craignait le coup d'œil rapide, instinctif qui, tout de suite, quelle que fût la réserve délicate de sa jeune amie, eût saisi, reconnu l'écriture familière. Pour éviter que Phyllis soupçonnât quelque chose de ce qui devait lui être dissimulé ou même s'avisât d'une dissimulation sans en soupçonner l'objet, Jacqueline usa de diplomatie, se fit habile et presque rusée... Elle redoutait la hardiesse de Guillaume et la confiance excessive de M. Patain. Ce vol de 250 kilomètres au-dessus de la Méditerranée, sans secours possible, lui semblait imprudent... fou ! Mais il ne lui coûtait pas de taire ses appréhensions croissantes. A se cacher ainsi de Phyllis, à garder secrète, comme un bien dérobé, l'angoisse qui dévorait son cœur, elle

trouvait au contraire une âpre joie qu'elle n'osait s'avouer.

L'avant-veille de jour où devait avoir lieu au Palais l'entrevue de conciliation, Phyllis eut un mot de Guillaume qui avait reçu la citation, mais était décidé à faire défaut : « Que nous dirions-nous, ma pauvre petite Phyl? concluait-il. Je ne vois pas l'utilité de cette épreuve qui serait pénible pour nous deux... Lundi, je serai très probablement absent de Paris... A mon prochain retour, nous nous verrons. »

La jeune femme relut la lettre à voix haute pour Jacqueline.

— Il est toujours absent, maintenant, dit-elle... C'est ridicule!

Jacqueline frémit. Absent de Paris, lundi? Où serait-il? Cette lettre de Phyllis, était-ce l'avertissement promis? En viendrait-il un autre plus direct... moins obscur?

Phyllis soupira :

— Je me sens toute seule... J'ai comme une inquiétude en moi, quand je ne sais pas où il est...

De bonne heure dans la soirée, elle quitta la place, où, depuis le dîner, elle coupait les pages d'un roman nouvellement acheté et vint embrasser Mlle Albin.

— Est-ce que vous allez déjà vous coucher, petite Phyl?

— Oui, si vous permettez, Jacqueline... Je suis fatiguée... et puis... quand on dort, c'est si bon... on ne pense plus... on ne sait même plus qu'on vit...

Elle semblait triste et lasse.

— Pauvre petite ! pensa Jacqueline.

Elle demeura seule un moment dans le petit salon, puis, incapable de fixer son esprit pour lire ou écrire, elle gagna sa chambre. Il n'était pas encore dix heures.

Comme elle sonnait, la femme de chambre entra, apportant une lettre. L'homme qui venait de la monter — un vieil homme qui avait l'air d'un employé de confiance — avait insisté pour qu'elle fût remise de suite à Mlle Albin, *seule*.

L'adresse était moulée d'une belle ronde impersonnelle. L'enveloppe, d'un grand format commercial, contenait une lettre écrite de la main de Guillaume et d'où se détachait clairement la formule de début : « Ma chère Jacqueline », puis une seconde enveloppe plus petite, et sans suscription, qui n'était pas fermée et en recouvrait une troisième cachetée où paraissaient ces mots : « *Pour Phyllis. En cas d'accident.* »

Gardant serrée dans sa main gauche qui se crispait la petite enveloppe sinistre, Jacqueline lut la lettre qui lui était destinée.

« Ma chère Jacqueline,

« Tout est arrangé. Quand mon message vous parviendra, nous roulerons déjà vers la Côte d'Azur, en attendant que l'heure sonne de nous envoler vers la Corse. Je m'arrêterai à Antibes ou à Nice, je ne sais, mais c'est, comme je vous l'ai dit, de la ferme de « Mirmar », à Juan-les-Roses, que Vignol et moi nous commencerons

notre voyage aérien. A moins que le temps ne soit tout à fait impossible, — prendre le temps tel qu'il sera ou à peu près, est dans notre programme, — nous partirons après-demain aussitôt le soleil levé... Deux heures après nous atterrirons près de San Pietro d'Orcino, un hameau de pêcheurs que baigne le golfe de la Liscia...

« J'ai tout espoir de réussir. Néanmoins, — si paradoxale que semble cette considération en pareille occurrence, puisque le moteur Patain prétend apporter à l'aviation des garanties de sécurité jamais obtenues jusqu'à présent, — il ne faut pas oublier qu'en dépit des essais préalables, l'emploi, pour ce parcours sans halte possible, d'un engin dont la conception technique est toute nouvelle et dont la réalisation pratique est peut-être incomplètement éprouvée, implique encore trop d'aléas pour ne pas présenter des risques assez sérieux.

« C'est avec l'inconnu ou le mal connu qu'on est appelé à lutter. Et les incidents fâcheux sont, en ce cas, d'autant plus perfides qu'on peut plus difficilement les prévenir, n'ayant pu toujours les prévoir.

« Bref, quoique nous ayons les meilleures raisons théoriques de croire à la victoire, l'hypothèse d'une défaite aussi doit être envisagée... avec toutes ses éventualités, même les pires.

« Si quelque chose m'arrivait, ma bonne Jacqueline, si je ne devais pas revenir, vous voudriez bien remettre à Phyllis cette lettre écrite pour elle et qui lui dit ma grande tendresse. Et

puis, n'est-ce pas, Jacqueline, vous vous souviendriez que je vous ai confiée ma petite Phyl? Adoucissez-lui le grand chagrin qu'elle aura, protégez-la, veillez sur elle, faites de son bonheur l'œuvre de votre noble cœur...

« Ma pauvre amie, je suis sûr que, vous rappelant mes pronostics de succès, vous vous étonnerez malgré tout de cette réserve pessimiste... Je me sens las, nerveux, découragé, ce soir. Je ne retrouve plus la belle confiance en « mon étoile » qui m'a toujours soutenu... et je cherche un prétexte pour laisser à terre ce petit Vignol qui m'accompagne avec tant d'enthousiasme et dont la jeune vie est plus précieuse que la mienne... Oui, je me sens découragé, et j'ai la lâcheté de vous le dire... Les Bretons sont superstitieux. Suis-je hanté par mon récent et bien léger accident... le seul qui me soit arrivé jamais?... Mais non... La vérité, Jacqueline, c'est que je suis triste, malheureux... et que cela n'a rien à faire avec ma responsabilité d'ingénieur et ma tâche de pilote... Je pense trop à ce président de tribunal qui, après-demain, essayera de prouver à une pauvre petite fille blonde qu'elle a tort de divorcer... Je pense trop... et cela me fait mal.

« Pardonnez-moi donc cette lettre qui vous impressionnera péniblement, je le sais. Aucun soupçon de mes doutes ne doit troubler M. Pataiu, qui verrait tout de suite la partie perdue et m'interdirait de la jouer. Je ne pouvais les avouer qu'à vous... la vaillante quand même, n'est-ce pas ?...

« Inutile de vous recommander encore, quant à Phyllis, le silence, la discrétion que *vous m'avez promis*.

« Au revoir, ma bonne Jacqueline, je vous remercie de votre amitié qui a été une des belles et douces choses de ma vie... Que je vous en remercie aujourd'hui avec cette solennité ne veut pas dire, heureusement, que je ne vous en remercierai pas demain... et bien longtemps encore.

« De tout mon cœur vôtre,

« Guillaume KERJEAN. »

Tenant toujours machinalement les deux lettres, celle qu'elle venait de lire... et l'autre, la mystérieuse, celle qui ne serait lue qu'en cas de mort, Jacqueline s'affala sur le fauteuil le plus proche.

Certes, elle s'était à l'avance inquiétée, mais la lettre de son ami l'atterrait. Dans ces pages mordues de caractères grimaçants, elle ne retrouvait pas Guillaume.

Pour qu'il les eût écrites, même anxieux, même incertain du résultat de son entreprise hardie, pour qu'il s'abandonnât ainsi au découragement qu'il confessait, il fallait, en vérité, qu'un désespoir bien lourd eût écrasé la belle force joyeuse de sa volonté, l'accablant, l'empêchant de réagir. Un tel état d'esprit, à l'heure où une si calme audace, une si admirable puissance morale, une si complète possession de soi-même pouvaient seules assurer

le succès, le salut... là était le grand péril !... Et c'est ce qui épouvantait Jacqueline.

Elle pensa : « Il aime Phyllis !... Une parole de moi pouvait lui donner de la joie peut-être, et, qui sait, peut-être aussi, en dépit de toutes les subtilités, de tous les scrupules dont sa fierté d'homme s'embarrasse, rapprocher ces deux êtres... Je n'ai pas dit cette parole... au contraire, je l'ai tue jalousement, avec âpreté, avec rage... »

Elle se demanda si elle n'allait pas télégraphier à Guillaume que Phyllis aussi souffrait, qu'il devait se garder pour elle... Mais de quel réconfort cette assurance de la dernière heure serait-elle, venant d'une intermédiaire trop intéressée à lui rendre courage... S'il était un mot sauveur, Phyllis seule pouvait l'écrire... Et Phyllis ne savait pas, Phyllis ne devait pas savoir... Jacqueline avait promis qu'elle ne saurait pas.

L'enveloppe cachetée s'était froissée entre les doigts crispés de Jacqueline... Doucement, la jeune femme en effaça les cassures...

Pauvre petite lettre si fermée, si secrète !... Une lettre d'amour... Jacqueline en est certaine... La première lettre d'amour qui ait été écrite pour la petite Phyl... Une longue lettre tendre et passionnée, faite pour mettre dans ses jolis yeux longs la joie délicieuse des élus !... Cependant, si la petite Phyl doit la lire, les pauvres jolis yeux se désorbiteront d'épouvante, d'horreur, avant de pleurer les larmes du complet désespoir, les larmes sèches, les larmes de feu qui brûlent et marquent à jamais les paupières.

Tout à coup, Jacqueline pleura et ses larmes à elle aussi étaient de celles qui corrodent lentement la chair souffrante.

Elle les laissa meurtrir ses yeux, puis elle baigna son visage pour en atténuer la trace...

Elle se déshabilla et se mit au lit. Il lui fallait s'étendre, ses forces défaillaient. Ce fut la tête enfouie dans son oreiller qu'elle pria... Mais elle savait qu'elle n'allait point dormir.

Toute la nuit, la petite ampoule opaline resta lumineuse au-dessus du lit, dans sa corolle de pâle soie bleue...

VI

Comme la petite Phyl s'éveillait, pâlotte et mélancolique entre ses deux nattes blondes, Jacqueline vint dans la chambre...

— Qu'y a-t-il, Jacqueline ? Comme vous voici prête de bonne heure ! C'est seulement six heures qui ont sonné...

Jacqueline avait ouvert les rideaux ; elle s'était assise au pied du lit. Elle ne pleurait plus, elle avait un peu l'air de ces spectres silencieux que, parfois, dans les rêves confus de la fièvre, nous voyons à notre chevet.

— Petite Phyl, dit-elle enfin, je vais faire quelque chose de mal... Je vais manquer à une promesse que j'ai librement donnée... Cependant, si je me décide à cette manière de parjure, c'est après avoir beaucoup médité, beaucoup prié...

La petite Phyl s'était redressée sur son oreiller... Elle ne comprenait pas très bien; elle regardait Jacqueline avec des yeux un peu hagards. Elle répéta de sa voix fragile :

— Qu'y a-t-il, Jacqueline ?... J'ai peur...

Et Jacqueline dit :

— Mon enfant, demain matin, au lever du soleil,

Guillaume... et *peut-être* un autre ingénieur des Patain, M. Vignol, doivent faire un vol de 250 kilomètres au-dessus de la Méditerranée, sans même être convoyés.

La petite Phyl eut un léger cri et ses yeux s'agrandirent encore...

— Il était expressément convenu, continua Mlle Albin, que je vous laisserais ignorer cette entreprise hasardeuse. Mais vous êtes la femme de Guillaume, Phyllis, et il m'a paru, tout à coup, qu'un danger couru par votre mari ne pouvait vous être caché, que vous aviez le droit de savoir...

La petite Phyl pleurait en se tordant les mains.

— Il ne faut pas qu'il parte, Jacqueline... Je ne veux pas qu'il parte ainsi... gémit-elle comme un enfant.

Jacqueline eut un mouvement d'impatience douloureuse, puis elle toucha doucement les mains crispées...

— Il ne faut pas pleurer... ni dire des choses folles, ma pauvre mignonne, fit-elle. Voyez, c'est parce qu'il a craint vos larmes, vos nerfs de femme qu'il vous a tu ses projets... Si vous vous désolez ainsi, je regretterai d'avoir parlé contre son ordre... et ne pourrai achever ce que je me sentais le devoir de vous faire connaître...

— C'est vrai, balbutia la petite Phyl.

Et docilement, elle retint ses larmes. Haletante de ces sanglots qu'elle étouffait, elle interrogeait de tout son regard, elle écoutait de tout son visage, ses petites dents mordant, meurtrissant sa lèvre...

— Phyllis, j'ai eu, hier soir, une lettre de Guil-

laume... Tout à l'heure vous la lirez... Je le devine peu confiant, découragé, triste, très triste... et c'est *cela* qui me fait peur... pour demain.

— Vous ne croyez pourtant pas que...

— Non, ah ! Dieu, non... Je crois qu'il veut le succès, Phyllis, mais qu'il n'a plus la confiance joyeuse qui le donne... la foi de ceux que la victoire choisit...

Les pauvres mains continuaient de se tordre du geste machinal et vain des impuissants.

— Pourquoi est-il si triste, Jacqueline ?... Que puis-je faire pour l'empêcher de partir ?... Vous voyez, je ne pleure plus... Mais, que puis-je faire ?... Oh ! Jacqueline, je ne veux pas qu'il parte...

Jacqueline regardait sa petite amie avec une pitié douce, presque maternelle.

— Ma petite Phyl, dit-elle gravement, vous occupez dans le cœur, dans la vie de Guillaume une telle place... qu'une grande tristesse ne peut lui venir que de vous... Oh ! je sais qu'il n'y a pas de votre faute... C'est souvent quand on s'aime le plus que, sans le vouloir, on se fait aussi le plus de mal... parce qu'on ne s'est pas compris... Et un homme comme Guillaume, si intelligent, si bon soit-il, est malhabile à lire dans un cœur de femme, comme le vôtre... comme tant d'autres !... Ma pauvre petite, écoutez-moi... Dans la lettre que j'ai moi-même reçue était une seconde lettre écrite pour vous... mais qui ne devait vous être remise qu'en cas... d'accident... Là, sans doute, est le secret de la tristesse de Guillaume... Une lettre écrite, devant la mort, n'est pas seulement un

adieu... c'est un cri de sincérité !... Lisez celle-ci... Je vous la donne *maintenant*... Soyez brave, petite Phyl... Lisez-la en femme, non plus en enfant... Dieu vous inspirera ensuite... Qu'il me pardonne à moi, si j'ai mal fait...

La petite Phyl tremblait. Elle était si pâle que la blancheur de sa chair se confondait presque avec celle du linge... Elle dit simplement : « Je vous remercie, Jacqueline. » Puis elle prit l'enveloppe... et, soudain, de sa manière spontanée, elle pressa ses lèvres sur le papier, là où Guillaume avait écrit : *Pour Phyllis.*

Et Jacqueline eut les larmes aux yeux.

— Je vous laisse... murmura-t-elle.

La petite Phyl était seule... En voyant les premiers mots de la lettre, elle avait eu un cri étouffé, une sorte de sanglot.

Avidement, passionnément, elle lisait :

« Phyllis, mon amour, ma mignonne adorée.

« Si cette lettre arrive à toi, c'est qu'en dépit des plus grands efforts, de toute mon énergie, de toute ma volonté, — car ici mon devoir est formel, — j'aurai succombé... et tu la liras en pleurant, je le sais... Ce m'est néanmoins presque un réconfort de l'écrire... Ma chérie, je t'écris pour la douceur de te dire, enfin, que je t'aime... que je t'aime éperdument... Et tu vois, sans même y songer, j'ai laissé de côté ce « vous » pas assez tendre, que, depuis longtemps, je ne te disais plus dans mon cœur.

« Ma chère petite aimée, ma femme, si cette

lettre t'arrive, c'est que nous serons séparés pour toujours, mais, en ce moment, je vis... Oh ! je vis avec une intensité singulière et douloureuse. Je vis et je t'aime d'un amour ivre, exaspéré. Je crois te voir, te sentir présente, toute proche... Je suis comme un halluciné, comme un fou... Hélas ! peut-être mon pauvre visage affamé te ferait-il peur, s'il se penchait vers le tien ?

« Ce qu'il adviendra de moi au cas où tu ne devrais jamais lire cette lettre, au cas où me serait favorable ce voyage dont le succès ne paraît douteux peut-être qu'à mon pessimisme... je l'ignore.

« Ah ! que je sois au bout de ma patience, de ma raison, de mon courage... de « mon orgueil », comme tu le disais, ce n'est que trop probable!... Ma petite Phyl, si tu savais combien je me sens lâche près de toi !... Mais de cette lâcheté, que puis-je espérer, si j'y cède ?... Que faut-il lire, ô petit sphinx, dans votre sourire tendre ? Qu'y a-t-il au fond de vos yeux purs et mystérieux ?

« Cela aussi, je l'ignore... Et, à cette heure, je n'y veux pas songer.

« Oui, à cette heure, j'oublie les possibilités tragiques de la mort qui peut venir, j'oublie les réalités suppliciantes de la vie qui peut continuer, je veux tout oublier pour te dire combien je t'aime, combien je t'ai aimée... »

La petite Phyl lisait, lisait. Maintenant Guillaume disait leur vie douce et troublante, ses ignorances et ses inconscientes cruautés à elle, ses adorations et ses luttes à lui, tout le secret de l'intimité déli-

cieuse et perfide qui devait aboutir à ces derniers jours de passion, de misère pour eux deux... et comme longtemps il s'était menti pour nier le charme qui le prenait et comme il avait été jaloux de Fabrice !...

« J'étais persuadé que tu pensais encore à lui, que tu l'aimais... et cette conviction qui eût dû me garder de toute pensée d'être plus qu'un ami pour toi, exacerbait, au contraire, mes regrets, mon dépit, le trouble poignant que j'éprouvais auprès de toi, ma chérie que je ne *voulais* pas aimer...

« C'était comme un ferment de discorde entre nous. Alors, parfois, j'étais injuste et méchant, parce que j'étais malheureux.

« Le travail me sauvait encore. Il a toujours été ma retraite, ma défense... mon remède. Mais cette vie dont je pleure le charme aujourd'hui, cette vie anormale, douloureuse, me torturait lentement... L'inévitable s'est produit. Un moment est venu où j'ai cessé d'admettre cette fiction exaspérante, où... je me suis juré de conquérir ma femme, comprends-tu ?...

« Ma petite Phyl, tu étais si tendre, si confiante ! Comment n'eussé-je pas espéré ? Je pensais : je serai très patient, très doux... Mais je l'aimerai tant que, peu à peu, elle apprendra à voir en moi non plus le vieil ami d'autrefois, mais un mari, un amant... C'était le moment de mon voyage en Angleterre... Oh ! les lettres folles que je t'ai écrites et que tu n'as jamais reçues !

. Je suis revenu plus nerveux, plus jaloux que

je n'étais parti... Il y a eu ce dîner des Mauriceau... que je t'avais imposé... et j'ai revu *près de toi* cet homme que j'aurais voulu insulter, tuer... Tu es restée seule avec lui, longtemps... Oh ! Phyllis, ma chérie, cette soirée, ma jalousie, ma souffrance... et puis ton serment spontané, ta fuite... et puis... et puis... Mon cher amour, si je t'avais prise dans mes bras, si je t'avais dis combien je t'aimais, combien j'étais malheureux, si... Mais c'est alors que Mlle Arguin est morte... Vois-tu ce mari fraternel, ce mari honoraire sortant de sa résignation et se mettant à faire la cour à sa femme... au moment où elle hérite de plusieurs millions?

« Trop tard !... Tout était fini, fini pour moi... Désormais cet argent était entre nous... comme s'il n'y avait pas déjà assez de choses pour nous séparer !...

« Tu étais riche, ma petite princesse, ma petite beauté à qui le luxe, la fortune que je ne pouvais te donner, étaient si nécessaires !... Oh ! que de fois, ma pauvre chérie, toi qui, gaiement, renonçais à te commander une robe ou regardais à prendre une voiture, que de fois je t'ai revue, toute rose, dans le *Vieux Parc* de Vichy, achetant sans compter, sans même savoir le prix des choses, et disant : « J'aime ce que l'argent donne... mais « penser à l'argent, le ménager... je ne saurais « jamais. »

« Tu étais riche et, cependant, je ne pouvais m'en réjouir, parce que je ne me sentais plus le droit de t'aimer... De l'orgueil, comme tu disais?

Peut-être... Mais qu'aurais-tu pensé toi-même, petite Phyl, si je n'avais pas eu cet orgueil.

« Oh ! si tu avais douté de moi aussi... si, malgré toi, inconsciemment tu m'avais comparé... à l'autre ?

« C'était fini... Mais je ne songeais même plus à me mentir à moi-même, à me cacher que je t'adorais !

« Oui, d'abord, je veux te l'avouer, j'avais pensé : « C'est une ivresse complexe et trouble, « une mauvaise fièvre qui passera... Son charme, « sa jeunesse me grisent... Je guérirai d'elle... » Quelle folie ! Je t'aimais d'un amour profond, complet, qui s'était emparé de moi, chair et âme, et contre lequel je n'avais plus à lutter...

« Ma chérie, ne t'ai-je pas toujours aimée?... Que fallait-il pour que cette grande tendresse d'autrefois devînt l'amour tout-puissant d'aujourd'hui? Il fallait seulement que, dans l'enfant adorée, m'apparût la femme délicieuse que ma petite Phyl est devenue... et que j'ignorais... et qui s'ignore encore elle-même... celle, t'en souviens-tu, dont le cœur est endormi et que le fils du roi doit réveiller un jour... »

La petite Phyl lisait, lisait. Elle ne cessait de lire que pour presser encore contre sa bouche les minces feuillets nerveusement griffonnés. Elle aussi oubliait les réalités tristes d'hier, les possibilités menaçantes de demain... Elle était toute à la minute présente... Et cette lettre de Guillaume, cette lettre qui l'enivrait n'avait ni la sérénité déchirante, ni la résignation désespérée d'une lettre d'adieu...

Cette lettre n'était ni sereine, ni désespérée... Elle ne ressemblait pas non plus aux jolies lettres troublantes de Colette Mouche; sans doute, n'eût-elle pu figurer dans un roman... Elle était douloureuse, passionnée, âpre comme la vie... La paix ou l'horreur de la mort n'y était pas.

Un cri de sincérité, avait dit Jacqueline?... C'était un cri d'amour jeté dans le vide, dans le silence, dans la solitude et qui, pourtant, voulait espérer *quand même*... Et Phyllis l'avait entendu, ce cri... C'était un baiser d'amour et de douleur, qui la cherchait à travers la distance implacable et le mystère de leurs destinées... et vers ce baiser, ses lèvres éperdues se tendaient...

Quand Jacqueline rentra, anxieuse, Phyllis ouvrit ses bras heureux :

— Ah ! Jacqueline ! s'écria-t-elle. Jacqueline, il m'aime !

Et soudain elle se mit à pleurer, nerveusement, avec ses yeux brillants et ses lèvres meurtries qui souriaient.

Jacqueline caressa doucement sa tête penchée.

— Il faut agir maintenant, petite Phyl. Qu'allez-vous faire?

Elle se redressa.

— Oh ! je vais le rejoindre, dit-elle, je veux le voir... Vous savez où il est, Jacqueline, où je le retrouverai ?

Jacqueline tressaillit.

— Je sais seulement d'où il compte partir... Tenez, voici sa lettre... Mais, ma pauvre enfant, je ne crois même pas que vous puissiez arriver à temps et...

Phyllis l'interrompit. Une rougeur brûlante avait séché ses larmes.

— Si, si, j'arriverai à temps, Jacqueline... J'arriverai avant son départ. C'est bien simple... S'il n'y a pas de train, je partirai. avec mon auto et Laurent... Oh ! oui, j'arriverai... et alors, alors... je saurai bien l'empêcher de faire cette folie... Je lui dirai qu'il faut vivre pòur moi... pour que nous soyons heureux... enfin, enfin, heureux !

Jacqueline fut sur le point de répondre : « Vous ne pourrez jamais l'empêcher de partir, Phyllis... et votre rôle n'est pas de le détourner de son devoir. »

Mais elle pensa : « Qu'ai-je à dire, maintenant ?... Que Phyllis écoute son cœur : il lui parlera mieux que moi, sans doute ! »

Et elle murmura :

— Vous l'aimez donc bien, petite Phyl ?

— Si je l'aime, moi !

Dans les yeux de la petite Phyl, il y eut comme une extase.

— Oh ! Jacqueline, comment ne l'aimerais-je pas ? Est-il au monde un être meilleur, plus généreux, plus noble que lui ? N'est-il pas la force loyale et tendre que ma faiblesse appelait ?... Et puis... ce n'est pas seulement cela... Quand je *croyais* aimer, Jacqueline, je raisonnais sans cesse mon prétendu amour... je disais : « J'aime à cause de ceci, à cause « de cela »... alors que j'avais précisément si peu de raisons d'aimer !... Maintenant... maintenant, qu'au contraire, mon amour, mon vrai amour est si merveilleusement justifié, je ne le raisonne pas... Je ne songe pas à me redire pourquoi j'aime Guil-

laume, Jacqueline... Quand il s'approche de moi, quand il me parle, il me semble que tout s'épanouit, que tout s'illumine; quand je suis dans ses bras, je ne crains plus rien de la vie ni de la mort, je ne suis plus qu'une petite chose heureuse dont il peut faire ce qu'il lui plaît... Je l'aime parce que je suis à lui... voilà tout... Avant, bien avant de l'aimer ainsi, si j'avais épousé un autre homme, quel qu'il fût, cet homme aurait pu toujours être jaloux de Guillaume... je le sens bien maintenant... car, déjà, il n'était plus en mon pouvoir de reprendre à mon grand ami cette confiance profonde, cette confiance absolue de mon esprit, de mon cœur, de tout mon être, que je lui avais donnée, sans même le savoir...

Elle parlait tout bas, doucement...

— Oh ! Jacqueline, dit-elle tout à coup, tendant encore ses bras vers la jeune femme. Mon amie, ma sœur Jacqueline, si nous sommes heureux, c'est à *vous* que nous le devrons.

— C'est vrai... fit Jacqueline avec un sourire mélancolique.

Et elle rendit le baiser.

L'inquiétude la soutenait encore... Elle n'avait ni la jeunesse ni la foi de la petite Phyl pour partager son optimisme passionné... Jusqu'à ce qu'elle sût Guillaume sauf, elle tremblerait pour lui et elle aurait du courage pour supporter sa peine à elle... Mais après ?...

Son regard incertain erra sur les choses.

Avoir créé du bonheur, pensa-t-elle, c'est
c'est peut-être doux ?... N'est-ce pas le bon-

heur de Guillaume que j'ai souhaité toujours... même quand je souhaitais d'être heureuse? Peut-être trouverai-je, un jour, la résignation, la vraie résignation ? »

Mais elle se disait que, pour connaître la vraie douleur et toute son amertume, il faut avoir espéré en souffrant... avant de souffrir sans espoir.

. . . .

Une heure après, Phyllis entrait dans le salon, toute prête, un petit sac à la main. Elle était vêtue d'un costume sombre très court et très étroit qui réduisait à rien sa silhouette frêle et coiffée d'un chapeau d'automobile qui encadrait son jeune et blond visage comme une capote de bébé...

— J'ai vu, dit-elle, je puis encore prendre le « Rapide Côte d'Azur » de ce matin... Je serai à Antibes ce soir vers dix heures et demie... J'y dormirai deux heures à l'hôtel où marraine et moi nous descendions... et, avant le lever du soleil, je serai à Juan-les-Roses... Je vais télégraphier dès maintenant pour qu'on m'ait une automobile à l'heure voulue... Laurent, que j'emmène, conduira...

Elle était à peine un peu plus pâle que de coutume. Son ton de décision contrastait avec cette fragilité menue, cette apparence de jeunesse presque enfantine encore.

Jacqueline dit :

— Pardonnez-moi, petite Phyl... J'ai manqué de toute présence d'esprit... J'aurais dû vous offrir de vous accompagner.

Phyllis jeta ses deux bras autour du cou de son amie.

— Ma bonne chère Jacqueline, dit-elle, j'aurais refusé... Je voyagerai avec ma femme de chambre jusqu'à Antibes, où, naturellement, je la laisserai... J'aurais été désolée de vous imposer une si grande fatigue... Et puis... je veux être toute seule pour retrouver mon mari... voilà !

Jacqreline tremblait :

— Comment peut-elle agir avec cette assurance ? pensa-t-elle. Avoir dans la toute-puissance de son jeune amour cette foi tranquille ?

VII

Un vent frais vient de la mer et court, emportant et recueillant des parfums. De chaque côté de la route montante, les grands oliviers fantômatiques, les cultures devinées sur les pentes molles du versant, frémissent avec une rumeur d'éveil.

Tout à l'heure encore, dans les ténèbres à peine transparentes où les phares de l'auto frayaient un chemin bleuâtre, on sentait, sans rien voir de la campagne, l'arome puissant. Maintenant la lueur pâle qui précède le lever du jour s'est emparée du ciel et glisse sur le sol ranimé. La campagne, qui n'était qu'un parfum frissonnant, prend une étendue, des formes, des couleurs. La lueur pâle aussi se colore...

Et soudain, il semble que, sur les collines et dans la vallée, le vent odorant, la rumeur chantante, la douce lumière empourprée, toute la vie renaissante n'est plus qu'une émanation délicieuse de l'immensité des champs de roses qui s'éclairent et ondulent sous le ciel d'aurore, tout en fleurs...

Des champs de roses, des champs de roses... La

route ne passe plus qu'au milieu des champs de roses... C'est d'une uniformité étrange et merveilleuse. Puis elle dessine une courbe dans une plantation d'oliviers et d'orangers et, du milieu des arbres, un vieux logis surgit : plusieurs corps de bâtiments que domine une tour carrée ; des murs gris, un puits à margelle basse que des plantes fleurissantes enlacent, une porte charretière largement cintrée qui donne issue dans une cour très grande... Phyllis pense vaguement au décor de l'Arlésienne. C'est le domaine de Mirmar.

L'automobile s'arrête. Avant même que Laurent ait pu l'aider à descendre, la voyageuse est à terre. Ses yeux brillent, l'air du matin rosit ses joues. Elle n'est pas fatiguée. Quelles que soient ses inquiétudes ou sa tristesse, le sommeil vient toujours prendre Phyllis comme un petit enfant et l'emporte dans l'oubli. Elle a dormi, en wagon, aux approches du soir, puis elle a dormi à l'hôtel d'Antibes et, tout à l'heure encore, quand l'auto roulait à travers les ténèbres... Et chaque fois qu'elle s'est endormie, et chaque fois qu'elle s'est réveillée, c'est avec le nom de Guillaume sur ses lèvres et dans son cœur.

Cependant elle se sent plus fiévreuse et moins confiante que la veille. Elle pense : « Guillaume jugera peut-être que, s'étant engagé à partir, il *doit* partir... et alors il partira... Si j'allais être impuissante à le convaincre, à obtenir qu'il reste près de moi ?... ou s'il allait trouver que je suis une femme sans courage, une enfant, comme il dit tou-

jours... et pas sa vraie femme, pas une femme digne de lui?... »

Comme elle franchit la porte de Mirmar, un homme jeune, vêtu comme un paysan aisé, sort du bâtiment principal.

— M. Kerjean est ici? demande-t-elle, prise d'une angoisse qui tord ses nerfs.

L'homme la regarde, hésitant.

— Non, Madame... Il ne demeure pas ici...

Elle a un mouvement d'impatience.

— Je sais, dit-elle, mais il *est* ici... Je veux parler au fermier Capelude... Je suis Mme Kerjean...

Un peu d'émotion vibre dans sa voix...

— Ah ! fit l'homme surpris, c'est différent... Je...

Elle l'interrompt vivement :

— Il n'est pas parti ?

— M. Kerjean ? Non, madame, non... Il est arrivé de Cagnes, il y a une heure... mais il était venu hier déjà.. et les mécaniciens sont ici depuis trois jours...

L'homme sourit.

— On a dressé une tente sur le plateau de Mirmar, derrière la ferme, pour encager l'oiseau... C'est de là qu'il s'envolera vers la mer...

— Où est M. Kerjean ?

— A cette heure, ils sont tous autour de l'oiseau, M. Kerjean, M. Patain et les autres... Moi, j'étais venu chercher un outil pour mon frère... Je suis le frère aîné du Capelude, qui est mécanicien...

— Conduisez-moi tout de suite à M. Kerjean, je vous prie, demande Phyllis. J'ai là une automobile... Vous pouvez monter près du chauffeur.

— Il vaut mieux que la machine fasse le tour par la route et que madame et moi nous prenions le sentier... On sera rendu plus vite...

Ils cheminent un moment à travers un pré très vaste où, à mesure qu'ils s'avancent, les oliviers s'espacent de plus en plus rares...

— C'est, dit l'aîné des Capelude, le plateau de Mirmar qui a donné son nom à la ferme. Quand on est tout au bout, là-bas, où il y a des rochers rouges et des arbres, on a la vue de la mer, on « mire la mer » comme qui dirait...

Phyllis se hâte.

— Vite, vite, dit-elle... Ils partent au soleil levant...

L'homme rit :

— On pensait plus à causer qu'à partir, tout à l'heure, dit-il... Hier, l'oiseau a volé avec M. Kerjean et M. Vignol... C'était merveille ! Mais M. Vignol a pris mal cette nuit... Il vient seulement d'arriver — de Nice, je crois — tout rouge de fièvre... Et M. Kerjean a dit qu'il ne voulait pas le prendre avec lui...

— Qu'il ne voulait pas le prendre avec lui ! s'écrie Phyllis.

Et elle s'épouvante, se rappelant que Jacqueline a dit : « Toute ma crainte, c'est que, dans l'état d'esprit où il est, il ne s'arrange à laisser son passager à terre. »

— Mais, dit-elle anxieuse, il emmènera quelqu'un d'autre ?

— Non, madame... je ne crois pas... M. Kerjean dit que, ce jour, il partirait seul, parce que tous

les autres qui voulaient partir étaient trop lourds... et puis qu'ils avaient femme et enf...

Le fils Capelude s'arrête, sentant sa maladresse et ne sachant comment la réparer.

— Oh ! mon Dieu ! murmure la petite Mme Kerjean.

Mais, soudain, au grand étonnement de l'homme, son regard, ses lèvres, tout son visage s'illumine... C'est comme si, devançant l'astre invisible encore là-bas, à l'horizon rose, une lumière, un soleil mystérieux, s'était levé dans son cœur.

Les mécaniciens éprouvaient l'hélice. Un bruit d'ouragan emplissait la tente où le grand oiseau blanc attendait qu'on lui permît de s'envoler... La toile frémissait...

Kerjean se pencha pour consulter l'enregistreur.

— Ça va, dit-il...

Le bruit cessa.

— Faites le plein, n'est-ce pas ? dit encore le jeune homme.

Déjà il avait revêtu ses vêtements d'aviateur, cette combinaison toute noire qu'il avait adoptée et qui semblait allonger et assouplir encore sa grande silhouette... Il s'éloigna de l'appareil, se ravisa, examina un détail du moteur, donna un ordre, puis revint à Georges Patain qui était demeuré à l'entrée de la tente, mécontent ou déçu...

Et la discussion, tout à l'heure interrompue, reprit entre eux, tandis qu'effondré sur un pliant, le petit Vignol, le visage pourpre et les yeux battus, se tenait la tête d'un air las et malheureux.

— Mon pauvre Kerjean, tout cela est absurde ! Si vous ne prenez pas de passager, c'est raté !

Kerjean protestait.

— Raté ! Je vous trouve difficile ! Passer de la côte de Nice à celle d'Ajaccio en deux heures, sans escale et sans bateau de secours... en partant exactement à l'heure qu'on a fixée, en atterrissant exactement au point qu'on a choisi, c'est tout de même assez bien, je vous assure, et n'a pas encore été réalisé... Dans quelques jours, quand Vignol sera remis, nous referons le parcours en sens inverse, ou nous irons à Gênes...

Vignol gémissait qu'il pouvait partir et M. Patain continuait :

— J'exige que vous m'emmeniez, Kerjean... Je serai aussi tranquille avec vous que dans mon auto...

Mais Kerjean, souriant et résolu, s'obstinait à refuser toute concession.

— Non, monsieur Patain, non, mon cher ami, je n'emmènerai personne... Nous remettrons l'épreuve avec passager — la grande épreuve — à une autre fois. D'ailleurs, permettez-moi de vous dire que ce moineau de Vignol ne pèse rien, tandis que vous !... Et puis, vous avez promis à votre femme... moi présent !... Et je ne veux pas me brouiller avec Mme Patain !

Au fond du hangar, les mécaniciens eux aussi discutaient à mi-voix, en maniant les bidons d'essence.

Patain se mit à rire.

— Ma femme ? Mais, dites donc Kerjean, je vous

trouve admirable de me parler de ma femme... Et la vôtre ?

Kerjean eut un sourire dont son interlocuteur ne put pénétrer la profonde mélancolie.

— La mienne, ce n'est pas la même chose, dit-il; je n'ai eu à lui faire aucune promesse... Mes précautions étaient prises... Elle ne sait rien.

Il pensait : « Patain non plus ne sait rien...S'il savait que notre divorce n'est plus qu'une question de temps, qu'aujourd'hui même nous étions cités par le président du tribunal !... »

A ce moment, saisissant le grand oiseau par les traverses du fuselage et les cintres des ailes, les mécaniciens, le tirant ou le poussant, l'amenèrent jusqu'à l'ouverture de la tente... M. Patain s'effaça. Kerjean, d'un regard distrait, surveillait la manœuvre.

L'appareil passa, énorme et léger...

Un rideau tiré ferma la tente, puis, à peine retombée, la toile se souleva de nouveau, s'écarta, et une petite voix dit :

— C'est moi, Guillaume...

Guillaume avait tressailli violemment. Son visage blêmit...

— Voulez-vous m'expliquer comment vous êtes ici, Phyllis ? dit-il, la voix changée, presque rude.

Toute menue dans son costume de voyage, sa jolie figure pâle étroitement encadrée par son chapeau de bébé. Phyllis se tourna vers Georges Patain, et, avec un sourire qui ne voulait pas trembler :

— Monsieur Patain, dit-elle, son amusant petit accent plus sensible à ce moment, affinant les syl-

labes, monsieur Patain, vous qui avez de l'autorité sur mon mari, voulez-vous lui dire de me recevoir plus gentiment que ça !

M. Patain se demandait quel contre-temps nouveau allait résulter de l'apparition de cette jolie petite femme; mais, diverti par la déconvenue de Kerjean, il trouva le coup de théâtre drôle et, malgré lui, rit de bon cœur.

— De l'autorité ! Personne au monde n'a d'autorité sur ce diable d'homme, madame ! et je viens à l'instant même de le constater ! dit-il en serrant la main de Phyllis d'un air de complicité plaisante... Allons, Kerjean, ne faites pas le méchant et embrassez votre femme...

Puis il sortit avec Vignol.

— Je crois qu'il va y avoir du grabuge, déclara-t-il.

D'un mouvement caressant, Phyllis avait mis son front sous les lèvres de Guillaume, mais aucun baiser ne s'y posa.

— Comment avez-vous pu arriver jusqu'ici ? répéta le jeune homme d'un ton qui n'indiquait certes pas que la surprise l'eût charmé. C'est à Levallois qu'on vous a si bien renseignée sur mes faits et gestes ?

— Que vous importe que ce soit à Levallois ou ailleurs ?

— Ainsi, c'est aux ateliers qu'on vous a dit... J'avais pourtant assez clairement signifié que *tout le monde* devait ignorer...

— Tout le monde ! On a peut-être pensé que votre femme n'était pas... tout le monde !

— Qui « on » ?

— Les... ou la personne qui m'a si bien renseignée... Mais, encore, en quoi peut vous intéresser la manière dont j'ai su où vous étiez, Guillaume, puisque... me voilà près de vous ?...

La petite Phyl avançait toujours son front.

Cette fois, un baiser s'y pressa longuement.

— N'avais-je pas le droit de savoir ce que vous alliez faire ? demanda-t-elle.

— Eh bien, mon enfant chérie, vous le savez maintenant... Je vais faire une promenade pour expérimenter le moteur Patain... et réjouir notre grand patron !... Si je vous ai caché un projet aussi simple, c'est parce que vous êtes très craintive, très impressionnable... Et que, même pour une promenade, un aviateur a besoin de calme...

Il parlait gentiment, mais fermement. C'était le ton amical du Kerjean de jadis.

La petite Phyl sourit.

— Je suis calme, dit-elle, très calme et je sais bien que c'est une promenade... et qu'il n'y a aucun danger...

Elle appuya sa tête contre l'épaule de Guillaume; ses yeux tendre se levèrent vers les yeux qui évitaient leur regard.

— Puisque M. Vignol est malade, Guillaume, dit-elle, voulez-vous m'emmener ?

Un sursaut de Kerjean la repoussa toute.

— Vous emmener ! Ma pauvre enfant, vous devenez folle !

Elle eut un petit rire fébrile.

— Vous m'avez déjà dit une fois que j'étais

folle, Guillaume... c'est... quand je vous ai demandé en mariage, vous rappelez-vous ? La vie est un voyage... un voyage bien difficile même !... Ce jour-là aussi, je vous demandais de prendre une passagère !... Vous ne vouliez pas... Oui, vous m'avez dit que j'étais folle... Vous m'avez dit beaucoup d'autres paroles encore, Guillaume... des paroles très sages... et puis... vous m'avez prise avec vous, tout de même... Une petite passagère comme moi... c'est si peu de chose !... Emmenez-moi, voulez-vous ?

Il la regardait avec une sorte de stupeur. A la vérité, cette demande le confondait; il pouvait à peine y croire. Elle le vit.

— Je parle très sérieusement, dit-elle.

— Sérieusement, grand Dieu ! mais ma petite Phyl, vous n'avez même pas réfléchi avant de parler !... Que je vous emmène, vous !

— Pourquoi pas, mon grand ami? Croyez-vous donc que j'aurais peur?

— Ma pauvre petite, mais naturellement, vous auriez peur... Que cette promenade aérienne ne présente pas de danger réel, je vous l'ai dit déjà... je vous le répète... Mais songez un peu à ce qu'elle serait pour vous !... Même comme passager, ce n'est pas, vous devez le comprendre, par un vol de 250 kilomètres au-dessus de la Méditerranée qu'on peut débuter... Songez, à quelle épreuve seraient soumis vos nerfs, votre sensibilité, tout votre organisme délicat... Et je ne pourrais pas m'occuper de vous, vous rassurer, vous parler... Quand vous vous trouveriez à trois ou quatre cents mètres de l'abîme, entre ces deux immensités muettes

et implacables, la mer et le ciel, dans cette solitude absolue, formidable de l'espace, dont aucun être humain ne peut concevoir le vertige spécial, avant de l'avoir connu...

Elle l'interrompit :

— Ce ne serait pas la solitude... puisque je serais avec vous... J'ai confiance en vous, Guillaume, et j'ai foi en votre œuvre... Je n'aurais pas peur... puisque vous seriez là.

Elle lui souriait de tout son visage aimant :

— Pourquoi aurais-je peur ? C'est comme jadis, quand vous me contiez de si belles histoires et que je vivais dans un monde chimérique où les choses les plus miraculeuses me semblaient toutes naturelles. Vous êtes le Bizuth-géant, je suis la petite princesse... N'avons-nous pas fait déjà de merveilleux voyages ? Rien ne m'effraye, lorsque votre présence me protège... Non, je n'ai pas peur... emmenez-moi, Guillaume... Je vous porterai bonheur, je le sais... je le sens... emmenez-moi... emmenez-moi...

Elle parlait comme en rêve. Il l'écoutait avec un visage douloureux, sans lui répondre, en caressant ses cheveux et sa joue.

Brusquement, il se reprit :

— Voyons, ma petite Phyl, dit-il, nous n'allons pas discuter plus longtemps une chose impossible... Vous n'avez pas peur, soit, mais *moi* j'aurais peur... très peur pour vous... et je serais préoccupé, inquiet, hésitant, alors que toute ma lucidité, toute mon énergie, tout mon sang-froid me sont indispensables...

Elle secoua la tête avec obstination.

— Cette peur ne vous ferait perdre ni votre énergie, ni votre sang-froid... Cette peur, ce serait votre sauvegarde, au contraire... ce serait votre prudence, votre force... et votre audace au besoin... et ce serait votre victoire... j'en suis sûre !... Et puis d'ailleurs, puisqu'il s'agit d'une promenade..., et qu'il n'y a pas de danger,..

Il s'énerva.

— Ma chère petite, dit-il, il y a toujours du danger, en pareille entreprise... Il y a ce grand danger : l'Inconnu !

De nouveau, elle appuya sa tête contre l'épaule de Guillaume et, comme tout à l'heure, quand il avait déclaré que « c'était une promenade », elle répondit :

— Je sais bien...

Mais sa voix était autre. Et Guillaume fut saisi de la résonance profonde, pathétique de cette voix...

Il se tut, ne sachant que dire, n'en pouvant plus, lui, de trouble, d'émotion, se demandant s'il avait compris,..

Alors, tout bas, très doucement, très simplement, elle dit :

— C'est à cause du danger que je suis venue, Guillaume, parce que, si vous deviez mourir, j'aimerais mieux mourir avec vous,..

Et, comme tout à l'heure encore, ses yeux se levèrent, fervents...

Et, soudain, Guillaume ne sut plus les fuir... Ses yeux à lui, ses admirables yeux d'homme et

de rêveur où brûlaient toutes les passions qui font le rêve puissant et l'humanité belle, cédèrent à l'attirance tendre, éperdue des yeux d'enfant qui les cherchaient en se livrant... Et soudain, tout disparut pour lui... il ne vit plus que leur regard, que l'abîme délicieux de leurs prunelles d'où montait vers lui l'âme mystérieuse, chaste et hardie d'une femme... Et il comprit que nul baiser de chair ne pourrait lui donner plus complètement cette femme dans la vie, que ce regard noué au sien ne la lui donnait devant la mort... Il oublia tout, les scrupules, les doutes qui l'avaient torturé, qui peut-être restaient embusqués dans son esprit; il ne se demanda même pas si le miracle qui, de la petite créature frêle et pusillanime, faisait un être de courage et de sacrifice, était l'amour... Ingénûment comme elle, il pensa que la présence adorée serait la victoire parce qu'elle était le bonhenr; il pensa que les périls étaient choses vaines, que la mort, fantôme de cauchemar, rampait obscurément à terre et ne saurait atteindre la bien-aimée dans les régions d'espace et de lumière où elle voulait le suivre... où il voulait l'emporter... Il se sentit invincible et triomphant...

Mais l'heure était grave, décisive et, dans l'ivresse même du songe magnifique, il se souvenait que ce ne pouvait être le moment du désir qui s'exalte, que ce devait être celui de l'énergie tranquille, impassible, qui se tait... Et refrénant la houle ardente qui incendiait son cerveau, calme par un effort qui lui rendit tout entière cette

maîtrise de soi dont l'affaiblissement avait humilié sa volonté, il dit seulement :

— Nous vivrons, mon enfant chérie, je vous le jure... Nous vivrons... mais je vous obéis, ma précieuse petite passagère... je vous prends, je vous emporte avec moi !...

— Nous vivrons... répéta-t-elle tout bas...

Des larmes perlaient à ses cils, mais elle comprenait qu'il ne voulait pas s'émouvoir et qu'elle lui devait maintenant d'être, elle aussi, calme, sereine et forte... Elle sourit encore en le regardant... puis, sans un mot, lui tendit sa bouche.

M. Patain, qui rentrait un peu inquiet, entrevit ou devina le baiser.

— Eh bien, dit-il, la paix est conclue ?

Phyllis rougit.

— La paix est conclue, acquiesça-t-elle doucement. Puisque M. Vignol est malade, Guillaume m'emmène à sa place...

— Vous

Effaré, M. Patain se tourna vers Kerjean qui sourit un peu nerveusement, avec un signe affirmatif.

Alors, toute la physionomie du constructeur s'étonna, s'ébahit si comiquement que le petit Vignol se mordit les lèvres pour ne pas rire et que Phyllis rit franchement.

— Ah ! par exemple, c'est trop fort ! clama-t-il dès qu'il eut recouvré la parole... Voilà un homme qui refuse de m'emmener, moi !... qui blackboule impitoyablement tous les passagers qu'on lui propose, et cela, au point que j'en viens à me

demander s'il ne redoute pas une catastrophe... Et puis qui, tout à coup, se décide à emmener cette petite femme... aussi simplement que s'il s'agissait de prendre le chemin de fer jusqu'à Nice... Ah ! vous savez, tout de même, vous pouvez vous vanter d'être un drôle de corps, vous, Kerjean !

VIII

Le soleil montait, voilé de vapeurs légères. Le temps n'était pas mauvais... Un peu de brume était à craindre peut-être, mais il n'y aurait pas de vent... c'était l'essentiel.

L'oiseau attendait sur le pré de Mirmar vaste et désert...

De sa petite main, Phyllis touchait l'aile blanche, comme pour la caresser... Elle causait paisiblement avec M. Patain et le petit Vignol. Soudain, prise d'une idée, elle appela Kerjean qui s'affairait en donnant des indications à Capelude

— Guillaume, c'est à San Pietro d'Orcino que nous atterrirons et que l'automobile nous attendra, n'est-ce pas ? Mais après, où irons-nous, puisque M. Patain nous permet de nous sauver loin d'Ajaccio et des manifestations de la foule en délire ?

— A Corté, je pense, ma petite, et à Bastia...

— Ah ! très bien !...

Elle regarda M. Patain.

— C'est à cause de mes bagages, expliqua-t-elle... Je ne pourrais même pas changer de robe...

Je vais dire à Laurent qu'il les expédie à Bastia...

Le constructeur eut un cri d'enthousiasme.

— Écoutez-la, Kerjean ! dit-il... Cette petite femme est extraordinaire !... Je ne crois pas qu'elle ait sa pareille au monde, ma foi !

Devant l'extravagance de son ingénieur, il s'était senti tenu d'émettre quelques objections raisonnables, mais ce n'était guère que pour la forme. Son imagination romantique était séduite et s'exaltait... Son visage semblait déjà s'illuminer des gloires futures du moteur Patain... Il était confiant, ravi, enivré.

Kerjean s'était absorbé de nouveau dans son conciliabule avec Capelude... Bientôt il se rapprocha :

— Êtes-vous prête, petite Phyl?

Sa voix était ferme; on eût pu dire qu'elle était rigide... Aucune émotion ne transparaissait sur le visage viril qui s'encadrait dans le camail noir, comme celui d'un chevalier d'autrefois dans une armure de mailles.

— Je suis prête, dit la petite Phyl.

Il l'enleva dans ses bras pour l'installer à la place bien encastrée que la construction légère et robuste du monoplan Patain ménageait au passager, devant le siège du pilote... Il ne lui parla pas... seulement, il la tint un moment serrée étroitement contre sa poitrine... Puis il la déposa doucement sur le siège de bois, l'enveloppa dans son manteau de fourrure, boucla la ceinture qui devait la tenir à la taille et les courroies qui rassemblaient autour d'elle les plis de ses vêtements... Ses petits

pieds s'étaient croisés gentiment sur la planchette... Elle laissait Kerjean l'accommoder ; elle le regardait avec des yeux souriants où il y avait de la joie... Il lui adressa quelques recommandations brèves, lui fit mettre ses lunettes d'automobile et lui assura que tout irait bien, si elle restait calme et résolue à n'avoir pas peur...

— Je vous obéirai... Courage et confiance, vous aussi ! murmura-t-elle.

Il répondit très bas :

— Priez Dieu qu'il nous protège, petite Phyl !... Du courage, de la confiance, j'en ai... oh ! j'en ai, maintenant !

Avant de prendre lui-même sa place dans le fuselage, il revint à M. Patain. Brusquement, celui-ci lui donna l'accolade ; il était très ému.

— Au revoir, Kerjean, fit-il à voix haute... Vous avez été, vous êtes l'honneur et la fortune de la maison Patain... Je tiens à vous le redire à cette heure... Mais je veux vous dire autre chose, devant tous ceux qui assistent à votre départ et, surtout, devant cette brave petite femme qui part avec vous... Quand vous reviendrez à Levallois, Kerjean, rappelez-vous que ce sera en qualité d'associé... avec le moteur comme apport... Nous arrangerons cela... Et maintenant, bonne chance, mon ami...

Kerjean serrait à les écraser les mains du « grand patron ». Son visage s'était éclairé...

— Merci... merci... dit-il seulement, incapable d'en dire plus.

Il grimpa lestement dans le fuselage et s'assit

la petite Phyl se retourna pour le regarder; il lui tendit la main par-dessus son épaule, et leurs doigts, un moment, s'entrelacèrent...

Puis il s'installa pour la manœuvre... Sur la barre horizontale disposée devant lui avaient été rangés le compte-tours, l'altimètre, le porte-carte, la boussole... Sa main droite s'abattit sur le levier... Les mécaniciens mirent l'hélice en branle. Il y eut comme une explosion... Le moteur partait. L'hélice tourna dans un bruit de tempête... Toute la membrure du monoplan frémit... Les mécaniciens s'accrochèrent au fuselage, retenant l'essor impatient...

Il y eut quelques instants d'attente...

La longue main fine de Kerjean se leva.

— Laissez aller... dit-il.

Alors, libéré de l'étreinte qui semblait exaspérer sa fougue, l'appareil roule à vive allure, mord le sol inégal, puis y glisse, l'effleurant à peine, puis, d'un bond très doux, se détache de la terre et monte, monte... Et c'est un oiseau qui s'élance les ailes ouvertes, dépassant dans son vol oblique la brèche béante des rochers rouges d'où l'on peut « mirer la mer » et où la sauvage silhouette des yeuses paraît plus sombre sur le vide clair du ciel.

Quand, après quelques mètres de course rapide sur l'herbe rase du pré, la petite Phyl a vu le sol s'enfoncer à l'avant de l'appareil, elle a compris que l'oiseau prenait son vol et un subtil frisson l'a saisie... Laissant loin derrière lui les rochers de Mirmar, l'oiseau s'est élevé dans la direction de

la mer... Il en a survolé bientôt l'étendue immense et mystérieuse...

La petite Phyl a pensé : « Je ne veux pas avoir peur ! »

Puis il y a eu un virage. Lorsque l'oiseau vole horizontalement et en droite ligne, la passagère bien calée entre les deux ailes, comme en un étroit bateau, échappe à la vision du vide que ses nerfs redoutent... Mais dans les virages — Kerjean l'a prévenue — l'aéroplane penche, l'aile semble perdre tout équilibre, s'effondre... et, brusquement, démasque l'abîme vertigineux... La petite Phyl a jeté un cri... Alors, dominant le fracas du moteur, la voix forte de Kerjean a dit : « Courage, tout va bien !... » Et l'aile a repris sa rassurante stabilité...

La petite Phyl a eu honte de sa faiblesse ; pour ne plus se laisser troubler par l'abîme, elle a fermé les yeux... elle a gardé ses paupières baissées longtemps, longtemps, ne les soulevant que furtivement, et jamais assez pour voir autre chose que la clarté pâle du jour.

Puis, peu à peu, une paix confiante s'est faite en elle...

Quand elle a rouvert les yeux, le monoplan volait à deux cents mètres au-dessus de la mer, et la petite bande bleuâtre de la côte s'évanouissait à l'horizon comme une vapeur

Un temps gris... et le calme... un calme étrange, absolu, qui a quelque chose de miraculeux, d'irréel... L'uniformité de la mer à perte de vue fait qu'on ne peut s'aviser de la rapidité harmonieuse

de l'essor... Plus de saccades, plus de trépidation, le vol de l'oiseau est un glissement léger qui semble ne déplacer l'atmosphère qu'à peine... Phyllis aime la caresse frôlante de l'air sur son visage... Pour un peu, elle eût ôté ses lunettes. Aucune poussière dans cette pureté transparente ne menace ses yeux...

Le silence est profond... Le bruit continu du moteur s'y mêle si intimement qu'on l'oublie, qu'il est aussi le silence... Tout à l'heure, il assourdissait, il faisait mal ; maintenant ce n'est plus qu'un ronron berceur auquel Phyllis trouve un charme... Il la rassure, il la réconforte, tant il est égal et doux... C'est le rythme fidèle d'un cœur ami.

La petite Phyl ne voit plus rien que le ciel et la mer d'un gris de perle... La mer est si vaste et si déserte qu'elle songe à la création du monde, aux temps mornes où le Dieu de la Genèse n'avait pas encore séparé la terre d'avec les eaux... La mer est si vaste qu'elle semble n'avoir de limites que le ciel... Immobile à l'avant de l'esquif aérien, la petite princesse peut se croire assise au bord de l'infini...

Cependant elle n'en éprouve aucun vertige... au contraire, une sensation d'équilibre, de stabilité, de sécurité la gagne... un peu d'orgueil humain aussi... Rien ne trouble la quiétude de cette molle glissade dans l'air...

Elle n'a pu échanger avec Kerjean que quelques brèves paroles... Quand on veut parler, on s'aperçoit que le bruit du moteur ne s'est qu'atténué... Et, d'ailleurs, le pilote ne doit pas être distrait de sa tâche...

La petite Phyl se tait, elle attend... De temps à autre, elle prie... Ce n'est pas une grande prière... Elle dit : « Mon Dieu, protégez-nous !... Ne nous séparez pas, puisque nous nous aimons ! »

A l'avance, elle avait cru que, pendant le voyage, des images terribles hanteraient son cerveau : le vol plané descendant vers la vague meurtrière, le vain flottement de l'esquif trop frêle, l'anéantissement dans la mer... Mais elle ne pense plus à la catastrophe possible... En vérité, elle pense à peine... Elle pense seulement que Guillaume est là...

Elle n'ose pas tourner la tête pour le voir ; elle n'ose pas interroger pour l'entendre... elle ne peut lui tendre la main... Mais il est là, elle le sait, et elle se confie à lui, comme elle s'abandonne à Dieu. La sensation puissante et immatérielle de sa présence l'exalte et pourtant l'apaise... Elle se grise de leur isolement vertigineux...

Un moment, tout était si calme dans l'air que, n'ayant à faire agir aucune commande, les grandes mains protectrices de Guillaume se sont posées sur les épaules de Phyllis... Il fallait qu'elles restassent libres comme un rouage de la machine agissante, ces mains souveraines du timonier... Phyllis n'a pas voulu les prendre ; elle n'a pas voulu non plus offrir à leur étreinte ses petites mains fragiles et désarmées... Mais, délicatement, légèrement, elle a incliné la tête vers elles, et, sur les doigts immobiles, elle a appuyé sa bouche...

Ce fut un instant de douceur infinie. . un instant très court. Les mains protectrices se sont retirées, fidèles à la manœuvre qui les rappelait vers les

leviers. Mais Phyllis croit sentir encore leur force caressante sur ses frêles épaules... Et, dans l'air limpide, elle se met tout à coup à rire, à rire... avec délice... C'est irrésistible et fou !...

Quand Kerjean se penche pour savoir ce qu'elle a, elle lui crie :

— Je pense au Président du Tribunal !...

Il n'a pas très bien entendu, mais il rit aussi, gagné par ce rire heureux qui fuse et s'égrène...

— Guillaume, que dira le Président du Tribunal aujourd'hui quand il ne me verra pas... et demain quand il verra les journaux?

Mais les mots fuient dans l'espace, à peine prononcés, comme s'ils avaient aussi des ailes. Toute conversation est impossible. Phyllis n'entend que les phrases brèves de Guillaume, et Guillaume ne perçoit qu'imparfaitement la petite voix de Phyllis...

Mentalement, la passagère conclut : C'est le « coup de la réconciliation » que j'ai fait à « l'époux défendeur ! »

Puis de nouveau, elle cesse de penser ; un bien-être l'engourdit, elle se laisse glisser dans le nirvana de sa quiétude ignorante.

Depuis combien de temps l'oiseau vole-t-il? A quelle vitesse ? De combien de mètres domine-t-il maintenant le flot ? Quelle peut-être la distance qui le sépare encore de la terre ?... Elle ne sait.

La distance à cette heure, pour elle, c'est peut-être l'infini. Le temps... c'est peut-être l'éternité.

Le soleil qui ne luisait qu'au travers d'un voile

s'est complètement caché derrière d'épais nuages. La mer est grise toujours et toujours sans autre limite que le ciel... Phyllis voit un navire tout petit, un bibelot d'étagère qui flotte... Elle comprend que l'oiseau vole très haut...

Tout à coup, l'air qu'elle respire est humide et froid... et la mer disparaît.

— Un nuage! crie Kerjean. Aucun danger! Soyez tranquille!

Des nuages, des nuages! Comme ils épaississent, comme ils s'amassent!... Tantôt l'oiseau domine cette ouate noirâtre qui cache la mer, tantôt il la troue, passe au milieu d'elle...

La solitude se fait plus étrange et comme hostile... C'est lugubre, presque sinistre!... Des remous s'élèvent... L'appareil tangue légèrement... Cependant l'hélice harmonieuse tourne et le doux bourdonnement du moteur est toujours d'une admirable égalité... C'est comme s'il disait aussi : « Soyez tranquille! »

La petite Phyl ferme les yeux, elle répète sa prière innocente... Elle se sent petite, toute petite dans ce formidable univers où elle sait qu'il y a, pour la garder du mal, Dieu et Kerjean.

Mais les nuages courent en sens inverse de l'oiseau... Dans leur masse opaque, une porte s'ouvre toute bleue... L'oiseau vole, plus rapide, vainqueur des remous...

Il monte, il monte... Ses ailes blanches étendues dans l'espace, semblent immenses. La mer n'est plus qu'une grande étoffe de soie grise, qu'on ne voit même plus frémir.

Et voici qu'une clarté d'or jaillit et se déploie sur le ciel comme un éventail. Le soleil sort des nuages... Il sourit au couple humain qui monte dans la lumière, sur des ailes...

Phyllis songe aux anciens récits du Bizuth-géant, elle imagine à son tour une histoire :

« Il était une fois une petite princesse qui aimait les contes très beaux et s'efforçait d'y croire. Un jour, une fée lui apparut et lui dit : « Je viens « t'annoncer l'avenir. Quand tu seras une grande « jeune fille, l'homme le meilleur du monde « t'aimera... Beaucoup de choses cruelles, comme « il en est toujours dans les histoires, mettront « des obstacles entre vous, mais un jour viendra « où les mauvais destins seront vaincus... Pour « qu'avec ton bien-aimé, tu puisses fuir au delà « des mers, vers je ne sais quel pays de miracle, « le roi des génies vous prêtera l'oiseau merveil- « leux qui ne craint pas les tempêtes... Et ainsi, « vous envolant sur ses ailes magiques, vous « atteindrez l'île enchantée où, quand on s'aime, « il n'est point de douleur... » Comme toutes les petites filles, la princesse savait qu'il est deux réalités, celle que nous créons pour notre joie... et l'autre... qui n'existe trop souvent que pour notre peine. Alors elle se dit qu'elle avait rêvé... »

— « Elle n'avait pas rêvé, pense Mme Kerjean, tandis que l'emporte l'oiseau blanc qui ne craint pas les tempêtes. Elle n'avait pas rêvé... Mais s'il est des îles enchantées, les atteint-on jamais ? »

Et elle tremble et elle a peur...

Maintenant la mer est bleue... On y voit courir

de grandes rides qui ondulent... L'oiseau s'est rapproché d'elle... Puis il remonte, puis il redescend... Il semble que, dans l'air, d'invisibles vagues ondulent aussi et le soulèvent, sans parvenir à troubler le rythme harmonieux de son essor.

Une bande d'un gris lourd a paru au-dessus de l'horizon... Encore un nuage ! Quel danger nouveau recèle-t-il ?

Le vent souffle... L'oiseau tangue de plus en plus, ballotté, comme un navire... Les vagues de l'air se succèdent, perfides... Mais est-ce une illusion ou un prodige ?... Des parfums passent avec elles... Des aromes étranges accourent avec le vent... Le vent se fait plus violent et l'odeur plus puissante... Elle enivre... Toute l'atmosphère est imprégnée d'une senteur de miel...

Le nuage grandit, immobile à l'horizon... Plus sombre, plus net, plus haut sur les flots, il se festonne de crêtes... Et soudain la voix de Kerjean crie :

— La Terre !

Et Phyllis a l'impression qu'il a crié : « La Vie » !

... Alors son cœur se fond et, silencieusement, sans un mouvement, sans un soupir qui puisse troubler le guide aimé, tandis que le vent odorant de la terre continue d'assaillir par des remous, par des rafales le grand oiseau qui vole au rythme fidèle du moteur, la petite Phyl se met à pleurer, parce qu'elle est heureuse... et qu'après tout, la fée de l'histoire et les rêves de la princesse ont peut-être annoncé la vérité...

IX

De très haut, planant dans l'azur où le soleil dorait ses ailes déployées, l'oiseau glorieux est descendu d'un vol sûr et léger; il s'est posé sur la grève...

Le bon pilote qui l'a conduit sans dérive, selon la ligne idéale qu'à travers l'espace son regard et sa volonté traçaient infailliblement, avait choisi pour atterrir cette plage déserte ourlée de sable blanc que caressent les eaux déferlantes du golfe et au delà de laquelle s'étend à perte de vue sur les collines basses, la brousse parfumée, le maquis sauvage où les cistes sont en fleurs...

Les grands bras tendres qui, à Mirmar, ont confié la petite Phyl aux ailes magiques, au cœur fidèle de l'oiseau, l'ont entourée pour la reprendre... et elle a senti la force et la douceur de la même étreinte... Guillaume l'a questionnée fiévreusement :

— Vous êtes bien?... Vous êtes bien ?... Vous n'avez aucun mal ?

Elle a répondu seulement :

— Je suis heureuse...

Et leurs yeux se sont souri... Ceux de Kerjean resplendissent comme s'ils avaient rapporté du

ciel le reflet d'une lumiere plus ardente et plus belle que toutes les clartés de la terre.

Un moment, la petite Phyl a fermé les siens... Elle est tout éblouie, tout étourdie... Le sol lui paraît intangible, aérien comme un chemin de nuées... Elle rêve encore...

Des hommes sont là, accourus sur la grève déserte, qui s'écrient tous ensemble, qui les acclament, joyeux, enthousiasmés. Phyllis les connaît ou les devinent... Ce sont les hommes de Kerjean, ceux qui aiment et vénèrent en lui l'animateur puissant de leur travail obscur et peut-être de leur rêve... Ils s'émerveillent de voir paraître non point l'ingénieur Vignol, mais cette toute frêle petite femme qui vient de si loin, de si haut et qui, dans sa joie, leur tend ses mains fragiles...

Ils sont émus... Il y en a un grand jeune qui pleure... et un vieux à cheveux de neige qui a pris la petite main pour la baiser...

— Madame Kerjean, Madame Kerjean! disent-ils...

Il semble à Phyllis qu'ils disent : « Une reine ! »

Ils parlent, ils interrogent... Et Kerjean leur répond... tandis que, triomphants, ils manient et caressent l'oiseau victorieux...

Quelqu'un demande :

— Elle a donc deviné le voyage, Mme Kerjean... puisqu'il ne fallait pas lui dire ?...

Guillaume déclare :

— C'est aux ateliers qu'on a trop parlé...

Parce qu'elle ne veut pas qu'on calomnie les gens fidèles, Phyllis parle à son tour :

— Ce n'est pas à Levallois que j'ai su, Guillaume... C'est Jacqueline qui m'a donné la lettre que vous aviez écrite pour moi... en cas d'accident...

Sa voix fléchit.

Kerjean ne fait aucune remarque... Quelque chose de rapide, d'insaisissable, une lumière, une flamme, quelque chose comme la foudre illuminant un rocher aride, bouleverse, transfigure son rude visage brun...

Il semble oublier ce qui a été dit; il écrit des dépêches, une pour M. Patain, une pour Jacqueline ; il donne des instructions précises...

Un des hommes explique :

— L'automobile attend derrière ces buissons... Par là, elle gagnera la grande route nationale d'Ajaccio à Bastia... Corté est à mi-chemin...

Et la petite Phyl continue de voir et d'entendre en songe, tandis que, par bouffées fraîches, le parfum des cistes lui monte à la tête délicieusement...

Napoléon s'émouvait en disant qu'il reconnaissait la Corse à l'odeur printanière du maquis, telle qu'aux approches des grèves de son pays natal, elle courait sur les flots... La petite Phyl, elle aussi, se souviendra de cette odeur intense et pénétrante, de cette odeur forte et suave de fleurs et de miel qu'elle a sentie dans l'air, en plein essor, et qui se répand comme un encens dans la chaleur lumineuse du jour, accueillant son retour à la terre... Pour elle, ce sera toujours le parfum de l'île enchantée.

Et maintenant, à travers les bois odorants de l'encens printanier, le long des pentes fleuries

d'asphodèles, l'automobile rapide s'enfuit vers la montagne...

Guillaume a pris la bien-aimée contre son cœur... Ils s'embrassent violemment, éperdument, ivres de leur amour, de leur jeunesse, de la mort qu'ils ont vaincue, de la vie qu'il leur semble avoir conquise là-haut, seuls dans l'infini...

Puis ils se contemplent comme des êtres nouveaux... ils se taisent, ils se parlent, ravis...

— Ma petite Phyl chérie, tu avais lu cette lettre, ma lettre... Et tu es venue... et tu as fait cela... tu as fait cela !...

— Il fallait bien... puisque vous ne vouliez pas comprendre !

— Comprendre quoi, mon cher amour?

Il le sait... mais jamais il ne le lui a entendu dire... Et, doucement, passionnément, gardant encore sous ses paupières mi-closes l'extase du dernier baiser reçu, souriant déjà, les lèvres offertes au baiser qui va venir, elle le dit de sa jolie voix pure :

— Mais tout simplement que je t'aime... que je t'adore, mon mari !...

Juillet, 1911.

IMPRIMERIE DE CHOISY-LE-ROI
GRUFFEL ET Cie

